

Les Chroniques de
WILDWOOD

COLIN MELOY
illustrations
CARSON ELLIS

Michel
LAFON

Colin Meloy

illustrations

Carson Ellis



Les Chroniques de Wildwood

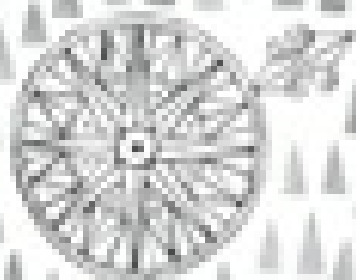
Livre 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Noël Chatain

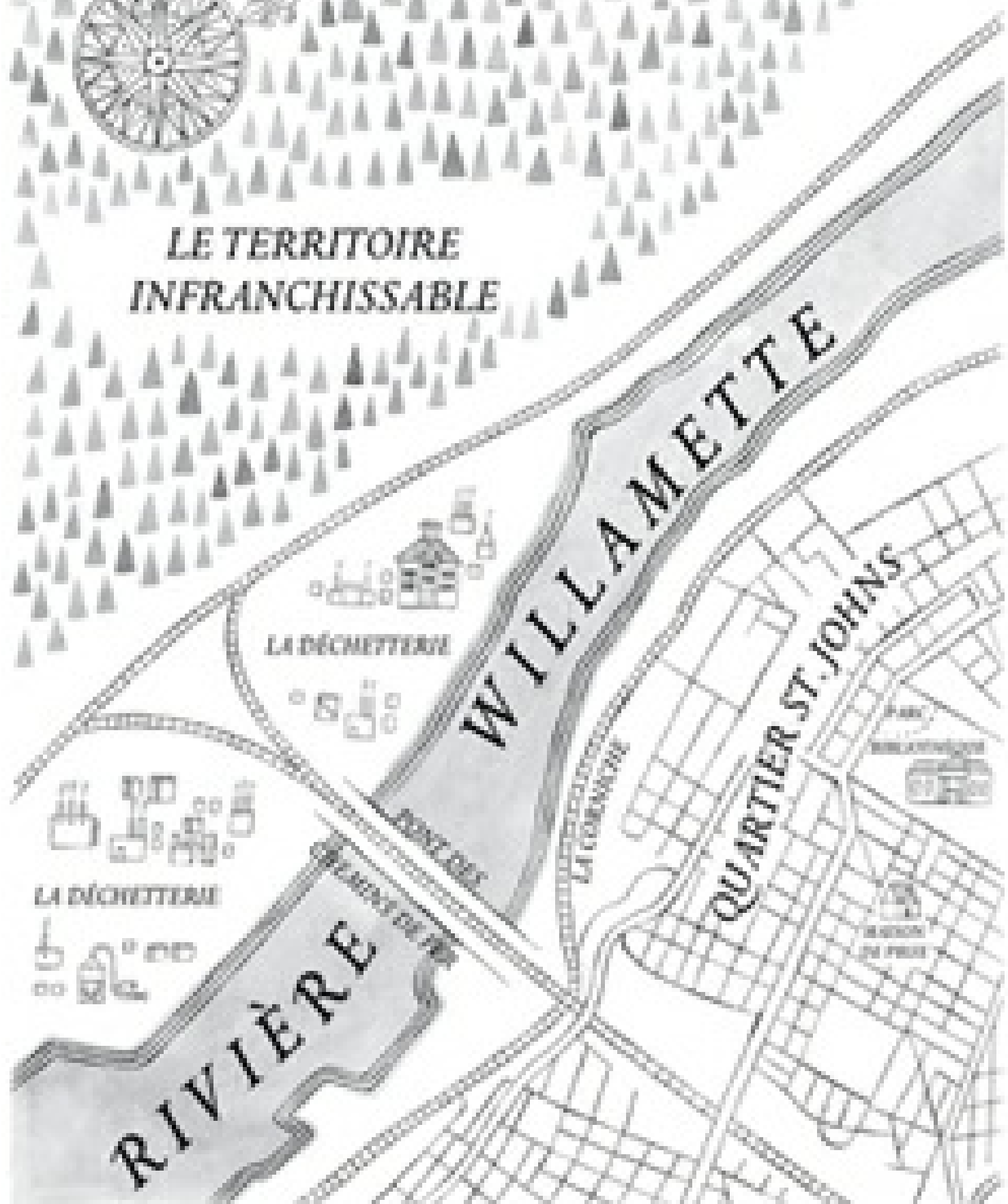
 Offert par
Ebookdz.com

Michel
LAFON

Pour Hank, bien sûr



LE TERRITOIRE
INFRANCHISSABLE



PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE PREMIER

Une bande de corneilles

Comment cinq corneilles pouvaient-elles soulever dans les airs un enfant de neuf kilos ? Prue ne comprenait pas, mais c'était le cadet de ses soucis. En fait, si elle devait dresser la liste de ses priorités, l'explication d'une telle prouesse arriverait bonne dernière. Assise sur ce banc du parc, elle regarda, fascinée, son petit frère Mac s'envoler entre les serres de ces corneilles noires. Sa plus grosse inquiétude, c'était justement lui, dont elle avait la responsabilité et qui se faisait enlever par des oiseaux ! Et la question qu'elle se posa tout de suite après, c'était : Qu'allaient-ils faire de lui ?

La journée avait pourtant si bien commencé.

Bon, d'accord, il faisait un peu gris ce matin, quand Prue s'était réveillée, mais quel jour de septembre n'était pas gris à Portland ? Elle avait remonté les stores de sa chambre et pris le temps d'observer par la fenêtre les arbres qui se découpaient sur un ciel gris-blanc poussiéreux. C'était samedi et elle sentait les odeurs de café et de petit-déjeuner en provenance du rez-de-chaussée. Ses parents occuperaient à coup sûr leur place habituelle du samedi : plongé dans le journal, papa siroterait un mug de café tiède ; ses lunettes à double foyer en écailles sur le nez, maman examinerait la masse laineuse de son tricot en cours à la finalité inconnue. Son frère, qui avait au moins un an, serait assis sur sa chaise haute et repousserait les limites de son babillage incompréhensible : Jufruit ! Jufruit ! En arrivant dans le coin repas, Prue constata qu'elle avait vu juste. Son père marmonna un bonjour, les yeux de sa mère lui sourirent par-dessus ses lunettes, et son frère l'accueillit par un « Pou-ou-ou ! » strident. Prue se prépara alors un bol de muesli.

– J'ai fait du bacon, ma chérie, annonça sa mère, avant de redonner son attention à l'espèce de grosse bestiole tricotée qu'elle avait en main. (Un pull ? Un couvre-théière ? Un nœud coulant ?)

– Maman, rétorqua Prue en versant du lait de riz sur ses céréales, je te l'ai déjà dit. Je suis végétarienne. *Ipsa facto* : pas de bacon.

Elle avait lu « *Ipsa facto* » dans un roman. C'était la première fois qu'elle l'utilisait. Elle n'était pas certaine de bien l'employer, mais trouvait l'expression sympa. Elle s'attabla et fit un clin d'œil à Mac. Son père la regarda rapidement par-dessus son journal et lui décocha un sourire.

– Qu’as-tu prévu de beau aujourd’hui ? lui demanda-t-il. Tu te rappelles que tu dois surveiller Mac.

– Hmm... Je sais pas trop, répondit Prue. Je crois qu’on va aller traîner quelque part. On va malmener quelques vieilles dames. Peut-être qu’on braquera une quincaillerie. Puis on déposera le butin chez un prêteur sur gages. C’est plus drôle que d’aller à une foire artisanale.

Son père grommela dans son coin.

– N’oublie pas de déposer les livres à la bibliothèque. Ils sont dans le panier près de la porte d’entrée, dit sa mère dans un cliquetis d’aiguilles à tricoter. On devrait être de retour pour dîner, mais tu sais le temps que peut durer ce genre de manifestation.

– Pas de problème, répondit Prue.

– Pou-ou-ou ! hurla sauvagement son frère, qui brandit sa cuiller en reniflant.

– Et il se pourrait bien que ton frère soit enrhumé, ajouta son père. Alors veille à ce qu’il soit toujours bien emmitouflé.

(Les corneilles emportaient son frère encore plus haut dans le ciel criblé de nuages, et Prue ajouta soudain un nouveau souci à sa liste : **Il est peut-être enrhumé !**)

Voilà à quoi se résuma la matinée. À vrai dire, rien d’extraordinaire. Prue finit son muesli, parcourut les bandes dessinées du journal, aida son père à remplir deux ou trois cases faciles dans sa grille de mots croisés, puis sortit accrocher la remorque rouge Radio Flyer à l’arrière de son vélo monovitesse. Une couche uniforme de gris persistait dans le ciel, mais la pluie ne semblait pas menacer. Prue revêtit donc Mac d’une combinaison en velours côtelé doublée, puis l’enveloppa d’une épaisseur de chintz matelassé avant de l’installer, toujours babillant, dans la remorque. Elle sortit un bras de son cocon de vêtements et lui tendit son jouet préféré : un serpent en bois. Il l’agita d’un air approbateur.

Prue glissa ses mocassins noirs dans les cale-pieds et commença à pédaler. Derrière elle, le petit chariot cahotait bruyamment et Mac hurlait de joie à chaque secousse. Ils passèrent devant les maisons en bardeaux bien soignées du quartier, et Prue manqua renverser la remorque chaque fois qu’elle franchit un trottoir ou évita une flaque d’eau. Les pneus produisaient un chuintement satisfait lorsqu’ils abordaient la chaussée mouillée.

La matinée céda bientôt la place à un doux après-midi. Après plusieurs haltes ici et là (un Levis à rendre, qui n’était pas tout à fait de la bonne couleur ; un coup d’œil sur les derniers arrivages de disques au **Vinyl Resting Place** ; une assiette de tostadas végétariennes¹ partagées à la taqueria² avec Mac, qui s’en mit partout), Prue tua le temps devant le café de la rue principale, pendant que son frère faisait tranquillement sa sieste dans la remorque rouge. Elle sirotait un lait chaud, tout en regardant par la vitrine les employés du café batailler pour accrocher au mur une tête de wapiti d’occasion. La circulation ronronnait dans Lombard Street, où débutait l’heure de pointe. Quelques passants s’extasièrent devant le bébé endormi dans la remorque, et Prue leur décocha des sourires narquois, un peu agacée par l’image de complicité fraternelle qu’elle leur renvoyait. Elle crayonna machinalement sur son carnet de croquis : la gouttière bouchée par les feuilles mortes devant le café, une vague esquisse du visage paisible de Mac, avec un soin tout particulier au détail de la petite goutte de morve qui dépassait de sa narine gauche. L’après-midi avançait et Mac, en s’éveillant, arracha Prue à ses pensées.

– OK, dit-elle en prenant son frère sur les genoux, tandis qu’il frottait ses paupières ensommeillées. On se remue ! La bibliothèque ?

Mac fit la moue sans comprendre.

– OK, c’est parti !

Elle s'arrêta en dérapant devant la bibliothèque de St. Johns et bondit de sa selle.

– Ne bouge pas de là, ordonna-t-elle à Mac en sortant la petite pile de livres de la remorque.

Prue entra dans le hall en trotinant, puis s'arrêta devant la fente de la boîte de retour et fit glisser les livres dans sa main. Elle s'arrêta sur le **Guide Sibley des oiseaux** et soupira. Elle l'avait emprunté presque trois mois plus tôt et bravait depuis lors les avis de retard et les messages menaçants des bibliothécaires, jusqu'à ce qu'elle finisse par consentir à le rendre. Prue feuilleta d'un air misérable les pages de l'ouvrage. Elle avait passé des heures à copier les magnifiques illustrations d'oiseaux dans son carnet de croquis, tout en murmurant leurs noms exotiques comme de douces incantations : « le tangara à tête rouge », « l'engoulevent bois-pourri », « le martinet de Vaux ». Les noms évoquaient de nobles et lointaines contrées, de paisibles prairies aux premières lueurs de l'aube et des nids d'aigle à la cime des arbres, enveloppés de brume. Elle se détourna des images et contempla la fente sombre de la boîte de retour, puis revint sur le guide.

– Et puis zut, grimaça-t-elle en fourrant l'ouvrage dans son caban.

Elle affronterait la colère des bibliothécaires une semaine de plus.

À l'extérieur, une vieille dame s'était arrêtée devant la remorque et cherchait son propriétaire en fronçant les sourcils. Mac mâchouillait d'un air ravi la tête de son serpent en bois. Prue leva les yeux au ciel, prit une profonde inspiration et ouvrit les portes de la bibliothèque à la volée.

Quand la femme la vit, elle la menaça de son doigt noueux :

– Ex... excusez-moi, ma... mademoiselle ! bégaya-t-elle. C'est très dangereux ! De laisser un enfant ! Tout seul ! Ses parents sont-ils au courant de la manière dont on s'occupe de lui ?

– Quoi ? répliqua Prue en se remettant en selle. Le pauvre n'a pas de parents. Je l'ai trouvé au milieu de la pile des livres gratuits.

À ces mots, elle sourit à belles dents, enfourcha son vélo et s'éloigna du trottoir pour rejoindre la rue.

L'aire de jeux était vide à leur arrivée. Prue sortit Mac de son emmaillotage et le posa à côté du Radio Flyer détaché. Il commençait à peine à marcher et se réjouit de l'occasion qu'on lui offrait de tester son équilibre. Il gazouilla, sourire aux lèvres, et se mit à pousser prudemment la remorque en se dandinant.

– Fatigue-toi, tu dormiras mieux, dit Prue en sortant de son caban le **Guide Sibley des oiseaux**, qu'elle ouvrit ensuite à une page cornée sur les alouettes des champs.

Sur le bitume, les ombres s'allongeaient au fil de l'après-midi.

Elle remarqua alors les corneilles pour la première fois.

Au début, elles n'étaient qu'une poignée à tourner en cercles concentriques dans le ciel nuageux. Leurs mouvements rapides attirèrent l'attention de Prue, qui leva les yeux sur elles. **Corvus brachyrhynchos**. La veille au soir, elle avait lu un article à leur sujet. Même à distance, Prue s'étonnait de leur taille et de la puissance de leurs battements d'ailes. Quelques-unes rejoignirent le groupe, et elles étaient à présent nombreuses à tournicoter et à plonger sur l'aire de jeux. **Une volée ?** se demanda Prue. **Un essaim ?** Elle tourna les pages du **Sibley** jusqu'à l'index des termes insolites pour désigner les groupes d'oiseaux : une compagnie de perdrix, une colonie de pingouins et... une **bande** de corneilles... comme une bande de criminels, de voleurs. Prue tressaillit. En relevant la tête, elle constata avec stupéfaction que cette bande de corneilles avait considérablement grossi. À présent, des dizaines d'oiseaux, noirs comme du charbon, transperçaient le ciel. Elle se tourna vers Mac, qui s'était éloigné de quelques mètres et trottinait allègrement sur le bitume. Elle s'agaça un peu.

– Hé, Mac ! Où tu vas comme ça ?

Tout à coup, une bourrasque se déclencha. Prue leva les yeux vers le ciel et découvrit, horrifiée, que les corneilles étaient vingt fois plus nombreuses. Impossible de les distinguer individuellement dans cette masse confuse et mouvante qui occultait la pâle lumière du soleil de fin d'après-midi. Ce magma se balançait et se cambrait dans les airs, tandis que le vacarme des battements d'ailes et des cris stridents devenait presque assourdissant. Prue regarda autour d'elle si d'autres personnes assistaient à ce phénomène bizarre, mais découvrit, épouvantée, qu'elle était toute seule.

Les corneilles descendirent alors en piqué.

Leurs cris se fondirent en un seul crailllement comme la nuée de volatiles faisait mine de s'envoler très haut, avant de plonger à une vitesse vertigineuse en direction de son petit frère. Mac poussa un hurlement atroce dès que la première corneille l'atteignit en accrochant le capuchon de sa combinaison d'un rapide coup de serre. Un autre oiseau s'empara d'une manche, un troisième de l'épaule. Un quatrième, un cinquième se posèrent à terre, et ainsi de suite... jusqu'à ce que le corps de Mac disparaisse dans un océan de plumes noires. Puis, avec une facilité déconcertante, le petit décolla du sol pour être emporté dans les airs.

La stupéfaction et l'incrédulité figèrent Prue sur place. Comment ces oiseaux pouvaient-ils faire un truc pareil ? Elle avait l'impression d'avoir des jambes en béton, des lèvres incapables d'émettre le moindre son, la moindre parole. Toute sa petite vie paisible et prévisible semblait désormais dépendre de cet événement unique ; tout ce qu'elle éprouvait ou croyait depuis toujours prenait soudain une tournure épouvantable. Rien de ce que ses parents lui avaient dit, de ce qu'elle avait appris à l'école, n'aurait pu la préparer à ce qui se déroulait sous ses yeux. Et encore moins à ce qui allait suivre...



– LÂCHEZ MON FRÈRE !

S'arrachant à sa torpeur, Prue se retrouva debout sur le banc, menaçant du poing les corneilles, tel le personnage impuissant d'une bande dessinée en train de maudire le super-voyou qui lui a volé son sac à main. Les oiseaux prenaient rapidement de l'altitude et dépassaient maintenant les plus hautes branches des peupliers. Elle discernait à peine Mac au milieu de ce nuage d'ailes noires. Prue sauta à terre et saisit une pierre. Elle visa très vite et lança le gros caillou aussi fort que possible, mais gémit en le voyant tomber trop loin de sa cible. Les corneilles restaient indifférentes. Elles volaient à présent bien au-dessus des arbres les plus hauts et s'élevaient encore, leurs silhouettes devenant de plus en plus floues parmi les nuages bas. Leur masse sombre se déplaçait avec une sorte de paresse et s'immobilisait parfois en plein vol, avant de partir soudain dans une direction ou dans l'autre. Brusquement, le rideau de plumes qu'elles formaient s'entrouvrit et Prue distingua au loin la silhouette bistre de son petit frère, dont la combinaison en velours évoquait une poupée de chiffon grotesque entre les serres des corneilles. L'une d'elles avait même une griffe enchevêtrée dans le duvet fin des cheveux de Mac. La bande parut à présent se séparer en deux groupes : l'un d'eux entourait les quelques oiseaux qui transportaient Mac, tandis que l'autre s'éloignait à tire-d'aile en contournant la cime des arbres. Soudain, deux corneilles lâchèrent le vêtement du petit et les volatiles restants se débrouillèrent tant bien que mal pour le tenir. Prue poussa un cri en voyant son frère échapper à leurs griffes et tomber à pic. Mais avant qu'il n'atteigne le sol, le second groupe revint le



recupérer adroitement et Mac se retrouva noyé dans une multitude d'oiseaux criards. Les deux groupes se réunirent, tournoyèrent dans les airs et s'en allèrent inopinément vers l'ouest, s'éloignant de l'aire de jeux.

Bien décidée à agir, Prue se précipita vers son vélo, l'enfourcha et se lança à leur poursuite. Libérée de la remorque rouge de Mac, la bicyclette prit de la vitesse et Prue fila dans la rue. Deux voitures dérapèrent en stoppant devant elle, lorsqu'elle traversa le carrefour de la bibliothèque. Sur le trottoir, quelqu'un hurla : « Attention ! » Prue n'osa pas quitter des yeux les corneilles qui virevoltaient et planaient au loin.

Elle pédalait si vite que ses jambes se muèrent en une masse bleue confuse, tandis que Prue brûlait le stop au croisement de Richmond et d'Ivanhoe. Ce qui lui valut les protestations d'un piéton en colère. Elle dérapa en négociant le virage vers le sud dans Willamette. Les corneilles, quant à

elles, peu gênées par les maisons, pelouses, rues et autres feux de signalisation, survolaient rapidement le paysage, et Prue ordonna à ses jambes d'accélérer pour garder l'allure. Tout en les poursuivant, elle aurait juré que ces oiseaux la narguaient : ils revenaient vers elle, descendaient en piqué et esquivaient les toits des maisons, uniquement pour décrire un grand cercle avant de filer de nouveau vers l'ouest. Par moments, Prue apercevait son frère prisonnier, qui se balançait entre les griffes de ses ravisseuses, puis il disparaissait à nouveau, perdu dans un tourbillon de plumes.

– Je viens te chercher, Mac ! hurla-t-elle.

Les larmes dégouлинаient sur ses joues, mais elle n'aurait su dire si elle pleurait ou si c'était à cause de l'air frais qui lui fouettait le visage. Bien que son cœur batte à tout rompre dans sa poitrine, Prue tâchait de contrôler ses émotions ; elle avait toujours peine à croire à ce qui se passait. Une seule idée la guidait : récupérer son frère. Elle jura de ne plus jamais le laisser s'éloigner hors de sa vue.

Les coups de klaxon jalonnaient son parcours, tandis que Prue zigzaguait entre les voitures, à présent nombreuses dans le quartier de St. Johns. Un camion des éboueurs, qui exécutait un lent demi-tour au beau milieu de Willamette Street, bloquait toute la route. Si bien que Prue fut obligée de



grimper sur le trottoir, où elle reprit sa folle poursuite. Un groupe de piétons l'évita de justesse en rouspétant.

– Désolée ! leur lança-t-elle.

Dans un mouvement de rotation, les corneilles rebroussèrent chemin et la forcèrent à freiner de toutes ses forces, puis elles plongèrent quasi en file indienne et se précipitèrent sur Prue. Elle hurla et baissa la tête comme les oiseaux volaient juste au-dessus d'elle, leurs plumes frôlant ses cheveux. Au passage, elle entendit son frère gazouiller et crier « Pou-ou-ou ! » Puis il disparut à nouveau, emporté vers l'ouest par les corneilles. Prue accéléra et, d'un bond, redirigea le vélo sur le bitume de la rue en grimaçant sous la secousse qui se répercuta dans ses bras. Saisissant -l'occasion qui se présentait, elle vira subitement à droite, dans une transversale qui serpentait au milieu d'un nouveau lotissement d'appartements en duplex, blanchis à la chaux. Comme la rue était légèrement en pente, Prue gagna de la vitesse, tandis que le vélo tremblait dans un cliquetis métallique. Puis la rue s'arrêta net.

Prue était parvenue à la Corniche.

Ici, à l'est de la rivière Willamette, il existait une frontière naturelle entre l'étroit maillage des rues du quartier de St. Johns et la berge du cours d'eau : une falaise s'étirant sur près de cinq kilomètres que l'on appelait simplement « la Corniche ». Prue lâcha un cri et freina avec force en manquant voler par-dessus le guidon et tomber dans le vide. Les corneilles avaient dépassé le précipice et montaient à présent dans le ciel comme une tornade noire frémissante, encerclées par la fumée des nombreuses fonderies et cheminées de la Déchetterie industrielle, véritable no man's land situé de l'autre côté de la rivière, concédé depuis longtemps aux barons de l'industrie de la région et transformé en un site inhospitalier de fumée et de ferraille. Juste au-delà de la Déchetterie, à travers la brume, se déroulait à perte de vue une succession de collines fortement boisées. Le visage de Prue devint tout blême.

– Non... murmura-t-elle.

En un clin d'œil et sans un bruit, la bande de corneilles survola la berge d'en face et se volatilisa en une longue et mince colonne dans l'obscurité de ces bois. Son frère venait d'être emporté dans le Territoire Infranchissable.

¹. Galettes de maïs dorées au four et garnies d'une purée de haricots, accompagnées d'oignons, de salade, de fromage, etc. (Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.)

². Établissement où l'on consomme des tacos mexicains.



CHAPITRE 2

Le Territoire Infranchissable

D'aussi loin qu'elle se souvienne, toutes les cartes que Prue avait vues de Portland et des environs présentaient une grosse tache vert sombre au centre, qui s'étendait comme une bande de mousse du coin nord-ouest au sud-ouest, le tout marqué par les mystérieuses initiales « T.I. » Elle n'avait jamais songé interroger son père à ce sujet jusqu'à un fameux soir, avant que Mac ne vienne au monde, alors qu'elle était assise au salon avec ses parents. Son père avait apporté à la maison un nouvel atlas et, assis tous les deux dans le fauteuil relax, ils feuilletaient l'ouvrage en suivant du doigt les frontières des pays et en prononçant les noms de lieux exotiques de pays lointains. Lorsqu'ils parvinrent à une carte de l'Oregon, Prue pointa l'index sur le petit plan en médaillon de Portland et posa enfin la question qui la déconcertait depuis toujours.

– C'est quoi, T.I. ?

– Rien, trésor, avait répondu son père.

Puis il revint à la carte de Russie qu'ils consultaient quelques instants plus tôt. De son doigt, il dessina un cercle sur la vaste région au nord-est du pays, où les lettres du mot Sibérie masquaient la carte. Aucun nom de ville à cet endroit, pas le moindre réseau de lignes jaunes sinueuses indiquant les routes et les autoroutes. Uniquement de grandes flaques dans des nuances de vert et de blanc, avec ici ou là une ligne bleue ondulée reliant la myriade de lacs isolés qui parsemaient le paysage.

– Il existe certains endroits de par le monde, reprit son père, où les gens ne peuvent pas vivre. Peut-être qu'il y fait trop froid ou qu'il y a trop d'arbres, ou encore que les montagnes sont trop abruptes à escalader. Mais quelle qu'en soit la raison, personne n'a pensé à y construire une route. Et sans route, pas d'habitations, et sans habitations, pas de ville.

Il revint au plan de Portland et tapota du doigt l'endroit libellé « T.I. ».

– Ça signifie « Territoire Infranchissable », voilà tout.

– Pourquoi personne ne vit dans ce coin ? demanda Prue.

– À cause des mêmes raisons pour lesquelles personne n’habite dans ces régions de Russie. Quand les premiers colons se sont installés ici pour y bâtir Portland, personne parmi eux n’a eu envie de construire sa maison dans ce secteur : la forêt était trop dense et les collines trop escarpées. Et comme il n’y avait aucune habitation là-bas, personne n’a songé à construire une route. Si bien que sans routes et sans maisons, l’endroit n’a quasiment pas changé depuis : il est toujours inhabité. Avec le temps, il est simplement devenu encore plus feuillu et plus inhospitalier. On l’a donc appelé « Territoire Infranchissable », et tout le monde a compris qu’il fallait l’éviter.

Son père balaya le plan d’un geste dédaigneux et prit gentiment Prue par le menton.

– Et jamais, je dis bien **jamais**, tu ne dois t’y aventurer, ajouta-t-il en lui secouant la tête doucement. Compris, ma chérie ?

Prue grimaça et détacha son menton.

– Ouais, c’est compris.

Ils se remirent à consulter l’atlas et Prue posa la tête contre le torse de son père.

– Je ne plaisante pas, reprit-il.

Elle sentait la poitrine de son père se contracter sous sa joue.

Prue apprit donc qu’il ne fallait pas s’approcher du « Territoire Infranchissable » et n’embêta plus ses parents qu’une seule fois avec ses questions. Mais elle ne pouvait ignorer le sujet. Alors que les immeubles d’habitation continuaient de pousser comme des champignons et que de tout nouveaux centres commerciaux fleurissaient le long de l’autoroute dans les banlieues, Prue n’en revenait pas qu’un aussi vaste terrain puisse demeurer intact et non exploité juste aux abords de la ville. Pourtant, aucun adulte ne semblait vouloir en parler ou y faire allusion. À tel point que ce lieu paraissait même ne pas exister dans l’esprit des gens.

La seule fois où le Territoire Infranchissable surgit dans les conversations, ce fut au collège de Prue, où elle était en 5^e. Une drôle d’histoire circulait parmi les élèves des grandes classes au sujet d’un homme – l’oncle d’untel, peut-être –, qui s’était aventuré par erreur dans le T.I. et avait disparu pendant des années. Au fil du temps, sa famille l’avait oublié et continué sa vie jusqu’au jour où, surgissant de nulle part, il réapparut sur le pas de la porte. A priori, il ne gardait aucun souvenir des années qui venaient de s’écouler et affirma simplement qu’il s’était perdu dans les bois pendant quelque temps et avait à présent grand faim. Dès la première fois où elle entendit l’histoire, Prue la trouva pour le moins bizarre, d’autant que l’identité de cet « homme » semblait changer d’une version à l’autre. Dans l’une, il s’agissait du père de quelqu’un ; dans une autre, c’était un cousin rebelle. Sans compter que les détails différaient aussi. Un lycéen en visite au collège raconta à un groupe de camarades de Prue complètement subjugués que l’individu en question (frère aîné de l’élève dans cette version) avait énormément vieilli au retour de son étrange séjour sur le Territoire Infranchissable ; il portait une longue barbe blanche qui descendait jusqu’à ses chaussures éculées.

En dépit de la véracité discutable de ces récits, Prue comprit néanmoins que la plupart de ses copains de classe avaient eu avec leurs parents la même conversation qu’elle avec son père. Cette fameuse terre sauvage s’insinuait aussi en cachette dans leurs jeux : ce qui était autrefois un lac de lave empoisonnée autour de la cour de récréation devenait le Territoire Infranchissable, et gare à celui qui ratait la balle rouge et était forcé de courir après dans cette région désolée ! Quand Prue et ses camarades jouaient à Chat perché, celui qui se faisait attraper n’était plus le Chat, mais le **Coyote sauvage du Territoire Infranchissable**, et sa tâche consistait à poursuivre ses copains en grognant et en montrant les dents.

Ce fut le spectre de ces coyotes qui incita Prue à interroger de nouveau ses parents au sujet de cette

terre sauvage. Une nuit, elle se réveilla, effrayée par le vacarme caractéristique d'une meute de chiens. Assise dans son lit, elle entendit Mac, alors âgé de quatre mois, qui s'était lui aussi réveillé et pleurnichait dans la chambre voisine, tandis que leurs parents le consolaient. Les aboiements lui parvenaient comme un écho lointain, mais lui flanquaient malgré tout la chair de poule. Cela ressemblait à une plainte discordante et violente, qui s'amplifia et entraîna les chiens du quartier. Prue remarqua alors que les aboiements distants différaient de ceux des chiens du voisinage ; ils se révélaient plus stridents, plus confus et plus menaçants. Elle repoussa sa couverture et sortit du lit pour gagner la chambre de ses parents. Elle découvrit alors une scène aussi étrange qu'inquiétante : plus ou moins calmé, Mac se laissait bercer dans les bras de sa mère, debout à la fenêtre auprès de son père ; tous deux contemplaient sans ciller la ville et l'horizon vers l'ouest, le visage pâle et anxieux.

– C'est quoi, ce bruit ? demanda Prue en s'approchant.

Les lumières de St. Johns se déployaient sous leurs yeux comme autant d'étoiles scintillantes qui cessaient de briller aux abords de la rivière pour se perdre dans le noir. Ses parents sursautèrent en entendant sa voix, et son père répondit :

– Juste quelques vieux cabots en train de brailler.

– Mais plus loin ? insista Prue. Ça ne ressemble pas à des chiens.

Elle vit ses parents échanger un regard, puis sa mère prit la parole.

– Dans les bois, ma chérie, il y a des animaux sauvages. Il s'agit sans doute d'une bande de coyotes qui aimeraient bien aller fouiner dans les poubelles de quelqu'un. Ne t'inquiète pas, ajouta sa mère en souriant.

Les aboiements finirent par cesser, les chiens du quartier se calmèrent, et les parents de Prue la raccompagnèrent dans sa chambre pour la border. Ce fut la dernière fois que le Territoire Infranchissable revint dans la conversation, mais la curiosité de Prue n'était pas satisfaite pour autant. Malgré elle, tout cela la dérangeait un peu ; ses parents, d'ordinaire solides et confiants, paraissaient étrangement ébranlés par ces aboiements. Ils semblaient se méfier autant qu'elle de ce lieu sauvage.

On peut donc s'imaginer l'épouvante de Prue lorsqu'elle vit les ailes des corneilles disparaître dans l'obscurité de ce Territoire Infranchissable, avec son petit frère dans leur sillage.



L'après-midi était presque achevé et le soleil s'effaçait derrière les collines de la forêt sauvage. Au bord de la Corniche, Prue restait bouche bée, paralysée par la peur. Au-dessous d'elle, une locomotive avançait, poussive, et roula sur le Pont des chemins de fer, en passant sous les bâtiments de brique et de métal de la Déchetterie industrielle. Une brise s'était levée et Prue frissonna sous son caban. Elle contempla la petite brèche dans la cime des arbres, à l'endroit où les corneilles s'étaient volatilisées.

Il se mit à pleuvoir.

Prue eut l'impression d'être totalement vidée de sa substance. Son frère avait disparu, littéralement **capturé** par des oiseaux et emporté vers une terre sauvage, lointaine et inaccessible. Qui sait ce qu'ils feraient de lui, là-bas ? Et tout cela à cause d'elle. La lumière ambiante passa du bleu profond au gris sombre puis, un à un, les réverbères s'allumèrent. La nuit était tombée. Prue savait que faire le guet ne servirait à rien. Mac ne reviendrait pas. Elle fit lentement demi-tour avec son vélo et

commença à remonter la rue en le poussant. Comment allait-elle annoncer la nouvelle à ses parents ? Ils seraient complètement anéantis. Prue serait punie. Ils l'avaient déjà consignée pour être sortie tard en semaine, en roulant dans le quartier à vélo, mais cette punition n'aurait rien de comparable avec les précédentes. Elle avait perdu Mac, l'unique fils de ses parents. Son frère. Si une semaine sans télévision était la punition classique pour être rentrée trop tard, impossible d'imaginer celle qui l'attendait pour avoir perdu son petit frère. Prue traversa plusieurs rues dans un état second. Elle se surprit à sangloter, tandis qu'elle revivait dans sa tête la disparition des corneilles dans les bois.

– Reprends-toi, Prue ! s'écria-t-elle en séchant ses larmes. Réfléchis !

Elle prit une profonde inspiration et songea aux choix qui s'offraient à elle, tout en pesant le pour et le contre. Demander de l'aide à la police était hors de question : on la prendrait sans conteste pour une folle. Prue ignorait comment les policiers traitaient les cinglés qui débarquaient au commissariat et divaguaient sur des bandes de corneilles qui kidnappaient des gamins d'un an, mais elle avait quand même sa petite idée. À tous les coups, elle se retrouverait dans un fourgon blindé qui l'emmènerait dans la cellule souterraine de quelque lointain asile d'aliénés, et elle y resterait jusqu'à la fin de ses jours à écouter ses codétenus se lamenter sur leur sort, tout en essayant de convaincre le gardien qu'elle n'était pas folle, mais bel et bien emprisonnée à tort. La seule idée de courir chez elle tout raconter à ses parents la terrifiait ; elle allait leur briser le cœur à jamais. Eux qui avaient tant attendu la naissance de Mac. Certains détails lui échappaient, mais elle comprenait qu'ils avaient souhaité avoir un deuxième enfant plus tôt, sauf que ça ne s'était pas passé comme prévu. Si bien qu'ils avaient débordé de joie en découvrant que Mac allait venir au monde. Ils rayonnaient et toute la maison était remplie de bonheur. Non, Prue ne pouvait pas être celle qui leur annoncerait cette terrible nouvelle. En revanche, elle pouvait s'enfuir... c'était une possibilité envisageable. Elle sauterait dans un des trains qui passaient sur le Pont des chemins de fer et quitterait Portland. Puis elle voyagerait de ville en ville, ferait des petits boulots et dirait la bonne aventure pour gagner sa vie... Peut-être qu'elle rencontrerait en chemin un petit golden retriever qui deviendrait son compagnon, et tous deux sillonneraient le pays, tels deux bohémiens en fuite. Ainsi, elle n'aurait pas à affronter ses parents ou à penser à son cher petit frère enlevé par les corneilles.

Prue s'arrêta au milieu du trottoir et secoua la tête avec tristesse.

C'est quoi ce délire ? se sermonna-t-elle. T'es devenue dingue ! Elle se ressaisit et reprit sa route en poussant son vélo. Un frisson la parcourut comme elle prenait conscience de la seule possibilité qui lui restait.

Prue allait devoir se lancer à la recherche de Mac.

Pénétrer sur le Territoire Infranchissable et le retrouver. Cela paraissait une tâche insurmontable, mais elle n'avait pas d'autre choix. Il pleuvait maintenant à grosses gouttes sur les trottoirs et dans les rues, et de grandes flaques se formaient, bientôt engorgées d'une flottille de feuilles mortes. Prue élaborait son plan, tout en mesurant avec soin les dangers d'une telle aventure. La fraîcheur du soir enveloppait les rues du quartier balayées par la pluie ; il serait peu prudent de tenter le coup en plein cœur de la nuit. **Je partirai demain, songea-t-elle sans se rendre compte qu'elle prononçait certains mots à voix haute. Demain matin, à la première heure. Papa et Maman n'auront même pas besoin de le savoir.** Mais comment les empêcher de découvrir la vérité ? La mort dans l'âme, elle parvint sur les lieux de l'enlèvement de Mac : l'aire de jeux. L'endroit désert était livré à la pluie battante et la petite remorque rouge de Mac restait dans un coin sur le bitume, avec le plaid gorgé d'eau à l'intérieur.

– J'ai trouvé ! s'écria Prue en se précipitant vers la carriole.

Agenouillée sur la chaussée mouillée, elle se mit à modeler la couverture trempée afin de lui donner la forme d'un bébé emmailloté. Elle recula et considéra son œuvre.

– Pas mal, dit-elle.

Prue accrochait la remorque au vélo quand elle entendit quelqu'un l'appeler.

– Hé, Prue !

Elle se figea et regarda par-dessus son épaule. Debout sur le trottoir se tenait un garçon inconnu sous son ciré assorti à son pantalon imperméable. Il souleva sa capuche et sourit.

– C'est moi, Curtis ! lança-t-il en lui faisant signe.

Curtis était un camarade de classe. Il vivait avec ses parents et ses deux sœurs en bas de la rue de Prue. Au collège, leurs tables étaient séparées par plusieurs rangs. Curtis se faisait toujours mal voir des profs, parce qu'il passait les heures de cours à dessiner des super-héros aux prises avec leurs pires ennemis. Son obsession du dessin avait aussi tendance à lui attirer des ennuis avec ses copains de classe, puisque tous les élèves ou presque ne dessinaient plus des super-héros depuis des années, s'ils n'avaient pas simplement abandonné le dessin. Pour la plupart, ils consacraient leur talent artistique à reproduire les logos de groupes rock ou pop sur le papier kraft qui recouvrait leurs manuels scolaires. Prue comptait parmi les rares élèves à être passés du dessin de super-héros et de personnages de contes de fée à celui d'oiseaux et de plantes. Ses camarades la lorgnaient d'un œil méfiant, mais au moins ils lui fichaient la paix. Alors qu'ils rejetaient Curtis parce qu'il s'accrochait à un art révolu.

– Salut, Curtis, dit Prue du ton le plus désinvolte possible. Qu'est-ce que tu fais ?

Il remit sa capuche.

– Je me baladais, c'est tout. J'aime bien me promener sous la pluie. Il y a moins de gens dehors.

Il ôta ses lunettes et tira sur un coin de sa chemise, sous son ciré, pour les nettoyer. Curtis avait le visage rond, surmonté d'une tignasse noire frisée qui dépassait de son capuchon comme des petits rouleaux de paille de fer.

– Pourquoi tu parlais toute seule ? reprit-il.

Prue se raidit.

– Quoi ?

– Tu parlais toute seule. Quand t'étais là-haut, précisa-t-il en désignant la Corniche, tandis qu'il plissait les yeux en rechaussant ses lunettes. Je te suivais plus ou moins, disons. Je voulais te faire signe plus tôt, mais t'avais l'air tellement... ailleurs.

– Pas du tout, se défendit-elle, faute de trouver une meilleure réponse.

– Tu parlais toute seule en marchant, puis tu t'arrêtais, tu secouais la tête et tu faisais des tas de trucs bizarres. Et pourquoi t'es restée sur la Corniche aussi longtemps ? À regarder dans le vague ?

Prue reprit la situation en main. Elle s'approcha de Curtis en poussant son vélo et pointa l'index sur le garçon.



– Écoute-moi bien, Curtis, dit-elle en prenant sa voix la plus menaçante. J'ai pas mal de soucis en tête. Alors, c'est pas le moment de m'embêter, OK ?

À son grand soulagement, Curtis parut se laisser facilement intimider.

– OK ! OK ! lança-t-il en levant les bras. Simple curiosité, c'est tout.

– Eh bien, mêle-toi de ce qui te regarde, répliqua-t-elle. Oublie tout ce que t'as vu, d'accord ?

Elle s'éloigna en poussant son vélo en direction de sa maison. Comme elle l'enfourchait et glissait ses mocassins dans les cale-pieds, elle se retourna vers Curtis en disant :

– Je ne suis **pas** folle.

À ces mots, elle déguerpit d'un coup de pédale.



CHAPITRE 3

La traversée du pont

Il était presque 7 heures du soir quand Prue s'approcha de chez elle. La lumière brillait dans le salon et elle reconnut la tête de sa mère penchée sur son tricot. Son père demeurait caché, tandis que Prue contournait la maison à pas de loup, marchant tout doucement pour ne pas faire crisser les gravillons de l'allée. Dans la remorque, la couverture détrempée pouvait passer pour un petit garçon d'un an qui dormait, à condition de ne pas regarder de près. Prue retint donc son souffle en espérant ne pas croiser un parent trop fouineur. Ses espoirs furent anéantis lorsqu'elle parvint derrière la maison et découvrit son père en train de tripoter les poubelles et le bac de recyclage. Les éboueurs - passaient le lendemain et c'était toujours son père qui se chargeait de sortir les poubelles sur le trottoir. En voyant Prue, il se frotta les mains en s'exclamant :

– Salut, ma belle !

La lumière de la véranda répandait une lueur diffuse sur la pelouse plongée dans le noir.

– 'lut, p'pa, dit Prue, le cœur battant, tandis qu'elle poussait lentement le vélo sur le côté de la maison pour l'appuyer contre le mur.

– Vous rentrez tard, les enfants, observa son père en souriant. On commençait à se demander où vous étiez passés. D'ailleurs, vous avez raté le dîner.

– En chemin, on s'est arrêtés chez **Proper Eats**, précisa-t-elle. Et on a partagé une poêlée de légumes.

Prue se déplaça avec maladresse sur le côté afin de se poster entre son père et la remorque. Péniblement consciente de ses moindres mouvements, elle feignait la nonchalance.

– Ta journée s'est bien passée, papa ?

– Oh, très bien, répondit-il. Pas trop foireuse...

Il marqua une pause.

– Tu as saisi ? La foire artisanale ? Pas foireuse !

Prue éclata d'un rire haut perché. Elle comprit immédiatement qu'elle en avait trop fait. D'ordinaire, elle grimaçait devant les mauvais jeux de mots de son père. Lui-même parut s'étonner de sa réaction. Il arqua un sourcil en lui demandant :

– Mac va bien ?

– Su... super bien ! bredouilla-t-elle un peu trop vite. Il dort !

– Vraiment ? C'est tôt pour lui.

– Euh... on a eu une journée... drôlement agitée. Il a pas mal gambadé. Ça l'a épuisé, je crois. Alors, après notre repas, je l'ai enveloppé dans son plaid et il s'est endormi, expliqua Prue, sourire aux lèvres, en montrant la remorque derrière elle. Voilà tout.

– Hmm... Eh bien, rentre-le et mets-lui son pyjama. Il doit être K.-O.

Son père soupira et regarda les poubelles, puis se mit à les tirer le long de la maison pour les déposer dans la rue.

Prue poussa un soupir de soulagement. Elle se tourna et récupéra avec soin la couverture mouillée dans la remorque, puis entra dans la maison en murmurant « Chut ! Chut ! » à son paquet, qu'elle faisait gentiment rebondir dans ses bras.

La porte de derrière menait à la cuisine, et Prue marcha le plus doucement possible sur le plancher en liège. Elle avait presque atteint l'escalier quand sa mère l'appela du salon.

– Prue ? C'est toi ?

Elle s'arrêta net et serra le plaid mouillé contre sa poitrine.

– Oui, maman ?

– Vous avez raté le dîner, les enfants. Comment va Mac ?

– Il va bien. Il dort. On a mangé en chemin.

– Il dort ?

Prue imagina sa mère, lunettes sur le nez, en train de se tourner vers l'horloge de la cheminée.

– Oh ! Alors autant le mettre en...

– ... pyjama, compléta Prue. Je m'en occupe !

À ces mots, elle gravit les marches deux par deux et déboula dans sa chambre en jetant la couverture mouillée dans sa corbeille de linge sale. Puis elle ressortit sur le palier et se dirigea vers la chambre de Mac. Elle saisit l'un de ses animaux en peluche – un hibou – et le posa dans son berceau, avant de le dissimuler avec soin sous des couvertures. Constatant que la forme obtenue pouvait a priori suggérer celle d'un bébé ensommeillé, elle hocha la tête d'un air satisfait et éteignit la lumière, puis regagna sa chambre. Une fois la porte fermée, Prue se jeta sur son lit et enfouit la tête dans ses oreillers. Son cœur battait encore la chamade et elle mit quelques instants avant de pouvoir contrôler sa respiration. La pluie pianotait paisiblement contre le carreau de sa fenêtre. Prue se redressa et balaya sa chambre du regard.



Au rez-de-chaussée, elle entendit son père fermer la porte d'entrée derrière lui avant de pénétrer au salon. Le murmure étouffé des voix de ses parents suivit. Prue se leva du lit en roulant sur elle-même, puis entama les préparatifs pour son escapade du lendemain.

Elle sortit sa sacoche glissée sous son bureau et la retourna pour vider son contenu par terre : manuel de science, carnet à spirale, une série de stylos bille. Elle s'empara de la lampe électrique qu'elle gardait sous son lit et prit dans le tiroir de son bureau le couteau suisse offert par son père pour ses douze ans, pour le fourrer au fond de la sacoche. Puis elle resta plantée un petit moment au milieu de la pièce en se mordillant un ongle. Qu'est-ce qu'on pouvait bien emporter pour une expédition dans un territoire hostile, en vue de récupérer son frère ? Demain, elle prendrait de la nourriture dans le garde-manger. Pour l'heure, elle n'avait plus qu'à attendre. Elle s'affala de nouveau sur le lit, sortit de son caban le **Guide Sibley des oiseaux** et se mit à le feuilleter, en essayant de chasser les pensées frénétiques qui caracolaient dans sa tête.

Au bout d'environ une heure, elle entendit ses parents monter et son cœur se remit à marteler sa poitrine. On frappa à la porte.

– Hmm... oui ? fit-elle en reprenant un air faussement détaché.

Prue ignorait combien de temps elle pourrait continuer à jouer cette comédie. Tout cela l'épuisait.

Son père entrouvrit la porte et passa la tête.

– Bonne nuit, trésor, dit-il.

– Ne veille pas trop tard, ajouta sa mère.

– Oui-oui... répondit Prue.

Elle se tourna, sourire aux lèvres, et ils fermèrent la porte. Elle fronça alors les sourcils en les entendant marcher sur le plancher en direction de la chambre de son frère. Prue tendait si fort l'oreille que le grincement de la porte de Mac lui fit l'effet d'un grondement de tonnerre, tandis qu'elle retenait son souffle. Réfléchissant plus vite que son ombre, Prue sauta hors du lit et courut vers sa porte, puis passa la tête dans le couloir.

– Hé, maman ? Papa ? chuchota-t-elle.

– Qu'est-ce qui se passe ? répliqua son père, la main sur la poignée, tandis que la lumière de la veilleuse de Mac se répandait sur le palier.

– Je pense qu'il est vraiment crevé. Peut-être qu'il vaut mieux ne pas le réveiller ?

Sa mère acquiesça en souriant.

– Bien sûr, dit-elle. (Puis elle pencha la tête dans la chambre du petit et ajouta :) Bonne nuit, Macky.

– Fais de beaux rêves, murmura son père.

Ils refermèrent la porte dans un grincement et Prue sourit à ses parents comme ils passaient devant elle pour gagner leur chambre. Une fois la porte refermée sur eux, elle retourna dans son lit et exhala encore un grand soupir, qui jaillit de sa gorge comme si elle l'avait retenu toute la journée.

Cette nuit-là, Prue eut le sommeil agité, troublé par des rêves de grandes nuées d'oiseaux géants au plumage éblouissant : hiboux, aigles et autres corbeaux, qui descendaient en piqué et emportaient ses parents, en la laissant toute seule. Elle avait programmé son réveil pour 5 heures du matin, mais était déjà réveillée depuis un moment lorsqu'il finit par sonner. Elle sortit du lit en évitant de faire du bruit. Le silence régnait dans la maison. Au-dehors, il faisait encore nuit et le quartier somnolait, hormis le bruissement d'une voiture qui passait de temps à autre dans la rue. Prue enfila son jean, un tee-shirt et un pull. Puis elle enroula une écharpe autour de son cou avant de mettre son caban, resté accroché depuis la veille au dossier de la chaise de son bureau. Elle glissa ensuite les pieds dans ses baskets noires et sortit à pas feutrés sur le palier. L'oreille collée à la porte de ses parents, elle écouta le ronflement régulier de son père. Ils dormaient à poings fermés. Prue se dit qu'elle avait une heure devant elle avant qu'ils ne se lèvent, ce qui lui laissait largement le temps de fuir. Elle se rendit dans la chambre de son frère, sortit l'animal en peluche du berceau et défit les couvertures. Elle prit ensuite des vêtements chauds dans la commode de Mac et les fourra dans sa sacoche. Puis Prue descendit au rez-de-chaussée sur la pointe des pieds et griffonna un message à la hâte sur l'ardoise pense-bête, près du réfrigérateur :

*Papa, Maman,
Mac était réveillé tôt. Il avait envie de partir à l'aventure.
On revient plus tard !
Bises.
Prue.*

Elle ouvrit ensuite le garde-manger et s'interrogea sur les rations qu'elle était censée emporter, avant d'opter pour une poignée de barres de céréales, et un sachet de fruits secs et de cacahuètes qui restait d'une sortie au grand air, l'été dernier. Près des aliments de base pour le camping se trouvait la trousse familiale de premiers secours, qu'elle glissa aussi dans sa sacoche. Une corne de brume, une espèce de petite bombe à air comprimé surmontée d'un klaxon, attira son attention et elle s'en empara pour l'examiner. Sur l'étiquette figurait un grizzly menaçant, avec au-dessus le slogan « OUSTE LES OURS ! » imprimé en arc de cercle. Apparemment, le bruit suffisait à effrayer les bêtes sauvages... ce qui, songea Prue, se révélerait d'une grande utilité dans ce fameux Territoire Infranchissable. Elle l'ajouta donc au contenu de sa sacoche, puis parcourut la cuisine du regard avant de se faufiler dans le jardin par la porte de derrière. Il faisait froid et une légère brise agitait les feuilles jaunies des chênes. Prue poussa tranquillement son vélo dans la rue, avec la remorque Radio Flyer toujours accrochée à l'arrière. Vers l'est, les premières lueurs de l'aube se profilaient à l'horizon, mais les réverbères éclairaient encore les trottoirs jonchés de feuilles mortes alors que Prue continuait de pousser sa bicyclette suffisamment loin de sa maison, avant de se mettre en selle. L'écharpe tricotée par sa mère l'hiver dernier lui serrait douillettement le cou, comme elle prenait de la vitesse en roulant sur le bitume ; elle sillonna rues et ruelles en mettant le cap sur le sud-ouest. Ici et là, des lumières apparaissaient dans les maisons, de même que le ronron des moteurs de voitures commençait à envahir le quartier, qui s'éveillait peu à peu.

Tout en suivant l'itinéraire de sa poursuite de la veille, Prue se fraya un chemin dans le parc en direction de la Corniche, la remorque bringuebalant et roulant avec fracas dans son sillage. Une brume épaisse flottait au-dessus du bassin de la rivière, dont elle masquait totalement les eaux. Sur l'autre rive, les lumières de la Déchetterie brillaient sous les nuages. Un vacarme métallique insondable se propageait dans la vaste vallée et se répercutait sur les contreforts des collines. Prue avait l'impression d'entendre grincer les rouages d'une gigantesque horloge. Par-delà la Corniche, la seule silhouette qui émergeait du banc nuageux n'était autre que l'imposante ossature métallique du Pont des chemins de fer. Il semblait en suspens au-dessus de la brume fluviale. Prue mit pied à terre et poussa sa bicyclette vers le sud, le long de la Corniche, jusqu'à l'endroit où le versant glissait en douceur dans les nuages. Au fil de sa descente, l'univers autour d'elle blanchit à vue d'œil.

Lorsque le terrain s'aplanit enfin sous ses pieds, Prue se retrouva au cœur d'un paysage irréel. La brume s'accrochait de toutes parts et conférait au monde alentour une brillance spectrale. La brise soufflait par à-coups dans le ravin et, de temps à autre, la brume se déplaçait en laissant apparaître les silhouettes d'arbres secs, battus par le vent. Des touffes d'herbe jaunâtres tapissaient le sol. Juste au-delà d'un bouquet d'arbustes, un tronçon de voie ferrée traçait une ligne droite d'est en ouest et se perdait dans le brouillard de part et d'autre. Supposant que celle-ci la mènerait au pont, Prue se mit à la suivre en marchant vers l'ouest.

Devant elle, la brume se leva et Prue put discerner les flèches du Pont des chemins de fer. Alors qu'elle poursuivait sa route, elle perçut soudain un bruit de pas sur le gravier derrière elle. Elle s'arrêta net. Au bout de quelques instants, elle hasarda prudemment un regard par-dessus son épaule. Personne. Elle s'était remise à marcher quand elle entendit de nouveau le bruit.

– Qui est là ? s'écria-t-elle en se retournant aussitôt pour scruter les parages.

Pas de réponse. La voie ferrée, bordée d'étranges arbustes trapus, disparaissait dans la brume. Pas le moindre signe d'un éventuel poursuivant.

Tout en réprimant un frisson, Prue prit une profonde inspiration et poursuivit son chemin à vive allure pour rallier le pont. Tout à coup, elle reconnut le bruit de pas caractéristique dans son dos et fit volte-face, apercevant cette fois une silhouette quitter les rails pour filer dans une trouée entre deux arbres. Sans réfléchir, elle lâcha son vélo et se lança à la poursuite de l'inconnu, ses chaussures projetant une petite gerbe de graviers quand elle obliqua vers les feuillages.

– Stop ! hurla-t-elle.

Prue voyait à présent l'individu dans la brume : pas très grand, il portait une grosse veste d'hiver. Le bonnet vissé sur sa tête lui occultait le visage. Quand Prue l'interpella, il lança un bref regard derrière lui et glissa sur de la terre meuble, avant de tomber sur l'épaule dans un cri rauque de surprise.

Prue bondit sur la silhouette étalée par terre et lui arracha son bonnet.

– Curtis ! lâcha-t-elle, stupéfaite.

– Salut, Prue, articula-t-il, hors d'haleine, tout en gigotant en dessous d'elle. Tu veux bien te relever ? Ton genou appuie vraiment fort sur mon estomac.

– Pas question ! riposta Prue en recouvrant son sang-froid. Explique-moi d'abord pourquoi tu me suivais.

Curtis soupira.

– Je... je te suivais pas ! Je t'assure !

Elle enfonça davantage son genou dans les côtes de Curtis, qui poussa un hurlement.

– OK ! OK ! brailla-t-il, la voix chevrotante, à deux doigts de fondre en larmes. Je me suis levé tôt pour sortir les poubelles de recyclage et il se trouve que je t'ai vue passer en vélo, alors je me suis

juste demandé où t'allais ! Je t'ai entendue parler toute seule hier soir à propos de ton frère. Tu savais pas comment t'allais pouvoir le récupérer, et comme je t'ai vue sortir de chez toi de si bonne heure ce matin, je me suis dit qu'il devait se passer un truc... J'ai pas pu m'en empêcher !

– Qu'est-ce que tu sais au sujet de mon frère ?

– Rien ! dit Curtis en renflant. Je sais seulement que... qu'il a disparu, avoua-t-il en rougissant un peu. Et puis, je me demande qui t'as essayé de prendre pour un imbécile avec ce plaid mouillé dans la remorque.

Prue relâcha la pression sur les côtes de Curtis, qui souffla bruyamment.

– Tu m'as fichu la trouille, reprit-elle en se détachant de lui, tandis qu'il se redressait et époussetait son pantalon.

– Désolé, Prue, répondit Curtis. J'avais rien de spécial en tête, simplement de la curiosité.

– Eh bien, laisse tomber, lança Prue en s'éloignant. C'est pas tes oignons. C'est uniquement moi que ça regarde.

Curtis se mit debout tant bien que mal.

– Laiss... laisse-moi venir avec toi ! s'écria-t-il en lui emboîtant le pas.

De retour sur la voie ferrée, Prue redressa son vélo et reprit son chemin en direction du pont.

– Non, Curtis, dit-elle. Rentre chez toi !

En rejoignant la première culée du pont, la berge s'inclinait et créait une sorte de péninsule, de même que les rails montaient en pente douce à la rencontre de la structure métallique. Prue poussait sa bicyclette au milieu de la voie, tout en marchant en équilibre sur le rail. Comme elle gravissait la pente, la brume se dissipa en divulguant la première flèche du pont. Lesdites flèches abritaient le système de poulies qui soulevait la partie médiane de l'ouvrage, quand de gros bateaux passaient au-dessous, et elles étaient coiffées de balises rouges clignotantes. Prue poussa un soupir de soulagement en constatant que la travée mobile était abaissée et permettait donc le passage d'une rive à l'autre.

– T'as pas peur qu'un train se pointe ? s'enquit Curtis, toujours dans le sillage de Prue.

– Non, répondit-elle, bien qu'à vrai dire, c'était un détail auquel elle n'avait pas vraiment réfléchi.

Entre les rails et l'armature du pont, il restait à peine un mètre, et le gravier éparpillé ne facilitait pas franchement la marche à pied. Lorsqu'elle parvint au milieu du pont, Prue regarda par-dessus le parapet et manqua s'étrangler. La brume pesait lourdement sur le bassin fluvial et formait un tapis de nuages qui dissimulait l'eau au-dessous. L'ensemble donnait l'illusion que le pont était suspendu à une hauteur vertigineuse, comme ces délicates passerelles de cordes au-dessus d'un précipice péruvien perché dans les nuages, que Prue avait vues dans le magazine *National Geographic*.

– Ça m'inquiète un peu qu'un train puisse surgir, avoua Curtis, debout sous l'une des flèches, au milieu de la voie ferrée.

Prue s'arrêta, posa son vélo contre l'armature du pont et ramassa une pierre parmi le ballast.

– Ne m'oblige pas à faire ça, Curtis, prévint-elle.

– Faire quoi ?

Prue lança la pierre et Curtis s'écarta en manquant trébucher sur le rail.

– Qu'est-ce qui t'a pris ? s'écria-t-il en se protégeant la tête avec les mains.

– T'es nul et tu me suis, alors que je t'ai demandé de ne pas le faire. Voilà !

Prue se pencha pour ramasser un autre caillou, plus gros et plus pointu que le premier, puis le soupesa.

– Allez, Prue, laisse-moi t'aider ! Je suis doué pour ça. Mon père était chef scout dans le groupe de Webelos de mon cousin. (Il retira les mains de sa tête.) J'ai même apporté le couteau Bowie de

mon cousin, ajouta-t-il en tapotant la poche de son manteau et en souriant d'un air penaud.

Prue lança la deuxième pierre et pesta en la voyant ricocher juste devant Curtis, qu'elle manqua de quelques centimètres. Curtis lâcha un petit cri et l'esquiva d'un bond.

– Rentre CHEZ TOI, Curtis ! brailla-t-elle.

Prue s'accroupit et choisit un nouveau caillou, mais s'interrompit en sentant le sol brusquement trembler sous elle. Les pierres se mirent à s'entrechoquer sous les longues vibrations qui agitaient le pont. Elle leva son regard vers Curtis, pétrifié sur place, au beau milieu des rails. Ils se dévisagèrent, les yeux écarquillés, tandis que les tremblements s'amplifiaient en faisant gémir les poutrelles d'acier de l'armature.

– UN TRAIN ! hurla Prue.



CHAPITRE 4

Sur l'autre rive

Le temps de lancer un rapide coup d'œil, Prue constata que le train n'était pas bien long, mais attaquait à bonne allure la pente qu'ils avaient grimpée quelques minutes plus tôt. Elle virevolta et se rua sur son vélo laissé contre le garde-corps, puis le remit entre les rails. Elle l'enfourcha dans la foulée et commença à pédaler, sa roue arrière patinant dans le ballast entre les traverses.

– Attends-moi ! s'écria Curtis dans son dos.

La structure métallique du pont grinçait et s'ébranlait à présent sous le poids de la locomotive qui arrivait. Déjà en mouvement, Prue lança un regard par-dessus son épaule pour évaluer la distance qui séparait le train de son vélo. Curtis courait vers elle en agitant les bras comme un fou, tandis que derrière lui surgissait peu à peu du brouillard la menaçante silhouette d'acier de la locomotive. Le vélo faisait des bonds chaque fois qu'il passait sur une traverse en bois, si bien que Prue devait garder un œil sur la voie devant elle afin d'éviter de dégringoler sur le sol cahoteux. À l'arrière, la remorque sursautait de traverse en traverse et menaçait de se renverser à chaque coup de pédale.

– Saute dans la remorque ! hurla Prue pour couvrir le bruit assourdissant du train.

– Impossible ! Tu roules trop vite ! répliqua Curtis.

Prue maugréa et donna un violent coup de frein, son pneu arrière dérapant à nouveau. Le train, qui parvenait alors au milieu du pont, émit plusieurs coups de sifflet par saccades, alors que les rails gémissaient bruyamment sous son poids. Curtis s'élança dans le Radio Flyer et lâcha un « HOULÀ ! » fracassant comme son corps heurtait le plancher métallique de la remorque. Il s'agrippa aux bords et cria : « FONCE ! »

Prue repartit alors dans une gerbe de terre et de cailloux, en filant vers la rive d'en face.

À l'autre bout du pont, la voie ferrée formait une bifurcation à l'endroit où se dressait un épais bouquet d'arbres. Prue gagnait de la vitesse à mesure que la pente s'inclinait et qu'elle voyait s'approcher la sortie du pont, tandis que les pneus de sa bicyclette cabriolaient à qui mieux mieux sur les traverses. À présent lestée du corps de Curtis, qui se tortillait de plus belle, la remorque tenait mieux la route, encore que Prue pantelait pour garder son élan. Dans leur sillage, le train mugissait de

plus en plus fort. Comme elle ne pouvait s'octroyer un regard furtif pour évaluer l'écart qui les séparait, Prue se concentrait uniquement sur la berge d'en face.



– Cramponne-toi, Curtis ! s'égosilla-t-elle dans le vacarme ambiant, quand elle parvint à l'endroit où les rails s'éloignaient du pont et partaient dans deux directions.

Du pied droit, elle donna un coup de pédale et fit passer la roue au-dessus du rail, puis roula dans le gravier meuble du fossé qui bordait la voie ferrée au bout du pont. La roue arrière et la remorque suivirent peu après, et l'attelage piqua du nez en projetant ses deux occupants par-dessus le guidon, lesquels dégringolèrent au beau milieu d'un tapis de broussailles, de l'autre côté du ravin. Le train passa en hurlant, les rails d'acier grinçant sous sa masse, tandis que la locomotive filait vers le sud, dans le banc de nuages.

À plat ventre sur le sol glacé, Prue haletait, chacun de ses membres chargé d'électricité. Elle se mit à genoux et cracha, en essuyant sa joue maculée de boue. Puis elle promena son regard alentour ; elle se tenait au creux d'une rigole dans un morne champ desséché. Un peu plus loin se dressait la Déchetterie industrielle, un secteur de la ville à la fois insolite et déroutant où se regroupaient bâtiments sans fenêtres et silos. Plus loin, on apercevait une colline abrupte, recouverte d'une multitude d'arbres imposants qui vous donnait le vertige. Prue entendit grogner et se tourna en découvrant Curtis qui bataillait pour se redresser, le dos coincé dans la remorque Red Flyer, qui refusait de se détacher de lui, telle une carapace de tortue. Il finit par s'en libérer et se frictionna la nuque.

– Aïe ! gémit-il en contemplant Prue d'un air plaintif. Aïe !

– Peut-être que t'aurais pas dû me suivre, alors, déclara-t-elle en se relevant.

Les épaves du vélo et de la remorque gisaient, disloquées, à leurs côtés. Prue ronchonna en arrachant la bicyclette des buissons épineux de la rigole et inspecta les dégâts : la majeure partie du vélo avait plutôt bien résisté au choc, mais la roue avant était définitivement voilée, et ses rayons tordus jaillissaient de la jante dans tous les sens.

Prue pesta et lâcha le vélo, avant de flanquer un coup de pied dans une touffe de chardons, faisant voler une poignée de terre.

Assis en tailleur, Curtis considérait le pont derrière eux d'un air émerveillé.

– J'en reviens pas qu'on ait réussi, souffla-t-il. On a distancé ce train.

Prue ne l'écoutait pas. Mains sur les hanches, elle regardait les restes démantibulés de la roue avant de son vélo en fronçant les sourcils. Elle avait passé l'été à fignoler sa bicyclette. La jante avant, désormais irréparable, était quasi neuve. Bref, sa mission démarrait franchement mal.

– On s'est super bien débrouillés, disait Curtis. On s'est bien accordés, je veux dire. Tu conduisais et moi... j'étais dans la remorque. (Il rit en se massant les tempes.) On formait une sorte d'équipe, hein ?

La sacoche de Prue avait été projetée à terre dans l'accident. Elle se pencha pour la ramasser et régla la sangle pour la porter en bandoulière.

– Bye, Curtis, dit-elle.

Abandonnant le vélo et la remorque, elle commença à traverser la Déchetterie en direction de la colline boisée.

Le champ d'herbes sèches et brûlées menait à cet étrange entrelacement de mystérieuses bâtisses.

Certaines ressemblaient à des entrepôts aux façades en tôle rouillée, d'autres avaient l'aspect d'immenses silos, telles des boîtes surdimensionnées, avec des portes qui atteignaient des hauteurs vertigineuses et paraissaient s'ouvrir sur nulle part, alors que des mètres de conduits métalliques sinueux s'en échappaient et conduisaient aux édifices voisins. Quelques bâtiments possédaient des fenêtres reflétant des lueurs rougeoyantes, comme si de gros incendies faisaient rage à l'intérieur. Un vacarme métallique constant parcourait cette « ville », tandis que les cheminées crachaient de la fumée, ce qui donnait l'impression qu'elle était à l'abandon, mais toujours en activité. Au loin, les grognements et les cris des dockers, dont les silhouettes se noyaient dans la brume, résonnaient sur les murs en métal. Tout en marchant, Prue promena son regard ici et là ; personne de sa connaissance ne s'était jamais aventuré dans cette zone. Alors que son voyage commençait à peine, elle se sentait déjà dans la peau d'une exploratrice à la découverte d'une terre inconnue. Le brouillard continuait à se dissiper. Un peu à l'écart de ces rues de gravier se dressait une demeure en pierre grise, dont le toit moussu se coiffait d'un clocher. Un carillon sonna l'heure. Prue compta six coups.

Au bout d'un certain temps, les grosses structures en forme de boîtes de la Déchetterie cédèrent la place à une butte verdoyante. Prue franchit l'embranchement de la voie ferrée qui partait vers le nord et se retrouva au cœur d'un épais fourré de fougères. Le sol continuait à grimper vers les premiers arbres qui marquaient la frontière entre le monde extérieur et le Territoire Infranchissable. Prue inspira profondément et rajusta sa sacoche.

– Attends ! cria Curtis, qui s'était relevé et l'avait suivie tant bien que mal, avant de s'arrêter net à la barrière d'arbres. Tu vas là-dedans ? Mais c'est... c'est le Territoire Infranchissable !

Prue l'ignora et poursuivit son chemin. Le sol était souple sous ses pieds, tandis que des feuilles de gaulthérie¹ et de fougères lui effleuraient les mollets.

– Oui-oui... Je sais, dit-elle.

Curtis n'en revenait pas. Puis il croisa les bras et se mit à hurler, comme elle se hasardait au sommet de la colline pour s'engouffrer dans la forêt.

– C'est in-fran-chis-sa-ble, Prue !

Elle marqua un temps d'arrêt et promena son regard alentour.

– Je viens pourtant de franchir la limite sans problème, affirma-t-elle avant de se remettre à marcher.

Curtis trotтина vers elle afin de pouvoir rester à portée de voix.

– Ouais, bon, c'est vrai... Pour l'instant, peut-être, mais qui sait ce qui se passe une fois que tu t'es enfoncée dans la forêt. Et puis, faut dire que ces arbres... (Il considéra l'un des plus grands de bas en haut.) Je dois t'avouer qu'ils ne m'envoient pas des vibrations très sympas.

Sa mise en garde resta sans effet sur Prue, qui continuait d'escalader la colline boisée en s'appuyant aux troncs d'arbre à mesure qu'elle grimpait.

– Et les coyotes, Prue ! renchérit Curtis, qui commença à grimper sur la butte, mais s'arrêta au premier arbre à la lisière du bois. Ils vont te mettre en pièces ! Enfin quoi, il existe sûrement un autre moyen d'y aller !

– Il n'y en a pas, Curtis. Mon frère est ici quelque part et je dois le retrouver.

Curtis en restait pantois.

– Tu penses qu'il est ici ?

Prue avait tellement avancé que Curtis discernait à peine son écharpe rouge parmi les feuillages. Avant qu'elle ne disparaisse totalement, il prit une grande inspiration et s'élança dans la forêt.

– OK, Prue ! Je vais t'aider à retrouver ton frère !

Prue fit une pause et s'appuya contre un sapin, le temps de contempler la verdure environnante. Du vert à perte de vue. Le paysage se paraît de toutes les nuances qu'elle puisse imaginer : de l'émeraude flamboyant des fougères à l'olivâtre du lichen dégoulinant des branches, en passant par le majestueux gris-vert des résineux. Le soleil brillait plus haut dans le ciel et ses rayons envahissaient la moindre brèche de ce bois si feuillu. Prue se tourna vers Curtis, qui gravissait la colline en pantelant derrière elle, puis elle reprit son chemin.

– Waouh ! s'extasia Curtis en reprenant son souffle. Aucun élève ne va nous croire, au collège. Jusqu'ici, personne n'a jamais mis les pieds dans le Territoire Infranchissable. Pas que je sache, en tout cas. C'est dément ! Regarde ces arbres. Ils sont si... si... grands !

– Tâche de faire moins de bruit, Curtis, finit par déclarer Prue. Autant éviter d'alerter toute la forêt de notre présence. Qui sait ce qui nous attend, là-bas ?

Curtis n'en croyait pas ses oreilles.

– T'as dit nous, Prue ! hurla-t-il, avant de se ressaisir en répétant sa phrase dans un murmure rauque. T'as dit « nous » !

Prue leva les yeux au ciel et, faisant volte-face, menaça Curtis de l'index.

– Comme si j'avais le choix ! Mais si tu m'accompagnes, t'as intérêt à rester avec moi. Mon frère a disparu en échappant à ma vigilance. Alors pas question que je perde aussi un camarade de classe complètement idiot. C'est clair ?

– Clair comme... attaqua Curtis. (Puis il grimaça en se rappelant les instructions de Prue et chuchota la suite.)... comme de l'eau de roche !

À ces mots, il porta la main à sa tempe, en imitant apparemment une sorte de salut militaire. Sauf qu'on aurait dit qu'il se frottait la paupière.

Ils marchèrent en silence pendant un moment. Entre les arbres, un profond fossé s'ouvrait sur leur gauche et ils dévalèrent toute la pente en glissant sur le terreau moussu. Un petit ruisseau avait érodé le lit du ravin et aucun arbre n'y poussait, hormis de petites fougères et des arbrisseaux. S'ils avançaient plus aisément, ils devaient néanmoins se méfier en passant sous les troncs d'arbres déracinés qui s'entrecroisaient sur leur parcours. Le soleil parsemait le sol de taches irisées, et Prue sentait l'air pur lui caresser les joues. À mesure qu'elle avançait, elle s'émerveillait de la grandeur des lieux, de même que ses frayeurs s'estompaient à chacun de ses pas dans cette incroyable nature demeurée sauvage. Les oiseaux gazouillaient dans les arbres surplombant le ravin, tandis qu'ici et là, le sous-bois s'agitait sous les déplacements furtifs d'un écureuil ou d'un tamia².

Prue ne parvenait pas à croire que personne ne se soit jamais aventuré aussi loin sur le Territoire Infranchissable, qu'elle jugeait accueillant et serein, resplendissant de vie et de beauté.

Au bout d'un certain temps, la voix de Curtis l'arracha à ses méditations alors qu'il lui chuchotait :

– Alors, c'est quoi le plan ?

Elle marqua une pause.

– Quoi ?

Il haussa légèrement la voix.

– Je disais : C'est quoi le plan ?

– T'as pas besoin de murmurer.

Curtis prit un air perplexe.

– Oh, dit-il de sa voix habituelle, je croyais qu'on devait parler à voix basse.

– Je t'ai demandé de faire moins de bruit, mais t'es pas obligé de chuchoter. (Elle regarda autour d'elle, avant d'ajouter :) Je ne sais pas trop ce qu'on doit éviter, en fait.

- Les coyotes, peut-être ? suggéra Curtis.
- Je pense qu’ils sortent uniquement la nuit.
- Ah, c’est vrai. J’ai lu ça quelque part. Tu crois qu’on aura fini avant la tombée de la nuit ?
- J’espère.
- Ton frère se trouve où, d’après toi ?

La question, pourtant toute simple, fit blêmir Prue. Elle se rendit alors compte que la tâche consistant à découvrir Mac se révélerait peut-être plus ardue que prévue. Réflexion faite, avait-elle même songé à ce qu’elle allait faire une fois **au cœur** du Territoire Infranchissable ? Se lancer dans cette expédition, c’était bien joli, mais ensuite...

- Je ne sais pas vraiment, improvisa-t-elle. Les oiseaux ont disparu vers...
- Les oiseaux ? l’interrompit Curtis. Quels oiseaux ?
- Ceux qui ont kidnappé mon frère. Des corneilles, en fait. Toute une nuée de corneilles. Une **bande**. Tu savais ça, toi ? Qu’un groupe de corneilles s’appelait une bande ? Comme des criminels, des voleurs...

Curtis la contempla d’un air ahuri.

- Tu... tu veux dire que des... des oiseaux ont enlevé ton frère ? bafouilla-t-il. Genre... **avec des ailes et tout ça** ?

Prue lui décocha un regard agacé.

- Essaie de suivre, Curtis. J’ai aucune idée de ce qui se passe, mais je suis pas folle et j’ai pas d’autre choix que de croire à ce que j’ai vu. Alors, si tu dois m’accompagner, faut aussi que t’y croies.

- Waouh ! fit-il en secouant la tête. OK, c’est bon. Tu peux compter sur moi. Bon, alors comment savoir où ces oiseaux sont allés ?

- Je les ai vus plonger dans les bois, sur les collines au-dessus du Pont des chemins de fer, mais ils n’en sont pas ressortis, alors je suppose qu’ils sont quelque part dans le coin.

Prue balaya les alentours du regard. La forêt semblait infinie et uniforme, à l’instar du fossé qui longeait la colline. L’expression **sans espoir** lui traversa alors l’esprit. Elle s’empressa de la chasser.

- J’imagine qu’on n’a plus qu’à continuer à chercher... en croisant les doigts.

- Il comprend ce qu’on lui dit ? demanda Curtis.

- Quoi ?

- Ton frère. Si on l’appelle, il va répondre ?

Prue prit le temps d’y réfléchir.

- Naaan... il parle son propre langage. Il babille drôlement fort, mais je suis pas sûre qu’il réagisse si on crie son nom.

- C’est pas évident, commenta Curtis en se grattant la tête. (Il leva les yeux sur Prue d’un air penaud.) C’est pas que je veuille changer de sujet ou quoi, mais t’aurais pas apporté de quoi manger avec toi, par hasard ? J’ai une petite faim.

Prue sourit.

- Ouais, j’ai pris des trucs. (Elle s’assit sur une grosse branche morte et fit passer sa sacoche par-dessus son épaule.) T’aimes les mélanges de fruits secs, noix, cacahuètes ?

Le visage de Curtis s’illumina.

- Ah ouais ! Là, maintenant, je **tuerais** pour en grignoter !

Assis côte à côte sur la bûche, ils dévorèrent les fruits secs à pleines poignées en regardant le

fossé couvert de ronces. Ils discutèrent du collège, de leur professeur d'anglais taciturne et porté sur la boisson, M. Murphy, qui avait fondu en larmes en lisant le monologue d'ouverture d'*Au bois lacté*³.

– J'étais absent ce jour-là, dit Curtis. Mais j'en ai entendu parler.

– Les élèves ont été tellement cruels. Ils se moquaient de lui dans son dos, commenta Prue. Je ne comprends pas. Enfin quoi, c'est drôlement beau, comme texte, non ?

– Hmm... je suis pas allé aussi loin.

– Curtis, franchement... Tu n'avais que les dix premières pages à lire, maugréa Prue, avant d'avaler une nouvelle poignée de cacahuètes.

Ils se mirent à discuter de leurs livres préférés. Curtis esquaissa un rapide portrait de son mutant X-men favori et Prue s'amusa à le taquiner, avant d'admettre qu'elle enviait un peu la télékinésie de Jean Grey.

– Alors, pourquoi t'arrêter ? s'enquit Curtis après s'être tu quelques instants.

– Comment ça ?

– Eh bien, rappelle-toi, au C.M.2, on avait l'habitude de s'échanger des dessins de super-héros, non ? T'étais hyperdouée pour réussir les biceps. Je t'ai complètement piqué ta technique.

Curtis plongeait timidement le regard dans le sachet de friandises, tout en cherchant les M & Ms parmi les raisins secs et les cacahuètes.

Prue sentait bien qu'il lui faisait des reproches.

– J'en sais rien, Curtis, finit-elle par répondre. Ces trucs-là m'intéressent plus, j'imagine. J'aime toujours dessiner. J'adore ça, même. Mais je fais des trucs différents. J'ai grandi, je crois.

– Ouais. T'as peut-être raison.

– Le dessin botanique, c'est ce qui me branche, maintenant. Tu devrais essayer.

– Botanique ? Euh... genre dessiner des plantes et tout ça ? répliqua-t-il, incrédule.

– Ouais.

– Je sais pas trop. Peut-être que j'essayerai un jour. Faudrait que je trouve une feuille d'arbre à dessiner, dit-il d'un ton calme, presque découragé.

Prue considéra la grosse branche sur laquelle ils étaient assis. Un enchevêtrement de lierre y avait élu domicile et l'on distinguait à peine l'écorce sous les feuilles vertes. Comme si l'arbre s'était précisément effondré à cause du lierre.

– Regarde ces feuilles, dit-elle en prenant le ton d'un professeur de dessin. La manière dont les petites lignes blanches créent des motifs sur le vert du feuillage. Plus tu entres dans les détails, plus c'est génial.

Curtis haussa les épaules. Il tira sur l'une des plantes. Elle s'accrochait à l'écorce comme un animal tenace. Il lâcha prise et sa main replongea dans le sac de friandises.

Prue tenta de détendre l'atmosphère.

– Hé ! Arrête de choisir uniquement le chocolat ! lança-t-elle à juste titre. C'est carrément criminel !

Curtis sourit d'un air gêné et lui tendit le sachet.

Après qu'ils eurent dévoré la moitié de son contenu, Prue sortit sa bouteille d'eau et but une gorgée. Elle la tendit à Curtis, qui but à son tour. La lumière du matin s'effaça sous un banc de nuages gris qui passaient au-dessus des arbres et occultaient le soleil.

– Allez, on bouge ! décida Prue.

Ils reprirent leur route dans le ravin, s'agrippant à pleines mains au lierre pour garder l'équilibre à mesure que la pente raidissait sous leurs pieds. Le lit du ruisseau, où l'eau devait couler à flots en

hiver et au printemps, se révélait peu profond et quasiment à sec, si bien qu'ils découvrirent assez tôt qu'en l'utilisant comme piste de fortune, ils avançaient plus facilement. Le sol s'aplatit au sommet d'une colline et ils se retrouvèrent au milieu des arbres, sur un léger plateau.

– Faut que je fasse pipi, annonça Prue.

– OK, dit Curtis en observant d'un air distrait le ravin.

– Alors éloigne-toi, demanda Prue en désignant un taillis de grandes fougères. Et ne regarde pas !

– Oh ! Ouais. OK, je te laisse un peu d'intimité.

Prue attendit qu'il disparaisse dans le fourré, puis dénicha un coin derrière un arbre et s'accroupit.

Quand elle eut terminé, elle entendit une voix grinçante et inintelligible en provenance des fougères.

Prue reboutonna illico son jean et sortit de derrière l'arbre. Personne dans les parages.

– Prue ! répéta la voix grinçante, qui n'était autre que celle de Curtis.

– Je t'ai dit que t'avais pas besoin de marmonner, dit-elle, soulagée de constater que c'était lui.

– V... viens par ici ! balbutia-t-il en chuchotant toujours. **Sans faire de bruit !**

Prue s'approcha en se frayant un chemin parmi les grandes feuilles. De l'autre côté du taillis, elle vit Curtis recroquevillé, qui fixait quelque chose à distance.

– Là-bas ! souffla-t-il en pointant l'index.

Prue battit des paupières.

– Ben quoi ?

– Des coyotes, précisa Curtis. Et ils parlent !



- [1.](#) Arbuste forestier d'Amérique du Nord. Couvre-sol au feuillage persistant et aux baies rouges ou noires.
- [2.](#) Écureuil rayé essentiellement présent en Amérique du Nord.
- [3.](#) Au bois lacté (Under the Milk Wood) : pièce de théâtre, devenue un film et un opéra, de l'auteur gallois Dylan Thomas (1914-1953).

*Prue fit une pause et s'appuya contre un sapin,
le temps de contempler la verdure environnante.*



CHAPITRE 5

Le peuple de la forêt

Aux abords du taillis, le sol descendait en pente raide et formait une sorte de promontoire, qui surplombait une petite prairie au milieu des arbres. Au cœur de cette clairière était rassemblé un groupe d'une dizaine de silhouettes, autour de ce qui ressemblait à un feu de camp éteint. De loin, difficile de distinguer la scène en détail, mais c'étaient sans conteste des coyotes, au corps efflanqué et recouvert de poils gris emmêlés. Certains rôdaient à quatre pattes autour des cendres, d'autres se tenaient debout sur les pattes arrière et reniflaient l'air avec leur long museau. Ladite scène présentait néanmoins deux aspects stupéfiants : primo, ils avaient tous l'air d'arborer le même uniforme rouge avec un casque à plumes sur la tête et, secundo, ils bavardaient entre eux !

Les coyotes s'exprimaient d'un ton cassant, comme s'ils jappaient, de même qu'ils ponctuaient leurs phrases par des grondements et des aboiements, et Prue et Curtis parvenaient parfois à comprendre ce qu'ils se disaient.

– Vous me faites pitié ! braillait l'un des plus grands coyotes en montrant ses dents jaunes à l'un de ses plus petits congénères. Je demande un simple feu de camp et vous, **bande d'imbéciles**, n'êtes même pas fichus d'allumer une seule braise.

Certains animaux portaient, semblait-il, une épée dans son fourreau, attachée à leur ceinture, tandis que d'autres s'appuyaient sur de longs fusils à baïonnette. Le grand coyote qui avait pris la parole gardait la patte posée sur le pommeau ouvragé d'un long sabre courbe.

Celui auquel la tirade était adressée vadrouillait dans l'herbe et râlait dans son coin en émettant de petits jappements.

– Ce régiment n'est pas apte à servir, continua le plus grand en considérant le reste du groupe alentour, s'il se montre incapable d'exécuter une banale manœuvre de reconnaissance.

– C'est des... soldats ? murmura Curtis à Prue.

Elle hocha lentement la tête, toujours éberluée.

– Et regardez l'état crasseux de vos uniformes, enchaîna le grand coyote, dont Prue supposa qu'il

était un chef ou quelque chose dans ce goût-là.

Sa tenue se distinguait de celle de ses soldats par sa propreté, de même qu'il portait des épaulettes. Ainsi qu'une espèce de grand chapeau à plumes, que Prue eut l'impression de reconnaître pour l'avoir vu dans un documentaire sur Napoléon, en cours d'histoire.

Le chef poursuivit :

– Je devrais te présenter à la Gouvernante Douairière dans cet état, histoire de voir comment elle te recevrait. (Il claqua des mâchoires en lorgnant un autre coyote, qui tremblait de peur derrière lui.) Elle te chasserait de Wildwood, voilà ce qu'elle ferait ! Et on verrait bien comment tu te débrouillerais sans ta meute ! (Il se raidit et rajusta la poignée de son épée, avant d'ajouter :) J'ai presque envie de le faire moi-même, mais j'aime autant éviter de me salir les pattes arrière en te renvoyant dans le sous-bois.

Le coyote sur lequel il vociférait finit par s'exprimer entre deux jappements décontenancés :

– Oui, mon commandant. Merci, mon commandant.

– Et où se trouvait ton satané détachement censé monter la garde ? aboya le chef coyote en marchant de long en large. À mon arrivée, personne ne bronchait. Tu es la honte du régiment, une tache sur l'héritage transmis par tous les militaires qui t'ont précédé !

– Oui, commandant, répondit le coyote apeuré.

Le chef huma l'air et reprit :

– Il fera bientôt sombre. Finissons cette manœuvre et retournons au camp. Toi ! Et toi ! lança-t-il en désignant deux soldats au garde-à-vous près du feu. Allez dans le sous-bois ramasser des fagots. Je vais allumer ce feu, même si je dois y jeter l'un d'entre vous pour le faire prendre !

Sous ses ordres, le groupe commença à s'affairer. Curtis et Prue s'aplatirent au sol et s'immobilisèrent sous les feuilles d'un massif de fougères particulièrement fourni. Quelques coyotes s'éloignèrent en quête de branchages pour le feu, tandis que d'autres restèrent en formation dans la prairie, sous les réprimandes du commandant.

– Qu'est-ce qu'on fait s'ils nous voient ? souffla Curtis, alors que plusieurs coyotes passaient tout près d'eux.

– Tiens-toi tranquille, chuchota Prue, dont le cœur battait la chamade.

Deux coyotes s'approchèrent d'un tas de broussailles situées juste au-dessous du perchoir de Curtis et Prue, et se mirent à ramasser des branches mortes dans leurs bras malingres. Tout en s'activant, ils ne cessaient de se parler avec hargne, et Prue retint son souffle pour écouter leur chamaillerie canine.

– Toute cette pagaille, c'est de ta faute, Dmitri, disait l'un des coyotes à son camarade. D'habitude, mon détachement n'est jamais aussi incompetent. Franchement, j'ai honte !

Penché sur les fagots, l'autre rétorqua :

– Oh, boucle-la, Vlad ! C'est toi qui a insisté pour que tout le monde « marque le territoire » partout. J'ai jamais vu autant de pipi de coyote au même endroit. Pas étonnant que ce satané feu ne veuille pas prendre !

Les yeux flamboyant de rage, Vlad agita une branche de bouleau sous le museau de Dmitri.

– C'est... c'est la règle, bon sang ! Regarde dans ton manuel militaire. À moins que tu ne saches pas lire ?

Dmitri lâcha son tas de bois et montra les dents. À présent, les coyotes se trouvaient assez près pour que Prue voie les babines de l'animal se soulever en révélant d'effroyables dents jaunes et cariées ainsi que des gencives rouge sang.

– Je vais te montrer ce que c'est que la règle, moi ! brailla Dmitri.

Tous deux se tinrent immobiles jusqu'à ce que Vlad reprenne la parole.

– C'est censé vouloir dire quoi ? s'enquit-il.

Dmitri aboya méchamment et sauta à la gorge de son congénère, toutes dents dehors.

Sur la terre moussue, Curtis avança tout doucement sa main jusqu'à ce qu'elle touche celle de Prue, et il la serra. Elle lui rendit son geste, n'osant pas détourner les yeux du combat de coyotes. Les deux soldats avaient dégringolé à terre et tourbillonnaient en agitant les pattes, la mâchoire de l'un serrant vivement celle de l'autre. Leurs jappements de rage et de douleur attirèrent aussitôt l'attention du reste du peloton, et le commandant rugit en courant vers les deux soldats enchevêtrés. Sabre au clair, il saisit le premier qu'il put attraper en arrivant – Vlad, en l'occurrence – et l'arracha à la mêlée, la pointe de son épée sous la gorge du soldat.



– Je vais te trancher la tête et l'accrocher dans les arbres ! jura le chef. Dieu m'est témoin, je vais te trancher les membres et les suspendre un à un !

À ces mots, il laissa choir son captif et virevolta en agitant la pointe de son sabre, qui n'était plus qu'à un cheveu du museau de Dmitri.

– Et toi, reprit-il posément, espèce de loqueteux au museau plein de morve, qui n'a de coyote que le nom, je suis prêt à mettre fin à tes jours sur-le-champ !

Dmitri gémit sous la menace de la lame, que le commandant brandit à une hauteur vacillante. En surplomb, Curtis restait sans voix et Prue enfouit sa tête dans ses mains pour ne pas assister à la scène d'horreur qui se préparait.

Tout à coup, la brise se leva et un bruissement parcourut les arbres, remontant le long du corps de Prue et de Curtis des pieds à la nuque, en passant au-dessus du promontoire pour envahir la clairière en contrebas.

La scène de violence qui s'y déroulait se figea dans la seconde, tandis que les oreilles des coyotes frétilaient et que leur museau reniflait l'air. Le chef s'ébroua, le sabre en suspens au-dessus de sa tête. Dmitri, dont le châtimement était momentanément ajourné, souffla comme un bœuf et regarda alentour. Prue redressa la tête. Lentement, le commandant leva le museau et huma l'atmosphère.

– DES HUMAINS ! s'écria-t-il en brisant le silence et en brandissant son sabre vers le massif de fougères en surplomb. DANS LES ARBRES !

Aussitôt, les soldats à proximité du chef passèrent à l'action et se mirent à escalader le talus en direction de Prue et Curtis.

– COURS ! s'écria Curtis en se mettant debout.

Prue se releva comme elle put et plongea hors du taillis en s'éloignant du remblais. Les coyotes aboyaient avec fureur en la pourchassant, tandis qu'ils gravissaient le bord du plateau et filaient à travers les fougères. Prue courut entre les arbres jusqu'à ce qu'elle parvienne au ravin qu'ils avaient suivis. Elle s'y élança d'un bond, se prit le pied dans un enchevêtrement de ronces et tomba la tête la

première dans la rigole.

Curtis, quant à lui, avait obliqué sur le versant de la colline dans la direction qu'ils avaient empruntée. La pente se révélait abrupte et implacable dans ce secteur densément boisé, de même que les branches de bouleau et les ronciers lui fouettaient le visage et le bras en ralentissant sa fuite. Habitué au terrain, les coyotes galopèrent à quatre pattes dans le sous-bois, et Curtis avait à peine couvert une dizaine de mètres que le premier soldat lui sautait sur le dos en le plaquant au sol.

– Tu es fait ! cracha le coyote, qui lui immobilisa bras et jambes, pendant que d'autres soldats arrivaient sur les lieux de la capture.



– C... Curtis ? marmonna Prue en recouvrant plus ou moins ses esprits.

À l'évidence, elle avait perdu connaissance pendant quelques instants et se retrouvait la tête dans les fougères du fossé, avec un mal de crâne atroce et une saveur métallique de sang dans la bouche. Elle perçut un hurlement lointain qui la replongea brusquement dans la réalité. Tout en rampant à moitié, Prue remonta le long du ravin et, une fois au bord, scruta les environs. Apparemment, les soldats ne l'avaient pas vue piquer une tête dans la rigole et avaient préféré capturer Curtis. De son poste d'observation, elle les regarda relever son camarade. Puis le commandant s'approcha lentement, saisit Curtis par le col de sa grosse veste et lui fourra son museau dans la gorge et la nuque en le reniflant. La peur se lisait dans les yeux de Curtis. Il était entouré d'un groupe de fantassins coyotes qui rôdaient à ses pieds en gémissant et en faisant claquer leurs mâchoires. Le chef aboya toute une série d'ordres et ils ligotèrent leur prisonnier à l'aide d'une corde, puis l'un des plus grands coyotes le prit sur son dos et toute la troupe disparut dans les bois.

Prue luttait pour ne pas pleurer. Elle sentait les sanglots lui nouer l'estomac, tandis que les larmes lui montaient aux yeux. Ses doigts empoignèrent une touffe d'herbe qu'elle serra fort, comme pour s'obliger à recouvrer son calme. D'un coup de langue, elle nettoya sa lèvre, là où le sang coulait. Il n'y avait pas un brin d'air et la lumière était moins marquée, à mesure que le soleil de début d'après-midi commençait à faiblir. Elle songea au petit mot laissé à ses parents ce matin. **On revient plus tard**, avait-elle écrit. Malgré la gravité de la situation, elle réprima un éclat de rire. Elle se redressa, puis s'assit au bord du ravin et épousseta la terre sur les genoux de son jean. Un écureuil surgit au-dessus d'une souche d'arbre pourrie et lorgna Prue d'un air intrigué.

– Qu'est-ce que tu veux, toi ? lui lança-t-elle d'un air moqueur. Je suppose que je dois faire gaffe à ce que je dis. Tu dois parler, toi aussi. Non ?

L'écureuil ne broncha pas.

– Super ! J'avoue que ça me soulage un peu, dit-elle en se prenant le menton dans les mains. Encore que t'es peut-être du genre réservé.

Elle scruta les alentours et revint sur l'animal, qui avait penché la tête de côté et la dévisageait.

– Alors, je fais quoi maintenant ? reprit Prue. Mon frère a été kidnappé par des oiseaux. Mon ami s'est fait capturer par des coyotes. Oh ! fit-elle en faisant claquer ses doigts. J'ai failli oublier : mon vélo est bousillé. On dirait une chanson country. Enfin... une chanson country carrément tordue !

L'écureuil se redressa soudain et s'immobilisa, tandis que ses oreilles tressautaient. Un bruit inattendu vint troubler le léger bruissement des branchages : un moteur de voiture qui pétaradait. Comme le son augmentait, l'écureuil bondit de son perchoir et disparut. Prue se mit à courir vers le

bruit en se fauillant entre les branches d'arbres abattues et les broussailles.

– Arrêtez-vous ! s'écria-t-elle, alors que le son semblait s'être amplifié.

À cet endroit, le bois se révélait particulièrement dense et le versant de la colline plutôt escarpé, si bien qu'elle chancelait à moitié en essayant d'atteindre ce vacarme de moteur. Une haie de mûriers surgit sur son chemin et elle s'y plongea, sentant les épines s'accrocher à son caban et à ses cheveux. Les yeux clos, elle batailla dans les buissons et s'agita parmi les branches qui la piquaient jusqu'à ce qu'elle puisse s'en libérer subitement en dégringolant sur le premier terrain plat et nu qu'elle ait vu depuis son entrée dans la forêt. Prue leva le nez et découvrit qu'elle était tombée sur ce qui ressemblait à une route. Et sur cette route s'approchait à vive allure ce qui ressemblait à une camionnette. Prue se releva d'un bond et gesticula comme une folle. Le chauffeur donna un violent coup de frein et ses pneus dérapèrent dans la terre.

C'était une camionnette rouge vif, qui ne semblait pas dater d'hier. Même si Prue ne pouvait deviner son âge, ses nombreuses traces de rouille et éraflures laissaient supposer que ce véhicule avait eu sa part de mésaventures. Des armoiries inconnues ornaient le flanc de la camionnette.

Tandis qu'elle contemplait d'un air incrédule cette mystérieuse voiture, Prue entendit le déclic caractéristique d'un fusil qu'on armait. Elle se pencha et aperçut la vitre côté conducteur qui descendait rapidement, puis un crâne grisonnant et dégarni surgit, et des yeux se plissèrent sur le viseur d'un fusil à double canon qui semblait dater de la guerre de Sécession.

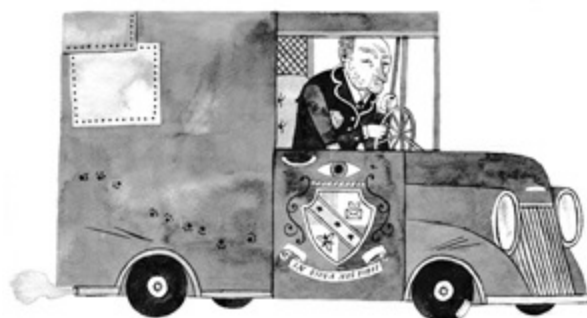
– Un seul geste, mam'zelle et je vous troue la peau ! menaça le chauffeur.

Prue leva les mains, tandis qu'il baissait prudemment son arme.

– Tu... tu es une Étrangère ? bredouilla-t-il en la considérant d'un air pantois.

Prue ne savait pas trop comment réagir à cette question saugrenue. Elle le regarda, un peu décontenancée, avant de hasarder une réponse.

– Je vis à St. Johns, dans Portland.



Le fusil était suffisamment baissé, à présent, pour ne plus vraiment la menacer, et Prue sentit ses battements de cœur se calmer.

– C'est comme ça que vous appelez ce coin, alors ? s'enquit l'homme dans la camionnette.

– Ben oui, j'imagine... répondit Prue.

L'homme continua de la dévisager, bouche bée.

– Incroyable, reprit-il. Tout simplement incroyable. Jamais je n'aurais cru tomber un jour sur quelqu'un comme toi. De l'Extérieur.

Maintenant qu'il n'avait plus l'œil collé au viseur de son fusil, Prue voyait un peu mieux son interlocuteur. Un homme assez âgé, le visage pâle et ridé, avec deux touffes de poils raides en guise de sourcils. Cependant, l'individu présentait une autre caractéristique que Prue avait du mal à définir, quelque chose qui le différenciait de toutes les personnes qu'elle avait rencontrées auparavant. Cet

homme dégageait une sorte d'aura ou de rayonnement, un peu comme un paysage familier qui resplendit singulièrement sous la pleine lune.

Prue rassembla son courage et reprit la parole.

– Monsieur, je peux baisser les bras ?

Comme il hochait la tête, elle s'exécuta et, les mains le long du corps, enchaîna :

– J'ai de gros problèmes, pour tout vous dire. Mac, mon petit frère, a été kidnappé hier par un groupe d'oiseaux, des corneilles, en fait... qui l'ont emmené quelque part dans ces bois. Par-dessus le marché, mon camarade de classe Curtis m'a suivie bêtement dans la forêt et on s'est fait attaquer par des coyotes soldats. Enfin, je crois... Je me suis débrouillée pour m'échapper, mais lui s'est fait capturer. Je suis vraiment fatiguée et un peu perturbée par tout ce qui est arrivé aujourd'hui. Alors, si vous vouliez bien m'aider, j'apprécierais beaucoup, croyez-moi.

Ses arguments semblèrent laisser l'homme sans voix. Il rangea le fusil dans la camionnette et regarda la route derrière lui. Puis il revint à Prue.

– OK, monte, dit-il.

Elle s'avança et le chauffeur lui ouvrit la portière passager. Une fois à l'intérieur, elle lui tendit la main en disant :

– Je m'appelle Prue.

– Enchanté, moi c'est Richard, répondit l'homme en la lui serrant.

À ces mots, il remit le contact et la camionnette démarra en pétaradant. Derrière la cabine se trouvait une grille métallique qui donnait sur la partie réservée aux marchandises. À travers la grille, Prue aperçut des piles de boîtes et de cartons regorgeant de paquets d'enveloppes soigneusement ficelés.

– Attendez, demanda-t-elle. Vous êtes... facteur ?

– Receveur principal des Postes, mam'zelle, à votre service ! répliqua Richard.

Il arborait un uniforme élimé : un blazer bleu roi orné d'un passepoil jaune défraîchi. Un écusson sur sa poitrine présentait le même emblème que celui qu'elle avait vu sur le flanc du véhicule. Son menton se hérissait d'une barbe blanche d'une semaine, et son visage était strié de rides.

– OK, reprit Prue en évaluant la situation. Bon... espérons que ça va marcher. Voyons... Mon ami Curtis a été capturé là-bas, un peu plus haut. Ils n'ont pas dû aller bien loin. Entre vous, moi et votre fusil, j'imagine qu'on peut mettre au point une espèce de plan. Vous allez où, au juste ?

Richard avait embrayé et la camionnette fit une embardée, puis se mit à avancer en cahotant.

– Pas question qu'on retourne là-bas ! brailla-t-il pour couvrir le vacarme du moteur. C'est beaucoup trop dangereux !

– M'enfin... monsieur ! répliqua Prue, les yeux exorbités. Je dois l'aider ! Il est tout seul !

– Je n'ai jamais vu ces coyotes soldats dont tu parles, mais j'en ai entendu causer et, crois-moi, à ce stade, on ne peut plus grand-chose pour ton copain. Inutile qu'on aille se faire trucher nous aussi. Non, mieux vaut se rendre à South Wood pour en informer le Gouverneur-régent.

– Le q... quoi ? balbutia Prue. (Toutefois, elle enchaîna sans attendre la réponse de Richard.) Écoutez. Ces coyotes ont peut-être l'air mauvais, mais ils ne possèdent que des épées et des espèces de vieilles carabines. Vous avez en revanche un super gros fusil. Si vous l'agitez sous leur museau, je suis sûre qu'on pourrait s'en tirer sans une égratignure.

– J'ai du travail, se défendit Richard en montrant les piles de courrier à l'arrière du véhicule. Et je ne vais pas le saboter à cause de je ne sais quel gamin qui s'est fait attraper par des coyotes. On est à Wildwood, petite, et je ne peux pas me permettre de m'arrêter pour n'importe quoi. Heureusement que tu as sauté devant ma camionnette. Sinon, je t'aurais laissée au bord de la route.

– Parfait, dit Prue, qui se mit à tripoter la poignée de sa porte. J’aimerais descendre, s’il vous plaît. Je vais le délivrer toute seule.

Avant qu’elle ne puisse l’ouvrir, Richard tendit la main et l’en empêcha, tandis que le véhicule faisait un écart en manquant de peu le fossé. Une seule roue passa sur une branche d’arbre isolée et Richard s’énerva :

– Ne va pas là-bas, si tu tiens à ta vie ! Et je ne plaisante pas !

Prue retira sa main et croisa les bras d’un air grincheux.

– Écoute-moi, dit Richard calmement. C’est pas un endroit où une jeune fille peut se promener toute seule. Une Étrangère, qui plus est ! Ces animaux renifleront ton odeur à plus d’un kilomètre à la ronde. J’ignore comment tu as pu arriver jusqu’ici, mais ça m’étonnerait que la chance reste de ton côté encore longtemps, crois-moi. Si les coyotes ne t’attrapent pas, alors ce seront les bandits qui bivouaquent dans ces coins-là. Pour l’heure, c’est dans cette camionnette que tu es le plus en sécurité. Il faut que je t’emmène tout droit voir le Gouverneur-régent. C’est la procédure.

– Qui est le Gouverneur-régent ? demanda Prue. Et pourquoi tout le monde appelle cet endroit Wildwood ? J’ai entendu les coyotes utiliser ce nom aussi.

Richard retira du cendrier un cigare à moitié mâchouillé et le cala entre ses dents, puis se pencha par la vitre pour cracher quelques brins de tabac sur la route.

– Le Gouverneur-régent, expliqua-t-il, le cigare toujours aux lèvres, est le dirigeant de South Wood. Il s’appelle Lars Svik. (Il baissa soudain la voix et poursuivit.) Mais, de toi à moi, il a tellement de serpents qui lui sifflent leurs conseils à l’oreille qu’ils pourraient remplir le salon d’un sultan.

Il lança un regard à Prue, tout en précisant :

– C’est une image, bien sûr. Je parle des bureaucrates et de tous ceux du même acabit. Wildwood, c’est la contrée sauvage.

Se servant du tableau de bord en guise de carte, il promena son doigt sur le plastique.

– Ce territoire s’étend de la frontière nord de la Principauté aviaire jusqu’aux confins de North Wood. Je t’ai trouvée quasi à mi-chemin, en plein cœur de Wildwood, où ne traînent que des loups, des coyotes et des voleurs qui vivent uniquement de ce qu’ils peuvent récupérer à terre ou piller dans les camions d’approvisionnement qui passent de temps à autre. Ou dans la camionnette du courrier... C’est pourquoi je transporte cet engin avec moi, dit-il en désignant le fusil. En tant que Receveur principal des Postes, ma tâche consiste à distribuer le courrier, des fournitures et des tas de machins à North Wood, et vice versa, ce dont je m’acquitte en roulant sur ce satané chemin qu’on appelle la Longue route. Un nom qui lui va comme un gant. Je fais la navette chaque semaine entre les deux endroits, en bravant le danger au péril de ma vie. Et sache, Portland Prue, que le statut de fonctionnaire ne t’ouvre pas le chemin vers la richesse et la prospérité.

– Vous pouvez m’appeler simplement Prue, Richard.

Le monologue de Richard la désarçonnait. Elle avait tant de questions qui tourbillonnaient dans sa tête et lui brûlaient les lèvres qu’elle arrivait à peine à faire le tri.

– Il y a donc d’autres personnes. Qui vivent ici. Dans ces bois. Là d’où je viens, on appelle cet endroit le Territoire Infranchissable.

À ces mots, Richard rit tellement fort que son cigare jaillit de sa bouche, et il dut le récupérer à tâtons.

– Le Territoire Infranchissable ? Ça alors ! Si seulement c’était vrai, je pourrais passer un peu plus de temps chez moi. Naaan... je ne sais pas qui t’a raconté ça, mais les gens de l’Extérieur se fourvoient totalement. Bien sûr, tu es la première que je rencontre par ici, alors cela va sans dire que

personne ne s'est jamais donné la peine de se renseigner sur les bois : Wildwood, North Wood ou South Wood.

Il la regarda en souriant et ajouta :

– Ce qui fait de toi une pionnière, Portland Prue !



CHAPITRE 6

Le terrier de la Douairière – Le royaume des oiseaux

Les cordes blessaient les poignets de Curtis, et sa poitrine l'élançait à force de rebondir sur l'échine osseuse du coyote. La meute se déplaçait vite dans la forêt, peu gênée par les fougères sabres et les branches basses qui cinglaient le visage de Curtis. Le sol se brouillait sous les pieds de son ravisseur, mais Curtis restait vigilant et tâchait de noter le moindre changement dans le paysage susceptible de lui permettre de rebrousser chemin. Un effort qui parut sans espoir jusqu'à ce que la meute franchisse des broussailles particulièrement denses et débouche sur une sorte de vaste route en terre battue. Les coyotes accélérèrent alors l'allure et Curtis lança des regards obliques sur le terrain. Ils s'approchaient de ce qui semblait être un très grand pont en bois. Ils s'y élancèrent à toute vitesse et Curtis lâcha un petit cri horrifié en regardant au travers de la balustrade ouvragée : un énorme précipice béant plongeait dans l'obscurité. Ils parvinrent de l'autre côté du pont et reprirent leur chemin à travers bois. Curtis se dévissa le cou pour tenter de voir encore une fois le gigantesque gouffre qu'ils avaient franchi, mais les imposants sapins l'en empêchèrent et il se remit à fixer le sol.

Curtis ignorait combien de temps ils avaient marché, mais l'après-midi touchait à sa fin quand la meute arriva enfin dans une grande clairière. Au centre se dressait une petite butte couverte de lierre et de feuilles mortes, avec un trou de la taille d'un homme creusé dans la terre. Sans un mot, le groupe s'engouffra dans la brèche et se mit à suivre un long et sombre tunnel souterrain. Des enchevêtrements de lierre et des racines d'arbre soutenaient le plafond de la galerie, à mesure qu'elle descendait, vaguement éclairée ici et là par des torches plantées dans les parois de terre. L'odeur caractéristique de chien mouillé imprégnait les lieux, encore que Curtis avait aussi l'impression de respirer des relents de cuisine et de poudre à canon. Finalement, le tunnel déboucha dans une cave énorme et grouillante d'activité. Il se trouvait à présent dans le terrier des coyotes.

Au centre de la salle souterraine, un groupe de soldats en formation étroite exécutait des manœuvres sous la férule d'un sergent menaçant. Un groupe de coyotes en tablier préparait le dîner

dans un chaudron noir posé sur un feu ardent, devant lequel patientaient des soldats en rang avec leur gamelle en fer blanc dans leurs pattes tendues. Une rudimentaire cheminée en pierre aspirait la fumée au creux d'un tronc d'arbre géant, dont les racines constituaient la structure même de la salle, tandis que les radicelles en vrilles encadraient les ouvertures d'une myriade de grottes et de galeries. Les parois se tapissaient de râteliers en bois accueillant tout un arsenal : fusils, hallebardes et autres sabres. Des caisses renversées, d'où s'échappait de la paille d'emballage, jonchaient un coin de la pièce, et quelques soldats s'affairaient à vérifier leur contenu. D'autres inspectaient des mousquets d'apparence vieillotte, tandis que leurs camarades déchargeaient des sacs de poudre à canon pour les entreposer à l'abri dans une caverne voisine.



Une rangée d'étendards en lambeaux, dressés sur des piques, menaient à une porte ronde à l'extrémité de la salle, découpée dans le tronc d'un grand cèdre. Devant celle-ci se tenaient deux coyotes armés d'un fusil. On y emmena enfin Curtis et, d'un coup de sabre, le commandant lui trancha ses liens aux poignets.

– Tenez-le bien, ordonna-t-il en s'avancant vers les gardes.

Deux coyotes redressèrent violemment Curtis et lui agrippèrent les bras avec leurs pattes moites. L'un des deux gardes fit un signe de tête au commandant et ouvrit la porte, puis disparut de l'autre côté. Peu après, il revint et, d'un geste, invita le chef à entrer avec son prisonnier. Curtis se retrouva propulsé dans cette nouvelle pièce.

Celle-ci était faiblement éclairée, les seules sources de lumière visibles se limitant à quelques braseros vacillants et à de grossières lucarnes creusées dans la voûte qui donnaient sur l'extérieur. De sombres racines d'arbre ondoyaient au plafond et sur les murs, tandis que des radicelles de plantes se balançaient au-dessus des têtes, et une odeur d'oignons flottait dans l'atmosphère. Tout au bout se dressait une estrade sophistiquée, décorée de longues vrilles de lierre et de somptueux coussins de mousse. Au centre du podium se tenait un singulier fauteuil, comme Curtis n'en avait jamais vu auparavant. Manifestement sculpté à la main dans un seul tronc d'arbre, il semblait sortir de terre. Les accoudoirs s'enroulaient autour du siège rembourré et s'ornaient de serres sculptées, de même que les pieds se terminaient en griffes, semblables à des pattes de coyote. Le dossier dominait la pièce, et ses deux montants se rejoignaient en surplomb, pour former une effrayante couronne hérissée. Curtis contemplait le décor avec émerveillement jusqu'à ce qu'une voix derrière lui l'interpelle.

– Qu'en penses-tu ? (C'était une voix féminine dont la musicalité sembla apaiser Curtis.) Un chef-d'œuvre artisanal, n'est-ce pas ? Je l'ai fait réaliser tout spécialement pour cette pièce. Cela a pris un temps inouï.

Curtis fit volte-face et posa son regard sur la plus sublime des femmes qu'il ait jamais vues. Elle avait un visage ovale au teint pâle, bien que ses lèvres évoquent le rouge vif des pommes fraîchement cueillies. Ses cheveux d'un roux flamboyant étaient tressés et parsemés de plumes d'aigle. Elle arborait une simple robe longue de couleur fauve et une étole épaisse drapée sur les épaules. En dépit de son apparence humaine, elle donnait l'impression de venir d'un autre monde, comme échappée d'une fresque ancienne décorant la façade d'une cathédrale. Elle dominait sa cour de coyotes, qui se précipitaient dans son sillage à mesure qu'elle s'approchait de Curtis.

– Je le trouve très chouette, répondit-il enfin.

– Nous avons fait de notre mieux ici, poursuivit-elle en montrant la pièce d'un geste ample. Au début, ce fut difficile de rassembler tout le confort essentiel – le confort matériel, j'entends –, mais nous nous sommes débrouillés. C'est un miracle, ma foi, compte tenu du fait que nous sommes partis de rien. (Elle sourit, dans ses pensées, et sa main gracile effleura la joue de Curtis.) Un Étranger, dit-elle, rêveuse. Un enfant de l'Extérieur. Comme tu es beau. Comment t'appelles-tu, mon petit ?

– Cur... Curtis, ch... chère ma... madame, bégaya-t-il.

C'était la première fois qu'il s'adressait à quelqu'un en ces termes, mais la situation l'imposait, en quelque sorte.

– Curtis, répéta-t-elle en retirant la main, bienvenue dans notre terrier. Je m'appelle Alexandra, mais la plupart m'appellent la Gouvernante douairière. (Elle monta sur l'estrade et s'installa avec grâce sur le trône.) As-tu faim ? Soif ? Tu as dû effectuer un long voyage aujourd'hui. Nos réserves sont maigres, mais libre à toi de demander tout ce que nous sommes susceptibles de pouvoir t'offrir.

– J'ai drôlement soif, en effet, avoua Curtis.

– Boyra ! Carpus ! lança-t-elle dans un claquement de doigts en faisant signe à deux coyotes qui rôdaient alentour. Une bouteille de vin de mûres pour notre invité. Et de la verdure ! Du pissenlit et des têtes de violon¹. Ainsi qu'un bol de civet de chevreuil pour Curtis, l'enfant de l'Extérieur ! Allons, pressons ! (Elle le gratifia d'un grand sourire et désigna les piles de mousse fraîchement ramassée qui entouraient son trône.) Assieds-toi, je t'en prie.

Surpris de se voir traiter avec autant d'hospitalité, Curtis s'installa sur le moelleux tapis de mousse.

– Nous sommes des gens fort simples, Curtis, reprit la Gouvernante. Nous protégeons les nôtres et exigeons peu de la forêt. On pourrait nous qualifier de gardiens de Wildwood. Nous avons élu domicile dans cet endroit sauvage et imposé l'ordre qui lui faisait cruellement défaut. Notre but consiste à faire jaillir et s'épanouir une fleur sublime de ce terreau rude et infertile. Par exemple, à mon arrivée à Wildwood, ces coyotes que tu as sous tes yeux n'étaient que des gueux inspirant la pitié. Quasi anarchiques dans leur organisation, ils ne cessaient de se livrer bataille les uns les autres et se voyaient réduits à la forme la plus vile parmi les résidents de la forêt : le charognard. Mais j'y ai mis bon ordre.

Un coyote laquais apparut à la porte et s'avança vers Curtis en apportant un grand plateau chargé de verdure, d'un bol de civet et d'une chope en bois contenant un liquide violet foncé. Il le posa devant Curtis, puis sortit la bouteille bouchonnée qu'il tenait sous le bras et la posa à côté du plateau. La Gouvernante hocha la tête et le coyote s'inclina profondément, puis quitta la salle.

– Restaure-toi, je t'en prie, dit la Gouvernante douairière.

Curtis attaqua le civet avec délectation, puis il prit une bonne gorgée du breuvage contenu dans la chope et son visage s'empourpra comme le liquide tiède coulait dans sa gorge.

La Gouvernante le dévorait des yeux.

– Tu me rappelles un garçon que j'ai connu, déclara-t-elle, pensive. Il ne devait guère être plus vieux que toi. Quel âge as-tu, Curtis ?

– J'aurai douze ans en novembre, répondit-il entre deux bouchées.

– Douze ans, répéta-t-elle. Il avait à peine quelques années de plus que toi, ce garçon. Son anniversaire tombait en juillet. Il est né au cœur même de l'été.

Le regard de la Gouvernante sembla fixer un point par-delà l'épaule de Curtis, qui s'arrêta de mâcher et regarda derrière lui, mais il n'y avait rien.

Elle sourit et, s'arrachant à ses pensées, revint à Curtis.

– Comment trouves-tu ta collation ? s'enquit-elle.

Il avait la bouche pleine de verdure et dut s'empresser d'avaler pour répondre. Il délogea une tête de violon coincée entre ses dents et la posa sur le plateau.

– Oh, succulente, répondit-il enfin. Mais ces fougères sont un peu bizarres. J'ignorais qu'on pouvait les consommer.

Il replongea sa cuiller dans l'épais civet et la porta à sa bouche.

La Gouvernante éclata de rire, puis recouvra son sérieux :

– Dis-moi, Curtis, je suis curieuse de savoir ce qui t'a amené dans ces bois. Il y a si longtemps que vous autres Étrangers ne songez plus à venir nous rendre visite.

Curtis interrompit son repas, posant sa cuiller et avalant sa bouchée. Dans la confusion occasionnée par sa capture, il n'avait pas songé un seul instant à la manière dont il expliquerait sa présence dans la forêt. Il préféra ne pas révéler la mission de Prue avant de connaître les véritables intentions de la Gouvernante.

– En fait, je me promenais et je me suis retrouvé au milieu des arbres. Je m'étais perdu quand

vos... vos coyotes m'ont découvert, dit-il en espérant que les soldats n'avaient pas vu Prue.

– Tu te promenais ? reprit la Gouvernante en haussant un sourcil.

– Ben ouais. Pour ne rien vous cacher, je séchais les cours. Du coup, j'ai pensé m'en aller un peu à l'aventure. Vous n'allez pas me dénoncer au principal du collège, hein ?

Alexandra partit d'un grand rire en rejetant la tête en arrière.

– Oh non, cher Curtis, gloussa-t-elle. Je ne te dénoncerai jamais. Sinon, je devrais me priver du plaisir de ta compagnie ! (Elle s'empara de la bouteille de vin, ôta le bouchon et versa le liquide grenat dans la chope de Curtis.) Reprends-en, je t'en prie. Tu dois mourir de soif.

– Merci, mademoiselle Douai... (Ne trouvant plus le titre exact, il rectifia :) Euh... madame Alexandra. Je veux bien. C'est vraiment bon.

La boisson était sucrée et forte et, en la buvant, Curtis sentit la chaleur de son estomac irradier dans tout son corps. Il reprit une autre lampée.

– Je n'ai jamais vraiment bu du vin... Enfin, j'ai pris un peu de Manischewitz à la pâque juive, mais ça n'a rien à voir, dit Curtis en buvant une nouvelle gorgée.

– Donc, tu étais en balade. Dans ces bois... répéta la Gouvernante.

Curtis déglutit, puis prit une poignée de pissenlits qu'il fourra dans sa bouche et hocha la tête.

– Mais mon cher Curtis, c'est tout simplement impossible.

Curtis mastiqua ses pissenlits en la fixant du regard.

– Littéralement impossible, poursuivit-elle avec gravité. Vois-tu, Curtis, l'enfant Étranger, il existe ce qu'on appelle la Magie des Bois, qui protège la forêt de la curiosité du monde extérieur. C'est ce qui sépare les gens comme nous de ceux de ton espèce. Chaque être de la forêt a la Magie des Bois qui coule dans ses veines. Si quelqu'un de ton espèce, un Étranger, venait à trouver son chemin dans cette forêt – que vous désignez, si je ne m'abuse, par l'appellation adorable de « Territoire Infranchissable » –, il tomberait immédiatement et irrémédiablement dans le piège de la Lisière Sans Issue, un labyrinthe où chaque détour mène à une impasse. La forêt se transforme alors en une galerie des Glaces et donne l'illusion que son image se répète à l'infini, vois-tu, et chaque fois que tu changes de direction, tu reviens à ton point de départ. Si tu as de la chance, les bois te recrachent quelque part dans le monde extérieur, mais tu peux tout aussi bien te perdre à jamais. Bref, tu es condamné à errer dans les perpétuels reflets de la forêt jusqu'à ce que mort s'ensuive ou que la folie s'empare de toi.

Curtis finit de mâcher les pissenlits et avala sa bouchée en manquant s'étrangler.

– Non, mon doux Curtis, reprit la Gouvernante en tripotant d'un air songeur l'une des plumes d'aigle de sa coiffure, la seule manière dont tu aurais pu franchir la lisière de la forêt, c'eût été en possédant toi-même la Magie des Bois.

Curtis dévisagea la Gouvernante et sentit un frisson lui parcourir le dos.

– Sauf, continua-t-elle, si tu étais **accompagné** par quelqu'un qui détient la Magie des Bois.

Sourire aux lèvres, la Gouvernante douairière planta son regard dans celui de Curtis, le bleu acier de son iris étincelant à la lumière des braseros.

Le soleil se couchait et Prue somnolait, bercée par les secousses de la camionnette des Postes, qui cheminait sur la Longue route et faisait de temps à autre un écart, afin d'éviter les branches d'arbre tombées en travers et les fréquentes ornières. La conversation s'étant calmée, Richard avait écrasé son cigare dans le cendrier et sifflotait. La tête contre la portière, Prue observait par la vitre les bois passer des broussailles touffues et des arbres décharnés aux vastes bosquets de cèdres et de sapins ancestraux, dont les branches flétries s'élevaient au-dessus de la route.

– La Forêt d'Autrefois, commenta Richard comme ils passaient sous la voûte feuillue des arbres

géants. On approche.

Prue lui sourit et acquiesça, alors qu'une grosse vague de fatigue l'envahissait, si bien qu'elle sombra peu à peu dans un profond sommeil. Elle s'éveilla en sursaut quand la camionnette s'arrêta en branlant. Il faisait nuit à présent et Prue ignorait combien de temps elle s'était assoupie. Dans la lumière difforme que projetaient les phares, elle discerna vaguement des oiseaux, mais eut quelques doutes à cause de ses yeux encore embrumés.

Richard leva le frein à main avec vigueur et laissa le moteur tourner au ralenti, puis se tourna vers Prue.

– Poste de contrôle, annonça-t-il. Tu seras peut-être obligée de descendre.

Il ouvrit sa portière et sortit sur la route.

Prue se frotta les paupières et regarda au travers du pare-brise sale. Des silhouettes étranges vacillaient devant les phares et elle plissa les yeux pour essayer de comprendre ce qui se passait, lorsqu'une paire de serres écailleuses se posa brusquement sur le capot de la camionnette. Un aigle royal gigantesque (*Aquila chrysaetos*... Elle reconnut aussitôt l'image du *Guide Sibley*.) baissa la tête et lorgna d'un air curieux la cabine du véhicule. D'un seul coup, perdrix, hérons, aigles et autres hiboux se mirent à grouiller dans la lumière des phares, certains se posant à terre, d'autres cherchant à s'agripper au capot avec leurs griffes. Prue recula au maximum sur son siège, tandis que l'aigle continuait à inspecter l'habacle. Richard réapparut au beau milieu de cette kyrielle de volatiles et se fraya un chemin dans l'éclat aveuglant des phares. Il tenait à bout de bras un calepin ouvert. L'aigle perché sur le capot se détourna du pare-brise et, d'un battement de ses puissantes ailes, bondit sur une branche, non loin de Richard.

– Vous constaterez que tout est en ordre, général, dit le Receveur principal à l'aigle, qui examinait attentivement le carnet entre les mains de Richard.

Satisfait, le rapace regagna son précédent perchoir sur le capot du véhicule. Il bouscula un tourbillon de passereaux en se posant et planta de nouveau son regard d'acier dans celui de Prue.

– Et qui est donc cette jeune fille qui vous accompagne, Receveur ? s'enquit l'aigle.

Richard sourit et s'esclaffa.

– Ma foi, j'allais y venir, monsieur, dit-il en s'approchant de la vitre côté conducteur. (Il la tapota et fit signe à Prue de sortir.) C'est une enfant de l'Extérieur, monsieur. Une fille que j'ai rencontrée en chemin.

Prue ouvrit la portière et posa les pieds sur le gravier. Aussitôt, une myriade de petits oiseaux, de pinsons et de geais se mirent à voleter avec frénésie autour d'elle, effleurant ses cheveux et donnant des coups de bec à son caban.

– Une Étrangère ? s'étonna l'aigle, incrédule.

Il vola vers l'autre côté de la camionnette et, en se posant, poussa un cri rauque qui éparpilla les petits oiseaux dans les arbres. Il se retourna vers Prue, qu'il regarda fixement.

– Incroyable. Comment es-tu arrivée jusqu'ici, jeune fille ?

– Euh... en mar... marchant, balbutia Prue, effarée.

Elle n'avait jamais côtoyé un aigle d'aussi près. C'était stupéfiant.

– En **marchant** ? reprit le rapace. Ridicule. Qu'est-ce qui t'amène à Wildwood ?

Elle resta sans voix. L'aigle pencha la tête jusqu'à ce que son bec ne soit plus qu'à quelques centimètres du visage de Prue.

– Elle est à la recherche de son frère, intervint Richard. Et de son ami, maintenant que j'y pense.

– La jeune Étrangère peut répondre toute seule ! s'énerva le rapace sans la quitter des yeux.

– C... c'est vr... vrai, bredouilla-t-elle enfin. Mon frère, Mac. Il a été enlevé par des corneilles

et... tout ce que je peux en dire, c'est qu'elles l'ont emmené quelque part dans ces bois. Alors, je me suis lancée à sa recherche. Et, en chemin, mon ami Curtis m'a suivie et s'est fait capturer par un groupe de coyotes.

L'aigle continua d'observer Prue en silence, puis reprit :

– Des corneilles, dis-tu. Et des coyotes.

Il lança alors un regard entendu à ses congénères ailés et se trémoussa sur le capot.

– C'est ça, confirma Prue en prenant son courage à deux mains. Tous ceux qui pourront m'aider à retrouver Mac et Curtis sont les bienvenus... monsieur.

Visiblement ravi, le rapace hérissa son plumage et s'adressa à Richard.

– Où avez-vous prévu de l'emmener, Receveur ?

– Chez le Gouverneur-régent, répondit Richard. C'est la meilleure solution qui me soit venue à l'esprit.

L'aigle émit une sorte de ricanement et se tourna vers Prue.

– Le Gouverneur-régent, répéta-t-il d'un ton acide. Je suis sûr qu'il se révélera d'une aide précieuse. J'espère que tu n'es pas trop pressée de retrouver ton frère et ton ami, l'Étrangère. Si j'ai bonne souvenance, la Demande d'Assistance pour une recherche d'Humain enlevé par des corneilles correspond au formulaire standard H1-6/45E, à signer en trois exemplaires par tous les commissaires métropolitains en titre.

La volée d'oiseaux qui entourait l'aigle se mit à pépier d'un air moqueur. Prue ne comprit pas la blague. Richard esquissa un sourire nerveux et déclara :

– Je suis certain qu'il se montrera compréhensif, général. À moins que vous n'ayez une meilleure idée.

– Non, non, dit le rapace. C'est la meilleure tactique à adopter, je suppose. En outre, si elle est vraie, son histoire pourra éventuellement apporter du crédit à notre requête, lorsque le Prince héritier visitera South Wood.

– Le Prince héritier ! s'étonna Richard. À South Wood ?

– Lui-même, confirma l'aigle. Les oiseaux sont las d'attendre que vos commissaires agissent alors que la Principauté s'expose à un risque. On a ignoré... pour ne pas dire **dédaigné** nos ambassadeurs, écarté nos demandes d'assistance et d'alliance. À mon humble avis de rapace, si le Prince héritier ne parvient pas à obtenir des résultats, autant dire que la Convention de Wildwood s'avère nulle et non avenue. Une tempête se prépare dans Wildwood. Je l'ai vue de mes yeux. On ne peut plus rester là les ailes croisées et attendre que ces barbares nous envahissent.

– Compris, général. À présent, si tout est en règle pour que je puisse m'en aller, dit Richard en montrant la camionnette, j'ai beaucoup de courrier à distribuer.

Le général déploya ses ailes et décolla du capot. En quelques battements puissants, il s'éleva dans les airs.

– Oui, Receveur, vous pouvez circuler. Néanmoins, faites savoir aux autres messagers de la Longue route que nous continuerons d'intercepter les voyageurs jusqu'à ce que la sécurité de la Principauté soit assurée.

Les autres oiseaux tournoyèrent au-dessus du véhicule puis disparurent dans l'obscurité des arbres.

– Et à toi, jeune Étrangère, poursuivit l'aigle, je souhaite bonne chance. J'espère que tu retrouveras ceux que tu as perdus.

À ces mots, le rapace se volatilisa à son tour, en suscitant une bourrasque qui agita les branches alentour.

Une fois les oiseaux partis, Richard sourit à Prue et exprima son soulagement en faisant mine de

s'essuyer le front.

– Parfait ! dit-il en ouvrant la portière pour se remettre au volant. De jour en jour, ce poste de contrôle devient plus difficile à franchir. Monte ! Partons avant qu'ils ne changent d'avis.

Un peu abasourdie, Prue se réinstalla sur le siège passager. Richard emballa le moteur et se remit à rouler en faisant craquer la boîte de vitesses.

– C'était quoi, tout ce cinéma ? demanda-t-elle.

– Oh, c'est compliqué, Portland Prue, répondit le Receveur. Nous traversons la Principauté aviaire, un royaume peuplé d'oiseaux. C'est une contrée souveraine entre South Wood et Wildwood ; les oiseaux font pression sur le Gouverneur-régent pour qu'il leur permette de voler dans Wildwood et se défendre contre les attaques qu'ils subissent à leur frontière.

– M'enfin, qu'est-ce qui les en empêche ? Pourquoi est-ce qu'ils ont besoin de la permission du Gouverneur-régent ?

– Exactement ce que l'aigle a déclaré : la Convention de Wildwood, qui stipule à la base que tout signataire du traité a l'interdiction de s'étendre dans Wildwood. Et cela inclut les incursions militaires, expliqua Richard. Ce qui est ridicule, quand on y réfléchit. Pourquoi vouloir entrer dans Wildwood, franchement ? Ça me dépasse. C'est un lieu sauvage. Envahi par la végétation. Semé d'embûches. Ou règne l'anarchie. Même si on le payait, aucun citoyen ne voudrait tenter de s'y installer.

– Mais qui attaque les oiseaux ? Des habitants de Wildwood, apparemment.

– Ils prétendent que ce sont des troupes de coyotes – sans doute les mêmes que tes coyotes soldats – qui attaquent les oiseaux sentinelles le long de la frontière. Ils pensent que ces coyotes – en général pas très organisés – sont dirigés par la Gouvernante douairière, qui a été renversée et dirigeait autrefois South Wood. (Il gloussa dans sa barbe, comme si tout cela n'était qu'une vaste plaisanterie.) Ils sont fous, ces oiseaux !

– Attendez... Qui ça ?

– La Gouvernante douairière. L'épouse de l'ancien Gouverneur-régent Grigor Svik, aujourd'hui défunt. Elle a pris le pouvoir à sa mort. Une dirigeante épouvantable ! On l'a démise de ses fonctions voilà une quinzaine d'années et exilée à Wildwood comme une criminelle de droit commun. Évincée. Disparue de la circulation.

– Richard ! s'écria soudain Prue, les yeux exorbités. Les coyotes ! Ils ont parlé d'elle !

– De qui ? La Gouvernante douairière ? demanda Richard en la dévisageant.

– Oui ! Quand Curtis et moi, on est tombés sur les coyotes, ils se disputaient. L'un d'eux menaçait l'autre de le livrer à la Gouvernante douairière. J'en suis certaine.

– Impossible, nia Richard. Je ne vois pas comment cette femme aurait pu survivre. Lâchée en plein cœur de Wildwood. Avec rien d'autre que ses vêtements sur le dos.

Piquée au vif, Prue riposta :

– Je vous jure, Richard, que l'un des coyotes a dit à l'autre qu'il allait le dénoncer à la Gouvernante douairière ! Je l'ai entendu distinctement. Et je ne sais même pas ce que signifie ce titre.

Richard accusa le coup, puis reprit la parole.

– Eh bien, la Gouvernante... était l'héritière des fonctions de gouverneur. Et Douairière... ça veut dire qu'elle s'est retrouvée veuve. Quand son mari est mort, vois-tu. (Il émit une sorte de sifflement étouffé.) Bon sang ! Si elle est vivante – et rassemble une armée, rien que ça ! –, tout me porte à croire que ça n'augure rien de bon pour le Gouverneur-régent Svik et les habitants de South Wood. Je suis sûr que le Gouverneur-régent voudra entendre ton histoire. Jusqu'ici, personne n'est venu confirmer ce que racontent les oiseaux. Il ne croit pas à leur seul témoignage.

Richard sortit un nouveau cigare de la poche de sa veste et se mit à en mâchouiller l'extrémité d'un air songeur.

– Peut-être que le Gouverneur-régent va pouvoir m'aider, tout compte fait, déclara Prue. Si cette fameuse Gouvernante représente une vraie menace pour ce pays, je veux dire, eh bien, il va devoir m'aider à récupérer Curtis ! Ensuite, qui sait ? Peut-être qu'elle nous conduira à Mac. (Elle se prit le front dans les mains.) Je n'en reviens pas de dire des trucs pareils. Je n'en reviens d'être ici, dans ce monde bizarre. Dans cette camionnette des Postes. En train de penser à des oiseaux qui parlent et à une Gouvernante arrière.

– Douairière, rectifia Richard.

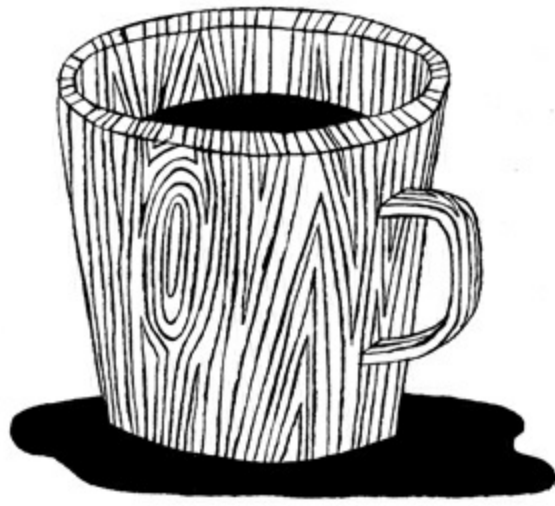
– Exact. Et à son armée de coyotes.

Prue l'implora du regard. Richard se révélait le seul être amical qu'elle ait croisé depuis son arrivée dans cette étrange région. Les émotions la submergeaient.

– Qu'est-ce que je peux bien faire ici ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

– Je suppose, répondit Richard, que les choses n'arrivent pas sans raison. M'est avis que ta présence n'est pas vraiment le fruit du hasard. Je suis tenté de croire que tu te trouves ici pour une raison bien précise, Portland Prue. (Il cracha des brins de tabac par la vitre.) En revanche, je ne pense pas qu'on sache encore laquelle...

¹. Jeune pousse de la fougère en forme de crosse, appelée « tête de violon » à cause de sa forme qui rappelle l'extrémité de l'instrument de musique.



CHAPITRE 7

Une soirée divertissante – La fin d'un long voyage – Un futur soldat

Bien que la nuit soit à présent tombée et qu'il ne se soit jamais trouvé aussi loin de ses parents, au fin fond d'un terrier de coyotes, prisonnier d'animaux parlants et de leur maîtresse aussi étrange que mystérieuse, Curtis se sentait en pleine forme. Il avait repris du civet de chevreuil, qu'il jugeait fort savoureux, et ne savait plus combien de fois on avait rempli sa chope de vin de mûres, qu'il trouvait tout aussi merveilleux. Sa situation actuelle, songeait-il, semblerait pour le moins bizarre et effrayante, s'il devait l'analyser sous la froide lumière du jour, mais là, dans la chaleur douillette de cette tanière, à la lumière des braseros et confortablement assis sur son tapis de mousse, tout lui allait pour le mieux. Curtis demeurait captivé par son hôtesse, la plus jolie femme qu'il ait jamais vue, et s'imaginait qu'à chaque fois qu'on lui remplissait sa chope, il devenait lui-même plus charmant et plus irrésistible. Il l'amusait en lui racontant ce qui lui était arrivé dans l'atelier de ferronnerie, le jour où un camarade de classe et lui avaient brisé toute une rangée de néons en martelant des pièces de cinq cents sur une enclume. Il avait frappé une pièce de travers et celle-ci avait jailli dans les airs, telle une balle de pistolet, et « fait exploser tout l'éclairage ! POUF ! Et tout le monde s'était exclamé "WAOUH !" ». Il marqua un temps d'arrêt pour faire son petit effet, sous les éclats de rire d'Alexandra, qui indiqua d'un geste à un domestique de resservir Curtis.

– Alors, je me suis approché de... Oh oui, bien sûr, je veux bien en reprendre un peu... Je me suis donc approché des bris de verre et j'ai ramassé la pièce de cinq cents en disant : « Je vais la garder, merci beaucoup. »

Il gloussa en faisant mine de glisser une pièce imaginaire dans sa poche, puis avala une gorgée de vin de mûres, dont il renversa quelques gouttes sur sa veste.

– Oh, mince, ça va faire une tache !

Il riait tellement fort qu'il dut reposer sa chope pour se ressaisir.

La Gouvernante était tout aussi hilare, mais son rire se dissipa comme elle reprenait la parole.

– Oh ! Curtis, comme c’est charmant. Excellent, même. Quel drôle de numéro, dis-moi ! Pas étonnant que tu aies affronté ces bois tout seul. Tu es quelqu’un de farouchement indépendant, n’est-ce pas ?

– Oh... ben ouais, dit Curtis, en tentant de recouvrer un semblant de sérieux. Je... euh... j’ai toujours été un solitaire, disons. Je me mélange pas trop avec les autres, vous voyez. Mais c’est un peu... euh... ma philosophie. Je pense avant tout à mon propre intérêt. Et *cætera*, et *cætera*... (Il but une petite gorgée de vin de mûres.) Mais je suis quand même bon en équipe. Franchement. Si vous cherchez un partenaire, je veux dire... Je suis votre homme. Au début, Prue ne m’a pas cru, mais on a formé une super équipe pendant un moment... On était comme de vrais partenaires, quoi.

– Qui ça ?

– Qui ça ? J’ai prononcé le nom de quelqu’un ? Prue ? Je crois que j’ai dit *qui*, comme dans : Qui ne voudrait pas me croire ? répliqua Curtis en devenant tout pâle. Waouh ! Cette boisson est drôlement forte.

Il s’éventa de la main et reposa sa chope.

– Prue. Tu as prononcé le prénom Prue, dit la Gouvernante, plus sérieuse que jamais. Peut-être que tu n’étais pas si seul lors de ta petite excursion dans les bois.

Curtis joignit les mains entre ses genoux et prit une profonde inspiration, avant de souffler bruyamment. Le vin produisait sur lui un effet inattendu : il avait perdu le fil de ce qu’il disait. Il dut lutter pour recouvrer ses esprits.

– OK, reprit-il enfin, je n’ai peut-être pas été tout à fait sincère sur ce coup-là...

La Gouvernante arqua un sourcil intrigué.

– C’est Prue qui a eu l’idée de venir dans cette forêt. C’est... euh... mon amie, on va dire. On est camarades de classe. Elle est assise deux rangées derrière moi en cours. On a Littérature anglaise et Sciences sociales en commun. Mais en dehors du collège, on se fréquente pas vraiment, en fait.

D’un geste impatient de la main, Alexandra l’invita à poursuivre.

– Qu’est-ce qui t’a amené dans les bois, au juste ?

– Ben... euh, je l’ai suivie ce matin. Elle partait dans la forêt, vous voyez... à la recherche de son petit frère, qui a été... (Curtis hésita et regarda autour de lui.) Ça peut sembler dingue, je dirais, mais compte tenu de tout ce que j’ai vu aujourd’hui, ça paraît tout à fait banal, en fait. Son frère, je crois bien qu’il s’est fait kidnapper par des corneilles. Tout un paquet. Qui tournoyaient dans le ciel. Elles ont piqué le bébé et l’ont emmené dans les bois. Alors, Prue s’est lancée à leur poursuite.

La Gouvernante le regardait attentivement.

– Et moi, je l’ai suivie. En me disant que je pourrais lui être utile. Et voilà... termina Curtis en regardant Alexandra d’un air suppliant. S’il vous plaît, ne vous mettez pas en colère. Je sais que j’ai dit au début que j’étais venu seul, mais je savais pas trop ce qui se passait, ni à qui j’avais affaire... si je pouvais avoir confiance, vous savez. (Tout en se massant le ventre, il gonfla les joues et se mit à souffler en grimaçant.) Je me sens pas très bien.

Un long silence s’établit. Un air froid et humide envahit la pièce et les flammes des braseros vacillèrent. Un coyote laquais toussota dans son coin, comme pour s’éclaircir la voix, puis demanda la permission de sortir.

– Oh ! mais tu peux avoir confiance en nous, Curtis, reprit la Gouvernante en brisant la quiétude ambiante. Selon moi, tu ne dois pas avoir peur de nous confier quoi que ce soit. Tu dois certes éprouver un choc, après avoir grandi dans le monde terre-à-terre de l’Extérieur, avec tes expériences

quotidiennes et tes animaux domestiqués, si peu intelligents qu'ils ne possèdent pas la faculté du langage. Je puis comprendre ta réticence à m'accorder ta confiance, surtout après avoir été traité avec si peu de respect par mon commandant et ses subordonnés aux manières brutales. Il leur arrive d'agir de façon lamentable. Je ne puis que t'offrir mes excuses les plus humbles. À vrai dire, nous ne sommes guère habitués à recevoir des visiteurs, ici.

Tout en parlant, la Gouvernante effleurait du doigt les veines sinueuses du bois de son accoudoir.

– Par ailleurs, enchaîna-t-elle, je puis t'affirmer que ce n'est pas la première fois que j'entends des plaintes au sujet de ces corneilles fureteuses. C'est une espèce qui a tendance à se livrer à ce genre d'activités espiègles. Je ne pense pas qu'elles aient l'intention de faire quoi que ce soit de fâcheux à l'encontre du frère de ton amie. Il est probable qu'elles le gardent un petit moment pour s'amuser avec lui comme avec un jouet et, dès lors qu'elles seront lassées de sa compagnie, elles le ramèneront à l'endroit même où elles l'ont enlevé.

– S'a... s'amuser avec lui ? Vraiment ? demanda Curtis.

– Mais oui, répondit la Gouvernante. Et je n'imagine pas un instant qu'elles puissent lui faire réellement du mal. (Elle réfléchit, avant de continuer.) Tant qu'il ne tombe pas d'un de leurs nids.

– Qu'il tombe ? De leurs nids ?

– Oui, je suppose que c'est là où elles vont le garder. Il est notoire qu'elles construisent ces nids assez haut dans les arbres. Mais en principe, il n'a rien à craindre ; les corneilles protègent jalousement leurs possessions. Il sera parfaitement en sécurité, pourvu qu'il ne soit pas volé par une buse du voisinage ou je ne sais quoi.

– Une buse pourrait à son tour le kidnapper ?

– Oh oui, confirma-t-elle dans un hochement de tête. Et ensuite, mon cher Curtis, je ne suis pas certaine qu'on puisse agir. Les buses **adorent** la chair humaine.

Le corps de Curtis fut saisi de spasmes, tandis qu'il plaquait la main sur sa bouche. Il blêmissait à vue d'œil depuis quelques minutes.

– Mais ne t'inquiète pas, Curtis ! lui assura-t-elle en se penchant. Je veillerai personnellement à ce qu'un bataillon spécial se consacre à la recherche et au sauvetage du frère de ton amie. Nous avons déjà eu affaire à ces corneilles dans le passé. Je suis persuadée que nous aurons déniché ce petit en l'espace de quelques jours, fais-moi confiance.

Sous les yeux de Curtis, la faible lumière du terrier tremblotait, et les murs de terre se mirent à tourner légèrement, tandis que la nausée le gagnait. La sensation s'atténua quand il ferma les paupières, aussi déclara-t-il d'une voix grinçante :

– Je crois que je vais rester les yeux fermés un petit moment, si ça ne vous dérange pas.

Paupières closes, il s'allongea sur le lit de mousse.

– Tu dois être épuisé, mon cher petit, dit la Gouvernante, dont la voix semblait plus proche dans le noir. Tu devrais te reposer. Nous reparlerons demain matin. D'ici là, reste allongé et endors-toi. Fais de beaux rêves...

Curtis ne se le fit pas dire deux fois.

Lorsqu'il s'assoupit, il ne vit pas la Gouvernante le couvrir d'un regard pétri d'affection. Pas plus qu'il ne sentit la couverture en fourrure qu'elle posa sur lui, en le bordant avec soin sous le menton. Et il ne l'entendit pas non plus soupirer d'un air attendri en le contemplant dans les bras de Morphée.



Les premiers rayons de l'aurore se faufilaient timidement entre les feuillages, quand la camionnette des Postes s'arrêta devant un immense mur de pierre. Deux imposantes portes en bois se dressaient à l'entrée, tandis qu'un écriteau gravé indiquant « PORTAIL NORD » était fixé sur la clé de voûte. Épuisée par le trajet qui avait duré toute la nuit, Prue se frotta les paupières bouffies de sommeil et contempla par la vitre l'impressionnante muraille qui s'étirait de part et d'autre de la route, jusqu'à ce qu'elle soit engloutie par des arbres lointains. Au ras du sol, une brume à peine visible flottait sur la végétation, de même que les vestiges de la rosée matinale miroitaient comme du cristal sur la verdure. Ici et là, des oiseaux gazouillaient. Richard écrasa son troisième cigare de la nuit dans le cendrier qui débordait et fit signe aux deux gardes armés se tenant de chaque côté de l'entrée. Ils s'avancèrent vers le véhicule et scrutèrent l'habitable à travers le pare-brise. En découvrant Prue, ils écarquillèrent les yeux et Richard baissa sa vitre.

– Une étrangère, prononça-t-il d'un ton las. Je l'emmène voir le Gouverneur-régent.

– On est au courant, déclara l'un des gardes, un homme plus âgé, dont la barbe et la moustache grises dépassaient de la jugulaire de son casque en fer blanc, lequel évoquait une sorte de grande assiette renversée. Les Aviaires nous ont prévenus. Vous pouvez passer.

Son collègue, qui était aussi son cadet, semblait plus horrifié que lui par la présence de Prue. Quand les portes de chêne s'ouvrirent lentement et que Richard passa sous le vaste porche de pierre, Prue entrevit le jeune garde dans le rétroviseur latéral qui scrutait la camionnette, pétrifié. Ce regard la mit mal à l'aise ; elle se sentait observée à la loupe comme une sorte d'insecte bizarroïde. Puis elle reporta son attention sur la route qui se déployait sous ses yeux, une fois le portail franchi.

– South Wood, annonça Richard. Enfin chez soi !

Ici, la forêt prenait un aspect totalement différent des buissons sauvages et des arbres biscornus, menaçants, de Wildwood, et Prue commença à voir ici et là le long du chemin des bâtisses pour le moins singulières, lesquelles semblaient être de modestes demeures. Certaines, solidement construites en pierre ou en brique, se dressaient à l'écart des feuillages, tandis que d'autres paraissaient pousser sur les arbres eux-mêmes avec leur toiture en branches, recouvertes de mousse. D'autres encore jaillissaient du sol comme des terriers avec leurs portes en bois multicolores et de petites fenêtres en forme de hublots, sans parler de leurs cheminées en fer blanc tarabiscotées d'où s'échappaient des volutes de fumée dans les avant-toits. Un treillage de passerelles et de ponts reliait les plus hautes branches, et Prue se dévissa le cou pour découvrir que ces coursives menaient à d'autres maisons, baraques et dépendances à la cime des arbres. Tout un monde allait et venait d'un bâtiment à l'autre, occupant les passages et les embrasures de porte, mais pas seulement des personnes, des animaux aussi. Cerfs, blaireaux, lapins et autres taupes circulaient parmi les humains dans cet univers fabuleux. De nouveaux chemins apparurent à l'intersection de la Longue route : de grands axes, des rues secondaires et des ruelles, certaines chaussées pavées de dalles et de briques, d'autres en gravillons ou en terre battue, grêlées de flaques d'eau, vestiges de la pluie de la nuit précédente.

Au bout d'un certain temps, la Longue route proprement dite se mua en une vaste avenue bordée d'arbres, et d'anciennes ornières, patinées par le temps, se transformaient en dalles. De somptueuses résidences commencèrent à surgir ici et là, en bordure, des maisons de ville de plusieurs étages en granit blanc et en brique rouge, ornées d'élégants portiques et de fenêtres à meneaux. Certaines de ces demeures étaient bâties autour des arbres, des troncs de cèdre spectaculaires jaillissant au centre du toit ou des façades latérales. Une odeur âcre de charbon et de créosote¹ flottait légèrement dans l'atmosphère, ce qui offrait un contraste frappant avec l'air vif et pur de Wildwood. Ici, la Route était même encombrée par la circulation ambiante : voitures pétaradantes et vieux scooters cabossés

rivalisaient d'astuce pour occuper l'espace parmi les cyclistes, piétons et autres charrettes bringuebalantes que tractaient des bœufs, des chevaux et des mules se plaignant à haute voix.

– Incroyable, finit par murmurer Prue dès lors qu'elle eut surmonté sa stupéfaction de voir la forêt s'animer sous ses yeux. Je n'en reviens pas que ce monde ait toujours existé alors que je ne le savais même pas.

Richard, le bras replié sur la vitre baissée, venait tout juste de houspiller un cycliste qui lui avait fait une queue de poisson. Il se tourna vers Prue en souriant.

– Eh oui, nous y sommes. South Wood dans toute sa splendeur ! Un peu trop embouteillé à mon goût. La quiétude de North Wood convient mieux à mon rythme. Des gens de la campagne. Une vie simple.

Le tronçon qu'ils empruntaient maintenant traversait le versant d'une colline, et un pont de pierre cahoteux permettait d'enjamber un cours d'eau tumultueux, avant que la route ne se mette à décrire des lacets sur le flanc d'une autre butte, bordée cette fois par des bâtisses aux façades de pierre et de bois, dont les enseignes de couleurs vives annonçaient la présence de cafés, tavernes, cordonniers et autres glaciers. La circulation se révélait plus dense et la camionnette grimpait poussivement le long des rues pentues et animées, tandis que Richard jurait dans sa barbe chaque fois qu'il devait donner un coup de frein à cause d'une voiture mal garée ou d'un piéton qui traversait sans regarder. Ils parvinrent enfin au sommet de la côte et croisèrent moins de véhicules, à mesure qu'ils s'éloignaient des échoppes et que la forêt s'entrouvrait sur un site extraordinaire. Au cœur d'un parc somptueux trônait une demeure de granit de toute beauté, dont les fenêtres miroitaient sous le soleil matinal.



– La Résidence Pittock, construite voilà plusieurs siècles par William J. Pittock afin d'abriter le siège du pouvoir de South Wood, expliqua Richard sur le ton d'un guide touristique. Elle a souvent changé de mains au fil des ans, de façon pacifique la plupart du temps, mais parfois de force, comme en témoignent les nombreux impacts de balles et de coups de canon sur le granit. Ce pays s'est forgé sur la division, Portland Prue et, je dois bien l'admettre avec tristesse, bon nombre de ses désaccords demeurent gravés dans les mémoires.

En effet, Prue apercevait ici et là des impacts dans la façade de la demeure seigneuriale, lesquelles ne diminuaient en rien la grandeur de la bâtisse, dont les deux angles exposés au nord s'agrémentaient de tourelles au toit de tuiles rouges, de part et d'autre d'un élégant balcon au premier étage.

Le parc de la Résidence évoquait un jardin à l'anglaise fort bien entretenu, avec des haies et des arbres à floraison décorative (dénudés en cette saison), qui se déployaient en formant des motifs symétriques depuis le centre de la propriété, le tout présentant un contraste marqué avec le méli-mélo des rues agitées des bois en contrebas. Quelques couples flânaient sur les allées de gravier ; une famille de castors donnaient des miettes de pain à manger à des oies, qui s'ébattaient gaiement dans

une éblouissante fontaine surmontée d'une statue. La camionnette quitta alors la Longue route et s'engagea sur une tortueuse voie pavée qui pénétrait dans l'enceinte de la Résidence. Au bout de l'allée, une grille en fer forgé s'ouvrit et Richard se fraya un chemin dans le tumulte des attelages et des véhicules embouteillés, puis s'arrêta devant les portes-fenêtres du perron.

– Nous sommes arrivés, déclara-t-il en laissant le moteur tourner bruyamment devant la Résidence.

– Allons-y ! marmonna Prue en ouvrant la portière à toute volée, avant de poser le pied sur les pavés.



Curtis, en revanche, ne bénéficia pas d'un début de matinée aussi grandiose.

Juste avant son réveil, il avait la nette impression de se trouver chez lui, dans son lit, pelotonné sous sa couette recouverte d'une housse Spiderman. En s'éveillant, les paupières toujours closes, il s'émerveillait du rêve étrange et intense qu'il avait fait, où Prue McKeel et lui s'aventuraient sur le Territoire Infranchissable. Par moments, ce rêve l'avait terrifié, mais Curtis rechignait à présent à retrouver sa vie ordinaire. Lorsqu'il finit par s'y résoudre et à ouvrir les yeux, il poussa un cri.

Au-dessus de lui se dressait une silhouette sans tête, vêtue d'un habit d'officier, avec des branches d'arbre feuillues en guise de bras et de jambes. Elle le scrutait d'un air menaçant, prête à frapper. Curtis voulut agripper sa couette, mais découvrit qu'elle avait disparu, et ses mains s'enfoncèrent dans le terreau moussu de l'estrade. Peu à peu, le cadre ambiant lui apparut distinctement : le trône ouvragé, le plafond sillonné de racines, les murs de boue fissurés. Il comprit aussitôt où il était : la salle du trône de la Gouvernante douairière. Il recula comme il put et se plaqua contre le mur rugueux, en se préparant à combattre son attaquant. Mais la silhouette sans tête ne bougea pas.

Une voix résonna alors au milieu de la salle.

– Bonjour, monsieur Curtis, dit-elle dans une sorte de grondement bourru.

Il se tourna et vit l'un des coyotes soldats, tout droit sorti de son rêve, qui s'avavançait sous la lumière des braseros.

Curtis sentit la nausée le gagner, tandis que sa bouche déshydratée le gênait. Il lança un coup d'œil sur la silhouette en uniforme et se rendit compte, à son grand soulagement, que ce n'était qu'un mannequin.

– La Gouvernante douairière a souhaité qu'on vous prépare cet uniforme. Elle m'a donné pour instruction de vous vêtir et de m'assurer qu'il vous aille comme un gant, déclara le coyote en désignant le mannequin, alors que sa voix se teintait d'une légère nuance de rancœur.

La tenue paraissait plus récente que celle des coyotes soldats que Curtis avait vus la veille. La veste bleu foncé se fermait à l'aide de boutons de cuivre rutilants. Elle s'ornait d'épaulettes, et les manches se terminaient par un revers rouge vif, délicatement broché d'un cordon doré. La poitrine s'embellissait de médailles et d'insignes qui semblaient réputés. Sur l'un des bras en branches du mannequin, on avait enroulé une large ceinture de cuir noir, à laquelle était suspendu un fourreau incrusté de petites pierres fluviales, d'où dépassait la garde d'une épée, surmontée d'un pommeau serti des mêmes pierres. Un sombre pantalon fuselé avec un passepoil argenté recouvrait les jambes du mannequin.

Curtis contempla l'ensemble.

– C'est pour moi ? demanda-t-il, ahuri, en sentant son estomac se nouer.

Le coyote acquiesça et commença à retirer la tenue au mannequin. Lorsqu'il eut fini, il la secoua

par les épaules et fit tinter les médailles, en attendant patiemment que Curtis se relève.

La pièce lui parut flotter quand il se redressa, si bien qu'il dut s'agripper à l'accoudoir du trône. Un élanement sourd dans sa tête lui signalait la venue d'une migraine. L'idée lui traversa l'esprit que c'était sans doute la conséquence de la boisson servie par la Gouvernante la veille au soir. De même que sa langue lui paraissait toute râpeuse. Toutefois, la sensation passa bientôt au second plan quand il prit enfin conscience de la réalité de la situation.

– Pourquoi est-ce qu'elle veut que je porte ça ? s'enquit-il en lorgnant l'uniforme.

Dans sa chambre, au-dessus de son lit, était accrochée au mur une affiche qui représentait en détail la tenue d'un hussard britannique datant de la guerre de Crimée. L'idée de porter ce qu'on lui proposait se révélait tout simplement excitante.

– Vous allez devoir lui poser la question, répondit le coyote, dont la patience avait certes des limites. Je me contente de faire ce qu'on me demande.

Curtis se méfiait malgré tout.

– J'imagine que je ne vais pas devoir me battre contre qui que ce soit, si ? demanda-t-il en s'imaginant une sorte de combat spectaculaire avec une brute quelconque du terrier.

Aux yeux de Curtis, ce genre d'événement se produisait constamment dans les films d'action et les bandes dessinées.

– Je peux pas faire ça, se défendit-il. Je suis un pacifiste.

Timothy, un copain à lui plus jeune et plus docile, s'était un jour servi de cette excuse afin d'expliquer pourquoi il n'avait pas riposté quand des gosses plus âgés l'avaient délogé de la cage à poules pendant la récréation. À l'époque, cela avait impressionné Curtis.

Le coyote ne fit pas de commentaire. Il se remit à secouer la tenue et s'éclaircit la gorge.

– C'est une épée drôlement belle, admit Curtis en admirant l'arme blanche dans son fourreau. Je peux la voir ?

Le coyote posa la veste sur l'estrade et sortit l'épée du fourreau pour la présenter, garde en avant, d'un geste très professionnel. Curtis s'en empara et l'agita en cinglant l'air. Elle pesait plus lourd qu'il ne l'imaginait. La lame mesurait quasiment la longueur de son avant-bras et était façonnée dans un métal argenté soigneusement poli. La lumière des torches de la salle se reflétait sur le métal, tandis qu'il décrivait un huit en zébrant l'air. Bien qu'il ne soit pas habitué à son maniement, cette pesante épée libéra son imagination. Tout à coup, il n'était plus Curtis Mehlberg, fils de Lydia et David, habitant de Portland, Oregon, fan de BD, enfant solitaire persécuté par ses camarades de classe, mais Taran Wanderer des *Chroniques de Prydain*² ou bien Harry Flashman, hussard de Sa gracieuse Majesté. De la paume, il caressa la poignée et regarda le coyote en plissant les yeux.

– OK, dit-il. Aidez-moi à passer cet uniforme.



1. La créosote correspond à plusieurs huiles extraites de goudron ou de bois. Elle s'accumule dans les conduits de cheminée.

2. Le troisième tome de cette série de romans fantastiques pour la jeunesse, écrits par Lloyd Chudley Alexander (1924-2007), a inspiré le film d'animation Taram et le Chaudron magique, réalisé par les studios Disney (1985).

*« Je n'en reviens pas que ce monde ait toujours existé,
alors que je ne le savais même pas. »*



CHAPITRE 8

Comment intercepter l'attaché

La quiétude relative de l'allée s'interrompt dès lors que deux domestiques en livrée ouvrirent les portes-fenêtres et firent entrer Prue et Richard dans le hall de la Résidence. Tous deux s'immobilisèrent sur-le-champ. L'endroit s'apparentait à une véritable ruche grouillant d'activité. Une multitude de silhouettes, animales et humaines, occupaient la vaste pièce principale de la bâtisse, certaines s'affairant ici et là, d'autres engagées dans des conversations animées, d'autres encore foulant le sol en marbre dans toutes les directions. Mille et une voix semblaient résonner aux quatre coins de la salle, si bien que Prue se sentit prise de vertige en tentant de différencier les unes des autres dans le brouhaha ambiant. Lesdites silhouettes, cravatées et vêtues d'un noir cérémonial pour la plupart, transportaient chacune des liasses de papier sous leur bras et se voyaient flanquées d'acolytes, habillés à l'identique et essayant désespérément de garder l'allure du groupe. Unique obstacle à ces perpétuelles allées et venues, un escalier sinueux d'un blanc immaculé s'élevait du carrelage en damier pour mener à l'étage. Un phacochère en costumes trois-pièces de velours côtelé vert tenait salon sur le palier à mi-étage ; sa petite cour d'observateurs se pressait autour de lui qui discourait, ses pattes fourchues glissées dans les emmanchures de son gilet. Un duo de cerfs mulets, la cravate de leur chemise blanche assortie à leur queue noire, discutaient ferme à proximité d'un buste en marbre représentant un homme apparemment illustre ; debout sur le rebord du socle, un écureuil acquiesçait.

De temps à autre, toute l'attention de l'assemblée se concentrait sur un seul et unique personnage, un individu grisonnant portant des lunettes à double foyer, qui traversait la salle à vive allure en transportant une pile ahurissante de documents et de dossiers en équilibre précaire contre sa poitrine. Lorsque cet homme apparaissait, en entrant d'un côté de la salle par une porte à deux battants pour en sortir à l'autre bout par une porte similaire, la plupart des créatures présentes abandonnaient ce qu'elles faisaient pour requérir par tous les moyens son attention. Invariablement, l'individu ignorait

leurs avances et, après qu'il eut franchi l'autre porte, la pièce retrouvait son tumulte.

Richard prit enfin la parole.

– Je pense que c'est le gars que tu dois voir : l'attaché du Gouverneur.

Prue le regarda et constata qu'il était tout aussi médusé qu'elle.

– Je crois que je vais pouvoir me débrouiller maintenant, décida-t-elle après avoir pris une profonde inspiration. Vous avez du courrier à distribuer, ajouta-t-elle en lui tendant la main.

Richard parut soulagé en la lui serrant.

– J'ai été ravi de faire ta connaissance, Portland Prue. J'espère que nos chemins se croiseront à nouveau. Je te souhaite bonne chance.

Tandis qu'il tournait les talons pour s'en aller, il hésita devant la porte et fit volte-face.

– Si jamais tu as besoin de quoi que ce soit, je serai au bureau de poste, juste au sud-ouest de la Résidence. Enfin... si je ne suis pas sur la route, précisa-t-il dans un sourire chaleureux.

– Merci, Richard. Merci pour tout.

Après qu'il eut quitté les lieux, Prue resta un petit moment à observer l'incessant va-et-vient des humains et des animaux présents dans la salle. Elle salua d'un hochement de tête un ours noir âgé qui passa devant elle en claudiquant pour gagner la sortie, sourit poliment à une femme portant des lunettes yeux de chat qui faillit la renverser, tellement elle était concentrée sur la pile de papiers qu'elle avait dans les mains. Finalement, Prue vit la salle détourner à nouveau son attention sur les battants de porte qui s'ouvraient à toute volée, tandis que l'attaché à lunettes faisait son entrée dans l'antichambre fourmillante de visiteurs.

Elle s'avança, leva la main et se mit à parler, mais fut sur-le-champ réduite au silence par les multiples cris du royaume animal qui fusaient dans la pièce : supplications d'humains, grondements d'ours assourdissants, pépiements stridents de geais, hirondelles et autres passereaux qui voletaient avec fureur. Imperturbable, l'attaché fendit la foule et joua des coudes pour rejoindre l'autre bout de la salle. Prue le regarda d'un air misérable, tandis qu'il se faisait engloutir par la cohue d'humains et d'animaux désireux d'attirer son attention. Comme la bousculade passait tout près d'elle, elle leva faiblement la main et émit un « Monsieur ! » d'un ton si timide qu'il se noya dans la cacophonie ambiante.

– Vous allez devoir faire mieux, dit une voix à ses côtés.

Elle se tourna, mais ne vit personne.

– Par ici, tout en bas, reprit la voix.

Prue baissa les yeux et découvrit un mulot qui grignotait tranquillement une noisette coupée en deux. Il semblait faire sa pause déjeuner. Assis contre la base d'une des colonnes de la salle, il avait soigné disposé sur un mouchoir étalé devant lui toute une série d'aliments : un bout de carotte, un petit morceau de fromage et un dé à coudre rempli de bière. Il compléta sa bouchée de noisette par une rasade de bière, s'éclaircit la voix et lui demanda :

– Vous êtes sur la liste ?

– La liste ? répliqua Prue, perplexe. Quelle liste ?

Le mulot leva au ciel ses yeux perçants.

– Je suppose que vous êtes venue voir le Gouverneur-régent. Et quiconque sollicite une audience avec le Gouverneur Svik doit s'inscrire auprès de son bureau. Une fois l'inscription effectuée, votre nom est sur liste d'attente. Lorsqu'il arrive en haut de la liste, l'attaché entre en contact avec vous et programme un rendez-vous avec le Gouverneur.

Tout en expliquant cela, le mulot examina son bout de fromage dans une de ses petites pattes filiformes. Visiblement satisfait, il avala tout rond le morceau.

– Mais... hésita Prue, consternée. Combien de temps ça va prendre ?

– Eh bien, répondit le rongeur la bouche pleine, le bureau du greffier se situe dans le bâtiment sud, juste en bas de la route. C'est là que vous devez vous inscrire pour une audience. Je crois que c'est ouvert de midi à trois heures, le mercredi et le vendredi.

– Le mer... mercredi et le ven... vendredi ? balbutia Prue.

Sauf erreur de sa part, c'était dimanche.

– Oui-oui, fit le mulot d'un air désinvolte. Allez-y de bonne heure, il y a toujours la queue. Et dès que vous êtes sur la liste, vous pouvez compter en général entre cinq à dix jours ouvrables avant d'être contactée pour établir un rendez-vous... D'ordinaire entre trois et quatre semaines au plus tôt, selon la saison.

Anéantie, Prue sentait déjà les larmes lui monter aux yeux.

– Mais mon frère, enfin ! Mon frère a été enlevé et je dois le retrouver ! Il se trouve quelque part dans les bois... Il ne survivra jamais aussi longtemps !

Le mulot haussa les épaules, peu attendri par l'histoire de Prue.

– On a tous des problèmes, mam'zelle.

Il goba le bout de carotte restant, l'arrosa avec le reste de la bière, puis commença à nettoyer les restes de son minuscule pique-nique.

Prue encaissa le coup. Elle regarda alentour les hordes d'humains et d'animaux qui traînaient dans le hall. L'attaché avait de nouveau disparu et les créatures reprenaient leur précédente activité, en attendant son retour.

– Et eux ? demanda-t-elle au mulot, qui s'essuyait les babines avec le mouchoir.

– Eux ? répéta-t-il.

– Ouais... S'il y a une liste d'attente et que le bureau du Gouverneur vous contacte pour établir un rendez-vous, pourquoi ils essaient d'attirer l'attention de l'attaché ?

Le mulot fourra le mouchoir dans la poche de son gilet et se frotta les pattes.

– Eh bien, c'est un système imparfait, disons. Parfois, ça marche si vous hurlez assez fort pour qu'on vous remarque. Qui sait ? dit-il dans un haussement d'épaules, avant de la saluer en s'éloignant.

Prue attendit un peu et scruta le public d'un air songeur. Elle cherchait le meilleur poste d'observation, l'endroit idéal pour capter l'attention du secrétaire débordé. Si d'ordinaire la foule ne la dérangeait pas – l'anonymat lui offrant bizarrement confiance en elle –, cette foule-là l'intimidait énormément. Elle parvint tout de même à rassembler son courage, puis s'avança vers la première marche de l'escalier et y prit place, la main posée sur la rampe en ivoire. Non loin d'elle, un homme d'âge moyen et un blaireau qui chuchotaient la saluèrent en la voyant, puis la regardèrent une nouvelle fois quand elle sourit et leur fit un léger signe de la main.

L'homme se tourna alors vers Prue.

– Excusez-moi, mademoiselle. Mon ami et moi étions en pleine discussion et... nous nous demandions si vous ne veniez pas de l'Extérieur.

Il avait une longue barbe tachetée de gris et, à en juger par sa tenue, devait être un officier de marine quelconque.

– Oui, répondit Prue. En effet.

– Incroyable, s'étonna l'officier. Et vous avez une audience de prévue avec le Gouverneur-régent ?

– Euh, pas tout à fait. Je n'ai pas de rendez-vous ou quoi que ce soit. Mais j'ai vraiment besoin de le voir, alors je me suis dit qu'on pourrait peut-être me faire passer entre deux entretiens.

L'officier fronça les sourcils en secouant la tête.

– Bonne chance alors. J’ai un rendez-vous prévu depuis des semaines et je n’ai pas encore pu voir le Gouverneur. Mon bateau est à quai avec un équipage impatient, alors que j’ai uniquement besoin de faire tamponner ces fichus documents pour pouvoir me mettre en route. (Il lorgna avec rage la liasse de papiers qu’il tenait en main.) Croyez-moi, ajouta-t-il en balayant la salle d’un regard de conspirateur, ce pays ne s’est toujours pas remis du coup d’État, après toutes ces années. Ces imbéciles ne savent pas comment diriger un gouvernement ; ils n’en ont pas la moindre idée. (Il se redressa et lissa de la paume le devant de sa veste, puis regarda de nouveau Prue.) C’est ainsi qu’on gère les affaires à l’Extérieur ? Devez-vous endurer une telle folie ?

Prue réfléchit quelques instants. Elle n’avait dû batailler qu’une seule fois avec la bureaucratie, quand elle s’était trouvée sur la liste d’attente d’un ouvrage particulièrement demandé à la bibliothèque.

– J’imagine, répondit-elle. Mais je ne sais pas vraiment. Je n’ai que douze ans.

L’officier eut à peine le temps de réagir par un grognement mécontent qu’à l’autre bout du hall, la porte à double battant se rouvrait et que l’attaché s’élançait dans la cohue, suivi par une longue file d’assistants et de parasites. La cacophonie régna de nouveau dans la salle, tandis que tous ceux qui attendaient jouaient des coudes pour parvenir jusqu’à l’attaché, avant qu’il ne disparaisse encore. À côté de Prue, l’officier et le blaireau se mirent à protester en interpellant le secrétaire éreinté. D’abord prise au dépourvu, Prue retrouva ses marques et se jeta dans l’arène, écartant au passage un renard roux qui bondissait sur place pour voir par-dessus la mêlée.

– Désolée ! lança-t-elle, alors qu’elle décollait quasiment du sol et se retrouvait propulsée en travers de la salle, sous la force de la bousculade.

– Monsieur le Secrétaire ! hurla-t-elle en agitant un bras au-dessus de sa tête.

La plupart des créatures présentes étaient bien plus imposantes que Prue, et c’était tout juste si elle parvenait à garder un œil sur le centre de la tornade, où l’attaché avec son monceau de papiers faisait de son mieux pour ignorer les supplications de la foule qui le harcelait. Une nuée d’oiseaux multicolores voletait en cercle au-dessus de sa tête et piaillait pour capter son attention.

– Monsieur le Secrétaire ! répéta-t-elle en haussant le ton, tandis qu’elle recevait des coups de coude dans les côtes et que les autres se disputaient le terrain. Monsieur le Secrétaire ! s’égosilla-t-elle enfin. Il faut que je parle au Gouverneur ! Mon frère a été kidnappé ! Monsieur le Secrét... Oups !

Un castor trapu et gesticulant fut repoussé vers l’arrière et lui flanqua un violent coup de tête dans l’estomac en lui coupant le souffle. Prue et l’animal se retrouvèrent projetés dans les airs et retombèrent comme une masse sur le carrelage. Elle étouffa un cri, se releva, puis fixa d’un regard intrépide l’attaché et sa troupe grouillante, qui avaient à présent atteint l’autre porte à battants. Prue se rappela soudain de la corne de brume dans sa sacoche. Elle s’empressa alors de faire passer le sac par-dessus son épaule, souleva le rabat et sortit la bombe à air comprimée.



– MONSIEUR LE SECRÉTAIRE ! hurla-t-elle une dernière fois avant de presser la poignée de la corne.

Un klaxon assourdissant à faire dresser les cheveux sur la tête envahit la salle l’espace d’une poignée de secondes.

Tout le monde s'immobilisa.

Quelqu'un lâcha son stylo, qui tomba par terre dans un cliquetis.

Pris de panique, un ours noir en gilet de gabardine fila par la porte d'entrée.

L'assemblée entière, réduite au silence par le volume sonore, se tourna lentement vers la source du bruit. Prue se retrouvait toute seule au beau milieu du grand hall, plus ou moins abasourdie par la puissance de la corne. Elle s'éclaircit la voix, puis reprit calmement la parole.

– Euh... Monsieur le Secrétaire, je... euh... j'ai besoin de parler au Gouverneur.

La nuée de créatures entourant l'attaché demeurait pétrifiée, alors que Prue était un peu déstabilisée de pouvoir capter toute l'attention de la salle. Finalement, les uns et les autres se remirent à bouger et une silhouette s'avança. C'était l'attaché. Le front creusé de rides, il regarda Prue à travers ses lunettes à double foyer, tandis qu'il s'éloignait de la foule, clopin-clopat. Brusquement, il s'arrêta net, l'examina d'abord avec ses verres, puis par-dessus.

– Êtes-vous une... une **Étrangère** ?

– Oui, monsieur, répondit-elle avant de glisser la corne de brume dans sa sacoche.

– Enfin... euh... bredouilla l'attaché, vous venez de l'**Extérieur**, voulais-je dire ?

– Oui, monsieur. Et si je me trouve là, c'est parce que...

L'attaché lui coupa illico la parole.

– **Comment** êtes-vous arrivée ici ?

Prue esquissa un sourire gêné, soudain intimidée par son auditoire totalement captivé.

– À pied, monsieur, dit-elle.

– À pied ? répéta l'attaché, qui n'en croyait pas ses oreilles. Mais... mais... **vous ne pouvez pas faire une chose pareille !**

À court de réponses, Prue resta silencieuse.

Visiblement perturbé, l'attaché secoua la tête et, de sa main libre, se massa les tempes.

– Enfin... c'est absolument impossible, je veux dire ! Ou disons que **ça devrait** l'être, à moins que... à moins que... (Il s'interrompt et regarda Prue fixement. Puis, comme s'il avait changé d'avis, il secoua de nouveau la tête et enchaîna.) Il doit y avoir une entaille ou une brèche dans la Lisière Sans Issue. Une faille dans le sortilège. Maudits Nordistes ! De vrais nigauds des bois !

Il fit claquer ses doigts décharnés et un assistant accourut. Tout en tordant la bouche pour ne pas se faire entendre du public, l'attaché se mit à dicter ses ordres :

– Trouvez-moi un formulaire 45/C – ils devraient en avoir à la Comptabilité – et faites savoir au Secrétaire d'État chargé de l'Extérieur que j'ai besoin qu'il le signe sur-le-champ. Mieux encore ! Contactez le Bureau des Relations avec North Wood et dites-lui que...

– Monsieur, intervint Prue en recouvrant son aplomb, j'ai un grave problème.

L'attaché se détourna de son assistant et la regarda en éclatant d'un rire nerveux.

– Mademoiselle¹, vous seule **représentez** un grave problème.

Impassible, Prue enchaîna :

– Monsieur, mon frère Mac a été enlevé hier par des corneilles. Je les ai vues l'emporter dans les bois. Dans Wildwood. (Toutes les créatures présentes tendaient l'oreille, comme envoûtées.) Et j'aimerais vraiment pouvoir le ramener. (Elle sentait les larmes du désespoir lui monter aux yeux.) Et je vous donne ma parole, précisa-t-elle en portant une main fébrile sur son cœur, que si je parviens simplement à le ramener à la maison, je ne reviendrai plus jamais ici. Je vous le promets.

Un silence de plomb tomba dans la salle comme l'attaché considérait Prue d'un air perplexe. Finalement, l'assistant aux côtés de l'attaché se pencha et lui glissa quelques mots à l'oreille.

L'attaché hochait la tête sans quitter Prue des yeux.

– Fort bien, reprit-il après ce qui parut durer une éternité. Puisque vous vous trouvez dans une situation sans précédent, nous allons voir si nous pouvons vous faire passer entre deux audiences. Suivez-moi.

L'attroupement entourant l'attaché se dispersa et ce dernier conduisit Prue vers l'escalier d'albâtre.



Bien qu'il n'y ait aucune pendule dans la caverne de la Gouvernante, Curtis devina que la matinée s'achevait quand il eut fini de parader dans sa nouvelle tenue, en agitant son sabre avec la fougue et le panache des dragons du roi, comme ceux de ses lectures ou de ses films de cape et d'épée favoris. Chacun de ses mouvements faisait agréablement tinter les décorations sur sa poitrine, de même que la lame émettait un formidable bruissement en fendant l'air. Visiblement habitué à servir des maîtres excentriques, le coyote laquais attendait patiemment près du trône et ne se déplaça que pour éviter l'une des ripostes farouches de Curtis avec son épée.

– Magnifique, monsieur, déclara-t-il quand l'énergie de Curtis commença à flancher. Vous êtes un escrimeur chevronné. Pour un pacifiste.

Debout au milieu de la salle, Curtis se dandina sur place.

– Euh... vous savez, je ne combattrai jamais qui que ce soit, précisa-t-il, essoufflé par l'effort. Mais... vous le pensez vraiment ?

– Oh, tout à fait.

– Ça fatigue un peu, non ? demanda Curtis.

Il tenta un dernier coup d'épée dans le vide, avant d'abaisser celle-ci, puis se massa le bras de sa main libre.

– Vous vous habituerez, monsieur.

Curtis lorgna le coyote d'un œil méfiant.

– Vous vous appelez comment ? demanda-t-il.

– Maksim, monsieur. Avec un K.

– Maksim ? reprit Curtis en faisant tourner l'épée dans sa paume. Vous avez de drôles de noms par ici.

Maksim se contenta de hausser un sourcil.

– Sinon, vous faites quoi au juste, Maksim ?

– Je suis l'aide de camp de la Gouvernante. On m'a demandé de superviser votre orientation.

– Mon orientation.

– Exact. Il semble que la Gouvernante envisage pour vous de grands projets sous d'heureux auspices.



Tout en essayant de deviner la signification du mot **auspices** (un synonyme de **complices** ?), Curtis prit le temps de digérer la nouvelle avant de reprendre la parole.

– Où est la Gouvernante, au fait ?

– Sur le champ de bataille, monsieur. Elle attend que vous la rejoigniez.

– Le champ de bataille ? Où ça ?

Maksim ignore la question.

– On m’a demandé de vous réveiller, dit-il, de vous préparer et de vous envoyer auprès d’elle, sitôt que vous serez prêt. (Il marqua une pause.) Êtes-vous prêt ?

Curtis s’éclaircit la voix et acquiesça.

– Je suppose, répondit-il. (Puis il ajouta de sa voix la plus adulte possible :) Je vous suis, Maksim. À ces mots, il glissa l’épée dans le fourreau fixé à sa ceinture.

En quittant la salle, Curtis nota que l’agitation de la veille ne régnait plus dans le terrier : les coyotes massés autour du chaudron central avaient disparu, de même que ceux dont les exercices militaires avaient laissé des empreintes sur le sol en terre battue. Hormis quelques soldats s’affairant à réparer les murs qui s’effritaient et à transporter du bois de chauffage, la tanière demeurait quasi inhabitée. Curtis sentit alors les pattes griffues de Maksim rajuster les épaules de son uniforme, qui avait glissé sur le côté.

– Vous le remplirez mieux en grandissant, observa Maksim, manifestement peu satisfait de la taille. Par ici, dit-il en l’entraînant dans l’un des nombreux tunnels qui partaient de la salle principale.

De retour en surface, Curtis grimaça dans la clarté ambiante. Les nuages bas du matin s’étaient volatilisés et la clairière baignait dans une lumière crue, dont l’éclat emporta une deuxième vague de nausée le long de la colonne vertébrale de Curtis, de son cerveau à son estomac.

Maksim ouvrit la marche dans la clairière et s’engouffra dans l’épaisseur des bosquets alentour. Un petit groupe de coyotes, qui peinaient sur un piquet refusant de s’enfoncer dans le sol, cessèrent brusquement leur activité et se mirent au garde-à-vous en faisant le salut militaire. Comme Maksim et lui s’approchaient, Curtis comprit que les soldats le saluaient lui, et non Maksim. Au passage, il leur rendit un peu gauchement leur salut, puis les coyotes se remirent à l’ouvrage.

– C’était quoi, ça ? murmura Curtis quand ils furent hors de portée de voix des militaires.

– Ils vous témoignaient le respect dû à votre grade. Après tout, vous êtes un officier, répondit Maksim.

L’aide de camp s’arrêta et montra l’un des insignes épinglés sur la poitrine de l’uniforme de Curtis. Il représentait un entrelacement de ronces de mûrier surmonté d’une grande fleur de trille², le tout coulé dans le bronze. Curtis le tripota avec curiosité, puis l’ajusta sur sa veste.

– Un officier, répéta-t-il posément, tandis que Maksim reprenait la marche.

– Waouh ! Hé, attendez une minute, dit Curtis. Un vrai off... officier ? Qu’est-ce que j’ai fait pour mériter ce titre ?

– Vous n’aurez qu’à le demander à Madame.

– Je ne sais pas trop si vous connaissez bien le **genre humain**, vous voyez mais, théoriquement, je ne suis pas un adulte. J’aurai douze ans en novembre. J’ignore combien ça fait en années coyotes, mais en années humaines, ça correspond à un gosse. Un garçon. Un enfant ! (Il marchait d’un bon pas pour conserver l’allure de Maksim et attendait une réponse. Comme aucune ne vint, il poursuivit.) Alors, ça signifie quoi ? Est-ce que je dois faire un truc précis ? Je vous l’ai déjà dit, je suis un pacifiste. Je peux pas vraiment me servir de cette épée. Même si j’ai frimé tout à l’heure en jouant les **escrimeurs**, c’était un pur hasard. Juste un truc repiqué dans les films de samouraïs ou autre.

– Je suppose que tout cela sera tiré au clair dès lors que nous verrons la Gouvernante, déclara Maksim en écartant les branches sur son passage, sans chercher à masquer son ton irrité.

Curtis lança un regard derrière lui et tenta de retrouver l'entrée du terrier parmi les épaisses fougères du sous-bois. Il constata avec surprise que la moindre trace du cantonnement coyote disparaissait dans la forêt à mesure qu'ils s'en éloignaient.

– Mais... euh... est-ce que je vais devoir donner des ordres ? reprit Curtis.

– Aucune idée, répondit Maksim. J'avoue être moi-même un peu étonné.

Ils continuèrent leur route sans dire un mot. Le bois s'assombrit, la voûte de feuillages devint oppressante.

– Comment vous êtes devenu bête de camp ? demanda Curtis.

– Aide de camp, vous voulez dire ? J'ai été nommé à ce poste.

– Et vous aviez fait quoi pour le mériter ?

– Je me suis distingué, je suppose, sur le champ de bataille.

– Bon sang... marmonna Curtis, de plus en plus inquiet.

– Alors que je n'étais pas un combattant dans l'âme. En vérité, je dois ma vie et ma destinée à la Gouvernante douairière. Je suis né au sein d'une meute misérable du sous-bois ; mon père est mort dans une coulée de boue et ma mère s'est tuée à la tâche pour nous élever, mes cinq frères et sœurs et moi. Nous mourions de faim quand la Gouvernante nous a découverts. Elle nous a emmenés au cantonnement, nous a nourris et appris à nous battre, expliqua Maksim sans la moindre sensiblerie. Alors, je donnerais volontiers ma vie pour la Gouvernante. Elle nous a arrachés à notre condition de charognards et de parasites, et a permis à nous autres coyotes d'occuper une place d'honneur parmi les animaux de la forêt. Et nous aurons voix au chapitre quand Wildwood nous appartiendra.

– Ouais, admit Curtis. Écoutez, Maksim, je peux comprendre ce que vous avez vécu et j'apprécie votre dévouement mais, vous voyez, je ne sais toujours pas si je suis tout à fait à ma place comme officier. Ça fait à peine un jour que j'ai débarqué et j'essaye encore de comprendre ce qui m'arrive.

Une voix de femme résonna au-dessus d'eux.

– C'est la raison de ta présence ici, mon cher Curtis.

Il leva la tête et vit surgir au sommet d'une butte, entre deux énormes cèdres, Alexandra la Gouvernante Douairière chevauchant une monture noir de jais.

– Viens, lui dit-elle en tendant sa main gracile. Je vais te faire découvrir le monde !

[1.](#) En français dans le texte.

[2.](#) Fleur sauvage à trois pétales.



CHAPITRE 9

Un piètre gouverneur – En première ligne

– Par ici, mademoiselle... euh... indiqua l'attaché quand ils eurent atteint le bout du palier et se tinrent devant une porte en chêne massif.

Il consultait son bloc-notes à travers les verres tachés de ses lunettes à double foyer. Il avait noté les détails de la situation de Prue sur une feuille à part.

– McKeel, répondit-elle d'un air distrait.

Elle jeta un coup d'œil lorsqu'un des assistants commença à ouvrir péniblement la porte et découvrit un vaste couloir aux murs lambrissés de bois sombre, sous des panneaux en tissu damassé vert mat. Une fois la porte ouverte en grand, Prue constata que le vestibule s'achevait par une autre grande porte, qui s'ouvrait et se refermait comme une sorte de palourde géante. Chaque fois qu'elle expirait, en quelque sorte, des hommes en noir sortaient avec des liasses de papiers et de dossiers en main, tandis que d'autres entraient.

– Ne prêtez pas attention à toute cette agitation, mademoiselle McKeel, prévint l'attaché. Même si cela peut donner l'impression d'une certaine pagaille, je puis vous assurer que le gouvernement fonctionne toujours avec autant d'efficacité.

Il la gratifia d'un grand sourire qui dévoila deux rangées de grandes dents gâtées couleur jaune moutarde, puis prit une profonde inspiration et l'entraîna dans le couloir.

– Excusez-moi... Pardon... Monsieur, veuillez je vous prie de nous... dit l'attaché comme ils avançaient parmi les fonctionnaires qui allaient et venaient.

En slalomant vers la porte, tandis que toutes ces silhouettes tourbillonnaient dans son champ de vision comme une nuée d'insectes, Prue crut qu'elle allait défaillir.

– Encore quelques mètres... Pardon, monsieur ! Nous y voilà, annonça l'attaché lorsqu'ils parvinrent à la porte. Je ne serai pas long.

Quand la porte s'ouvrit à nouveau, le secrétaire se glissa dans l'embrasure et disparut. La porte resta fermée quelques instants puis se rouvrit, et l'attaché fit signe à Prue d'entrer.

D'emblée, la pièce se révéla majestueuse. Telle une frise pastorale, des têtes de cerfs s'alignaient en haut d'un mur comme autant de trophées de chasse, sous les lumières d'un gigantesque lustre en cristal. Toutefois, l'endroit tombait en désuétude. De grandes peintures encadrées, qu'on prévoyait sans doute d'accrocher, étaient posées au hasard contre le mur, de même que le tapis décoratif recouvrant le plancher était usé par manque d'entretien. Au centre trônait un gigantesque bureau en bois, sur lequel s'empilait une telle quantité de papiers qu'ils occultaient la personne assise derrière. À vrai dire, impossible de savoir qu'il y avait quelqu'un d'assis derrière ce monceau de documents, si ce n'étaient les hommes en costume noir qui grouillaient autour. Quand l'attaché parvint au bureau, ces derniers se figèrent, au garde-à-vous.

– Monsieur, déclara-t-il, je vous présente Prue McKeel. De St. Johns, à l'Extérieur.

Un crâne pâle et dégarni dépassa de la montagne de papiers. Son possesseur apparut peu après, derrière une grosse paire de lunettes à monture d'écailles, avec une imposante moustache et un visage aux joues flasques. Sa peau était humide de transpiration, et ses lèvres frémirent quand il prit la parole.

– Comment allez-vous ?

Prue resta interloquée devant l'apparence débraillée de l'individu. C'était donc lui, le Gouverneur-régent ? Il portait un costume fripé, avec de petites auréoles de sueur s'étalant sur sa veste autour des aisselles. Sa cravate bordeaux était dénouée et de travers sur sa chemise déboutonnée, juste au-dessous de sa pomme d'Adam. Comme il parut remarquer la stupéfaction de Prue, le Gouverneur tenta de remettre un semblant d'ordre dans sa tenue et rajusta son nœud de cravate, puis lissa quelques mèches grasses sur son front dégarni.

– Je m'appelle Lars. Lars Svik. Gouverneur-régent de South Wood.

Dénichant une brèche entre deux piles de documents, Lars tendit la main et Prue s'avança pour la lui serrer.

– Enchantée, monsieur, répondit-elle. Je suis Prue.

– Oui-oui, dit le Gouverneur-régent tandis que son regard se portait à nouveau sur la feuille que l'attaché lui avait tendue. (Il remonta les lunettes sur son nez et se mit à examiner la note.) Prue McKeel, jeune fille humaine, lit-il d'un ton monocorde. De Portland, à l'Extérieur. Ascendance inconnue. Découverte par le Receveur dans Wildwood, secteur 12 A, Longue route. Apparemment dans un grand désarroi. La jeune fille aurait perdu son frère Mac et son ami, Curtis Mehlberg, aurait été enlevé. Suspects : corneilles et coyotes respectablement. **Respectablement ?**

Il interrogea Prue du regard.

– Respectivement, monsieur, corrigea un assistant à ses côtés, un homme mince qui portait un binocle et une barbe courte, taillée avec soin. Les corneilles dans le cas du frère, et les coyotes dans le cas de l'ami.

– Ah oui, reprit Lars en regardant la feuille. Bien sûr. Merci d'avoir clarifié tout cela, Roger.

– Je vous en prie, monsieur, dit Roger en souriant.

Lars reprit sa lecture du dossier.

– Suspects : corneilles et coyotes **respectivement**. Requiert l'aide du gouvernement de South Wood pour retrouver lesdits kidnappés. A fait une vague allusion à la Gouvernante douairière dans son...

Lars s'interrompit brusquement et regarda fixement la feuille. Il remonta encore ses lunettes et relut la phrase en déchiffrant les mots en silence. Lorsqu'il eut fini, il contempla Prue d'un air atterré.

– La Gouvernante douairière ? demanda-t-il. Vous êtes sûre d’avoir entendu cela ?

Prue n’eut pas le temps de répondre que Roger, l’assistant filiforme, intervint :

– Uniquement des oui-dire, monsieur. Avant de prêter l’oreille aux insinuations d’une jeune fille de l’Extérieur, je tiens à vous rappeler que nous ne disposons d’aucune preuve tangible qui puisse nous amener à croire que la Gouvernante ait survécu.

Prue lança un regard assassin à cet homme.

– Je ne peux vous dire que ce que j’ai entendu, monsieur, déclara-t-elle. Et j’ai précisément entendu ces coyotes affirmer ça.

Roger riposta :

– Et qu’est-ce qui vous rend si sûre qu’il s’agissait de coyotes, mademoiselle McKeel ? Il aurait pu s’agir de chiens ou de... n’importe quoi ! Dans la forêt embrumée, une taupe aux bonnes manières pourrait passer pour...

– C’étaient des coyotes, monsieur, j’en suis certaine, rétorqua Prue. Et ils portaient des uniformes, des épées, des fusils et des tas de choses.

Roger prit le temps d’étudier Prue.

– J’ai cru comprendre que vous n’avez pas franchi la frontière facilement. Vous avez eu... comment dirais-je... une petite discussion avec les oiseaux sentinelles.

Prue tenta de deviner où l’assistant voulait en venir.

– Oui, on peut dire ça, admit-elle.

– Quelle fut la nature de votre échange ?

– Ils... euh... voulaient savoir ce que je faisais là. Ils disaient qu’ils recherchaient des coyotes.

Roger se tourna vers Lars.

– Vous voyez, monsieur ? Il est tout aussi probable qu’elle soit manipulée par les oiseaux. C’est un pion. Une complice à leur solde pour satisfaire à leurs priorités. (Il revint à Prue.) Et c’est assez malin, je dois le reconnaître. Juste à temps pour l’arrivée en fanfare de leur **éminence** aviaire.

Prue resta sans voix. L’assistant n’avait pas son pareil pour déformer la situation.

– C’est pas vrai, marmonna-t-elle.

– Ma chère, l’apaisa Roger d’un ton glacial, vous devez être très agitée. Il est possible que vous subissiez une sorte de choc culturel en vous trouvant ici dans le Bois. Je ne saurais trop vous recommander un bain chaud et une compresse tiède sur le front. Notre monde est très différent du vôtre, voyez-vous. À ce propos... observa-t-il en se retournant vers le Gouverneur-régent, la présence de cette jeune fille de l’Extérieur parmi nous constitue un cas sans précédent. Le paragraphe 132 C de la Législation frontalière stipule clairement que les Étrangers n’ont pas l’autorisation légale de franchir la ligne de démarcation sans détenir la permission adéquate, en cas de faille quelconque dans la bordure magique, la Lisière Sans Issue, ce qui, à mon humble avis...

– Je sais bien que je ne suis pas censée me trouver là ! l’interrompit Prue, en colère. Je serais même ravie de m’en aller et de ne plus jamais vous déranger, mais je ne peux le faire sans repartir en compagnie de mon frère et de mon ami Curtis.

Le Gouverneur-régent ne semblait toujours pas remis de son choc. De nouvelles gouttes de sueur perlaient sur son large front et menaçaient de couler. Il avait entrecroisé ses doigts boudinés et se tordait nerveusement les mains.

– Vous êtes sûre de les avoir entendus faire allusion à la Gouvernante douairière ? En ces termes précis ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, répondit Prue. J’en suis certaine.

– Je le savais ! grommela-t-il en frappant le bureau de son poing. Je savais que l’exil était une

peine trop clément. Nous aurions dû le prévoir !

Roger reprit la parole d'un ton posé mais ferme.

– Monsieur, ce sont les rumeurs infondées d'une jeune affabulatrice.

Lars l'ignora et pesta de plus belle.

– Et dire qu'elle s'est débrouillée pour mettre les coyotes de son côté. Impensable ! (Il écarquilla les yeux.) Cela signifie-t-il que ce que prétendent les oiseaux est vrai ? Serait-ce possible ?

Sa voix s'estompa comme il plongeait dans ses pensées, le regard fixe et perdu dans le vague.

Le visage de Roger vira au rouge pivoine.

– Passez-moi l'expression, mais ce ne sont que des ba... balivernes ! éructa-t-il avant de se ressaisir.

Il lissa sa moustache de ses doigts fins, puis posa la main sur l'épaule du Gouverneur, comme pour le réconforter.

– Calmez-vous, monsieur. Il n'y a aucune raison d'être bouleversé par cette nouvelle. Si la Gouvernante était vivante, nous en aurions eu vent de longue date. Il est absolument impossible qu'une femme comme elle puisse survivre aussi longtemps dans la nature. Ces coyotes soldats que la jeune fille a vus ne sont que des apparitions, des illusions... le fruit d'un esprit traumatisé.

Prue n'eut pas le temps d'objecter qu'il tendit une main :

– **Cependant**, poursuivit-il, si cela peut rassurer le Gouverneur, puis-je suggérer que nous dépêchions une petite escouade d'une douzaine d'hommes, disons, dans ce secteur de Wildwood, afin de voir quelles informations ils sont susceptibles de glaner parmi les autochtones ? Il s'agit là d'une approche peu orthodoxe, et j'hésite à la recommander, mais si cela peut satisfaire aux supplications de la jeune fille et dissiper toutes vos frayeurs, monsieur Svik, je pense que ce serait la meilleure façon d'agir. Songez à votre **état**, monsieur.

Lars grommela son approbation et se mit à contrôler calmement et délibérément sa respiration, tout en papillonnant des paupières, d'un air méditatif.

– Et Curtis ? s'enquit Prue. Vous allez rechercher Curtis ?

– Bien sûr, dit Roger en souriant.

– Et mon frère ? Mon frère Mac ?

– Exact, l'**autre** Étranger que vous avez perdu lors de votre expédition, dit Roger. Kidnappé par des **corneilles**, vous dites ?

– Oui. Dans un parc de St. Johns. À Portland... à l'Extérieur, je suppose.

La respiration soutenue du Gouverneur-régent, qui surveillait à présent son pouls, un doigt sur son poignet, la perturbait.

– Ma foi, cela risque de ne pas dépendre de notre juridiction. L'affaire revient à vos amis de la Principauté aviaire, je dirais. Encore qu'il soit fort suspect que le moindre oiseau puisse être impliqué dans l'enlèvement d'un enfant humain de l'Extérieur. Fort suspect. (Roger s'interrompt et se tapota le menton de l'index.) Il peut s'agir d'une information de très grande valeur, mademoiselle McKeel.

Il se pencha et chuchota quelque chose à l'oreille de Lars, qui interrompit brièvement ses exercices respiratoires. Lorsque Roger eut terminé, le Gouverneur hocha gravement la tête et regarda Prue.

– Si vous dites vrai, déclara-t-il, la main de Roger toujours posée sur son épaule, cela pourrait avoir de très graves conséquences dans les relations entre South Wood et la Principauté aviaire.

Roger intervint :

– Voici ce que le Gouverneur essaye de vous faire comprendre, mademoiselle McKeel : si un ou plusieurs oiseaux se sont hasardés à l’Extérieur et, qui plus est, en sont revenus avec quelqu’un **dans leur sillage**, cela constitue sans équivoque une violation d’un certain nombre d’articles du Règlement de la Lisière. Le cas échéant, nous vous savons gré d’avoir porté cette information à notre attention.

– Et mon frère ? s’impatia Prue, qui se lassait de parler de politique.

– Il serait alors dans l’intérêt de South Wood de vous aider à le retrouver, afin que nous puissions traduire sans délai les malfaiteurs en justice, répondit Roger.

Prue poussa un soupir de soulagement.

– Oh ! Merci ! s’écria-t-elle. Merci beaucoup. Je sais qu’il est dans la forêt. Je sais qu’il est toujours en vie.

Roger avait fait le tour du bureau pour la rejoindre. En la prenant par l’épaule, il la reconduisit gentiment vers la porte.

– Bien entendu ! Bien entendu ! lui assura-t-il. Nous ferons **tout** ce qui est en notre pouvoir pour retrouver votre frère. Je vous le promets.

– Et vous me tiendrez au courant quand ce sera fait ?

– Absolument, dit Roger comme ils s’approchaient de la porte. Vous serez la première avertie.

– Il porte une combinaison en ve... velours côtelé ma... marron, balbutia-t-elle. Et... et... il n’a pas vraiment de che... cheveux.

– Combinaison marron, répéta Roger d’un ton apaisant. Pas de cheveux. C’est noté.

Ils parvinrent à l’autre bout de la pièce et Roger fit un signe de tête à l’attaché, qui attendait près de la porte, laquelle s’ouvrit pour eux.

– Nous serions honorés de vous recevoir à la Résidence en qualité d’invitée, proposa Roger comme ils se tenaient dans l’embrasure. Des chambres confortables vous attendent dans la tour Nord. Vous patienterez là-bas et nous vous alerterons sitôt que nous en saurons davantage au sujet de votre frère ou de votre ami Davis.

– Curtis, rectifia Prue.

– Curtis, répéta Roger. Je vous en prie, s’il existe quoi que ce soit d’autre susceptible de rendre votre séjour à South Wood plus agréable, n’hésitez pas à en faire part au secrétaire, ajouta-t-il en posant la main au creux du dos de Prue pour l’entraîner doucement dans le couloir. Au revoir, Prue. Ce fut un plaisir.

La porte se referma derrière elle.

L’attaché la gratifia de son sourire aux dents jaune moutarde et l’invita à le suivre.



Les sabots martelaient le sol meuble, tandis que l’étalon sautait par-dessus les talus et les troncs d’arbre couchés, et Curtis s’agrippait fermement à la taille fine de la Gouvernante. Tenant les rênes avec maestria, elle dirigeait sa monture dans la végétation sauvage de la forêt.

– Cramponne-toi ! prévenait Alexandra de temps à autre quand ils franchissaient un arbre déraciné particulièrement gros ou plongeaient dans un profond fossé.

– On va où ? cria Curtis, en évitant les branches qui menaçaient de lui cravacher le visage et les épaules.

– En première ligne ! hurla la Gouvernante en lançant son cheval au grand galop. Je veux t’offrir un aperçu de notre lutte, de notre combat pour la justice !

La forêt défilait à vive allure sous les yeux de Curtis, le bruit étouffé de leur cavalcade résonnant à travers les bois. Curtis restait bouche bée devant les arbres gigantesques, dont la cime se noyait dans un voile de brume.

– OK ! répondit-il. Tant que je suis pas forcé de me battre !

– Quoi donc ?

L’air frais qui lui fouettait le visage le faisait larmoyer.

– Je disais : TANT QUE JE SUIS PAS FORCÉ DE ME BATTRE !

La Gouvernante tira sur la bride et le cheval se cabra lorsqu’ils parvinrent au sommet d’une crête surplombant une vallée encaissée et foisonnante de fougères. De la vapeur s’échappait des naseaux de la monture, qui hennit sous la main d’Alexandra lui flattant l’encolure.

– Brave cheval, dit-elle de sa voix mélodieuse.

Curtis contempla le manteau de verdure qui recouvrait la gorge en contrebas, véritable canyon de mousse et de pierre jaillissant de part et d’autre d’un ruisseau. Le cours d’eau était jonché de branches mortes, tandis que des colonnades de sapins et de cèdres s’élevaient majestueusement vers le ciel sur chaque versant.

– C’est vraiment magnifique, observa Curtis.

Alexandra sourit et se tourna vers lui.

– J’ai pensé la même chose en arrivant pour la première fois à Wildwood. J’ai tout de suite su que j’y élirais domicile ; que c’est au cœur de cette contrée sauvage que je me sentirais chez moi.

– Vous êtes ici depuis combien de temps ? s’enquit Curtis tout en ajustant avec peine sa posture sur le cheval, qui exécutait sur place des pas de valse en remuant ses sabots sous les deux cavaliers. Vous veniez d’ailleurs, c’est ça ?



– Disons simplement, mon doux Curtis, que je ne suis pas venue ici de mon plein gré, répondit Alexandra. Au début, j'étais très malheureuse, mais j'ai eu tôt fait de comprendre que mon exil ici, à Wildwood, était prédestiné, que des machinations bien plus grandes étaient à l'œuvre. J'ai donc commencé à voir mes persécuteurs comme des libérateurs, en somme.

Quelque part au loin, une grosse branche se rompit et le fracas qui suivit retentit aux quatre coins de la forêt. Un oiseau roucoula dans un buisson voisin.

– J'ai vu en Wildwood, cette contrée abandonnée, le modèle d'un nouveau monde. L'occasion de revenir à ces valeurs oubliées de longue date que nous portons chacun en nous... l'appel de la nature. J'ai songé que si je parvenais à saisir et à canaliser cette puissante loi naturelle, je pourrais faire naître l'ordre dans l'anarchie du Bois et gouverner le pays comme il doit l'être depuis toujours.

– Je ne suis pas tout à fait sûr de vous suivre, avoua Curtis.

La Gouvernante éclata de rire.

– En temps voulu, dit-elle. En temps voulu, tout te sera expliqué. (Elle le regarda encore en le fixant de ses yeux étincelant et perçant.) J'ai besoin de personnes comme toi à mes côtés, Curtis. Puis-je compter sur toi ?

– Oui, j'imagine, répondit-il, la gorge serrée.

Le sourire d'Alexandra se teinta de mélancolie. Son regard s'attarda sur le visage de Curtis.

– Un garçon comme toi, dit-elle calmement, comme si elle se parlait à elle-même. Est-ce une pure coïncidence, la ressemblance ?

– Pardon ? demanda Curtis, plus confus que jamais.

La Gouvernante papillonna des paupières et plissa le front.

– Mais nous perdons du temps ! Allons au front !

Elle planta alors les talons dans les flancs de sa monture, qui s'élança dans le ravin pour grimper le versant d'en face. Curtis s'agrippa de nouveau à la taille d'Alexandra et serra les dents comme le cheval filait entre les arbres.

Ils caracolaient depuis près d'une heure lorsqu'ils arrivèrent dans une petite clairière au sommet d'une colline. Un groupe de coyotes soldats s'était rassemblé et y avait établi un campement sous la forme de tentes réunies en cercle. À l'approche d'Alexandra et de Curtis, l'un des militaires courut vers le cheval, dont il saisit les rênes pour permettre à la Gouvernante de descendre. Sans l'aide de personne, Curtis passa une jambe par-dessus la croupe de l'étalon et glissa gauchement en manquant dégringoler à terre.

– La bataillon est en place, madame, annonça un soldat en les saluant tous les deux. Il attend vos instructions.

– Aucun signe des bandits ? s'enquit la Gouvernante douairière en nouant autour de sa taille une ceinture qu'on lui avait tendue et à laquelle était fixée une épée longue et fine dans son fourreau.

Le soldat lui remit aussi un fusil vétuste. Elle l'épaula et vérifia la charge du canon et le viseur.

– Si, madame, répondit-il. Ils sont en train de se regrouper sur la crête d'en face.

La Gouvernante abaissa l'arme et sourit.

– Allons montrer à ces voyous qui commande à Wildwood.

Debout près de la monture, Curtis était encore secoué par la chevauchée. Il s'arracha à sa torpeur en remarquant l'un des coyotes soldats qui était resté au garde-à-vous devant lui, le saluant.

– Repos ! lui lança Curtis, qui avait entendu l'expression dans un nombre incalculable de films de guerre.

Satisfait, le soldat s'éloigna et Curtis, soudain euphorique, se mit à sourire aux anges en répétant « Repos ! Repos ! » à qui mieux mieux.

– Curtis ! aboya la Gouvernante, debout au milieu d’une troupe de soldats. Reste auprès de moi !
La main sur le pommeau de son épée, Curtis rejoignit Alexandra au petit trot.



La pièce se révéla sobre et sans fioritures. Unique chambre du dernier étage de la tour Nord de la Résidence, elle formait un demi-cercle. Quelques gravures encadrées décoraient les murs ternes et tapissés de papier teint. Sur l’une d’elle, un voilier gréé en carré, dont on apercevait la quille, contournait un gigantesque rocher dans la tempête. Une autre gravure représentait une scène bucolique avec une clairière, au centre de laquelle trônait un arbre noueux qui éclipsait le reste par son gigantisme. Une rangée de silhouettes entourait la base de l’arbre, et leurs têtes atteignaient à peine ses racines à nu. Prue examina quelques instants ces images en admirant le travail du trait, puis une vague de fatigue l’envahit et elle s’approcha du lit pour s’y laisser choir. Les ressorts du matelas gémirent et elle s’empara de l’unique oreiller, dans lequel elle enfouit son visage, en respirant son odeur musquée. Jusque-là, Prue n’avait pas réalisé à quel point elle était épuisée. Avant qu’elle n’ait le temps d’y songer, elle sentit qu’elle s’endormait profondément.

Prue s’éveilla en entendant ce qu’elle prit d’abord pour une sorte de grosse bourrasque, comme celle qui précède un orage d’été. Puis elle comprit bientôt que le bruit n’était autre que le bruissement d’une multitude d’ailes d’oiseaux.

– Les corneilles ! s’écria-t-elle, encore à moitié endormie.

Elle bondit hors du lit et courut à la fenêtre pour y découvrir le plus grand rassemblement de volatiles divers et variés qu’elle ait jamais vu tournoyer et virevolter dans le ciel. Une tumultueuse nuée d’oiseaux de toutes sortes, passereaux et geais, aigles et martinets, chacun se disputant l’espace avec l’autre pour voler à son aise. Parmi leurs cris et leurs ricanements, Prue perçut les mots : « Faites place ! » et « Il arrive ! », si bien qu’elle se dévissa le cou pour comprendre la raison d’une telle agitation. En contrebas de la tour, elle constata que la fièvre régnait tout autant sur le perron de la Résidence, où le personnel au complet allait et venait, comme en proie à la panique. En relevant la tête, elle vit une procession s’approcher dans l’allée sinueuse qui traversait la pelouse luxuriante du domaine. Le cortège se déplaçait cependant à tire-d’aile, avec une myriade de pinsons encerclant une silhouette centrale : le plus imposant et le plus majestueux des hiboux grands-ducs qui se soient jamais offerts à sa vue.

À mesure que la procession s’approchait de la Résidence, les portes-fenêtres de l’entrée s’ouvrirent à toute volée et Prue reconnut le Gouverneur-régent et son assistant Roger, qui sortaient accueillir les visiteurs. Le hibou, dont la corpulence avoisinait celle du Gouverneur, parvint sur le perron, et les pinsons se dispersèrent dans les arbres, corniches et autres avant-toits de la demeure. Le Gouverneur-régent s’inclina profondément. Le hibou, tacheté de marron, de blanc et de gris, se posa sur le dallage et hocha la tête, ses deux grands yeux jaunes étincelant dans son plumage. Roger s’inclina légèrement et, en signe de bienvenue, invita le grand hibou à entrer. Le petite groupe s’avança et disparut dans la Résidence.

– Waouh ! s’extasia Prue. Il est superbe !

– Le Prince Hibou, prononça une voix féminine dans son dos. Incroyable, pas vrai ?

Prue sursauta. En se retournant, elle découvrit une bonne qui était entrée dans la chambre pendant qu’elle-même se trouvait à la fenêtre, et la jeune fille s’affairait à disposer des serviettes de bain et un peignoir au pied du lit. Elle accusait dans les dix-neuf ans, et était vêtue d’une longue robe et d’un

tablier à l'ancienne.



– Oh ! fit Prue. Je ne vous avais pas entendue.

– Ne vous inquiétez pas, répliqua la servante. Je n'en ai que pour une seconde.

Prue se tourna vers la fenêtre et observa le va-et-vient des créatures devant la porte.



– C'était une entrée spectaculaire, reprit-elle enfin. Celle des oiseaux, je veux dire.

– Pour sûr, approuva la bonne. C'est la première fois que je vois ça, ma foi. Le hibou qui vient à la Résidence. D'habitude, c'est toujours un sous-fifre quelconque qui s'pointe pour traiter des affaires de la Principauté. J'me demande bien si le Prince Hibou a jamais mis les pieds à South Wood avant. Ou plutôt « mis les griffes », non ? s'esclaffa-t-elle dans un haussement d'épaules. Dites voir... C'est pas que je veuille vous tirer les vers du nez, mais... z'êtes la fille de l'Extérieur, pas vrai ? Celle dont tout l'monde cause.

– Ouais. Ça doit être moi, j'imagine.

– Ben moi, c'est Penny. Je vis dans le Quartier des Ouvriers. Depuis ma chambre, je vois les toits de vos bâtiments. Je me suis toujours demandé comment c'était, l'Extérieur.

– C'est assez différent d'ici, dit Prue. Alors, personne de chez vous n'est jamais allé là-bas ?

– Pas que je sache, répondit Penny. C'est bien trop dangereux. (Elle s'approcha de la tête de lit et replia le haut de l'édredon.) Comment vous êtes venue ici ?

– À pied, tout simplement. Mais je crois que j'étais pas censée pouvoir passer. Une histoire de frontière, c'est ça ?

– Pour sûr. C'est un truc qu'ils appellent la Lisière. Ça nous protège de l'Extérieur. On peut uniquement la franchir si on est d'ici, voyez. (Penny s'interrompt et réfléchit.) Mais vous n'êtes pas d'ici pourtant...

– Certainement pas, admit Prue.

Les deux filles se turent, chacune méditant sur ce paradoxe.

– J'ai entendu dire qu'aviez perdu votre frère ? finit par demander Penny.

Prue acquiesça.

– J'suis vraiment désolée. J'ai moi aussi deux frères chez moi et ça m'arrive de les détester, mais j'me demande bien c'que je ferais si jamais ils disparaissaient. (Craignant soudain d'avoir dépassé les bornes, Penny regagna la sortie avec sa sacoche de produits de nettoyage.) Sinon, si j'peux faire quoi que ce soit pour vous, mam'zelle ?

– Non, tout va bien, répondit Prue en souriant. Je suppose que vous ne savez pas s’ils reviendront bientôt me voir ? S’ils ont des nouvelles à m’apporter, je veux dire.

Penny lui sourit d’un air compatissant.

– Navrée, ma belle. J’sais rien de c’qui se passe entre eux. J’m contente de faire le ménage, pardi.

Prue hocha la tête et regarda la jeune fille sortir dans le couloir, puis refermer la porte derrière elle. Prue s’approcha alors d’un miroir posé sur une coiffeuse d’aspect ancien. Elle tenta vaguement de se recoiffer et contempla son reflet. Elle avait l’air fatigué, avec des poches sous les yeux et les cheveux en bataille, après son petit somme.

Debout devant cette glace, elle laissa le temps s’écouler lentement, tandis qu’elle songeait à ses parents, qui devaient être anéantis, à présent que Mac et elle étaient absents depuis deux jours. Nul doute qu’ils avaient dû prévenir la police, et qu’une équipe de recherche devait passer au peigne fin les parcs et les rues de St. Johns, ainsi que le centre-ville de Portland. Elle se demanda à quel moment la police finirait par abandonner en portant Mac et Prue sur la liste des personnes disparues. Leurs photos apparaîtraient ensuite au dos des briques de lait et sur des avis de recherche, dans la salle d’attente du commissariat. Peut-être qu’au fil du temps, des experts se serviraient d’anciens clichés de Mac et Prue pour les modifier numériquement à l’aide de logiciels spéciaux, comme elle l’avait vu faire à la télé, en reproduisant bizarrement les effets du vieillissement sur le visage d’une jeune fille et d’un tout petit garçon au sourire édenté. Elle poussa un profond soupir et s’éloigna du miroir pour gagner la salle de bains, en attrapant au passage une serviette éponge. Peut-être qu’un bain chaud lui ferait le plus grand bien, après tout...



CHAPITRE 10

Les bandits entrent en scène – Un message inquiétant

– Tous en ligne ! Restez en formation ! aboyait la Gouvernante douairière en faisant les cents pas derrière une longue rangée de coyotes soldats, installés au bord d'un vaste et profond ravin abritant le lit d'un cours d'eau à sec. Curtis luttait pour la suivre. Les versants du vallon descendaient en pente douce à mesure qu'on s'éloignait de la ligne de faîte, ce qui permettait à plusieurs rangées distinctes de soldats de s'installer. La première se constituait de fusiliers armés de mousquets et accroupis dans les touffes de cheveux de Vénus¹ qui recouvraient la déclivité. Juste derrière eux s'alignait une longue rangée d'archers, prêts à tirer, avec à leurs pieds l'empennage tout hérissé de leurs flèches. Une troisième rangée, plus large, rassemblait les grognards, qui montraient déjà les dents à la perspective de la bataille qui les attendait et échangeaient des jappements entre eux, tout en grattant le sol avec leurs pattes arrière.

– Faites place aux canons ! hurla un soldat.

Curtis se retourna et découvrit une dizaine de canons que l'on poussait le long de la côte surplombant la clairière où le bivouac s'était installé. Chaque canon était manœuvré avec peine par quatre soldats, le terrain accidenté de la forêt ne facilitant guère le déplacement des lourdes roues en bois. Lorsqu'ils rejoignirent enfin l'arrière-garde d'infanterie, les coyotes s'écartèrent de sorte à placer un canon tous les quatre ou cinq mètres environ, à l'endroit le plus élevé de la corniche. Les soldats les ayant poussés s'effondrèrent lorsqu'ils atteignirent leur but, mais leurs chefs de corps eurent tôt fait de les houspiller pour qu'ils se mettent en formation.

Pendant qu'Alexandra, de son côté, reprochait à un sergent le désordre qui régnait dans sa colonne, Curtis se glissa dans les rangs (en lançant « Repos ! » à chaque soldat qui se tournait pour le saluer) jusqu'à ce qu'il parvienne en première ligne. Une fois derrière les archers, il tenta d'apercevoir par-dessus leurs épaules ce fameux ennemi qui justifiait un tel déploiement de force.

Mais l'autre versant du ravin se révélait désert.

Curtis regarda ici et là, parmi l'interminable rangée de coyotes qui occupait la colline, en interrogeant les regards d'acier des soldats qui fixaient la ligne de crête opposée, et se demanda ce qu'ils pouvaient bien voir qui lui échappait. Il contempla de nouveau l'autre versant et plissa les yeux. Toujours rien. Hormis les troncs de tsugas² et de chênes qui émergeaient d'un parterre de mousse, de fougères et de gaulthéries.

– On se bat contre qui, au juste ? glissa-t-il à l'oreille de l'archer le plus proche.

– Les bandits... euh... monsieur, répondit le soldat.

Curtis acquiesça d'un air entendu.

– OK, murmura-t-il, alors qu'il ne voyait toujours rien.

Quelques instants s'écoulèrent.

– Mais ils sont où ? reprit Curtis.

– Qui ça ? Les bandits ? fit l'archer, visiblement gêné par le fait qu'un officier lui parle de cette manière.

– Ouais, acquiesça Curtis.

– Ils se cachent dans les arbres, par là-bas, monsieur, expliqua le soldat en désignant la butte d'en face.

– Ah, d'accord, dit Curtis, toujours aussi perdu. J'ai pigé. Merci. Repos !

Tout en bredouillant des excuses, il revint vers l'arrière-garde et trouva la Gouvernante, qui s'adressait à une poignée d'officiers. En le voyant, elle se tourna et lui sourit.

– Curtis, tu arrives à point nommé, dit-elle. Nous allons passer à l'attaque. Je pensais te poster sur l'une de ces hautes branches, de sorte que tu puisses bénéficier d'une meilleure vue sur la bataille. Ça te plairait ?

Tout en lorgnant les branches menaçantes, Curtis hocha la tête.

– Ouais. Peut-être que ce serait mieux.

Un petit groupe de soldats aida Curtis à se jucher sur les premières ramures d'un cèdre fort accommodant, puis il grimpa sur les branches plus épaisses qui se déployaient à mi-hauteur du tronc noueux de l'arbre séculaire. Il en choisit une bien vigoureuse et glissa tout du long jusqu'à l'endroit où elle se séparait en deux, puis il put s'allonger sur la fourche afin d'avoir une vue plongeante sur la gorge. Ce poste d'observation lui permettait de scruter la multitude de coyotes déployés sur la corniche. Toutefois, il n'apercevait toujours rien sur le versant d'en face. Un ordre fusa au-dessous de lui, et Curtis regarda les fusiliers épauler leur mousquet d'un geste synchrone et concentré. Derrière les fusils, les rangs de soldats cessèrent de s'agiter et se tinrent prêts. On cessa d'aboyer des ordres et le silence envahit le ravin, si ce n'était le murmure du vent qui bruissait dans les hautes branches. Malgré lui, Curtis retint son souffle et guetta le moindre mouvement sur le versant opposé.

Tout à coup, les arbres s'animèrent.



Prue sortit vivement de son bain après avoir cru entendre quelqu'un frapper à la porte. Espérant qu'il s'agissait d'un des assistants du Gouverneur venu lui apporter de bonnes nouvelles, elle enfila le peignoir et se précipita vers la porte, qu'elle entrouvrit en scrutant le palier... avant de constater, la mort dans l'âme, qu'il n'y avait personne.

– Ohé ? cria-t-elle au hasard.

Son regard se posa sur la silhouette d'un gros chien, un mastiff en tenue militaire de cérémonie,

debout contre le mur, à l'autre bout du couloir. Il la gratifia d'un regard furtif, avant de reposer les yeux sur ses pattes. Puis il porta une cigarette à ses babines. La flamme d'une allumette éclaira soudain son faciès au poil lisse. Il tira une longue bouffée puis regarda Prue à nouveau, en lui adressant un signe de tête.

– Oh... bonjour, dit-elle.

Le mastiff resta muet. Prue plissa les yeux et discerna une sorte de bandeau sur l'épaule de sa veste, où le sigle BREDS s'inscrivait en lettres capitales.

– Excusez-moi, reprit-elle. Vous travaillez ici ?

Le chien ne répondit pas.

– Je suppose que vous ne savez rien au sujet de mon frère, si ? C'est le Gouverneur qui vous envoie ?

Toujours pas de réponse. Le chien haussa les épaules et détourna le regard.

Drôlement mal élevé, songea Prue. Elle allait lui demander ce qu'il fabriquait là, quand un grand homme en costume surgit au coin du palier et salua le chien. Ils échangèrent une poignée de patte-main et se mirent à parler à voix basse.

Il attendait quelqu'un, voilà tout, se dit Prue, découragée.

Elle ferma la porte et regagna la salle de bains, où elle entreprit de sécher ses cheveux dans une serviette éponge. Une chanson entendue à la radio s'insinua dans sa tête et elle se mit à la fredonner, en hasardant une version approximative du refrain. Tout en se frottant machinalement le cou et la nuque avec la serviette, elle se promena dans la chambre, où la lumière avait décliné avec la venue du soir.

Une petite heure venait de s'écouler quand un vacarme soudain l'attira à la fenêtre. Elle y parvint à temps pour voir la multitude de pinsons aperçus plus tôt surgir des coins et recoins de la Résidence pour se mettre à voleter au-dessus de l'entrée. Au bout de quelques instants, les portes s'ouvrirent et le majestueux Prince Hibou sortit, accompagné de Roger, l'assistant du Gouverneur. Prue observa, fascinée, l'imposant rapace se tourner et saluer son compagnon d'un hochement de tête, salut que lui rendit Roger avant de regagner la Résidence. Seul dans la cour, le hibou hésita avant de prendre son envol ; il scruta l'horizon et parut savourer l'air ambiant un petit moment puis, tout à coup, tourna sa tête cornue en direction de la fenêtre de Prue !

Stupéfaite, elle recula d'un bond de la vitre. Les yeux jaune vif du rapace continuaient de la fixer, tandis qu'elle-même soutenait son regard. Finalement, après ce qui parut durer des siècles, il retourna la tête, s'accroupit et déploya ses immenses ailes diaprées. D'un mouvement magistral, il prit son envol, tournoya à deux reprises au-dessus de l'allée comme une sorte de ptérodactyle, avant de rejoindre la forêt à tire-d'aile, suivi par la nuée de pinsons, semblables à des parasites télévisuels dans la brumaille du ciel.

Prue secoua la tête, encore sous le choc de ce qu'elle venait de vivre. Le hibou l'avait-il vraiment regardée ? Impossible, décida-t-elle. Pourquoi un prince hibou s'intéresserait-il à une adolescente ? Sans doute un pur hasard, une illusion, rien de plus.

Quelque chose attira alors son œil sur le rebord de la fenêtre, de l'autre côté du carreau. Il s'agissait d'une petite enveloppe blanche, portant l'inscription Mlle Prue McKeel calligraphiée avec soin. Elle s'empessa de soulever la vitre et s'empara de la missive. Un coup d'œil alentour : les oiseaux avaient disparu. Prue déchira le sceau sur l'enveloppe, avant d'en sortir une feuille couleur ivoire qui, une fois dépliée, lui révéla un court message rédigé sur le papier à en-tête gaufré de la Résidence. Elle le lut :

Chère Mademoiselle McKeel,

Il est d'une importance capitale que nous nous rencontrions ce soir. Veuillez, je vous prie, me rejoindre à mes appartements de White Stone House, au 86 de la rue Thurmond. Assurez-vous de ne pas être suivie.

Vous risquez de courir un grave danger.

Bien à vous,

Prince Hibou.

Prue relut le mot dans un silence abasourdi. Elle erra dans la chambre, tournant et retournant la lettre dans ses mains, tandis que la peur l'oppressait petit à petit. Elle lut de nouveau le message, à voix basse, cette fois, et en répétant à plusieurs reprises la dernière phrase, avant de replier la lettre pour n'en faire qu'un tout petit carré.

Puis elle gagna la porte et l'entrouvrit à peine, en jetant un regard dans le couloir. Le mastiff en tenue bleue n'avait pas quitté son poste au bout du palier. Toute son attention se concentrait sur ses pattes avant ; il nettoyait ses griffes à l'aide d'une petite lime. En le voyant tourner sa grosse tête aux lourdes bajoues vers elle, Prue referma doucement la porte et battit en retraite dans la chambre.

Affolée, elle s'approcha du lit où était posé son jean et glissa le message dans la poche. Comme il faisait de plus en plus sombre, elle alluma la petite lampe de chevet. Puis elle s'assit sur le lit et sentit son cœur marteler sa poitrine comme s'il allait exploser.



À une certaine époque, Curtis admettait être un vrai fan d'Animal Planet. Il ne se lassait jamais de ses émissions. Dès l'âge de deux ans, lui avait-on dit, ses parents l'installaient devant la télévision après dîner et il regardait, fasciné, tout ce que la chaîne câblée proposait sur les animaux, quelles que soient les espèces, leur habitat ou la région du globe. Son obsession finit par se dissiper (pour être remplacée par d'autres : Robin des Bois, l'Égypte antique, Flash Gordon... la liste était longue), mais il se rappelait toujours les premières images ayant aiguisé son imagination. L'une d'elles n'était autre que la scène, présente dans tout documentaire, où l'on découvrait des créatures passées maîtres dans l'art du camouflage, grâce à l'évolution de leur espèce. Quand la caméra s'attardait sur une prairie paisible et déserte, le spectateur ne comprenait pas pourquoi le cameraman gâchait sa précieuse pellicule pour montrer une steppe dépourvue d'animaux... Et, tout à coup, un lion, un serpent ou une panthère surgissait des buissons et le spectateur s'en voulait alors de n'avoir pas su le détecter.

Ce fut l'idée qui traversa l'esprit de Curtis en voyant la forêt prendre vie sur le versant d'en face.

Tout commença de manière à peine perceptible, quand le léger balancement des frondes de fougères et des branches basses prit une tournure plus hardie et plus menaçante, et Curtis crut entrevoir un éclat métallique sous un petit tas de ramures mortes. Puis il eut l'impression que les broussailles avaient soudain des membres qui poussaient et se mettaient à remuer, en s'arrachant à la terre. Des corps humains ne tardèrent pas à se détacher de l'arrière-plan et Curtis retint son souffle en voyant des silhouettes surgir de la verdure, leur visage sombre sauvagement barbouillé de peintures marron et verte. Sous les yeux de Curtis, d'autres individus rejoignirent petit à petit les premiers jusqu'à ce que la corniche opposée se mette à grouiller de gens en haillons, dont les armes se

révélaient aussi étranges que disparates : fusils, couteaux, massues et autres arcs. La foule de loqueteux continuait de croître, et Curtis l'estima à plus de deux cents personnes... au moins autant de gens que lors d'une rencontre sportive au gymnase de son collège. Ils se déplaçaient sans faire de bruit, hormis les cliquetis des fusils qu'ils chargeaient et le grincement des flèches prêtes à fuser.

Au-dessous de lui, la Gouvernante réapparut à cheval. Elle avança bravement sa monture jusqu'à la ligne de front, sortit son épée et la brandit en direction de l'armée naissante de l'autre côté du ravin.



– Bandits ! s'écria-t-elle. Je vous laisse une dernière chance pour déposer vos armes et concéder votre défaite. Ceux qui se rendront seront traités avec équité et mansuétude. Les autres devront affronter la mort !

Sur la butte verdoyante, l'étalon fit un pas de côté et poussa un léger hennissement. Aucune réaction sur le versant opposé. Une brise troubla la quiétude des branchages alentour. La lumière de l'après-midi traversait les bois à l'oblique et étirait des ombres menaçantes.

– Fort bien ! reprit Alexandra. Vous avez choisi votre destin. Commandant, préparez vos...

Elle fut interrompue par le passage éclair d'une flèche, qui manqua lui frôler la joue avant de se loger dans un arbre voisin en éclatant son écorce. Le cheval se cabra et la Gouvernante batailla pour le calmer, tout en fustigeant du regard ses adversaires.

Un homme sortit de la troupe massée le long de la crête d'en face. Il arborait une épaisse barbe rousse et les vestiges manifestes d'un habit d'officier, dont l'étoffe rouge et les galons étaient souillés par la terre et la cendre. Des traces de peinture épaisses comme des doigts balafrèrent les joues de son visage hâlé. Sa main gantée tenait un arc taillé dans du bois d'if noueux, dont la corde nerveuse tremblait encore après le tir. Une couronne de lierre et de gaulthérie s'entremêlait à ses cheveux roux bouclés en désordre, tandis que son front portait un tatouage symbolique évoquant quelque motif aborigène.

– Cette contrée n'est pas à prendre ! beugla l'homme. Tu régneras sur Wildwood quand nous serons morts et enterrés !

En réponse à sa provocation, l'armée de bandits qui l'entourait l'acclama bruyamment.

– Tu ne crois pas si bien dire ! s'esclaffa la Gouvernante, qui parvenait enfin à maîtriser sa monture. Même si j'ignore toujours quelles autorités t'ont couronné roi, Brendan !

Le dénommé Brendan maugréa dans sa barbe, avant de riposter :

– Nous ne suivons aucune loi, n'acceptons aucune gouvernance. Ils m'appellent le Roi des Bandits, mais j'ai autant le droit de porter ce titre que quiconque ici présent qui suit le code et les principes des bandits, fût-ce un animal, un volatile, ou un homme.

– Vous n'êtes que des pillards ! hurla Alexandra avec fureur. Des voleurs et des brigands de bas étage ! Le Roi des Mendiants, voilà la défroque qui te sied à merveille !

– Boucle-la, sorcière !

La Gouvernante rit de plus belle puis, tout en faisant claquer sa langue, elle éperonna les flancs de son destrier pour l'éloigner du ravin. En passant devant le commandant, elle se tourna vers lui et ordonna d'un ton catégorique :

– Écrasez-les.

– Bien, madame, dit l'officier, sourire aux lèvres.

Debout sur la ligne de front, il leva son sabre et s'écria :

– Fusiliers ! En joue !

Les soldats épaulèrent leurs armes.

– FEU !

Un concert de détonations suivit, tandis qu'une fumée âcre engloutissait le ravin.

À travers le nuage gris qui s'évanouissait, Curtis vit plusieurs bandits basculer dans le vallon, leurs corps inertes culbutant parmi les fougères, pendant que d'autres brigands se hâtaient de les remplacer à leur poste. L'espace d'une demi-seconde de stupéfaction qui, pour Curtis, parut interminable, le silence envahit la forêt... Puis des hurlements farouches fusèrent en masse sur le versant d'en face et les bandits donnèrent l'assaut ; ils dévalèrent le ravin en brandissant sauvagement leurs épées, matraques et autres coutelas au-dessus de leur tête. Derrière eux, une rangée d'archers grossièrement alignés tira une salve de flèches sur les troupes coyotes. Et Curtis observa, bouche bée, les fusiliers se faire décimer un à un et dégringoler par dizaines, une flèche plantée dans leur poitrine.

Avant que les forces terrestres des bandits ne puissent atteindre l'autre versant du ravin, les archers coyotes, sur ordre de leur chef, prirent la place des fusiliers, arcs bandés et flèches encochées.

– Archers ! aboya le commandant, debout parmi eux. TIREZ !

Une autre salve de flèches s'envola cette fois dans la direction opposée et les corps des malheureux brigands se trouvant dans leur trajectoire jonchèrent bientôt le fond du ravin. Les bandits archers qui rencochaient une flèche permirent à quelques fusiliers de leur camp de s'avancer pour tirer sur la formation coyote ; de nombreux coups atteignirent leur cible, et davantage de cadavres coyotes rejoignirent ceux des brigands au creux du ravin enfumé. Curtis contemplait le nombre croissant de morts et de blessés, alors que la bataille débutait à peine.

– Fantassins ! brailla le commandant. EN MARCHE !

Les grognards postés à l'arrière-garde franchirent juste à temps les lignes d'archers et de fusiliers pour affronter les bandits qui grimpaient tant bien que mal la pente du ravin. Les deux troupes se télescopèrent dans un effroyable vacarme : fracas métallique des sabres, hurlements sauvages, cris de fureur et bruits d'os broyés. Curtis grimaça en sentant son estomac se soulever. Tout le romanesque, qu'il associait aux champs de bataille décrits dans les romans historiques auxquels il avait récemment pris goût, commençait à se ternir. La réalité se révélait bien plus atroce.

Les deux troupes belligérantes se réduisirent bientôt à un enchevêtrement de corps, de poils et de chair, de métal et de bois, tandis que leurs artilleries respectives tiraient, salve après salve, flèches et balles sur la ligne de façade adverse. Mais si nombre de bandits basculaient au fond du ravin, d'autres surgissaient de la forêt pour les remplacer. À tel point qu'on crut, l'espace d'un instant, que leurs effectifs dépassaient cruellement ceux des coyotes.

Ce fut alors que les canons entrèrent en piste.

Avec quatre coyotes pour déplacer chacun d'eux, on les poussa entre les lignes restantes d'archers et de fusiliers pour les placer en haut de la corniche. Un coyote se posta auprès du canon et donna les

ordres aux trois autres qui, à tour de rôle, glissèrent poudre et boulet dans le fût avec une efficacité méthodique. Une fois les canons chargés, les chefs levèrent leur sabre et, au signal du commandant, beuglèrent : « FEU ! » Une série de coups de tonnerre ébranla ensuite la forêt.

Les boulets laminèrent la première ligne des bandits, dont les corps jaillirent dans toutes les directions. Ici et là, la terre explosait sous l'impact, et même les troncs d'arbres les plus massifs se virent pulvérisés comme de simples cure-dents. De gigantesques conifères, qui semblaient dater de la nuit des temps, se retrouvèrent ainsi abattus, écrasant au passage leurs voisins sous les débris de lourds branchages volant de tous côtés. Au creux de la gorge, nombre de combattants malchanceux périrent broyés sous la chute intempestive de ces monstres.

Les oreilles de Curtis bourdonnaient encore du bruit des canons, quand il vit les bandits se regrouper sur la colline. La fusillade les avait momentanément désarmés, mais leur nombre grossissait à nouveau, à mesure que d'autres combattants accouraient des bois. Leur ligne d'archers s'appêtait déjà à tirer. Pensant profiter des premiers succès de son artillerie, le commandant s'empressa d'ordonner de nouveaux tirs. Curtis observa attentivement les mouvements des coyotes, fasciné par leur rapidité d'action.

Le commandant n'avait pas sitôt aboyé son ordre qu'une flèche fusa par-dessus le ravin et se planta tout droit dans le cou du coyote chargé d'allumer la mèche. Il tomba raide mort, et l'allumette à combustion lente glissa de sa patte pour dégringoler dans un tas de feuilles mortes au pied de l'arbre où Curtis était perché. Les autres artilleurs furent soudain assaillis par une vague de brigands parvenus au sommet de la butte, si bien que les coyotes, empêtrés dans le combat, se virent contraints d'abandonner leur poste.

L'allumette incandescente se consuma dans la végétation sèche et le feu commença à prendre au pied de l'arbre de Curtis. Il tressaillit en voyant les flammèches lécher les racines.

– Waouh, marmonna-t-il. Zut ! Zut et re-zut !

Il quitta sur-le-champ son perchoir et glissa le long du tronc d'arbre, l'écorce rêche éraflant au passage son uniforme aux genoux et aux coudes. Une fois à terre, il saisit l'allumette et entreprit d'éteindre le feu en sautant à pieds joints sur les racines de l'arbre.

– Zut ! Zut et re-zut ! répéta-t-il.

Les feuilles mortes s'effritèrent bientôt sous ses semelles et le feu s'éteignit. Curtis tenait toujours l'allumette, dont l'extrémité rougeoyait encore. Il resta planté là, paralysé par le tohu-bohu ambiant, puis se tourna vers le canon abandonné, les artilleurs étant encore aux prises avec les bandits ennemis.

Tant qu'à faire... lui souffla une petite voix dans sa tête.

Curtis courut alors vers le canon et tendit l'allumette vers la mèche. L'instant d'après, le boulet partit et Curtis se retrouva propulsé en arrière dans un nuage de fumée et une pluie d'étincelles, alors que le silence envahissait les alentours, hormis un sifflement lointain et strident.

– Waouh, souffla-t-il, alors qu'il n'entendait plus rien.



D'aussi loin qu'elle se souvienne, Prue n'avait jamais été aussi impatiente de voir le soleil se coucher. Assise à la fenêtre, elle regardait le disque lumineux disparaître au loin, derrière les Monts Cascades, jusqu'à ce que la nuit enveloppe la forêt. Avec le déclin du jour, l'activité de la Résidence parut s'apaiser, de même que les allées et venues qu'elle avait observées tout l'après-midi sur le

perron. Dans le couloir, les bruits de pas avaient cessé et la bâtisse paraissait déjà somnoler. Prue se dit que c'était le moment ou jamais de saisir sa chance.

Elle se faufila en douceur dans la salle de bains, puis ouvrit à fond le robinet du lavabo. L'eau éclaboussa le carrelage blanc qui recouvrait le sol. Elle regagna ensuite la chambre et posa la main sur la poignée de la porte. Prue prit une profonde inspiration et tourna la poignée. **C'est parti...** songea-t-elle.

La porte s'entrouvrit en grinçant sur le long palier. Quelques lumières au plafond éclairaient un tapis persan décoratif qui partait de sa chambre. Comme elle s'y attendait, le mastiff montait toujours la garde à l'autre bout du palier, mollement appuyé contre le mur. Il leva brièvement la tête. Des volutes de fumée s'échappaient de la cigarette qu'il tenait dans sa patte.

– S'il vous plaît ! cria Prue. S'il vous plaît, monsieur ?

Visiblement surpris, le chien tourna la tête. Lorsqu'il comprit qu'elle s'adressait à lui, il grommela d'un air embarrassé et se redressa.

– Oui, mademoiselle ?

– Je me demandais si... J'ai besoin d'aide, en fait, dit Prue en jouant du mieux qu'elle put la jeune fille en détresse. Je n'arrive pas à fermer le robinet du lavabo de la salle de bains. Je pense qu'il est cassé. J'ai peur de provoquer un dégât des eaux.

Le chien marqua un temps d'arrêt, en se demandant à l'évidence s'il était correct de lui venir en aide. Il se trémoussa dans son uniforme, qui moulait son imposant corps velu.

– S'il vous plaît ? répéta Prue.

Le mastiff souffla légèrement, puis s'éloigna du mur. Il écrasa sa cigarette sur le plancher.

– J'suis pas plombier, vous savez, ronchonna-t-il de sa grosse voix bourrue, lorsqu'il parvint à hauteur de Prue. Mais j'vais voir ce que j'peux faire.

Elle eut le temps de distinguer nettement l'insigne sur son épaule ; sous le sigle BREDS apparaissait l'image lugubre d'une lame, apparemment entourée de fil de fer barbelé.

Prue le fit entrer et le suivit jusqu'à la salle de bains. Il ouvrit la porte et s'approcha du lavabo. Elle se tint en retrait. Il tendit la main et tourna vivement le robinet, qui cessa aussitôt de couler. Avant que le chien n'ait le temps d'exprimer le moindre étonnement, Prue faisait claquer la porte derrière lui.

– Hé ! s'écria-t-il, sa voix étouffée par le panneau.

D'un vif mouvement de poignet, Prue tourna l'anneau ouvragé de la clé qui dépassait de la serrure et entendit le clic du verrou s'engageant dans le chambranle de la porte.

– HÉ ! répéta le chien à présent en colère, qui se mit à manœuvrer fébrilement la poignée. Laissez-moi sortir !

– Désolée ! répliqua Prue, sincèrement gênée d'avoir piégé le mastiff. Je suis super désolée. Mais je suis sûre que quelqu'un va venir vous aider. J'ai laissé un sachet de fruits secs dans la baignoire, si vous avez une petite faim. Faut que je file ! Encore désolée !

Elle se sauva de la chambre, et les aboiements rageurs du mastiff s'estompèrent dans son sillage, à mesure qu'elle s'avavançait d'un bon pas dans le couloir. Tout en marchant, elle invoqua la reine des détectives.

– Miss Marple, murmura-t-elle, c'est pas le moment de me laisser tomber !

Au bout du palier, il y avait une porte. Elle l'ouvrit et se retrouva dans un autre long corridor désert. Prue se glissa prudemment sur le tapis de sol, s'arrêta au premier grincement des lattes du parquet, puis reprit son chemin sur la pointe des pieds.

Cette aile de la Résidence semblait particulièrement inoccupée, si bien que, plus elle avançait,

moins Prue craignait de se faire prendre... Jusqu'à ce qu'une porte s'ouvre brusquement sur un jeune homme à lunettes qui sortit sur le palier, une serviette et un pardessus à la main.

– Bonsoir Phil, dit-il à quelqu'un dans la pièce qu'il quittait.

– 'soir, répondit la personne restée à l'intérieur.

Prue se figea. Ne voyant aucun recoin où se cacher, elle n'avait d'autre choix que de rester clouée sur place, en priant pour que l'inconnu ne se tourne pas et ne la voie pas. À son grand soulagement, il semblait si pressé de s'en aller qu'il traversa simplement le couloir et disparut à l'angle du mur. Toujours immobile, Prue jeta un regard dans la pièce, dont la porte restait à présent ouverte. Un autre homme était assis à un bureau, plongé dans son travail. Une lampe d'architecte verte éclairait les papiers disposés devant lui. De temps à autre, il trempait une plume dans un encrier.

Prue traversa à toute vitesse la flaque de lumière dans l'embrasure de la porte et retint son souffle jusqu'à ce qu'elle l'ait dépassée. Comme personne ne lui cria d'arrêter, elle pressa le pas.

Le tapis s'interrompait devant une grande porte en bois. Prue l'entrebâilla et jeta un œil. De l'autre côté, un autre palier débouchait sur l'escalier qui descendait dans le hall d'entrée, étrangement vide de toute la frénésie qu'elle avait connue dans l'après-midi. La porte à deux battants de l'aile Est était fermée, et une créature en tenue kaki – a priori un labrador – ronflait bruyamment dans un fauteuil placé à l'extérieur.

Prue ouvrit la porte et se faufila sur le palier. Une fois dans l'escalier, elle se mit à descendre avec précaution en comptant chaque marche jusqu'au rez-de-chaussée. Parvenue en bas, Prue traversa le dallage en marbre bicolore, tantôt en marchant, tantôt en trotinant, et elle avait presque atteint la porte d'entrée quand, tout à coup, une voix d'homme vibrante et chargée de reproche retentit dans le hall.

– Vous faites quoi, au juste ?

Prue stoppa net... à quelques pas de la liberté.

– Combien de fois vous ai-je dit que le Gouverneur prenait du lait avec sa tisane à la camomille ?

Prue se tourna en direction des éclats de voix et aperçut, dans l'entrebâillement d'une porte, une espèce de majordome en train de houspiller une jeune fille qui, sous la lumière tremblotante de la petite pièce, n'était autre que la femme de chambre, Penny. L'homme portait un plateau contenant une tasse et une théière.

– Désolée, monsieur, répondit Penny, confuse. Ça ne se reproduira plus.

Elle leva le regard et aperçut aussitôt Prue, immobilisée sur place, dans le grand hall. Ses yeux s'écarrillèrent. Ainsi que ceux de Prue. Elles se dévisagèrent un instant, avant que le majordome ne reprenne la parole.

– Eh bien, j'espère que vous ne commettrez plus cette erreur. Sinon, vous repartirez illico dans l'arrière-cuisine... et vous pourrez vous estimer heureuse !

Penny se tourna de nouveau vers l'individu.

– Oui, monsieur, dit-elle. Compris, monsieur. Donnez-moi le plateau, je vais ajouter du lait et apporter tout ça au Gouverneur.

Le majordome grogna son approbation et lui tendit le plateau, avant de quitter la petite pièce par une porte à l'arrière, en tournant toujours le dos à Prue. Lorsqu'il eut disparu, Penny regarda de nouveau Prue d'un air interloqué.

– Qu'est-ce que vous fabriquez ? chuchota-t-elle.

Prue comprit qu'elle n'avait pas d'autre choix que de dire la vérité.

– Il faut que je voie Prince Hibou, murmura-t-elle. Il m'a envoyé un message disant que je devais le rencontrer. Ce soir ! (Elle se dandinait sur place, un peu honteuse.) Oh ! Et puis, j'ai plus ou moins

enfermé quelqu'un dans ma salle de bains... Un chien qui me surveillait, je crois. Du coup, ça risque de m'attirer des ennuis...

– Vous avez fait quoi ? souffla Penny, atterrée.

– Je... je l'ai enfermé à clé dans ma salle de bains. Mais ça va, j'ai laissé un sachet de fruits secs dans la baignoire, au cas où il aurait faim.

Penny resta un petit moment sans voix. Puis elle reprit en chuchotant, affolée :

– Alors, ne passez pas par là ! Il y a des gardes tous les cinq mètres, dans le parc !

Prue lorgna les portes-fenêtres devant elle, sidérée de ne pas avoir envisagé ce problème.

– Ah ! d'accord...

Penny leva les yeux au ciel.

– Vous comptiez faire quoi, les enfermer aussi dans votre salle de bains ? Venez plutôt par ici.

Prue la rejoignit dans la pièce, qui paraissait être une sorte de zone de transit pour les domestiques. Penny posa le plateau sur un meuble, puis ouvrit la petite porte que le majordome avait franchie. Elle passa la tête dans l'embrasure et, quand elle fut assurée que la voie était libre, fit signe à Prue de la suivre.

La bonne entraîna alors Prue dans un étroit dédale de corridors, que des becs de gaz à la lumière vacillante éclairaient ici et là. À certains endroits, ces coursives communiquaient avec d'autres couloirs, lesquels servaient parfois d'office ou de garde-manger, dont les étagères contenaient des sacs de farine et des rangées de légumes étranges en bocaux. Prue perdit ses repères après la cinquième intersection et se mit à suivre Penny à l'aveuglette, acquiesçant en silence chaque fois que la domestique chuchotait « Par ici » ou « Suivez-moi ». Elles arrivèrent enfin à une porte d'aspect très ancien, et Penny l'ouvrit sur une volée de marches en pierre usée qui descendaient dans le noir. La servante prit deux bougies dans une boîte posée par terre et, après les avoir allumées à l'aide d'un bec de gaz voisin, en tendit une à Prue.



– C'est quoi, là-dessous ? murmura Prue.

– Les tunnels, expliqua Penny. Ils mènent partout. On peut les emprunter pour aller en ville.

– Et la tisane ? Le Gouverneur vous attend, non ?

Penny esquissa un sourire en coin.

– Ce vieil insomniaque ? Il attendra.

– Merci, souffla Prue. De m'aider. Je ne sais pas quoi dire...

– Écoutez. J'pourrais m'attirer de gros ennuis pour ce que j'ai fait, mais j crois fermement qu'on doit toujours faire ce qu'on doit faire. Alors, si l'prince héritier veut vous voir, faut y aller. Dieu sait qu'vous serez mieux lotie là-bas, plutôt que d'prendre racine dans cette chambre, dit Penny en dévisageant Prue. Dès que j'vous ai vue, j'ai eu de la peine pour vous. à la simple idée d'perdre un d'mes frères... (Elle soupira et tendit la bougie, qui éclaira les marches. Un léger courant d'air frais

s'insinua par la porte ouverte, chargé d'une odeur de moisi et de pierre humide.) Allez-y !

Prue posa le pied sur les marches lisses, patinées par les mille et une semelles qui les avaient foulées au fil du temps. La froide humidité de l'escalier vous glaçait les os, et Prue frissonna en le descendant. Penny ferma la porte derrière elle et lui emboîta le pas. Les bougies dans leur main projetaient des ombres mouvantes sur les murs de brique, et les flammes vacillaient dans l'atmosphère confinée.

Au pied des marches, un seul couloir s'engageait dans deux directions où il faisait noir comme dans un four. L'humidité suintait sur les parois du tunnel, de même que l'eau gouttait par endroits sous la voûte. Une terre battue cendreuse recouvrait le sol, et Prue sentait le froid s'infiltrer dans ses chaussures.

La structure du tunnel changea à mesure qu'elles avançaient : la brique rouge et le mortier cédèrent la place à la pierre grossièrement taillée et au granit. Quelquefois, la galerie semblait creusée à même la roche. Le plafond s'élevait davantage et prenait l'apparence d'une caverne ; ailleurs, elles durent s'accroupir en rampant. Au bout d'un interminable moment, elles parvinrent à un embranchement et Penny dirigea sa bougie vers un nouveau couloir.

– Je ne peux pas aller plus loin, annonça-t-elle. J'ai une tisane à servir. Suivez cette galerie et vous trouverez une échelle... Grimpez et vous referez surface. Ensuite, à vous de vous débrouiller.

– Merci beaucoup, dit Prue. Je me demande ce que j'aurais fait sans vous.

– De rien, répondit Penny. Je sais que vous allez le retrouver, votre frère.

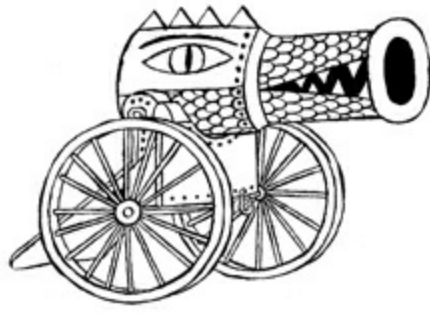
Sourire aux lèvres, elle tourna les talons et rebroussa chemin, la lumière de sa chandelle s'évanouissant dans l'obscurité du tunnel.

Prue s'engagea dans cette nouvelle galerie et ne tarda pas à découvrir l'échelle décrite par Penny. Ses barreaux étaient fendus et usés, de même qu'ils se courbaient sous le poids de Prue, tandis qu'elle grimpait doucement. L'échelle la conduisit le long d'une gaine s'achevant sur ce qui ressemblait à une plaque d'égout. Arc-boutée aux barreaux, elle la souleva et la fit glisser sur le côté. Une bouffée d'air frais l'accueillit par surprise et elle prit une profonde inspiration. Puis elle redressa prudemment la tête dans l'ouverture et regarda alentour.

Prue était de retour dans la forêt.

[1.](#) Type de fougère.

[2.](#) Conifères décoratifs, appelés pruches au Canada.



CHAPITRE 11

Un soldat se distingue – Un entretien avec un hibou

Curtis se redressa sur les coudes et inspecta les dégâts qu'il avait causés. Les coyotes soldats qui, un peu plus tôt, se trouvaient au cœur des hostilités, restaient pétrifiés de surprise, leurs adversaires s'étant volatilisés comme par enchantement. La trajectoire du boulet de canon avait ouvert une voie bien nette dans les broussailles et traversé le ravin béant jusqu'au versant d'en face. Plusieurs bandits gisaient, étendus et inertes, dans son sillage. Curtis papillonna des paupières.

Avant qu'une nouvelle vague de brigands ne surgisse au sommet de la butte, les coyotes soldats brandirent leurs épées, le temps d'une brève acclamation, et se lancèrent à nouveau dans le combat. Curtis perçut un vague bruit de sabots derrière lui.

– Curtis ! s'écria la Gouvernante. Viens avec moi !

Il se tourna et vit Alexandra au-dessus de lui, la main tendue. Il lui agrippa l'avant-bras et se redressa en grimpant sur la croupe de la monture. Son audition revenait à peine.

– Z'avez vu ça ? hurla-t-il pour couvrir le vacarme de la bataille qui faisait rage.

Il se sentait rayonner de fierté, tout en étant le premier stupéfait de ses actes.

– Oui ! répondit la Gouvernante. Très beau travail, Curtis ! Nous allons faire de toi un véritable guerrier !

Une main tenant son sabre, l'autre les rênes, elle lança le cheval au galop et ils zigzaguerent aisément entre les arbres. Alexandra était une cavalière chevronnée, et gare aux bandits osant la menacer de leur épée ou de leur fusil quand elle chevauchait ! Ils étaient à coup sûr réduits en miettes.

– On va où ? demanda Curtis, le nez blotti dans la fourrure de l'étole de la Gouvernante.

– Tu verras bien ! lui cria-t-elle.

Ils parvinrent à l'autre bout de la corniche, où la gorge était la plus profonde et les versants tombaient à pic comme les parois d'un canyon. La crête n'était plus qu'un enchevêtrement de bandits et de coyotes s'affrontant sans merci dans un fracas métallique de baïonnettes et d'épées. Alexandra sauta à terre et, d'un coup de sabre, régla son compte au brigand qui se jetait sur elle, puis courut vers le bord du ravin. Curtis faillit s'étouffer de stupeur et lui emboîta le pas. Lorsqu'il l'eut rejointe, la Gouvernante désigna le creux du précipice, où un groupe de bandits poussait péniblement un obusier géant.

– Si cet engin va plus loin, notre bataillon sera à la merci de ces sauvages, dit-elle.

Comparé à cet imposant obusier, les canons des coyotes passaient pour des lance-fusées de feu d'artifice. Le diamètre de sa gueule atteignait facilement le mètre cinquante, et le canon se révélait assez long pour que deux hommes puissent s'y allonger bout à bout. L'engin était décoré d'un dragon malfaisant, et la gueule imitait les crocs acérés du monstre. Un seul tir et la butte serait rasée, présuma Curtis.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? s'enquit-il.

– Leur tirer dessus, répondit Alexandra.

À ces mots, elle lui flanqua un fusil dans les mains, avant de porter le sien à l'épaule en visant les artilleurs en contrebas.

Curtis blêmit et son estomac se noua. Tout à l'heure, il avait certes tiré au canon, mais un peu au hasard, de manière anonyme. Il n'était pas certain de pouvoir réellement tirer au fusil sur quelqu'un. Il resta là comme paralysé, l'arme dans ses bras.

Entre-temps, la Gouvernante avait tiré plusieurs coups dans le groupe entourant le canon géant, et abattu deux bandits, aussitôt remplacés par les renforts qui accouraient dans la gorge. Elle frappa la crosse du fusil à terre et lâcha un juron avant de recharger son arme.

En quête d'une autre stratégie, Curtis scruta la ligne de faîte. Son regard se posa sur quelque chose, et il sentit sa gorge se serrer.

– Attendez ! cria-t-il à Alexandra en laissant tomber son fusil.

Il se précipita vers une arête rocheuse et moussue qui surplombait le ravin, où un cèdre massif avait chuté, son écorce rugueuse envahie de lierre et de fougères. Il gisait dans les broussailles, en équilibre périlleux sur le bord du précipice, sa partie centrale en porte-à-faux sur un autre arbre renversé. Curtis évalua la distance et la hauteur du surplomb, tandis que son regard ne cessait d'aller des bandits à l'arbre mort, et vice versa. Satisfait, il repassa par-dessus l'arbre et se jeta à terre, en levant les pieds pour prendre appui sur l'écorce du tronc. Tout en ahanant sous l'effort, il se mit à pousser au maximum. Le tronc commença à dévier de son axe et la terre s'effrita au-dessous, avant que Curtis n'ait épuisé toute son énergie et que l'arbre reprenne sa position initiale. Curtis prit une profonde inspiration, grogna encore plus fort et se remit à pousser. Le tronc se souleva davantage, cette fois, mais pas assez pour se détacher.

– Alexandra ! Venez m'aider !

La Gouvernante, qui avait tiré sur les bandits massés en contrebas, mais sans obtenir des résultats appréciables, se tourna vers lui et, devinant son plan, courut le rejoindre. Elle le rejoignit à terre et se mit elle aussi à pousser le tronc d'arbre avec ses pieds chaussés de mocassins.

– Un... deux... trois ! compta Curtis.

Et tous deux poussèrent comme des fous. Le tronc émit un gémissement atroce avant de s'arracher aux broussailles, pour basculer dans le ravin dans un craquement assourdissant. Alexandra et Curtis se redressèrent à temps pour voir le géant rouler sur lui-même et dévaler l'à-pic en gagnant de la vitesse. Une poignée de bandits, ceux restés aux aguets, eurent le temps de s'écarter avant que l'arbre n'entre en collision avec l'obusier, dans une éruption d'éclats de bois et d'écorce. L'engin tomba de son attelage et se renversa, tandis que le cèdre s'arrêtait enfin, sur la gueule du canon. Les bandits artilleurs, le peu qui restait, s'enfuirent du ravin et disparurent dans les broussailles.

Curtis se mit à sauter sur place.

– J'en... j'en re... reviens pas ! balbutia-t-il. ÇA ALORS ! J'ai pas rêvé, au moins ?

Alexandra le regarda, sourire aux lèvres.

Le son inimitable d'un souffle de conque les détourna de leur exaltation, tandis que les bandits battaient en retraite et remontaient avec peine l'autre versant du ravin pour regagner les bois. Les

coyotes soldats survivants les pourchassèrent brièvement et rattrapèrent quelques traînards, avant de lever les pattes en poussant des hurras. Le ravin leur appartenait désormais.



Prue se hissa hors de la bouche d'égout, puis s'assit au bord et scruta les environs ; la voûte de feuillages la dominait, menaçante, et les rares étoiles visibles en ce début de soirée scintillaient à travers les branches. Elle se retrouvait au cœur d'une petite clairière, entourée d'entrelacs d'arbres touffus.

Elle eut à peine le temps de s'interroger sur la présence d'une plaque d'égout (frappée de l'inscription : PROPRIÉTÉ DE SOUTH WOOD, SERVICE DES EAUX) dans ce coin perdu, lorsqu'elle entendit un étrange cliquetis de bois dans son dos. Elle se tourna et découvrit un pousse-pousse jaune vif qui roulait dans sa direction. Il était tracté par un blaireau.

– Bonsoir, dit l'animal en s'arrêtant devant elle.

– Salut.

Le blaireau battit des paupières et regarda la bouche d'égout.

– Vous venez d'en sortir ? demanda-t-il, perplexe.

Prue lorgna la cavité.

– Ben oui.

– Oh, reprit le blaireau. (Puis il ajouta, comme s'il se rappelait soudain son métier.) Je vous dépose quelque part ?

– Oui, ça m'arrangerait, en effet, répondit-elle en sortant de sa poche le message du hibou. Je dois me rendre rue Thurmond, au numéro 86. C'est loin ?

– Naaan, pas du tout. Juste en haut de la route. (Il désigna le pousse-pousse de la tête.) Grimpez, je vais vous y déposer.

– Je n'ai pas d'argent, dit Prue.

Le conducteur prit le temps de réfléchir, puis répondit :

– Ne vous inquiétez pas. C'est ma dernière course de la journée. Et c'est sur le chemin de ma maison.

Prue le remercia et s'installa sur le siège capitonné du pousse-pousse. La peinture jaune vif de l'attelage était accentuée par des motifs rouges et des babioles de passementerie qui pendillaient du toit. Tandis que le blaireau lui lançait : « Ça risque de secouer un peu ! », le pousse-pousse s'ébranla et ils caracolèrent bientôt à bonne allure sur le sol accidenté de la forêt. Après quelques virages, le pousse-pousse se mit à suivre un chemin très fréquenté, et de petites masures commencèrent à apparaître ici et là dans le bois. Au bout d'un moment, la terre battue céda la place aux rues pavées, où d'imposantes maisons de ville éclipsaient la forêt, avec leurs fenêtres à meneaux qui réfléchissaient la lumière des candélabres sur la chaussée.

– On est dans un quartier chic, observa le conducteur avec ironie. Votre ami doit avoir une belle situation.

La rue commença à grimper et le blaireau baissa la tête, très concentré, tandis que le pousse-pousse gravissait la butte. Une fois au sommet, l'attelage s'arrêta devant la plus somptueuse demeure du voisinage : une colossale bâtisse de pierre couleur albâtre sur trois niveaux, avec un couple de chérubins à trompettes sculpté dans l'encadrement de la baie vitrée du rez-de-chaussée. Les rideaux tirés baignaient dans une douce lumière et le numéro 86 s'inscrivait sur une plaque, au-dessus de la

porte d'entrée.

– Vous y êtes, annonça le blaireau en haletant. Quatre-vingt six, rue Thurmond.

Prue descendit du pousse-pousse.

– Merci beaucoup, dit-elle.

Le blaireau la salua d'un hochement de tête et s'en alla.

Elle gravit ensuite les marches en marbre du perron et prit le temps d'admirer le heurtoir : une tête d'aigle en cuivre avec un gros anneau doré dans le bec. Pétrie d'appréhension, Prue le souleva, puis le laissa retomber contre la porte en chêne. Ce qui produisit un **bang** retentissant. Elle attendit. Pas de réponse. Elle frappa de nouveau et personne ne vint lui ouvrir. Prue recula et leva les yeux sur la plaque ; c'était bel et bien le numéro 86. Au bout de plusieurs coups de heurtoir, elle commença à s'inquiéter.

Soudain, la porte s'entrouvrit en grinçant de quelques centimètres et s'arrêta net. Prue s'apprêtait à s'avancer quand on la lui claqua au nez... pour l'entrebâiller à peine un peu plus qu'au début. Intriguée, elle passa la tête dans l'embrasure et cria :

– Ohé ?

Un battement d'ailes affolé l'accueillit, tandis qu'elle apercevait deux moineaux s'escrimant sans succès à tourner la poignée.

– Désolé ! désolé ! dit l'un d'eux, ses griffes butant contre le cuivre rutilant.

– Oh ! Laissez-moi vous aider !

Elle poussa la porte avec soin et s'engagea dans le vestibule.

– Merci ! reprit le moineau en voletant devant Prue. Nous n'avons guère l'habitude de ces dispositifs pour bipèdes.

– Vous devez être la jeune Étrangère, mademoiselle McKeel, dit l'autre moineau. Le Prince vous attend.

Après lui avoir retiré son caban sans effort, les oiseaux allèrent l'accrocher à tire-d'aile sur une patère, puis ils l'entraînèrent dans un petit couloir menant à un vaste salon.

À l'autre bout de la pièce, un feu brûlait dans l'âtre, sous un manteau de cheminée richement orné, et sa lumière projetait des ombres tournoyantes sur le plafond élevé. La plupart des meubles étaient recouverts de toile blanche, hormis les deux bergères à haut dossier faisant face à la cheminée. Sur les étagères de la bibliothèque adossée aux murs de bas en haut, des milliers d'ouvrages donnaient l'illusion d'une tapisserie multicolore. Au-dessus du foyer, le drap recouvrant un portrait encadré avait légèrement glissé sur le côté et dévoilait la silhouette d'un geai bleu vêtu d'une tenue austère. Prue était frappée par l'ambiance à la fois douillette et mélancolique de l'endroit.

– Bonsoir, dit une voix flétrie derrière le dossier d'un des fauteuils. J'espère que vous avez voyagé sans encombres. Asseyez-vous, je vous prie.

Une aile géante surgit de derrière la bergère, et ses innombrables plumes marron et blanc se déployèrent pour désigner le siège d'en face.

Prue murmura « merci » et traversa la pièce pour le rejoindre. Elle fut accueillie par la chaleur du feu, dont elle sentit son jean s'imprégner une fois assise, et devisagea Prince Hibou.

Il se révélait encore plus impressionnant de près, avec ses plumes en forme de cornes, qui se



déployaient depuis les aigrettes de sa tête, et son corps brun tacheté qui remplissait facilement le fauteuil. Il arborait un gilet de velours fin, tandis qu'un bonnet à pompon était juché sur sa crête, entre les deux toupets duveteux. Ses serres noueuses reposaient sur un repose-pieds, et ses yeux jaunes perçants restaient plantés dans ceux de Prue.

– Veuillez excuser l'état de la pièce, reprit-il. Nous n'avons guère trouvé le temps de nous installer. Des affaires plus pressantes nécessitent notre attention. Mais je devrais vous offrir une boisson. Vous mourez sans doute de soif après votre trajet. Thé ou café ?

– Du thé, répondit Prue, qui se remettait à peine de ses émotions. Ou une tisane. Si vous en avez. Menthe poivrée ou autre.

– Un thé à la menthe ! s'écria le hibou en tournant la tête.

Derrière eux, un battement d'ailes soudain laissa supposer que l'ordre était bien reçu. Le hibou revint à son invitée, ses yeux en boutons de bottine transperçant ceux de Prue.

– Une jeune fille. De l'Extérieur. C'est tout à fait fascinant ! J'ai cru comprendre que... vous étiez simplement entrée dans la forêt à pied ?

– Oui, monsieur.

– J'ai survolé maintes fois votre ville du Monde Extérieur, mais je ne saurais affirmer que j'aie eu la moindre envie de m'y poser. Avez-vous du plaisir à nicher là-bas ? Est-ce confortable ? s'enquit le Prince Hibou.

– Oui, j'imagine. J'y suis née et mes parents y habitent, alors je n'ai pas vraiment le choix. C'est plutôt joli... (Elle réfléchit, avant de poursuivre.) La plupart des gens – et des animaux – que j'ai rencontrés ici étaient très étonnés de me voir. Mais vous, ça n'a pas trop l'air de vous perturber.

– Oh ! Prue, si vous vivez aussi longtemps que moi, vous verrez moult choses étranges et merveilleuses. Et plus vous en verrez, moins vous serez, comme vous dites, **perturbée**.

Le hibou leva l'une de ses ailes chatoyantes et la gratta doucement par-dessous avec son bec, avant de la replier.

Prue profita de cette brève interruption pour hasarder la question qui lui brûlait les lèvres depuis son arrivée.

– Monsieur le Prince, vous savez ce que les corneilles ont fait de mon frère ?

– Hélas non, et vous m'en voyez fort attristé, soupira le hibou. S'il est vrai, comme vous dites, que les corneilles sont responsables de l'enlèvement de votre frère, je détiens alors autant d'autorité pour retrouver et poursuivre ses kidnappeurs que s'il s'agissait de salamandres.

Prue était pour le moins déroutée.

– Voyez-vous, poursuivit le Prince héritier, les corneilles – comme les corbeaux et toute la sous-espèce, d'ailleurs – se sont enfuies de la Principauté voilà quelques mois. Elles ont toujours causé des ennuis, avec une tendance marquée pour l'espièglerie et les petits larcins, de même qu'elles se leurrent, semble-t-il, en se persuadant qu'elles sont supérieures à leurs frères aviaires. Elles ont donc fondé un courant séparatiste. Naturellement, nous n'avons eu de cesse de combattre leurs idées au fil des années, mais cela ne les a pas empêchées de quitter en masse notre Principauté par un bel après-midi de juillet. Et je dois vous avouer avec regret que n'avons guère entendu parler d'elles depuis lors.

Un battement d'ailes derrière le fauteuil annonça à Prue que son thé était prêt, aussi accepta-t-elle volontiers la tasse et la soucoupe que les deux moineaux serviteurs lui présentèrent. Ils apportèrent un plateau qu'ils placèrent délicatement sur un guéridon, près de sa bergère, puis l'un des oiseaux souleva la théière et versa le liquide sombre dans la tasse tendue par Prue.



Tout en le remerciant, elle tourna la cuiller et fit fondre un morceau de sucre dans le breuvage, découragée à l'idée qu'une nouvelle piste disparaisse en fumée.

Décelant son abattement, le Prince Hibou reprit la parole.

– Mais cela ne signifie pas pour autant que nous ne nous soucions pas de savoir où elles se cachent. Et je dirais même que leurs facéties commencent sérieusement à nous agacer. Ces derniers mois, voyez-vous, les communautés isolées du nord – à la frontière de Wildwood – ont été menacées à de nombreuses occasions par des bandes nomades que nos citoyens oiseaux décrivent comme étant des « coyotes soldats ». Figurez-vous que ces canailles, qui sont les créatures les plus notoirement désorganisées de la forêt, ont réussi à se rassembler bon an mal an pour former une force militaire cohérente. Si je ne me préoccupais pas autant du bien-être de mes sujets, je serais le premier à considérer pareils échos comme totalement invraisemblables. Mais je les ai entendus de vive voix, Prue, et j'ai vu les familles tourmentées, leur nid détruit, leur maison dans les arbres abattue, leurs provisions saccagées. On ne peut ignorer de tels actes.

« Eh bien, nos émissaires ont lancé moult requêtes auprès de la Résidence afin d'obtenir la permission de défendre nos sujets et la sécurité de notre frontière, en ripostant contre ces meutes de coyotes... mais nous nous sommes toujours retrouvés face à un mur. J'ai moi-même demandé la suspension des amendements à la Convention de Wildwood qui nous interdisent toute action militaire au sein de la forêt, jusqu'à ce que nos frontières soient de nouveau en sécurité. Et voilà que j'apprends que des corneilles, ingrates et intruses, ont enlevé un enfant de l'Extérieur pour le déposer quelque part au cœur même de Wildwood, un acte à l'évidence illégal qui jette un immense discrédit sur toute la population aviaire. Je suis aussi irrité et déçu que vous par cette situation, Prue. Comme la Résidence ne reconnaît pas le statut séparatiste des corneilles, autant dire qu'elle peut aussi bien refuser d'examiner notre dossier. (Il s'interrompt, en quête des mots adéquats.) Voilà des années que la Résidence cherche des moyens de restreindre les libertés des Aviaires. Et je crains que tout ceci n'apporte encore de l'eau à son moulin.

– Pourquoi ? demanda Prue.

Le hibou haussa les ailes.

– Méfiance. Intolérance. Crainte. Ils détestent nos manières.

Prue n'en croyait pas ses oreilles. Les oiseaux qu'elle avait rencontrés jusqu'alors dans ce pays étrange paraissaient fort chaleureux et conciliants.

Le Prince Hibou déploya ses ailes et, en quelques battements rapides, gagna le tas de bois près de la cheminée, dont le feu faiblissait. Il saisit une nouvelle bûche dans ses serres, puis la lança sur les braises, et le feu repartit de plus belle. Il se réinstalla dans son fauteuil, rajusta son bonnet, et reprit :

– L’époque est révolue où l’on pouvait considérer la Résidence comme un lieu de conseils avisés et de gouvernance impartiale. Désormais, ce n’est plus qu’un repaire de politiciens opportunistes et de despotes en puissance, chacun cherchant à tout prix à grappiller ne fût-ce qu’une once de pouvoir. Voilà toute la situation absurde que le coup d’État aura laissée dans son sillage.

– Le coup d’État ? répéta Prue, qui n’avait cessé de remuer son thé, fascinée par le récit du hibou.

Elle se ressaisit et posa la cuiller sur la soucoupe dans un léger tintement. Le Prince héritier hochait gravement la tête.

– Tout ceci nécessite quelques explications. Je parle du coup d’État au cours duquel la Gouvernante douairière, veuve du défunt Gouverneur-régent, Grigor Svik, fut renversée et exilée à Wildwood.

– Grigor Svik... le père de Lars ? demanda Prue.

– L’oncle, précisa le Prince héritier. Quel dirigeant ! Un homme affable, chaleureux. Aussi compréhensif qu’on puisse l’espérer envers les autres espèces. Lui et moi étions de grands amis. Quand nous avons pris nos fonctions respectives, nous étions d’accord sur la souveraineté de la Principauté aviaire et la contrée de North Wood, lesquelles existaient depuis des siècles, mais n’avaient jamais été reconnues par leurs voisins. Nous avons accordé la libre circulation, en toute sécurité, pour chacun des sujets de ces deux nations. Et, le plus important, nous avons rédigé la Convention de Wildwood – ce même traité que je tente maintenant d’annuler –, lequel stipulait que la vaste contrée naturelle de Wildwood resterait un territoire libre et sauvage, en la mettant à l’abri des barons de l’industrie qui s’emploieraient à l’abîmer pour satisfaire à leurs propres desseins. La mort de Grigor m’a grandement... éprouvé, avoua le Prince héritier en baissant la tête.

Prue gigota, mal à l’aise, dans son fauteuil.

– C’est arrivé comment ? demanda-t-elle d’une voix douce.

Le hibou se ressaisit et contempla les flammes dans la cheminée.

– Le chagrin, je présume. Sa femme, Alexandra, et lui avaient un fils, leur seul enfant. Il s’appelait Alexei. Ils l’adoraient. Depuis sa plus tendre enfance, on l’avait façonné pour qu’il prenne la succession de son père... Ce fut donc un drame pour le pays comme pour la famille lorsqu’il fit une chute de cheval, peu après son quinzième anniversaire. Une chute à laquelle il n’a pas survécu. Naturellement, Grigor et Alexandra étaient anéantis. Après des obsèques dans l’intimité, Grigor a rejoint son lit dans la Résidence et ne l’a jamais quitté.

« Alexandra a vécu ces deux incommensurables tragédies aussi bien qu’on puisse l’espérer, et elle a assumé la succession en prenant le titre de Gouvernante douairière... Mais le chagrin la rongait de l’intérieur et elle s’est repliée sur elle-même, en devenant distante envers tous ceux qui la connaissaient le mieux. Elle s’est isolée dans la Résidence en s’entourant de gens fort étranges : voyants, bohémiens et adeptes de la magie noire. Ses assistants ne pouvaient l’en empêcher. Un beau jour, elle a convoqué les deux fabricants de jouets les plus réputés de South Wood et, derrière les murs de la Résidence, leur a ordonné de créer une réplique mécanique de son cher fils, Alexei. Dans une mansarde isolée, les deux artisans ont besogné comme des forçats pendant des mois, jusqu’à ce qu’ils présentent le fruit de leur travail à la Gouvernante, lequel se révélait une remarquable reproduction du jeune futur gouverneur désormais défunt. Mais ce n’était qu’un jouet. On devait le remonter régulièrement et il ne faisait que se déplacer, tout raide, dans un concert de cliquetis métalliques et de vrombissements.

– Ça donne la chair de poule ! lâcha Prue. Je veux dire... comment elle pouvait penser que cet automate remplacerait son fils ?

Le Prince Hibou acquiesça brièvement, avant d’ajouter :

– Elle avait une autre idée en tête. En se servant de la sorcellerie apprise auprès de sa cour d’adeptes de la magie noire, elle a posé toutes les dents d’Alexei – récupérées sur son cadavre – dans la bouche de l’automate. Elle a ensuite lancé un puissant sortilège sur les rouages et fait revivre l’âme défunte d’Alexei dans cet enfant mécanique.

Prue resta bouche bée. Le feu crépitait dans l’âtre. Sur le manteau de cheminée, une pendule sonna l’heure.



De toute sa vie, Curtis n’avait jamais autant exulté. La forêt environnante prenait un éclat surnaturel, et l’air avait un parfum d’ambrosie, tandis qu’il était porté en triomphe par une multitude de coyotes qui l’acclamaient, leurs cris de joie se mêlant parfois pour scander en chœur son prénom : « CURTIS ! CURTIS ! CURTIS ! » Ce cortège tumultueux traversait les bois, éclairé par les torches grésillantes des soldats.

Leur victoire s’avérait décisive, leurs pertes minimales. La bataille de l’après-midi se soldait par un succès fracassant, et Curtis devenait le héros du jour. Alexandra trotta à cheval le long de la procession et souriait avec fierté.

Lorsqu’ils parvinrent au terrier, la grande salle étincelait sous la multitude de braseros et le fumet d’un fortifiant ragoût s’échappait de l’entrée. Une fanfare bigarrée entama une mélodie cocasse et tapageuse, tandis que le cortège faisait cinq fois le tour du trône de la Gouvernante, avant de déposer Curtis dans un incroyable tintamarre sur la mousse de l’estrade. Il n’eut pas le temps de soulever la moindre objection qu’on lui flanquait déjà dans la main une chope remplie à ras bord de vin de mûres.

Le commandant ramena le calme en aboyant vivement.

– Écoutez bien, misérables ! beugla-t-il quand la clameur commença à s’apaiser. Espèces de corniauds infects ! (Il agrippa un soldat proche de lui et, de sa main libre, celle qui ne tenait pas une chope de vin, lui fit une violente prise de tête.) Je n’ai jamais connu des chiens galeux aussi fétides et putrides de toute mon existence. (Silence de mort dans la salle, nul ne sachant à quoi s’attendre de la part du chef. Toutefois, il sourit à belles dents.) Mais on leur a flanqué une satanée **pâtée** aujourd’hui !

Les hurrahs explosèrent dans la salle et le commandant planta un baiser baveux sur le front du soldat qu’il tenait prisonnier, avant de le relâcher. Puis, titubant vers un autre coyote sur lequel il s’appuya, il se redressa et redevint sérieux.

– Notre victoire va retentir jusqu’aux confins de la forêt. Bientôt, chaque animal parlera de notre action. Notre présence ne sera plus ignorée. Et quand nous entrerons dans South Wood, ces chochottes pâlichonnes n’auront d’autre choix que de déposer leurs armes, et les salons dorés de la Résidence Pittock vibreront de nos festivités.

Il fut interrompu par Alexandra, qui s’était faufilée parmi les soldats victorieux pour s’installer sur le trône.

– Ce qu’il restera de la Résidence, du moins, observa-t-elle avec froideur.

Sentant qu’il avait outrepassé ses droits, le commandant s’inclina profondément, puis leva sa chope.

– Quand nous en aurons fini avec South Wood, plus aucun mur ne tiendra debout...

– Certes, madame, admit le commandant.

L'ambiance de la salle s'était considérablement rafraîchie.

– Mais ce soir, nous fêtons notre victoire ! s'écria la Gouvernante en se levant du trône. Et nous portons un toast en l'honneur de Curtis, démolisseur de mortier, vainqueur des bandits, exterminateur d'arbres !

Elle s'était tournée vers lui et brandissait sa coupe en bois. Il rougit et leva sa chope en retour. La salle accompagna solennellement son geste et un océan de chopes grossièrement façonnées le saluèrent en chœur.

– En avant la musique ! lança Alexandra en scrutant la foule.

Une trompette entama alors une nouvelle chanson à boire. Les soldats l'acclamèrent et reprirent leurs libations. Souriant jusqu'aux oreilles, Curtis se mit à battre la mesure en frappant le genou de sa culotte bleu marine.

– Ils voudront jamais me croire au collège ! brailla-t-il pour couvrir le tumulte ambiant. Jamais de la vie !

– Peut-être que tu ne devrais pas y retourner, répondit Alexandra, dont le regard se promenait sur les coyotes en liesse.

– Quoi ? Vous voulez que je sèche ? Mes parents ne... (Il devint tout blême.) Oh... reprit-il, songeur. Vous voulez dire...

– Oui, Curtis, dit-elle. Reste avec nous. Rejoins notre lutte. Laisse derrière toi ta vie d'humain banale et sans attrait. Rallie la brigade de Wildwood et savoure notre inéluctable victoire.

– Ben... je sais pas trop. D'abord, je crois que mes parents seraient drôlement secoués. Ils ont déjà réservé ma place pour un camp de vacances cet été, et je pense même qu'ils ont versé des arrhes.

Alexandra roula des yeux et éclata de rire.

– Oh ! je t'adore, Curtis ! Sincèrement. Mais les enjeux sont bien plus grands ici. Il en va du salut de Wildwood. Tu as fait tes preuves aujourd'hui, en nous montrant que dans ce corps chétif bat le cœur d'un véritable guerrier. J'éprouve beaucoup de respect pour les coyotes, enchaîna-t-elle en balayant d'un geste la salle grouillant de soldats. Ils ont pris un risque majeur en se joignant à moi. Mais la compagnie d'humains me manque. Et je n'espère pas réunir un cabinet de conseillers avec ces fripouilles canines... Ils sont bien trop fougueux. (Elle but une petite gorgée de son vin et planta son regard sur Curtis, tandis que sa voix prenait un ton grave.) Je souhaite faire de toi mon commandant en second, Curtis. Que tu sois à mes côtés quand nous marcherons vers le sud. Que tu t'asseyes à proximité de mon trône, lorsque nous le poserons sur les ruines encore fumantes de la Résidence. Et, ensemble, nous pourrons rebâtir ce pays, cette superbe contrée sauvage. (Elle s'interrompit, alors que son regard se noyait lentement dans le lointain.) Nous pourrions régner ensemble, toi et moi.

Curtis restait sans voix. Finalement, tout en posant sa chope, il reprit la parole.

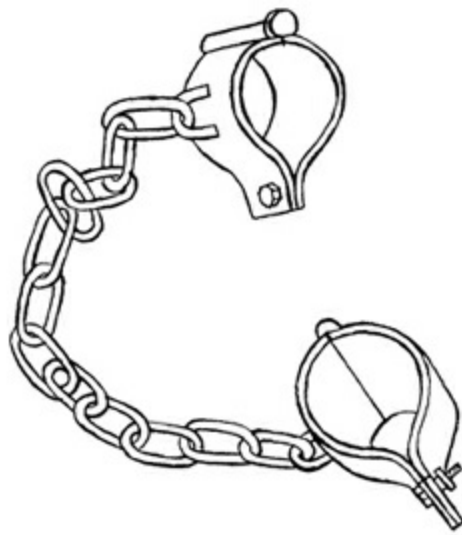
– Waouh, Alexandra ! Je sais pas trop quoi dire, en fait. Faut peut-être que j'y réfléchisse. C'est pas rien de quitter comme ça mes parents, mes sœurs et mon école. Ne le prenez pas mal, je veux dire... C'est génial. Tout le monde est drôlement sympa avec moi, et je dois dire qu'aujourd'hui, j'ai vécu un truc carrément épique. Je pensais pas vraiment avoir ça dans le sang. (Il se trémoussa, un peu gêné.) Laissez-moi juste un peu de temps, c'est tout.

– Prends tout le temps nécessaire, Curtis, dit Alexandra, dont la voix se radoucissait. Rien ne presse.

L'un des coyotes ayant assisté à la mise à feu inopinée du canon par Curtis s'avança d'un pas chancelant vers l'estrade.

– Cuuuurtissss ! M’ssssieur ! M’daaaaame ! bafouilla-t-il en les gratifiant à tour de rôle d’un salut militaire approximatif. J’suis en train d’ra... d’raconter l’his... histoire de vot... votre coup d’canon. Et ces cor... corniauds veu... veulent pas m’croire ! Faut qu’vous veniez m’sou... m’soutenir !

Alexandra sourit et fit un signe de tête à Curtis en articulant silencieusement : **Vas-y...** Hilare, Curtis accepta la patte que lui tendait le coyote pour se lever du tapis de mousse. Bras dessus, bras dessous, ils rejoignirent un groupe de soldats rassemblé autour du tonneau de vin. Alexandra l’observa s’éloigner, tout en grattant d’un air songeur le bois du trône avec son doigt.



CHAPITRE 12

Un hibou mis aux fers – Le dilemme de Curtis

– Vraiment ? s'étonna Prue, éberluée. Ses dents ?

Un moineau voleta par-dessus son fauteuil et, tisonnier dans les griffes, entreprit de remuer les braises de l'âtre.

Le Prince Hibou acquiesça.

– C'est répugnant, ajouta-t-elle.

– Ne sous-estimez jamais le pouvoir du chagrin, Prue.

– Alors, tout à coup, Alexei est revenu à la vie ? Comme ça, en un clin d'œil ?

– Oui, confirma le hibou. On avait caché sa mort au peuple de South Wood, en expliquant qu'il était en convalescence et se rétablissait des blessures contractées lors de son accident. Son retour à la vie publique fut célébré en grande pompe. Alexandra, pour sa part, fit de son mieux pour dissimuler le fait qu'il était un automate, en allant jusqu'à exiler dans le Monde Extérieur les deux artisans l'ayant créé. Alexei lui-même ne savait pas qu'il était mécanique. Quant à la période de sa mort, il pensait simplement être resté inconscient après la chute de cheval. Bien sûr, le décès inexpliqué de son père l'avait plongé dans le désespoir, mais son chagrin a fini par s'estomper, et c'est avec enthousiasme et assurance qu'il lui a succédé au poste de Gouverneur. Jusqu'à ce fameux jour où, alors qu'il s'affairait dans le parc de la Résidence (auquel il vouait une vraie passion), il a ouvert un clapet dans sa poitrine en se cognant par mégarde et les... rouages internes, disons... de son châssis lui sont apparus. Stupéfié par cette découverte, il a demandé des comptes à sa mère, qui lui a tout avoué au sujet de sa mort. Il était horrifié. Il s'est alors retiré dans ses appartements, puis a rouvert le clapet dans sa poitrine pour extraire une pièce indispensable – un petit rouage en cuivre – du mécanisme de son corps, avant de le détruire. La machine s'est grippée et le garçon a cessé de s'animer.

« La Gouvernante était démasquée. Sa comparution devant la haute cour de justice a fait l'objet d'un long procès, où l'on a révélé ses agissements au grand jour. Elle a été condamnée à l'exil pour

usage criminel de magie noire. Le procureur a même laissé entendre qu'elle était responsable de la mort de son mari, Grigor. Tout le monde se disait alors qu'elle ne survivrait pas à son bannissement, que les coyotes la mettraient en pièces ou que les bandits nomades la tueraient. Il s'avère qu'aucun de ces destins n'aura été le sien, conclut le hibou en haussant un sourcil duveteux.

Prue hocha la tête.

Il se tourna de nouveau vers le feu de cheminée et reprit :

– Dans le grand vide politique qui a suivi la déchéance d'Alexandra, Lars Svik, alors jeune débutant aux Affaires administratives, a été soutenu par l'armée pour devenir le successeur légitime du Gouverneur. Bon nombre se sont opposés à lui. Toutefois, plutôt que de courir le risque d'une guerre civile, les progressistes ont abdicqué, si bien que Svik et ses petits camarades ont investi le cabinet du Gouverneur-régent.

Au-dehors, le vent s'était levé et une branche fouetta le carreau d'une des fenêtres de la pièce. Le bruit fit sursauter le Prince Hibou, qui revint à Prue et enchaîna :

– Depuis lors, et voilà quinze ans que cela dure, le climat politique de South Wood ne cesse de se détériorer. On ne supporte plus les dissidents. Tous ceux qui se sont opposés de vive voix à la gouvernance balourde de Lars ont été rétrogradés, emprisonnés ou, dans certains cas, ont tout bonnement disparu. L'irrespect flagrant de la Résidence envers la souveraineté des contrées indépendantes du Bois ne fait pas l'ombre d'un doute. Et son intolérance vis-à-vis d'autrui est manifeste. Ce qui m'amène au motif de mon invitation de ce soir. J'admets volontiers qu'en vieillissant, j'ai tendance à radoter, mais je vous exhorte à écouter attentivement ce que je vais vous dire à présent.

Prue se pencha vers lui, tout ouïe. Le hibou se mit à chuchoter, sa voix prenant des accents de conspirateur.

– Il existe des gens à South Wood susceptibles de vous aider. Des gens dignes de confiance, qui tentent de changer de l'intérieur la primauté du droit. Mais ils forment une minorité. Quant au Gouverneur et à ses assistants, ils sont peu fiables. S'il en va de leur intérêt, Prue, et que vous représentez à leurs yeux un **problème**, ils se débrouilleront pour **se débarrasser de ce problème**. Est-ce bien clair ?

Prue continuait de le regarder, ahurie par l'insistance de sa question.

– **Est-ce bien clair ?** vous ai-je demandé.

– Oui, s'empressa-t-elle de répondre. Tout à fait.

– Et après leur avoir parlé aujourd'hui, enchaîna le hibou, je crains que votre présence ne leur pose un réel **problème**.

Prue repensa au mastiff sentinelle qu'elle avait enfermé dans sa salle de bains.

Le Prince Hibou s'adossa à son siège et contempla les flammes qui tremblaient dans l'âtre, leur lumière se réfléchissant dans ses yeux brillants.

– Je ne puis vous dire à quel point il m'est pénible d'être le témoin de cette situation, de la dégradation lente et certaine de tout ce qui avait été mis en œuvre par Grigor. J'en ai le cœur brisé, je le crains, soupira-t-il en effleurant sa poitrine du bout de son aile. (Il lui décocha un regard oblique en ajoutant :) J'espère ne pas vous avoir trop effrayée, car vous me donnez l'impression d'être une jeune fille fort intelligente. Je ne doute pas un instant que vous aborderez ces problèmes avec courage et sagesse. Il est seulement impératif que vous sachiez à quel genre de personnages vous avez affaire.

– Comment agir ? demanda-t-elle, au bord du désespoir. J'ignore vers qui d'autre me tourner.

Le hibou se tut quelques instants. Le tic-tac de la pendule de cheminée résonna dans la pièce silencieuse.

– Si tout le reste a échoué, commença-t-il, vous pourriez vous adresser aux Mystiques, je suppose.

– Les Mystiques ?

– De North Wood, expliqua le hibou. Ils ont très peu de contacts avec le Sud. Ce sont des gens qui vivent en reclus. Toutefois, ils peuvent juger votre problème avec une certaine perspicacité. Ils sont responsables de la Lisière Sans Issue : le sortilège présent à l'orée du Bois qui nous protège et nous sépare du Monde Extérieur... que vous êtes parvenue à outrepasser en entrant chez nous.

À ces mots, le hibou la gratifia d'un petit sourire en coin.

– Désolée, murmura Prue d'un air penaud.

Il reprit la parole :

– Les Mystiques de North Wood possèdent un lien privilégié avec la forêt. Le grand Arbre du Conseil, dont les racines nous atteignent même jusqu'ici au Sud, consigne chaque pas que l'on effectue dans le Bois. C'est autour de cet arbre que les Mystiques se réunissent, et c'est de là que découle leur pouvoir. C'est risqué, mais si vous n'avez pas d'autre choix, ils posséderont peut-être des indices sur l'endroit où se trouve votre frère. Et votre ami aussi, qui sait ? (Il secoua doucement la tête.) Mais il s'agit d'un long voyage qui n'est pas sans danger. De même que rien ne vous garantit d'être accueillie à bras ouverts : les Mystiques protègent jalousement leur solitude. Néanmoins, même si vous parveniez à les convaincre de vous aider, ils ne disposent pas d'une armée à proprement parler... Il est inconcevable qu'ils aient la capacité ou les effectifs nécessaires pour récupérer de force votre frère ou votre ami. (La poitrine du hibou se souleva comme il poussait un profond soupir.) Vous voilà véritablement dans une impasse, Prue. J'aurais aimé vous prêter davantage assistance.

Tout à coup, de multiples cris rauques et un concert de battements d'ailes bouleversèrent la quiétude de la pièce. Les deux moineaux domestiques contournèrent les fauteuils pour se poser à la hâte au bord du manteau de cheminée, en perdant une poignée de plumes au passage.

– Monsieur ! s'écria l'un des serviteurs. Monsieur ! Vous devez vous cacher ! Vous devez...

– Ce qu'il ess... essaye de... de vous dire, balbutia l'autre, c'est... c'est que la rue... est... Bref, on ne pense pas qu'on pourra...

– Il est capital que vous vous cachiez, reprit le premier, parce que...

Cette dernière phrase fut interrompue par le bruit de la porte d'entrée qu'on défonçait à coups de pied.

– LE BREDS ! hurla un moineau. ILS SONT LÀ !

Prue lança un regard affolé au Prince Hibou.

– Le quoi ? demanda-t-elle.

– La police secrète de la Résidence, expliqua-t-il, ses yeux scrutant la pièce d'un air désespéré. Le Bureau de RÉhabilitation Et de Détention de South Wood. Ils ont réagi plus promptement que je ne l'aurais cru. Vite ! Nous devons vous cacher !

À ces paroles, le Prince héritier déploya ses ailes et décolla de son siège. Prue se leva et le suivit, tandis qu'il volait fébrilement en arc de cercle dans la pièce. Il s'arrêta alors devant une grosse malle en osier posée près d'une des bibliothèques, souleva le couvercle avec ses serres et invita vivement Prue à grimper à l'intérieur. Le vacarme du vestibule s'étendait à présent dans la salle à manger. Des talons de bottes martelaient par saccades les planchers, renversaient les chaises dans leur sillage, alors que les moineaux tentaient à tout prix d'arrêter les intrus en poussant des cris. Prue plongea dans la malle et se nicha au creux d'une pile de vieux journaux moisissés, puis le Prince Hibou referma le couvercle et elle se retrouva dans le noir, la main sur la poitrine pour essayer de calmer ses battements de cœur affolés.

Sitôt le couvercle rabattu et le hibou envolé à une distance respectueuse, les deux battants de la porte s'ouvrirent sauvagement à l'autre bout de la pièce, et le bruit des bottes résonna aux quatre coins de celle-ci.

– Où est-elle, hibou ? beugla une voix.

Prue retint son souffle, tandis que son cœur palpitait de plus belle.

– Je crains de n'avoir aucune idée de ce dont vous me parlez, répondit le Prince Hibou avec courtoisie.

L'homme éclata de rire.

– Une réponse d'oiseau, toujours à jouer les imbéciles !

Un moineau intervint :

– C'est scandaleux ! Nul ne peut s'adresser en ces termes au Prince héritier !

Le Prince Hibou écarta d'un mouvement d'aile les protestations du moineau.

– Si vous faites allusion à la jeune Étrangère, Prue, elle se trouvait ici un peu plus tôt, certes, mais voilà un petit moment qu'elle est partie. Je n'ai pas la moindre idée de sa destination.

Un bref silence s'établit, avant que l'homme ne reprenne la parole.

– Vraiment ? rétorqua-t-il d'un air narquois.

Prue entendait distinctement les officiers du BREDS qui remuaient dans la pièce. Quelques pas s'approchèrent de la malle en osier, puis s'arrêtèrent, tandis que quelqu'un ouvrait un livre et le feuilletait.

Comme le hibou restait de marbre, l'homme à proximité de la bibliothèque s'éclaircit la voix et, d'un ton autoritaire, reprit :

– Prince Hibou, souverain héritier de la Principauté aviaire, nous vous mettons en état d'arrestation pour violation de la Convention de Wildwood, article 3, hébergement d'un clandestin, et pour complot en vue de renverser le gouvernement de South Wood. Avez-vous bien compris les charges que je viens d'énoncer à votre encontre ?

Les yeux exorbités, Prue manqua s'étrangler. Le silence qui suivit l'incita à soulever légèrement le couvercle afin de scruter la pièce. Le Prince Hibou se tenait devant un petit groupe d'hommes habillés à l'identique en ciré et casquette noirs de policier. Deux d'entre eux sortirent chacun un petit pistolet de leur poche et le pointèrent sur le hibou.

– Votre loi n'est qu'une imposture, riposta le Prince d'un ton de défi, et une déformation grotesque des principes fondateurs de South Wood.

– Navré de vous l'entendre dire, hibou, déclara l'homme debout devant la bibliothèque, près de la malle en osier.

Il lança quelque chose – un livre, devina Prue – sur le couvercle de la malle, en la forçant ainsi à se refermer. Prue étouffa un cri de surprise, également masqué par le grincement du couvercle.

– Mais ne vous gênez pas. Crachez vos invectives. Clamez l'injustice ! Criez-le sur tous les toits ! Vous ne ferez qu'aggraver votre cas. À présent, soit vous coopérez, soit vous vous débattiez.

Tout le monde se tut.

– Fort bien, je me sou mets, dit le hibou.

Prue souleva encore légèrement le couvercle et vit le Prince héritier tendre les ailes à ses geôliers en puissance comme pour les implorer.

– Mettez-le aux fers, les gars, ordonna l'homme.

L'un des officiers s'avança alors et passa une grosse paire de menottes à l'extrémité des ailes du hibou. Une autre paire reliée par une petite chaîne lui entrava les serres. La tête du Prince héritier s'affaissa contre sa poitrine.

- Et la fille ? s'enquit un autre policier.
 - Fouillez la bâtisse, répondit l'homme.
- Elle n'a pas pu aller bien loin.

Le souffle court, Prue se pelotonna tout au fond de la malle et entendit le Prince Hibou se faire traîner à l'extérieur de la pièce, la chaîne de ses entraves raclant le plancher en bois.



Curtis observait ses camarades soldats s'adonner pleinement à leurs libations. Les effets du vin de mûres restant gravés dans sa mémoire, plutôt que de s'en imbiber à nouveau, il déploya de gros efforts pour faire semblant d'en boire. Bien sûr, le reste de la troupe n'adoptait pas cette stratégie. On venait à peine d'ouvrir un tonneau qu'on en faisait rouler un autre dans l'un des tunnels qui conduisaient à la grande salle du terrier. Plusieurs soldats, l'uniforme déboutonné jusqu'à la taille, exhibant les poils gris

hirsutes de leur frêle poitrine aux côtes saillantes, se vautraient les uns sur les autres sous les robinets de la barrique et lapaient avec avidité chaque goutte de vin qui en sortait. Curtis fit de son mieux pour participer activement à la fête. Il avait mal aux pieds à force de naviguer d'un groupe à l'autre, chaque fois qu'on lui demandait de livrer encore et encore le récit de la bataille... le coup de canon, la dégringolade du tronc d'arbre sur l'obusier. Au bout de la septième ou huitième fois, il laissa malgré lui les autres coyotes finir ses phrases et souligner les moments forts de l'histoire. Sa voix finit par se briser et il alla s'asseoir sur un fût renversé dans un coin de la pièce, en souriant poliment à chaque soldat qui titubait vers lui, chacun lui apportant du vin de mûres, jusqu'à ce qu'il se retrouve cerné par une petite armée de chopes pleines auxquelles il n'avait pas touché.

Un lieutenant, qui avait grossièrement noué sa ceinture autour du front, s'était juché sur des caisses de vin vide et agitait son sabre comme la baguette d'un chef d'orchestre. Après s'être éclairci la voix, il se lança dans une ritournelle, que le reste de la pièce reprit en fanfaronnant et en braillant à tue-tête :

*Le fils du bourreau, c'est moi !
J'ai mangé les vers de terre
Dans la tombe de mon père
Frères et sœurs, écoutez-moi !
Hé ! Hé ! Attrape ce rat !
Fais-le cuire dans sa graisse !
Attache-le au bout d'une laisse !*





*Avant qu'il te morde les doigts !
Dans les buissons des marais,
J'ai surpris ma bien-aimée
En galante compagnie.
Par l'oreille j'l'ai attrapée
Pour la ram'ner à la ville.
C'est là son seul domicile.
Hé ! Hé ! Attrape ce rat !
Fais-le cuire dans sa graisse !
Avant qu'il te morde les fesses !
Fais-le cuire dans son gras !*

Curtis fit l'effort de battre la mesure, en tapotant de son doigt la jambe de sa culotte miliaire, et essaya même de reprendre sans grand enthousiasme le refrain, ce qui fit ricaner ses compagnons, qui levèrent leur chope à sa santé.

– Le p'tit gars commence à piger la chanson ! brailla l'un d'eux.

– C'est un brave coyote, pardi ! renchérit un autre.

Un soldat, qui s'était affalé près de Curtis, lui flanqua sans le vouloir un coup de coude dans les côtes et faillit le faire tomber à la renverse avec lui.

Curtis eut un petit rire timide et se redressa.

– Excusez-moi, les gars, dit-il. Je crois que j'ai besoin d'aller prendre l'air.

L'ambiance devenait un peu trop braillarde à son goût. Sur la pointe des pieds, il contourna les rangées de chopes et les coyotes qui chantaient à pleins poumons, bras dessus, bras dessous, puis gagna l'un des nombreux tunnels. Sous la lumière des torches, les ombres des joyeux drilles s'animaient sur le sol en terre battue. Tandis qu'il cheminait en suivant les méandres de la galerie, la chanson s'estompa peu à peu dans son sillage.

*Tes paroles sont mensongères !
Dans les ronces et la bruyère,
Je t'attache au fil de fer !*

Tout en réprimant un frisson, Curtis n'était pas mécontent de fuir cette foule en délire, tandis qu'il s'enfonçait davantage dans le tunnel. Il ne savait pas trop où il allait et suivait simplement son instinct... en quête d'un endroit tranquille où il pourrait s'asseoir et réfléchir à tout ce qui lui était arrivé ces deux derniers jours.

Plusieurs galeries secondaires, où Curtis apercevait les murs éclairés à la torche des antichambres et des réserves, partaient de ce passage principal, si bien qu'il prit soin de noter dans sa tête chaque tournant afin de pouvoir regagner la salle du trône. Désormais, le vacarme des festivités n'était plus qu'un écho lointain, de même qu'on sentait à peine la fumée cendreuse de la cheminée principale dans l'air humide, où flottait une odeur de moisi. Tels de longs doigts duveteux, les racines des plantes lui effleuraient la tête sous la voûte de terre. Curtis se sentait douillettement englouti, comme

au creux d'un cocon, dans ce labyrinthe, si bien qu'il se demanda s'il pourrait rester dans cet endroit. L'angoisse qui le guettait chaque jour où il devait affronter l'école, la solitude paisible de la cour de récréation, l'autorité envahissante de ses professeurs, de ses entraîneurs déçus et de ses parents agités... Tout cela lui paraissait se perdre dans ces oubliettes, à l'instar de la chanson à boire des coyotes soldats qu'il avait laissés derrière lui. De toute sa vie, Curtis n'avait jamais été aussi entouré ; il se sentait toujours de trop, recherchait sans cesse l'approbation de ses semblables. Alexandra lui avait brossé le portrait de leur avenir commun : elle serait une nouvelle mère pour lui ! Combien d'enfants se voyaient proposer un tel avenir ? Et tout cela paraissait si excitant... L'idée qu'ils puissent régner en duo sur cet étrange nouveau monde lui donnait le vertige.

Flap-Flap-Flap !

Le bruit caractéristique d'un battement d'ailes dans le noir, au fond du tunnel.

Flap-Flap-Flap !

Le sourire s'effaça du visage de Curtis, remplacé par un froncement de sourcils intrigué.

Un claquement d'ailes, cette fois. Le bruissement d'un oiseau qui décrit un cercle avant de se poser.

Curtis continua d'avancer en direction du son. Une chauve-souris ? Non. Chez lui, il avait entendu des chauves-souris tourner au-dessus du patio, au crépuscule. Elles battaient à peine des ailes. Mais qu'est-ce que pouvait bien fabriquer un oiseau dans un terrier ? Jusque-là, il n'avait pas vu d'autres animaux dans l'armée de la Gouvernante. Il suivit ce bruit dans une galerie secondaire... On distinguait une toute petite lumière à l'autre bout. Ce plafond était plus bas et Curtis dut se courber en marchant. À l'extrémité du passage, cette espèce de tête d'épingle lumineuse clignotait comme un projecteur de cinéma, sa lueur disparaissant par à-coups sous des formes noires fugaces. Curtis plissa les yeux, tandis que les battements d'ailes s'amplifiaient.

– Ohé ! cria-t-il.

Le bruissement d'ailes redoubla au son de sa voix, et Curtis devina qu'il devait y avoir des centaines d'oiseaux présents à virevolter, tourner et plonger en piqué.

Tout à coup, il sentit quelque chose passer au-dessus de lui, frôler le tissu de son uniforme. D'instinct, il s'écarta et se retrouva contre le mur de terre, gêné par le fourreau de son épée. Une plume noire tomba mollement sur le sol, tout près de lui.

Curtis se redressa et sortit son sabre.

– Finie la rigolade ! Qui est là ? lança-t-il, agacé.

Il entendit alors un bébé pleurer. Un gémissement aigu qui perçait le bruit frénétique des ailes d'oiseau. Son cœur se serra aussitôt.

– Bon sang, murmura Curtis en pressant le pas dans la galerie.

Celle-ci débouchait sur une caverne assez haute, quasi en forme d'œuf et remplie de corneilles du sol au plafond. Noires comme de la suie, du charbon. Par dizaines, par centaines, elles tournoyaient, planaient, se battaient et craillaient. Quelques torches illuminaient leur plumage sombre et luisant. Au sommet de la pièce, une petite ouverture permettait à des corneilles d'entrer et de sortir à volonté.

Au centre, sur la terre battue, trônait un petit couffin tout simple, confectionné avec les branches solides et moussues d'un jeune hêtre. Et dans ce couffin était allongé un bébé joufflu et babillant, ses yeux hésitants entre la peur et la stupéfaction sous une nuée virevoltante de corneilles. Il portait une combinaison en velours côtelé marron, souillée par la terre et ce qui ressemblait à des fientes d'oiseaux.

– Mac ? bredouilla Curtis.

L'enfant se tourna vers lui et gazouilla, ravi. Une corneille se détacha de la masse et se posa sur le

bord du berceau, un gros ver de terre dans le bec. Sous le regard écœuré de Curtis, elle lâcha le lombric dans la bouche béante de Mac, qui le mâchouilla d'un air satisfait.

– Beurk... grimaça Curtis, l'estomac retourné.

L'esprit en ébullition, il se posait mille et une questions. La Gouvernante était-elle au courant ? La meute savait-elle qu'il y avait des intrus dans le terrier ? Il était sûr qu'Alexandra, sitôt informée, ne tolérerait pas cette violation de propriété.



– Mac, je vais te sortir de là, déclara Curtis en s'arrachant à ses pensées.

Il brandit l'épée au-dessus de sa tête et s'avança vers cet étrange couffin. Les corneilles, menacées par cet usurpateur, se mirent à crailler de plus belle. Plusieurs d'entre elles le bombardèrent en piqué lorsqu'il parvint au berceau, leurs griffes éraflant son uniforme. Tout en agitant son sabre pour parer l'attaque des volatiles, il souleva Mac de sa main libre et le prit dans ses bras. Le petit babillait joyeusement, un bout d'asticot à moitié mastiqué sur la lèvre. À présent révoltées, les corneilles fondirent sur Curtis avec un regain de vigueur, et tous deux se retrouvèrent ensevelis sous les plumes, becs et autres griffes. Elles attaquèrent Curtis en lui lacérant le visage et les vêtements, et du sang coula sur sa peau à nue. Il s'éloigna en vacillant, sans jamais cesser d'agiter en vain son épée devant lui. Mac se remit à pleurer. Curtis sentait les griffes des corneilles se mêler à ses cheveux, leurs ailes lui fouettant la figure jusqu'à l'aveugler. Il hurla de rage et de douleur. Soudain, une voix mit fin au tumulte.

– STOP !

Curtis reconnut immédiatement celle d'Alexandra.

– DEHORS ! ordonna-t-elle.

La tornade de corneilles s'apaisa, et Curtis put redresser la tête et ouvrir les yeux. À mesure que les plumes disparaissaient de son champ de vision, il discerna la silhouette de la Gouvernante, debout à l'entrée de la caverne.

– Alexandra ! s'écria-t-il. J'ai retrouvé Mac ! Le frère de Prue !

Tandis que la Gouvernante observait la scène, une corneille vint se poser sur son épaule. Une autre atterrit sur son bras et, de ses doigts bagués, Alexandra caressa son plumage d'un air absent.

– Il était... là, reprit Curtis, la mine déconfite, alors que la réalité de la situation se faisait jour en lui.

Détournant son regard de Curtis, Alexandra leva le bras, de sorte à amener à hauteur des yeux la corneille qui s'y trouvait perchée. L'oiseau crailla d'un air réprobateur et la Gouvernante esquissa un sourire en lui chuchotant des paroles apaisantes. Satisfaite, la corneille planta son regard d'acier dans celui de Curtis.

– Que fais-tu ici, Curtis ? s'enquit Alexandra.

– Je... je me pro... promenais, bégaya-t-il, et je... enfin, j'ai entendu un bébé, alors je... je suis venu voir.

Mac pleurait toujours.

Alexandra s'avança avec assurance et gravité. La corneille s'envola. Alexandra prit Mac des bras de Curtis et le berça dans les siens, en le calmant avec douceur.

– Allons, allons... Chuuut...

– Vous... vous étiez au courant ? dit Curtis, alors qu'une goutte de sang dégoulinait de son front pour sécher dans son sourcil.

Alexandra continuait à bercer l'enfant sans le quitter des yeux, et Mac commença à se calmer.

– Vous étiez au courant ? réitéra Curtis en haussant le ton.

Sa voix fit sursauter Mac, qui recommença à pleurer.

La gouvernante foudroya Curtis du regard.

– Curtis, évite de hurler, dit-elle en reprenant son mouvement de balancier. Tu as déjà suffisamment bouleversé l'enfant.

La corneille perchée sur l'épaule d'Alexandra regarda méchamment Curtis en faisant claquer son bec.

– Mais, objecta-t-il, désarmé, pourquoi vous avez... Comment vous avez pu... Je comprends plus

rien, conclut-il, abattu.

Alexandra esqua l'ombre d'un sourire et passa devant lui pour s'approcher du couffin. Tout en murmurant des paroles rassurantes au bébé agité, elle l'allongea sur la bruyère moussue qui tapissait le berceau.

– Chuuut ! fit-elle une dernière fois en effleurant les lèvres du petit avec son index, avant de revenir vers Curtis qu'elle prit par le bras. Je n'étais pas tout à fait prête à te montrer tout cela, lui confia-t-elle en l'éloignant du bébé. Mais puisque tu m'as forcé la main, je n'ai pas d'autre choix.

Au-dessus d'eux, la bande de corneilles s'était calmée, et bon nombre avaient fui à tire-d'aile par la brèche au plafond.

– Nous vivons une période difficile, continua Alexandra. Difficile et déroutante. À la longue, tout finira par te paraître logique... mais je puis comprendre ta stupéfaction actuelle.

– Pour... pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? implora Curtis. Enfin quoi... vous connaissiez la raison de ma présence ici dès le début. Pourquoi avoir gardé ça secret ?

– Je ne pouvais pas t'en parler, Curtis. Songe au choc que tu aurais éprouvé... avant de t'être acclimaté à Wildwood. Je devais te laisser du temps avant de te révéler cela. Et, crois-moi, j'avais l'intention de le faire. J'aurais espéré que tu profites davantage de ta soirée de victoire, mais qu'à cela ne tienne. Ce moment en vaut bien un autre.

Alexandra s'arrêta net à l'entrée de la caverne et se tourna vers lui, puis posa les mains sur ses épaules en le regardant droit dans les yeux.

– Parfois, reprit-elle, le ton de sa voix passant de mélodieux à ferme, tu te vois contraint d'agir contre ta propre volonté, en adoptant une position qui t'oblige à riposter avec toutes les armes dont tu disposes... même si c'est aux dépens d'autrui. Ces êtres malveillants de South Wood m'y ont forcée. Ils m'ont privée de ma dignité, de mon pouvoir. Et j'ai non seulement l'intention de le récupérer, mais de rendre la pareille à ceux qui m'en ont dépossédée. Toute action susceptible de me faire progresser vers ce but, et qui pourrait m'être reprochée comme immorale ou antagoniste, n'est que la conséquence de leurs décisions imprudentes. Tu suis ?

– Pas vraiment, répondit Curtis en reniflant.

– Cet enfant m'est légitime. Il m'appartient. J'ai attendu treize longues années pour vivre cet instant. **Treize** ans d'amertume. Cet enfant représente la clé de mon... de **notre**... succès dans cette campagne. Te rappelles-tu notre discussion de ce matin ? Nous parlions de régner, toi et moi, sur les décombres de South Wood. De réinstaurer l'ordre naturel, la loi naturelle dans cette contrée, avec moi en qualité de reine et toi à mes côtés. T'en souviens-tu ?

Curtis hocha tristement la tête.

– Eh bien, ce n'est pas possible sans cet enfant, ce petit être qui babille et gazouille, dit-elle en désignant Mac, lequel s'amusait avec une brindille dans son berceau rustique. (Elle revint à Curtis et le prit par le menton.) Cet enfant nous garantit la victoire.

Il hocha de nouveau la tête avant de demander :

– Comment ça ?

– Le lierre, Curtis. Nous avons besoin de l'enfant pour l'exploiter.

– Le lierre ? Euh... la plante grimpante ?

Alexandra ferma les yeux un bref instant et prit une profonde inspiration.

– Ceci risque d'être difficile à entendre pour toi, commença-t-elle, tandis que ses doigts s'éloignaient du menton pour caresser la joue de Curtis, où elle essuya une petite goutte de sang. Cet enfant doit être donné en offrande. Une offrande au lierre.

– Qu... qu'est-ce que ça si... signifie ? balbutia Curtis.

La voix de la Gouvernante prit un ton monocorde et recueilli, comme si elle récitait une sorte de texte sacré primitif.

– À l'équinoxe d'automne, soit dans trois jours, le corps du second enfant sera déposé sur le Piédestal des Anciens. Dès que j'entamerai mon incantation, les lianes s'avanceront, consommeront sa chair et boiront son sang. Ce qui conférera au lierre un pouvoir inestimable, quand le sang coulera dans ses tiges et, de surcroît, cela placera la plante sous ma seule emprise. Lorsque nous marcherons sur South Wood, il nous suffira de suivre le chemin de la destruction tracé dans le sillage du lierre.

Elle retira la main de la joue de Curtis et la laissa en suspens avant de conclure son explication par un claquement de doigts.

– C'est aussi simple... que ça !

Clac !



DEUXIÈME PARTIE



CHAPITRE 13

La chasse aux moineaux – Comme un oiseau en cage

Un violent battement d'ailes. Le bruit perçant du verre qui volait en éclats. Une voix hargneuse qui récusait les cris rauques de protestation d'un moineau. Autant de bruits assaillant pêle-mêle les oreilles de Prue, blottie au fond de la malle en osier, tandis que le salon du Prince Hibou était mis sens dessus dessous. Les officiers du BREDS encore présents qui procédaient à la fouille semblaient agir avec méthode : ils retournaient les sièges, claquaient les portes et renversaient les bibliothèques à l'autre bout de la pièce, en progressant lentement vers l'endroit où elle se cachait. Il lui restait peu de temps.

Profitant du tohu-bohu ambiant, elle changea de position sur le tas de vieux journaux et commença à faire glisser les premiers de la pile sous ses pieds. Dans les intervalles de silence, elle s'interrompait, haletante, et fixait la lumière qui filtrait par les interstices dans les entrelacs d'osier, jusqu'à ce que le bruit de la perquisition reprenne. Au moment où les bruits de pas se rapprochèrent, elle réussit finalement à dégager un petit tas de magazines pour le disposer au-dessus de sa tête. Elle n'avait pas sitôt terminé qu'une voix braillait :

– Et là ?

– Où ça ? répliqua une autre voix, située à quelques centimètres de la cachette de Prue.

– Sous ton nez, imbécile ! Cette malle en osier !

– Oh ! J'allais y jeter un œil.

La lumière inonda Prue, qui plissa très fort les yeux en souhaitant disparaître dans la seconde.

– Bien, bien, bien... Voyons voir ce que nous **avons** là...

Prue ouvrit les yeux en grand.

Une main plongea dans la malle et farfouilla dans le tas de journaux en équilibre sur sa tête. Soudain, le couvercle se referma d'un coup sec. Prue nota que la pile pesait un peu moins sur sa tête.

– Jonesy et son ravissant petit jardin ! minauda l'officier avec ironie. En première page de la célèbre rubrique **Maison et Décoration**.

– Quoi ? répliqua une voix à l'autre bout de la pièce.

– Ouais, vise un peu ça : Jonesy a reçu une jolie médaille du Gouverneur-régent la semaine dernière pour... tiens-toi bien, ses « pivoines qui ont été primées ».

Les rires fusèrent dans la salle, tandis que le bruit des bottes leur faisait écho en s'approchant de l'homme qui venait de parler. Il s'ensuivit une litanie de moqueries.

– Félicitations, Jonesy !

– Oooh ! Comme t'es mignon dans ce tablier !

– Et la façon dont tu tiens ce bouquet de pivoines dans tes bras, Jonesy, très maternelle !

Finalement, la victime de l'hilarité générale, Jonesy, s'avança vers la malle en osier et – à en croire le son que Prue entendit – arracha l'objet compromettant de la main du plaisantin.

– C'est ma femme qui m'a poussé ! expliqua Jonesy d'un ton pitoyable.

Les rires redoublèrent, et Prue imaginait les joues du malheureux Jonesy en train de virer à l'écarlate.

– Je... je... balbutia-t-il. Enfin... vous savez... Oh ! et puis allez tous au diable !

Nouveaux éclats de rire. L'instant d'après, le couvercle de la malle se rouvrit et le journal atterrit sur la pile au-dessus de la tête de Prue. Le couvercle se referma en claquant.

– On se remet au travail ! brailla Jonesy. Ça suffit, maintenant.

Les rires se muèrent en ricanements étouffés, tandis que les bruits de pas et les voix s'éloignaient. D'autres portes claquèrent, d'autres meubles furent retournés, et d'autres commentaires chuchotés sur Jonesy, mais Prue y prêta à peine attention ; elle était trop occupée à remercier les Parques, la Déesse de la forêt ou toute divinité susceptible de lui avoir en quelque sorte accordé ce répit.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Prue sentit son pied gauche qui s'ankylosait et tenta d'ignorer les fourmis qui le parcourait en pratiquant son Pranayama. C'était une technique pour contrôler la respiration, apprise dans son cours de yoga pour débutants. Mais elle avait beau maîtriser son souffle, elle était persuadée que son pied gauche allait se détacher de sa jambe. Une voix lui parvint enfin de l'autre côté des parois d'osier.

– Aucune trace, chef, dit l'officier. On a fouillé toute la bâtisse.

Prue exhala par le nez un soupir de soulagement.

– Partout ?

– Oui, chef.

– Elle a dû s'échapper. Quelqu'un l'aura tuyautée, conclut le chef de corps. Enfin, peu importe. Elle réapparaîtra quand on donnera un grand coup de balai dans la Principauté.

– Oui, chef. Et les moineaux ? Qu'est-ce qu'on en fait ?

– On les arrête.

Une autre voix intervint à l'autre bout de la salle.

– Il n'y en a qu'un, chef.

– Qu'est-ce qu'est devenu l'autre ?

– Il a dû s'envoler, chef, dans l'affolement général.

Un bref silence s'établit.

– S'envoler ? Simplement... s'envoler ?

– C'est que j'imagine aussi, répondit calmement un deuxième officier.

– Bande d'abrutis ! Vous n'avez donc rien dans le ciboulot ! aboya le chef. Vous n'êtes que des incompetents et des...

– ... des abrutis, chef ?

– EXACTEMENT !

Le commandant se ressaisit, puis reprit d'une voix posée :

– La direction ne va pas tolérer ça. On peut sans doute perdre une fripouille, mais ils vont nous virer s'ils s'aperçoivent qu'on en a perdu **deux**. (Il réfléchit un instant, avant d'ordonner :) Rédigez le rapport comme s'il n'y en avait qu'un, je répète, **un seul** moineau au service du prisonnier, à notre arrivée.

– Et la fille ? intervint un subordonné d'une voix chevrotante.

Nouveau silence.

– Écrivez que la jeune Étrangère est soupçonnée d'avoir été avertie de l'arrivée du BREDs et demeurerait introuvable sur les lieux.

– Bien, chef.

– Et toi, l'oiseau, reprit le commandant, tu viens avec nous. On verra si tu voles aussi bien après quelques semaines au gnouf.

Tout le monde se tut, jusqu'à ce qu'un officier intervienne :

– Où ça, chef ?

– Au gnouf. Au mitard. En taule. (Aucune réaction dans le groupe.) **EN PRISON**, bande d'abrutis ! Maintenant, tâchons d'y filer avant que ce soit plein à craquer. Dieu sait que le directeur du centre va avoir du pain sur la planche, ce soir.

Une cavalcade de bruits de bottes suivit son annonce, et plus aucun bruit ne résonna dans la salle au bout d'un petit moment. La porte d'entrée claqua un peu plus loin, puis on entendit un moteur démarrer et un véhicule s'éloigner. Après avoir compté une bonne trentaine de secondes, Prue fit glisser la pile de journaux de sa tête et souleva prudemment le couvercle de la malle en osier. Ne voyant personne, elle se redressa d'un seul coup et sentit son sang circuler de la nuque à la pointe des pieds. Puis elle secoua son pied engourdi et sortit de la malle.

Prue se retrouvait toute seule dans la pièce. Les deux bergères à haut dossier où, quelques minutes plus tôt, le hibou et elle se tenaient assis, avaient basculé sur leur flanc, de même qu'on avait renversé les grandes bibliothèques et que leur contenu jonchait le plancher dans une débauche de livres plus ou moins ouverts à la reliure déformée. Une poignée de plumes diaprées gisaient au centre de la pièce, et Prue sentit son cœur se serrer en les découvrant. Qu'avait-elle donc fait ? Tout cela était de sa faute ; c'était **elle** que la police recherchait. Pourtant, il l'avait protégée. Anéantie par la culpabilité, elle s'agenouilla et ramassa une plume.

– Oh... Prince Hibou, je m'en veux tellement... tellement.

Un battement d'ailes nerveux en provenance de l'âtre la fit alors sursauter. Elle se tourna et vit l'un des moineaux serviteurs, son ventre gris clair souillé de suie, surgir du conduit de cheminée.

L'oiseau voleta maladroitement jusqu'à Prue et se posa sur le bord d'une des bibliothèques renversées. Il secoua un nuage de poussière de son aile gauche et regarda Prue d'un air malheureux.

– Il est parti, dit-il, la voix aussi sombre que son plumage. Le Prince héritier a disparu...

Prue ne put qu'acquiescer d'un air compréhensif. Elle demeurait sous le choc des derniers événements.

– Comment vous avez pu fuir ? demanda-t-elle. J'étais sûre que vous seriez tous capturés.

– Moi aussi. J'ai cru qu'ils allaient vous attraper... quand ils ont ouvert la malle. Dans le tapage ambiant, je me suis débrouillé pour filer dans la cheminée, dit le moineau. (Puis il baissa le bec et fixa le sol.) Mais à quoi bon ? Notre Prince héritier est emprisonné ! (Il se tourna alors vers Prue en l'implorant de ses yeux tristes et noyés de larmes.) Était-ce lâche de ma part ? Aurais-je dû donner ma vie, ou au moins ma liberté, pour défendre mon Prince ?

– Non, non, dit Prue d'une voix apaisante, tandis qu'elle tendait la main pour ôter de la suie sur la tête du moineau. Ce n'est pas ce qu'il aurait souhaité. Vous avez fait de votre mieux.

Elle s'assit sur le bord de la bibliothèque renversée et se prit le menton dans les mains. Au loin, on entendait une sirène hurler.

Le moineau tressaillit.

– Je n'aurais jamais cru voir ce jour arriver, ajouta-t-il calmement. Tout le travail que nous avons accompli, notre diplomatie minutieuse en vue de créer cette alliance fragile. Tout est réduit à néant.

Le bruit de la sirène, à présent rejointe par une autre, s'amplifia. Prue se leva et gagna la fenêtre, où une lumière rouge clignotante se reflétait sur le carreau. Elle s'agenouilla, releva doucement le rideau et vit, un peu plus bas dans la rue, des officiers du BREDS escorter un petit groupe d'oiseaux qui sortait d'une bâtisse pour l'emmener dans un fourgon blindé.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Prue.

Sans quitter son perchoir, le moineau devina l'horreur de la situation.

– J'imagine qu'ils embarquent tout le monde. Tous les oiseaux, le peuple de South Wood comme les membres de la Principauté. Je n'aurais jamais cru voir ce jour arriver, répéta-t-il gravement.

On entendit d'autres sirènes, d'autres paniers à salade qui s'ébranlaient lourdement sur les pavés de la rue Thurmond. Prue regarda plusieurs hérons blancs, dont le plumage immaculé devenait écarlate à la lueur des gyrophares, se faire conduire manu militari dans un fourgon stationné encore plus bas. Avant d'arriver aux portes blindées, l'un d'eux se détacha du groupe et, tandis que ses longues pattes grêles battait le bavé, il déploya ses grandes ailes et s'envola. Il n'avait pas sitôt décollé qu'un officier du BREDS épaula son fusil, visa l'échassier et tira. Prue plaqua une main sur sa bouche pour retenir son cri. Le héron tomba comme une masse sur les pavés. Les officiers échangèrent quelques mots et le fourgon démarra. Le corps du héron gisait inerte en pleine rue. Quelques instants plus tard, un membre du BREDS retardataire, qui sortait d'une des bâtisses, flanqua un coup de pied dans le cadavre de l'échassier et l'envoya dans le caniveau.

Prue serra les dents et frappa du poing le rebord de la fenêtre.

– Assassins ! ragea-t-elle.

Puis elle se tourna vers le moineau, s'attendant à le voir ému par le coup de feu, mais il n'avait pas bougé de son perchoir, la tête encore plus enfouie dans sa poitrine.

– On doit agir ! s'énerva Prue en le rejoignant. C'est trop injuste ! Pourquoi on laisse faire des actes pareils ?

– Parce qu'on a peur, répondit calmement l'oiseau. La peur règne partout. Les puissants, par crainte de perdre ce pouvoir, sont devenus aveugles. Tout le monde est l'ennemi de tout le monde. Il faut bien trouver un bouc émissaire.

Prue maugréa, irritée, et se mit à marcher de long en large.

– En tout cas, une chose est sûre, je vais pas rester là à attendre qu'ils soient à court d'idées et reviennent nous arrêter. C'est complètement DINGUE !

– Je ne sais pas quoi vous dire... murmura le moineau.

Prue s'arrêta de faire les cent pas.

– Le nord. Il faut aller au nord, affirma-t-elle en lançant un regard à l'oiseau. C'est ce que le Prince Hibou m'a dit. Juste avant que la police débarque. D'après lui, si tout le reste échouait, je pouvais me rendre à North Wood et consulter ces... magiciens.

– Les Mystiques, corrigea l'oiseau en relevant la tête.

– Ouais, confirma Prue en agitant l'index, tandis qu'elle suivait sa pensée. Là-bas, je serai à l'abri. Et ils pourraient éventuellement savoir où se trouve mon frère.

– Peut-être serez-vous à l'abri là-bas. Le peuple de North Wood tient beaucoup à son isolement.

– Ça vaut le coup d'essayer, non ? dit-elle dans un haussement d'épaules.

Le moineau était à présent tout ragaillardi.

– Peut-être. Peut-être. Mais comment diable iriez-vous là-bas ?

Tout en fronçant les sourcils, Prue se gratta machinalement la joue.

– C’est ça le hic. J’en ai aucune idée.

– Vous pourriez voler, suggéra l’oiseau.

– Ouais, sans problème, ironisa-t-elle.

– Je veux dire qu’on pourrait vous y emmener en volant, précisa le moineau, qui se dressa sur ses griffes et s’ébroua.

– En volant ? répéta Prue, qui commençait à comprendre.

– Vous ne devez pas peser lourd, dit l’oiseau en examinant son corps. Pour un aigle royal, en tout cas. Si seulement nous pouvions vous conduire à la Principauté, il y a des tas d’oiseaux qui pourraient vous transporter.

Même au plus sombre de cette situation atroce, cette proposition émoustilla Prue malgré elle.

– OK, dit-elle. Ça m’a l’air drôlement bien. Comment je vais là-bas, alors ?

– On va devoir trouver un moyen pour vous faire passer en douce jusqu’à la frontière, lança le moineau avec un regain d’énergie. C’est trop loin pour s’y rendre à pied et les rues grouillent de membres de la police secrète... Non, on va devoir trouver un véhicule, quelque chose pour nous cacher. C’est la seule solution.

Prue interrompit les pensées de l’oiseau en faisant claquer ses doigts.

– J’ai une idée ! lança-t-elle.



Dans une autre partie du Bois, sous la terre, l’écho d’un autre claquement de doigts expirait sur les parois d’un terrier caverneux. Curtis contempla Alexandra d’un air consterné. Mac gazouillait tranquillement dans le berceau, au centre de la pièce. Bien plus loin, le bruit de la fanfare offrait à la tension ambiante un fond sonore pour le moins grotesque.

Curtis reprit péniblement son souffle.

Les bras à présent croisés, Alexandra tapotait de son doigt bagué le bracelet en étain entourant son bras. Le geste produisait un son métallique qui se répercutait dans la caverne.

Ding !

– Eh ben, euh... commença Curtis.

Ding !

Il se dandinait, mal à l’aise, dans ses bottes. La raideur de l’uniforme lui parut soudain plus évidente que jamais, avec l’étoffe de laine rêche qui irritait ses épaules, de même que son gros orteil droit qui butait contre le bout de sa botte. La chaleur de la salle s’amplifia et de petites gouttes de transpiration perlèrent à la racine de ses cheveux.

– Je pense que... reprit-il.

Ding !

– Es-tu avec moi, Curtis ? finit par lui demander Alexandra. Ou contre moi ? C’est l’un ou l’autre.

Curtis eut un rire nerveux.

– J’ai bien compris, Alexandra, mais c’est juste que...

– Une décision facile à prendre, Curtis, l’interrompit-elle.

Il attendit en silence le prochain Ding ! qui troublerait la quiétude de l'endroit, mais comme celui-ci ne venait pas (le doigt de la Gouvernante resta en suspens au-dessus du bracelet), il livra sa réponse :

– Non.

– Comment cela ?

Curtis se redressa et planta son regard dans celui d'Alexandra.

– J'ai dit non.

– Non... quoi ? s'enquit-elle, ses sourcils froncés formant une pointe sinistre sur son front. Tu ne **veux pas** rentrer chez toi ? Tu me **rejoins** ?

– Non, je ne vous rejoins pas. Impossible ! (La salive qui lui faisait jusqu'à présent défaut lui revenait enfin en bouche, tandis qu'il s'exprimait avec une facilité croissante.) Hors de question, dit-il en désignant le bébé derrière lui. C'est **mal**, Alexandra. J'ignore qui vous a fait quoi, mais je peux pas rester là sans réagir, pendant que vous gardez ce bébé pour le... **sacrifier**... et assouvir votre vengeance minable. Non, non et non. Peut-être que vous pouvez utiliser autre chose : un écureuil, un cochon ou je ne sais quoi... Peut-être que ce lierre ne verra pas la différence... Mais peu importe. Tout ce que je sais, c'est que pour moi, c'est terminé ici, merci, alors j'aimerais juste récupérer mes affaires et m'en aller, si ça vous dérange pas.

La Gouvernante resta étrangement silencieuse pendant qu'il parlait, et Curtis tenta de meubler le silence embarrassant en ajoutant :

– Vous pouvez récupérer l'uniforme, l'épée aussi. Je suis certain qu'il pourra aller à un coyote ou à quelqu'un d'autre, et je sais que vous manquez de matériel, alors ne vous en faites pas... je vous rends tout ça. Même si je sais pas où sont passés les vêtements que je portais à mon arrivée. Peut-être que quelqu'un pourrait me les retrouver ?

La Gouvernante restait muette et observait Curtis, qui tripotait fébrilement sa tenue.

– Mais ça fait rien. J'ai pas vraiment **besoin** de mes autres affaires. Un détail, quand même... c'est que je vais prendre le bébé. Je vais devoir prendre Mac avec moi. Je le dois à Prue.

Ce fut alors qu'Alexandra intervint.

– Je ne peux pas te laisser faire cela, Curtis.

Il soupira.

– S'il vous plaît ?

– Gardes ! s'écria la Gouvernante en se tournant à peine vers l'entrée de la galerie.

Quelques instants plus tard, un bruit de pas traînants annonça l'arrivée d'un groupe de coyotes grognards. En débouchant dans la salle, ils furent d'abord surpris d'y découvrir Curtis.

– Madame ? demanda l'un d'eux, l'air confus.

– Emparez-vous de lui, ordonna Alexandra. C'est un renégat.

Aussitôt, Curtis se retrouva assailli par les coyotes, qui lui tirèrent les bras dans le dos et lui passèrent des menottes. Il n'opposa aucune résistance. L'un des coyotes lui arracha son sabre et brandit la lame sous son nez dans une grimace menaçante. Alexandra assista calmement à l'arrestation, sans jamais quitter des yeux son captif.

– N'agis pas ainsi, Curtis, reprit-elle, son visage trahissant maintenant de la tristesse sous son apparente froideur. Je t'offre une nouvelle existence, un nouveau départ. Une vie de prospérité t'attend et tu voudrais la jeter aux orties pour cette **chose** ? Cette chose qui **babille** ? Tu aurais voix au chapitre, Curtis. Tu serais mon second. Et, peut-être un jour, l'héritier du trône... Comme un fils à mes yeux.

Les coyotes qui maintenaient Curtis empestaient le chien mouillé et le vin éventé. Ils lui grognaient à l'oreille en claquant leurs mâchoires. Les menottes lui entaillaient la chair des poignets.

Il reprit la parole, plus déterminé que jamais.

– Alexandra, je vous demande d'arrêter tout ça. Laissez-moi partir avec le petit. Je... je vous l'ordonne.

Alexandra réprima un rire.

– Tu me l'ordonnes ? répliqua-t-elle d'un ton glacial. Je suis à tes **ordres**, maintenant ? Comme tu vas vite en besogne, Curtis. Le vin de mûres t'aurait-il monté à la tête et donné la folie des grandeurs ? Tu n'es pas en mesure de commander quoi que ce soit, je le crains.

Son petit sourire en coin s'effaça comme elle s'approchait de lui, sa joue effleurant celle de Curtis lorsqu'elle lui susurra à l'oreille, avec une haleine douceâtre de poison mortel :

– C'est ta dernière chance...

– Non, répéta Curtis d'un ton ferme.

Sitôt la réponse échappée de ses lèvres, Alexandra recula et battit une fois des mains.

– Emmenez-le ! s'écria-t-elle en détournant le regard. Aux cages !

Mais son doigt effleura le col en brocart de l'uniforme de Curtis, puis descendit sur la médaille où figuraient les ronces et la trille et, d'une vive torsion du poignet, la Gouvernante arracha l'insigne et le jeta par terre.

– À vos ordres, madame ! braillèrent les coyotes, qui traînèrent Curtis sans ménagement hors de la pièce.

Il eut le temps de jeter un rapide coup d'œil en arrière sur la grande silhouette longiligne de la Gouvernante, témoin de sa révocation, qui se découpait à contrejour dans la lumière des torches. Cette lueur spectrale clignota sous les battements d'ailes des corneilles, puis Alexandra se détourna solennellement vers le bébé dans le berceau, tandis que les geôliers de Curtis empruntaient une galerie en zigzag... Et la vision surnaturelle s'effaça.

Curtis luttait pour garder l'allure des coyotes. Le couloir serpentait sous terre en contournant les racines noueuses de l'arbre ou des rochers. À mesure qu'ils s'éloignaient du centre du terrier, l'air se fit plus frais et plus dense, de même que le tunnel se mit à descendre.

– Écoutez-moi, déclara Curtis au bout d'un moment. Vous avez pas besoin de la suivre. Vous savez ce qu'elle va faire, au moins ? Elle a kidnappé un bébé – un petit garçon – et elle va le **tuer**. Un bébé innocent ! Ça vous paraît juste ?

Pas de réponse.

– Enfin quoi, si un de vos, de vos... hésita-t-il en quête du mot adéquat, de vos **bébés coyotes** était enlevé par une personne, un animal ou je ne sais qui, et qu'on allait le **sacrifier** ? Est-ce que vous pourriez tolérer ça ? (N'obtenant pas de réponse, il la fournit lui-même :) NON ! Bien sûr que non. Car c'est pas juste !

Dans le tunnel, on n'entendait plus que la respiration haletante des coyotes. À mi-distance, une silhouette vaguement arachnéenne traversa à toute vitesse, avant de s'engouffrer dans une grosse brèche du mur.

– C'était quoi, ça ? s'écria Curtis.

– Qui sait ce qui peut bien vivre au fond de ces galeries, répondit l'un des coyotes.

Un autre ajouta :

– Je ne suis jamais descendu aussi loin dans le terrier. Mais j'ai entendu des anecdotes. On dit qu'il y a des créatures par ici qui n'ont jamais vu la lumière du jour. Des créatures qui se

damneraient pour un bon morceau de chair à se mettre sous la dent.

– De la bonne chair humaine, renchérit un troisième coyote.

– On laisse les rats se dévorer entre eux, dit un quatrième. C'est comme ça qu'on traite les renégats, chez nous.

– Écoutez, laissez-moi simplement m'en aller, reprit Curtis. Personne n'a besoin de le savoir... Je pars juste de mon côté et...

Les paroles moururent dans sa gorge quand les coyotes suivirent un virage qui s'ouvrit sur une vaste salle, et que Curtis découvrit les cages.

– Oh... murmura-t-il. Oh ! bon sang...

On aurait dit que la caverne s'était creusée naturellement : gravats et pierres jonchaient le sol, tandis que les parois dévalaient de la voûte élevée de manière irrégulière, mais ce n'était guère l'aspect le plus frappant du décor. Ce qui attira sur-le-champ l'attention de Curtis, ce fut le gigantesque enchevêtrement de racines au plafond (quel l'arbre devait donc se dresser en surface !), auxquelles étaient suspendues des cages branlantes en bois. Les branches sinueuses qui en constituaient les barreaux se rejoignaient au sommet en formant une sorte de couronne, l'ensemble des cages évoquant une sorte de volière géante. D'épaisses cordes de chanvre les rattachaient aux racines entrelacées en surplomb, dans un concert de grincements et de gémissements. Dans ces cellules en suspens, Curtis discerna quelques silhouettes ; les cages paraissaient assez grandes pour accueillir chacune plusieurs malchanceux, encore que certaines demeuraient vides. Curtis n'eut pas le temps de les compter, mais il devait y en avoir des dizaines.

– Garde ! hurla l'un de ses geôliers.

Un coyote grisonnant et bouffi surgit alors de derrière un rocher déchiqueté, sous les cages qui se balançaient. Autour de son cou, un cordon retenait un impressionnant trousseau de clés de formes et de tailles diverses. Alors qu'il s'avavançait vers eux en traînant la patte, il marmonna platement :

– Renonce à tout espoir, prisonnier, renonce à tout espoir. Impossible de se glisser entre les barreaux. Impossible de fracturer le cadenas. Impossible de sauter à terre, compte tenu de la distance. Renonce à tout espoir. Renonce à tout espoir.

Il reniflait entre chaque phrase et levait à peine les yeux du sol. Curtis constata, horrifié, que celui-ci se parsemait des os blanchis et brisés des anciens captifs ayant trouvé la mort en chutant.

– Oui, oui, on sait tout ça, s'impatienta le coyote qui agrippait le bras de Curtis. Basta le discours menaçant. On a un traître avec nous. Tâche de le percher bien haut.

Comme le gardien s'approchait, une voix clama dans l'une des cages au-dessus d'eux :

– Quoi ? Encore un bipède ? J'croisais que c'était une prison rien qu'pour nous !

Curtis leva le nez et vit le museau d'un coyote saillir entre les barreaux d'une des cages les plus proches.

– Silence ! brailla soudain le garde en abandonnant son ton monocorde.

Une voix manifestement humaine s'éleva alors d'une des cages situées plus haut.

– 'spèce de chacals ! J'vous jure que vous allez l'payer !

Curtis ne parvint pas à distinguer le nouvel orateur à travers les entrelacs de racines.

– Vous voyez ! répliqua le coyote prisonnier. Z'entendez ça ? J'suis un soldat et j'me retrouve avec la vermine ! J'croisais que c'était exclusivement une prison militaire !

– SILENCE ! tonna le garde. Sinon j'vous mets tous aux fers.

Le bandit s'anima et se mit à scander :

– Libérez Wildwood ! LIBÉREZ WILDWOOD !

Une poignée de détenus, apparemment bandits eux aussi, se levèrent dans leurs cages respectives

et reprirent le slogan en hurlant et en secouant les barreaux de leurs cellules suspendues.

Le garde soupira et s'approcha de Curtis.

– On ne s'ennuie jamais avec eux, dit-il dans le raffut ambiant. J'suis sûr que tu vas apprécier leur compagnie.

Alors que Curtis était toujours maintenu par ses geôliers, le garde gagna le mur et s'empara de l'échelle la plus longue et la plus branlante que Curtis ait jamais vue. Tout en la tenant dressée en équilibre, le garde l'approcha du centre de la salle et zigzagua entre les racines. Arrivé devant une cage libre, il posa le haut de l'échelle contre les barreaux et stabilisa le bas contre un gros rocher au sol.

– Allez, on monte ! dit le garde.

Il grimpa le premier et, une fois là-haut, ouvrit le cadenas, puis redescendit. Il fit un signe de tête aux geôliers, qui défirent les menottes de Curtis et le poussèrent vers l'échelle. Celle-ci oscilla et se courba sous son poids à mesure qu'il montait. Quand il arriva dans la cage, il fut pris d'un léger vertige. Il se trouvait facilement à quinze mètres au-dessus du sol, lequel était jonché de rochers, pierres et autres stalagmites déchiquetées... Autant dire qu'un plongeon dans le vide n'avait rien d'engageant. Dès qu'on eut poussé Curtis dans la cage, le garde remonta fermer le gros cadenas en fer. Avant de redescendre, il planta son regard dans celui de Curtis en disant.



- Ne songe même pas à t'échapper.
- J'en avais pas l'intention, se défendit Curtis.

Le garde parut momentanément pris de court par la réponse.

- Oh ? C'est bien, alors.

À ces mots, il disparut en bas de l'échelle. Curtis poussa un soupir de désespoir quand on la retira de la cage, qui se mit à osciller, la corde d'ancrage grinçant et gémissant sous le poids du nouvel occupant.



Postées à chaque coin de rue, les lampes à gaz projetaient une lumière blafarde sur les pavés. Entre les deux, l'ombre régnait. Prue en profitait pour s'y cacher, tandis que le moineau et elle traversaient le quartier. Elle se dissimulait derrière un tonneau récupérateur d'eau de pluie ou une boîte aux lettres, pendant que le moineau (dont Prue avait fini par découvrir qu'il s'appelait Enver) reconnaissait furtivement le terrain à tire-d'aile, depuis les rives de toit et les girouettes des majestueuses demeures du voisinage. Lorsqu'il lui gazouillait que la voie était libre, Prue sortait alors de sa cachette et se précipitait vers la prochaine. Ils avancèrent ainsi lentement, mais sûrement. Seul l'inévitable fourgon du BREDS brisait leur élan quand il déboulait dans la rue, sirène hurlante et gyrophare teintant les façades d'écarlate. Prue et Enver restaient donc cachés, jusqu'à ce que le moineau soit certain que personne ne détecterait leur prochain déplacement.

- Je pense que c'est un peu plus haut sur la gauche, souffla Prue, cachée derrière une poubelle.

Enver était perché sur un réverbère, qui éclairait un croisement de quatre rues. À cet endroit, la terre battue et les aiguilles de pin remplaçaient les pavés, à mesure que le quartier de la rue Thurmond cédait la place aux petites mesures de la forêt, dont on apercevait non loin les toits couverts de mousse, sous les sapins.

- Vous en êtes sûre ? demanda Enver, qui scrutait l'horizon d'un air dubitatif.
- Non, avoua Prue. J'imagine, c'est tout.
- Ça se situe où, déjà ?
- Juste au sud-ouest de la Résidence. C'est ce qu'on m'a dit.

Le moineau fit claquer son bec.

- Une seconde, dit-il en regardant rapidement chacune des quatre directions du carrefour.

Sitôt qu'il constata que la voie était libre, il déploya ses petites ailes grises et monta en vrille entre les branches d'arbre jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Derrière sa poubelle, Prue attendit calmement dans les relents d'ordures qui gâtaient l'air ambiant. Au loin, on entendit le hurlement d'une sirène de police et Prue s'immobilisa, alors qu'un petit groupe d'officiers du BREDS tournaient à l'angle pour s'engager dans la rue Thurmond. Elle hasarda un coup d'œil et remarqua que chacun portait des cages à oiseau. Derrière les barreaux métalliques, elle aperçut des plumes duveteuses et grises.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Un battement d'ailes lui fit lever la tête et elle vit Enver se poser, hors d'haleine, sur la poubelle.

– Désolé, dit-il. J'ai dû attendre qu'ils soient passés. (Il secoua l'une de ses ailes et se pencha vers Prue.) J'ai vu le toit de la Résidence. C'est encore assez loin, mais nous sommes dans la bonne direction. Si je m'en tiens aux étoiles, ajouta-t-il en pointant le bec vers le ciel parsemé de constellations, on garde le cap sur le sud-ouest en allant tout droit.

- Super, murmura Prue. Remettons-nous en route.
- Vous êtes déjà allée là-bas ? s'enquit l'oiseau. Vous savez à quoi ça ressemble ?
- Non, je pense qu'on le saura une fois sur place. Quand on a vu un bureau de poste, on les a tous vus, j'imagine.

À ces paroles, Enver acquiesça et s'envola en quête d'un autre perchoir, depuis lequel il guiderait Prue vers sa prochaine cachette.



CHAPITRE 14

Comme larrons en foire

– J’insiste pour bénéficier d’un avocat ! brailla le coyote, sa voix se brisant en pleine phrase. C’est un SCANDALE !

Il secouait les barreaux de la cage avec ses griffes. Curtis l’observait d’en haut avec curiosité, la cellule du coyote se situant bien plus bas que la sienne.

– Oh, ferme-la ! intervint l’un des bandits. (Sa cage à lui était suspendue au-dessus et à la gauche de Curtis, et l’homme se curait les ongles, assis contre les barreaux.) Ils ne t’écoutent pas. L’habeas corpus¹ ne s’applique pas ici.

– L’habeas corpus ? grogna le coyote. D’où sors-tu une expression pareille, ’spèce de benêt ?

Il s’était tourné vers le bandit et Curtis eut l’occasion de voir sa tête ; c’était l’un des premiers coyotes qu’il avait aperçus avec Prue, un des deux soldats qui se bagarraient au-dessus de l’endroit où ils se cachaient. Si Curtis avait bonne mémoire, le coyote s’appelait Dmitri.

– Oh, mais y en a bien plus là-dedans que vous autres chacals pouvaient l’imaginer, rétorqua le bandit en se tapotant la tempe de l’index. Certains d’entre nous ont peut-être l’air niais, mais te fie pas aux apparences. On est rusés comme des renards. C’est pourquoi vous n’arriverez jamais à nous vaincre. Peu importe le nombre de batailles que vous gagnerez, le nombre de nos gars qui tomberont, il restera toujours des bandits pour continuer le combat.

– Oh, s’il te plaît, épargne-nous tes petits cris de ralliement, riposta Dmitri. Tu perds ton temps avec moi. J’ai été mobilisé. Je me moque que vous autres les bandits dirigiez le pays ; je préférerais être dans mon terrier, de toute manière, à m’occuper de mes affaires. Ce qui me dérange, c’est d’être coincé ici comme un criminel ordinaire... Je croyais pouvoir m’en tirer avec quelques blâmes et repartir chez moi. Au lieu de ça, je me retrouve au milieu de bandits, forcé de tous vous écouter.

– Moi, j’en suis pas un, intervint Curtis. Je suis un soldat. (Il s’interrompt et baissa les yeux sur son uniforme déchiré à l’emplacement de la médaille. Ou je l’étais, du moins.

Le coyote grommela dans son coin et se détourna.

Un autre brigand, situé bien plus loin, prit la parole. Sa cage pendait d'une des plus grosses racines, à une hauteur semblable à celle de Curtis.

– Alors comme ça t'es l'Étranger, hein ? Tu t'es battu aux côtés de la Douairière, à c'qui paraît ?

Curtis fronça les sourcils et hocha la tête.

– Ouais, c'est vrai, admit-il, décontenancé. Mais je regrette maintenant. Je savais pas ce qu'elle avait en tête.

– Tu t'imaginais quoi, au juste ? demanda le bandit au-dessus de lui en le visant directement par ses paroles acerbes. Que c'était elle la reine légitime de Wildwood ? Qu'elle faisait un brin de ménage dans la boutique, histoire de s'assurer que tout le monde sache bien qui était la patronne ? Et, l'air de rien, tu débarques de ton Monde extérieur pour lui donner un coup de main...

– Ben... j'avais pas vraiment le choix, se hérissa Curtis. Elle m'avait capturé, je veux dire, et juste après, la voilà qui me nourrit, m'habille et me dit que je vais être son second !

– Pauvre abruti, commenta une voix en provenance d'une cage placée juste au-dessus de celle de Curtis.

Assis en tailleur, les joues dans ses mains, ce bandit-là contemplait le garçon du dessus.

– Franchement, continua Curtis, j'avais aucune idée de ce qu'elle mijotait. Si j'avais su, j'aurais jamais été d'accord pour la suivre.

– Ah ouais ? railla le bandit situé plus loin. Qu'est-ce qui t'as mis la puce à l'oreille, alors ? Le fait qu'elle ait mobilisé la totalité d'une espèce animale ? Ou peut-être qu'elle s'emploie à éliminer l'un après l'autre tous les habitants nés à Wildwood ? Alors, c'était quoi, le p'tit génie ?

Une substance dégouлина sur le front de Curtis, qui grimaça et leva les yeux en découvrant que le bandit du dessus venait de cracher sur lui. On apercevait son visage entre ses jambes repliées, et Curtis comprit que l'individu s'apprêtait à recommencer. Il grogna et baissa la tête en se déplaçant dans sa cage.

– Vous, les Étrangers, intervint un bandit resté silencieux pendant l'échange d'invectives, vous cherchez toujours un moyen de conquérir et de détruire c'qui vous appartient pas, hein ? J'ai entendu parler de vos méthodes. Ne crois pas qu'on sait pas qu vous seriez déjà aux quatre coins du Bois, qu vous auriez coupé l'herbe sous le pied de la Gouvernante, si elle avait pas été la première sur le coup. J'ai entendu dire qu vous aviez détruit votre propre pays, en le conduisant quasiment à sa perte à force d'empoisonner vos rivières, de construire des routes dans vos régions sauvages et tout ça.

La cage de ce brigand se situait un peu plus bas sur la droite, et Curtis le vit s'approcher des barreaux en lui décochant un regard meurtrier. Il portait un foulard à carreaux sale autour du cou et une tunique de lin ample, avec un chapeau melon miteux sur la tête.

– J'parie que tu croyais que cette forêt serait toute à toi, pas vrai ? reprit-il. Eh bien, j'espère qu'elle va t'broyer et t'recracher là d'où tu viens... Si tu pourrais pas sur place avant !

Curtis tressaillit et s'assit sur le sol de sa cage en ramenant les genoux contre sa poitrine. Il sentait les regards méprisants de tous les prisonniers le transpercer jusqu'à l'os. Plus que jamais, il regrettait de ne pas être chez lui, avec ses parents et ses deux enquiquineuses de sœurs.

Les cordes grincèrent et tremblèrent, tandis que les cages oscillaient légèrement dans la grande caverne. Dmitri, le coyote, lui témoigna sa sympathie.

– Tu finiras par t'habituer. Ils ne lâchent jamais le morceau, tu sais.



Prue et Enver ne tardèrent pas à arriver au bureau de poste, un petit bâtiment de brique rouge niché au cœur d'un boqueteau de tsugas. Une clôture en bois délabrée, grise et couverte de mousse, entourait l'arrière de la bâtisse. En gravissant les marches du perron, Prue aperçut quelques camionnettes rouges déginguées garées dans la cour. Une plaque de cuivre vissée au-dessus de la porte annonçait : BUREAU DE POSTE DE SOUTH WOOD.

À l'une des fenêtres, une lumière éclairait une pièce en désordre, où paquets et enveloppes s'empilaient du sol au plafond, et Prue reconnut la silhouette de Richard, à moitié caché par les tas de courrier.

– Allons-y, chuchota-t-elle à Enver qui, juché sur une branche d'arbre voisine, surveillait nerveusement la route déserte plongée dans la pénombre.

Prue frappa doucement à la porte. Comme personne ne répondit, elle recommença.

– C'est fermé ! lança la voix de Richard à l'intérieur. Revenez aux heures d'ouverture, s'il vous plaît !

Prue mis ses mains en porte-voix et, en collant quasiment les lèvres à la porte, revint à la charge :

– Richard ! C'est moi, Prue !

– Quoi encore ? s'énerva Richard.

Il braillait si fort que les charnières de la porte en vibraient presque. Sur sa branche, Enver pépia d'un air inquiet.

– C'est Prue. Portland Prue, vous savez !

Au bout de quelques instants, elle entendit un bruit de pas lents, puis le **clang** du verrou qu'on ouvrait. La porte s'entrouvrit à peine et Richard apparut dans l'embrasure, les yeux bouffis et les cheveux poivre et sel en bataille.

– Prue ! s'exclama-t-il en oubliant à l'évidence qu'elle-même avait évité de hurler. Que fais-tu là, bon sang ?

Enver gazouilla un peu plus fort, en guise d'avertissement, et Prue porta l'index à ses lèvres.

– Chuuut ! fit-elle. Vous devez parler à voix basse !

Les yeux écarquillés, Richard jeta un regard sur le moineau puis revint à Prue.

– En plus, il y a un oiseau qui t'accompagne, reprit-il, **mezza voce** cette fois. Tu sais, les flics étaient là voilà deux heures à peine. Ils te cherchaient. Franchement, je me demande ce qui se passe !

– J'ai besoin de votre aide, dit Prue. (Elle hésita avant d'ajouter :) C'est bien trop long et trop compliqué à expliquer là, sur le perron... Je peux entrer ?

Richard réfléchit un bref instant, puis :

– Bon... d'accord. Mais fais gaffe à ce que personne vous voie. C'est pas très régulier.

– Justement ! confirma Prue.

Elle se tourna et siffla Enver, qui décolla de son perchoir. Tout en les invitant à entrer sans tarder, Richard lança un rapide coup d'œil des deux côtés de la rue, avant de refermer soigneusement la porte en tournant le verrou.

À l'intérieur, une cloison vitrée divisait la salle en deux, séparant la partie réservée au public de la partie privée, et Richard leur fit franchir une barrière pour gagner l'arrière-salle. De véritables tours de paquets créaient un dédale de rues lilliputiennes, et Prue circula avec précaution dans ces boulevards miniatures, où les gratte-ciel de carton et de papier kraft tremblaient à chacun de ses pas. Dans un coin de la pièce, les cendres d'un feu rougeoyaient dans une petite cheminée.

Un peu gêné, Richard s'éclaircit la voix et se mit à faire de la place.

– Je sais qu'il y a une autre chaise quelque part, marmonna-t-il en cherchant parmi les paquets entassés. (Ne trouvant aucun siège, il attrapa des caisses vides sous un bureau pour les placer devant

l'âtre.) Assieds-toi, proposa-t-il.

Prue le remercia et s'installa, ravie de pouvoir se reposer. Enver se jucha quant à lui sur une pile de cartons à proximité du bureau, en battant nerveusement des ailes quand le tas de boîtes oscilla sous son poids.

– Bon, alors de quoi il retourne, au juste ? Pourquoi tout ce raffut ? demanda Richard en s'asseyant sur une panière retournée, devant la cheminée.

Prue prit une profonde inspiration, puis lui relata tout ce qui s'était passé depuis que Richard et elle s'étaient séparés.

– Ils rassemblent tous les oiseaux de South Wood, expliqua-t-elle, une fois parvenue à la fin de ses aventures. Qui sait où ils les emmènent ? Comme j'étais coincée là-bas et que je me demandais quoi faire, Enver et moi on a pensé venir vous voir pour vous demander un service.

Richard écouta tout le récit sans cesser d'écarquiller les yeux de stupéfaction. Il mit quelques instants avant de se rendre compte qu'elle lui posait, de manière détournée, une question.

– Un... un service ? demanda-t-il en se massant les tempes de ses doigts noueux. Et de quel genre ?

– Ben... euh... le hibou, juste avant que la police débarque, a dit que si tout le reste échouait pour moi, je devais me rendre à North Wood. Pour voir les Mystiques. Enver, ici présent, a l'air de penser qu'un aigle pourrait m'y conduire en volant... à condition que je puisse passer la frontière de la Principauté aviaire. Et comme tout South Wood nous recherche, moi et le moindre oiseau qui traîne dans le secteur, il faut que je puisse y aller sans me faire repérer. (Elle se mordit la lèvre, avant d'ajouter :) En fait, il faut que quelqu'un me fasse sortir en douce.

Richard comprit enfin.

– Tu veux donc que je te fasse passer clandestinement de l'autre côté de la frontière.

– Ouais.

– J'ose à peine y croire. Dans la camionnette. Celle-là même fournie par l'État pour distribuer le courrier.

– Oui-oui...

Tout en se passant la main sur le duvet du menton, Richard se leva et s'approcha de la cheminée. L'air absent, il remua les braises avec un tisonnier.

– C'est vrai, reprit-il prudemment, je ne peux pas dire que j'ai beaucoup d'affection pour le Gouverneur-régent et ses copains. Et ça ne date pas d'hier. Sans parler de ces voyous du BREDS qui sillonnent la ville et arrêtent n'importe qui sans raison. Tout ça n'est pas juste. Ce pays n'est plus ce qu'il était dans le passé, en tout cas pas depuis la mort de Grigor. J'ai survécu à bon nombre de Gouverneurs, et je dois dire que Lars est sans doute le pire auquel j'aie jamais eu affaire. Mais si je te conduis à la frontière dans un véhicule des Postes, ma foi... si je me fais prendre, ça me coûtera mon boulot, et mon boulot, c'est tout ce que j'ai en ce moment, depuis que ma Bette est tombée malade... C'est ma femme, tu l'auras compris. Elle compte sur la paie que je rapporte à la maison. Pire encore, je me retrouverai en prison pour un bout de temps. Et c'est tout bonnement pas envisageable.

Prue était de nouveau découragée. Enver siffla tristement en regardant par la fenêtre.

– J'imagine donc qu'on devra juste éviter de se faire prendre, dit Richard.

Prue bondit de sa caisse.

– Alors, vous allez m'aider ?

– Je suppose que oui, soupira-t-il.

Prue lui attrapa les mains et l'entraîna dans une sorte de danse impromptue et débridée devant la cheminée.

– Je savais que vous le feriez ! s’écria-t-elle en s’oubliant. Je savais que vous accepteriez !

Enver, qui avait décollé de son perchoir, voletait joyeusement dans la pièce en faisant des loopings.

– Du calme, prévint Richard en la forçant à s’arrêter. Tâchons de ne pas aller plus vite que la musique. Et nous devons parler à voix basse. Ces officiers du BREDS sont de vraies termites, toujours prêts à sortir d’on ne sait où. Ils peuvent être partout.

Il lâcha les mains de Prue et s’approcha du manteau de cheminée, où était posée une lampe à pétrole, unique source de lumière de la pièce, à l’exception du feu. Il réduisit la flamme et les ombres s’allongèrent. Puis il jeta un rapide coup d’œil par la fenêtre avant de se retourner vers Prue :

– Comme je te l’ai dit auparavant : tu te trouves peut-être ici pour une raison bien précise. Peut-être qu’on t’y a envoyée pour procéder à un changement dans le bon sens... et remettre le peuple sur pied. C’est le genre de cause que je peux soutenir.

Prue sourit, des larmes de joie dans les yeux.

– Merci beaucoup, Richard. Vous n’imaginez pas tout ce que ça signifie pour moi.

Il hocha la tête, puis se mit à balayer la pièce du regard.

– À présent, dit-il, on va devoir trouver une caisse pour y mettre la marchandise.



Curtis avait beaucoup de peine à trouver un coin confortable où s’installer dans sa cage. Le sol se composait de branches d’érable étroitement enchevêtrées, et cette surface noueuse n’invitait guère à s’y prélasser. Il opta pour un endroit situé juste en face de la porte, où un léger creux dans les entrelacs formait une sorte de siège ; il s’y assit donc en attendant que les bandits se lassent de leurs moqueries. Pendant près d’une heure, ils s’étaient payés sa tête jusqu’à ce que, voyant que leur victime ne pipait mot, ils détournent leur attention ailleurs. Le premier à en faire les frais fut le coyote Dmitri, qui leur renvoya encore plus d’insultes. Ils s’invectivèrent ensuite les uns les autres, en raillant leur vantardise mutuelle à propos d’un exploit ou d’un acte de bravoure quelconque.

– Trois mètres ? lança l’un d’eux d’un air de défi. J’ai sauté plus loin que ça dans mon sommeil ! Trois mètres, tu parles !

– Ah ouais ? riposta un autre. J’aimerais connaître ton meilleur saut, Cormac !

Le dénommé Cormac, au même niveau que Curtis, mais placé plus loin, répondit d’un air désinvolte.

– Neuf mètres, facile. La distance d’environ cinq arbres. Et pas des arbrisseaux de rien du tout, figure-toi. On parle ici de sapins en pleine maturité. C’était pendant cette grande razzia, en août dernier. Connor m’a vu. J’mes tiens au sommet d’un cèdre massif, et voilà que tout à coup y a comme une grosse bourrasque. J’entends **crrrrac** ! Je baisse la tête, et voilà qu’tout le haut de l’arbre s’coupe en deux, comme qui dirait. Ben, comme j’mes trouve assez haut et qu’il y a pas vraiment d’arbre auquel m’accrocher, à part ces trois sapins bien au-dessous de mon perchoir... je regarde plus loin et qu’est-ce que je vois ? J’vous jure que c’est vrai, les gars... cinq sapins, facilement à neuf mètres d’un autre cèdre de la même taille. Alors, je me cramponne à la cime du mien, j’pose le pied dans la fourche de la plus haute branche et j’m’élance à toute vitesse, juste au moment où mon vieux cèdre dégringole. L’instant d’après, j’m’accroche comme je peux à l’arbre qu’est à l’autre bout. Aussi vrai que j’mes tiens là devant vous, les gars. Neuf mètres !

– Ben voyons, ricana le bandit placé juste au-dessous de la cage de Curtis. J’ai entendu de la

bouche même de Connor que ce vieux cèdre s'est juste renversé et qu't'es tombé sur l'autre ! T'aurais pu aussi bien marcher de branche en branche, si t'avais pas fermé les yeux tellement t'avais la frousse !

Cormac se mit à brailler :

– Eamon Donnell, j'te préviens que t'auras affaire à moi dès qu'on sera sortis d'ici. À la seconde où on dégage, on règle ça à mains nues !

– Épargnez votre salive, les gars, conseilla le bandit situé en surplomb et à gauche de la cage de Curtis. On n'est pas prêts de revoir la lumière du jour.

– T'as peut-être raison, admit un autre. Dis donc, Angus, j'suppose que ta bourgeoise va pas t'attendre ?

Angus, un bandit à la voix rauque, occupait une cage éloignée, dont le poids exerçait une forte tension sur la racine qui le soutenait.

– J'espère bien que si, soupira-t-il. Notre bébé devrait naître d'un jour à l'autre, maintenant. J'espérais plus ou moins être là pour la naissance. (Il flanqua un coup de pied rageur et impuissant dans les barreaux en bois, et sa cellule tangua légèrement.) Satanées cages ! Satanés coyotes ! Satanée guerre !

Dmitri, qui s'était tu pendant ce dialogue, prit alors la parole.

– Hé, attends deux secondes ! Y a certains coyotes parmi nous qu'ont pas plus envie de cette guerre que toi. J'te ferais savoir que j'ai aussi toute une litière de petits qui m'attendent dans mon terrier. J'les ai pas vus depuis des lustres ! J'imagine qu'ils seront déjà adultes quand je sortirai. Si je sors un jour !

Les bandits ne réfutèrent pas ces propos sincères. Le silence envahit les cages pendant un petit moment, tandis que chaque prisonnier rêvassait. Finalement, Angus intervint.

– Hé, Seamus !

– Ouais ?

– Chante-nous quelque chose. Rien de trop triste, si possible... Quelque chose qui nous remonte un peu l'moral, quoi.

– Ouais ! Ouais ! approuvèrent les autres brigands en chœur.

Seamus, le fameux cracheur qui se situait juste au-dessus de Curtis, se tourna vers ses camarades.

– Quoi donc ? Un truc comme *La Jeune Fille de Wildwood* ?

– Bon sang, non... gémit Cormac. Pas ce truc sirupeux et larmoyant. Quelque chose qui nous change les idées, tu vois.

– Et si tu nous chantaient celle de l'avocat... l'avocat et Jacky l'Bandit ? suggéra Eamon.

La requête plut aux autres, qui manifestèrent leur approbation.

Seamus hocha la tête, puis se redressa dans sa cage et entonna d'une voix suave et mélodieuse :

*Quand Thomas l'Avocat exerçait son métier,
Il bernait la justice et il s'enrichissait.
Il volait les plus pauvres et trompait les trop doux,
Leur laissant en partant moult larmes sur les joues.
Mais Jacky le Bandit un jour les a vengés !*

*Quand Thomas emprunta la Longue route en mai,
À l'affût d'un client qu'il allait dépouiller,
Il croisa tout à coup sur la lande fleurie
Pistolets et couteau de Jacky le Bandit.*

Vive Jacky Roderick, le Bandit bien-aimé !



*Thomas lui dit alors : « Prépare ton escarcelle.
J'ai une veuve à South Wood déboutée en appel.
Elle est si riche, ma foi, qu'on sera millionnaires ! »
Mais Jacky, impassible, le regarde de travers.
Vive Jacky Roderick, le Bandit bien-aimé !*

*« T'es un jeune gars futé, je m'en suis aperçu.
Mais j poursuis un aveugle parce qu'il n'a point la vue.
On partage le magot, ta vie sera plus belle ! »
Mais Jacky, impassible, ne descends pas de selle.
Vive Jacky Roderick, le Bandit bien-aimé !*

*« On n'va pas chicaner, dis-moi c'que tu préfères.
J poursuis un orphelin parce qu'il n'a point de mère.
On partage comme de juste. Par ici la monnaie ! »
Mais Jacky, impassible, le vise au pistolet.
Vive Jacky Roderick, le Bandit bien-aimé !*

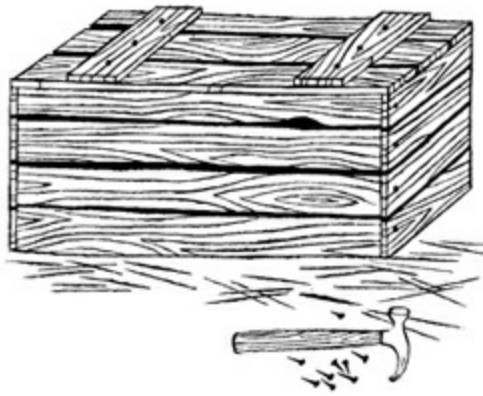
*« Je t'écoute, mon garçon, quel serait ton plaisir ?
Chaque homme a ses faiblesses, les meilleures comme les pires.
Qu'importe le problème, l'argent peut le résoudre ! »
Et Jacky lui répond : « Marche nu dans South Wood ! »
Vive Jacky Roderick, le Bandit bien-aimé !*

*Jacky le détroussa et lui prit tout son or,
Ses chevaux et ses titres, tous ses biens, mais encor
Le fit cheminer nu devant les habitants
Qui furent vengés ainsi de l'avocat brigand !
Vive Jacky Roderick, le Bandit bien-aimé !*

Sitôt la chanson finie, un tonnerre de rires et d'applaudissements envahit la caverne, tandis que les cages remuaient sous le poids des bandits hilares. Curtis ne put s'empêcher de sourire.

– Une belle chanson, les gars, vraiment ! brailla Dmitri le coyote avec amertume.

¹. Habeas corpus (« Que tu aies ton corps », en latin). Principe fondamental du droit britannique, qui stipule que toute personne arrêtée par un puissant doit être présentée dans les trois jours devant un juge, lequel peut éventuellement décider de sa libération.



CHAPITRE 15

La livraison

Les coups de marteau cessèrent dès que le dernier clou fut planté dans le bois de la caisse, et Prue se retrouva dans le noir, écoutant attentivement le moindre bruit de l'extérieur. Elle avait fait ses adieux à Enver, en lui promettant de le retrouver de l'autre côté de la frontière. Puis elle avait encore remercié Richard, avant de s'asseoir calmement dans un coin, pendant qu'il préparait la caisse dans laquelle elle se cacherait.

Tout à coup, elle entendit un gros « boum », le bruit du bois percutant le métal, et se sentit basculer sur le côté, tandis que le sol remuait au-dessous d'elle. Prue devina que la caisse venait d'être déposée sur un chariot et qu'on l'approchait de... « bang ! » l'arrière de la camionnette. Sa tête venait de cogner le haut de la caisse et Prue étouffa un cri. Elle entendit Richard murmurer : « Désolé ! » avant d'ajouter : « Je te retrouve de l'autre côté de la frontière ! » Un claquement métallique. Un bruit de pas. Le souffle poussif du moteur qui démarrait, puis un grincement de métal quand la camionnette s'ébranla et commença à rouler.

Prue changea de position dans la caisse et tenta d'ignorer la tension qu'elle éprouvait déjà dans les articulations de ses genoux pliés. Elle partageait l'espace avec des copeaux de bois et des coupures de journaux, restes d'emballage de l'ancien contenu. Une légère odeur de cire flottait dans la boîte.

La camionnette passa dans une ornière, ce qui secoua la caisse et poussa Prue contre la paroi. « Aïe ! » hurla-t-elle cette fois, en se cognant le genou. Prue s'arc-bouta aux parois de la caisse et se tint bien droite, prête à toute nouvelle secousse.

Toutefois, la fourgonnette la ballota un peu moins à mesure que la chaussée passa des gravillons aux pavés. Richard changea de vitesse et ils prirent de la vitesse. Prue entendait l'air siffler le long du véhicule. Un quart d'heure plus tard, elle commençait à s'habituer au roulis et respirait plus calmement. Le sifflement diffus était éclipsé de temps à autre par le hurlement lointain d'une sirène. Nul doute que les rafles d'oiseaux menées par le BREDS allaient bon train.

Le temps passa. Prue prit soudain conscience qu'elle avait dormi à peine quelques heures en deux jours et luttait pour garder les yeux ouverts. Cédant à son envie, elle sombra aussitôt dans le sommeil.

et en oublia sa situation angoissante.

Jusqu'à ce que la camionnette s'arrête brusquement.

Prue ouvrit les paupières. Son poulx s'accéléra, tel un cheval de course lancé au galop. Un bruit de pas, des chuchotements. Les sons se rapprochèrent de l'arrière du véhicule et, tout à coup, dans un fracas de métal, les portières s'ouvrirent à la volée, de même qu'elle percevait les voix à peine étouffées par le bois de la caisse.

– ... à cette heure de la nuit, disait l'une d'elles. C'est le règlement, vous comprenez. On nous a demandé d'être très vigilants, ce soir, compte tenu du renforcement de la répression. Surtout à la frontière.

– Bien sûr, monsieur, répondit la voix de Richard.

Il semblait calme et confiant. Son assurance insuffla en Prue un regain de courage. Elle retint son souffle et attendit.

– Bon, voyons voir, reprit l'autre voix, que Prue attribua à un garde-frontière.

La fourgonnette tangua sous le poids de l'officier qui grimpait dans la partie arrière.

– Enveloppes, paquets, entonna-t-il comme ses pas résonnaient sur le plancher métallique. Hmm... Tout m'a l'air en ordre.

Soudain, on entendit un craquement contre la paroi de la caisse. L'officier venait de lui flanquer un coup de pied ! Prue plaqua la main sur sa bouche.

– Qu'y a-t-il là-dedans, Receveur ? s'enquit-il.

La voix de Richard perdit alors sa belle assurance.

– Du pa... papier toilette, bredouilla-t-il. Des ser... serviettes de bain et des... des sous-vêtements féminins.

Quoi ? hurla Prue dans sa tête.

– Des de... dessous féminins, euh... oui, bégaya Richard. Et du papier toilette. Et des chaussettes aussi... Oui, c'est ça, des chaussettes. Et puis, vous n'allez pas le croire... de vieux résidus de séchoir, des bouloches, quoi...

– Des bouloches ? répéta le garde-frontière, incrédule. C'est quoi, ce colis ?

– Hmm... c'est très bizarre, j'en conviens.

Tout était fichu. Prue le savait. Elle se demandait déjà si elle supporterait la vie en prison. Aurait-elle droit à une télé ? Serait-elle bien nourrie ?

– Ouvrez-la ! ordonna l'officier.

– Comment ? répliqua Richard.

– Vous m'avez fort bien entendu, Receveur. Ouvrez la caisse. Je veux voir ces fameuses... bouloches.

Richard maugréa dans sa barbe et longea la camionnette, sans doute en quête d'un pied-de-biche. Pendant qu'il s'affairait, le garde-frontière pianotait avec impatience sur la caisse. À travers le bois, le bruit évoquait des coups de tonnerre. Richard revint enfin et le véhicule remua de nouveau quand il grimpa dedans.

– Voyons... c'était laquelle, déjà ?

Prue entendit un tapotement sourd contre du bois, mais à l'autre bout du véhicule.

– Celle-là ?

– NON ! s'énerva l'officier. Celle à côté de laquelle je me tiens en ce moment.

– Ah oui, dit Richard d'une voix légèrement chevrotante. Celle-ci. Le hic, c'est que j'ai un client qui l'attend, et j'imagine qu'il ne sera pas trop content si...

Le garde-frontière lui coupa la parole :

– Ouvrez-la, Receveur. Je promets de ne pas trop salir ses précieuses bouloches ! (Il adoptait à présent le ton d'un félin s'amusant avec sa proie.) Il vaudrait mieux que cette caisse ne contienne rien d'illégal, sinon vous allez regretter qu'il n'y ait pas vraiment des serviettes, du papier toilette et des sous-vêtements de dames... Bref, tout ce qui constitue une monnaie d'échange, à ce que j'ai cru comprendre, en prison.

Richard eut un petit rire nerveux.

Prue se préparait au pire.

– Et celle-là ? proposa subitement Richard. Peut-être que vous préféreriez voir son contenu, ajouta-t-il d'un ton suggestif.

– Écoutez, grand-père, je commence à en avoir assez de votre... Attendez. Qu'est-ce qui est écrit dessus ?

– Je crois que vous pouvez le lire aussi bien que moi.

– Ce n'est pas... C'en est vraiment ? s'étonna l'officier, dont la voix sévère se teintait d'enthousiasme.

– Si vous permettez... dit Richard en recouvrant son assurance.

On entendit un gros « crac », laissant supposer qu'on venait d'ouvrir la caisse posée juste à côté de celle de Prue. L'officier retenait son souffle.

– Tout est à vous, déclara Richard. Mais je dois vraiment me remettre en route. J'ai pas mal de courrier à livrer.

– Bien sûr ! Bien sûr ! admit le garde-frontière d'un ton laconique et professionnel. Navré de vous avoir dérangé. (Prue perçut un bref claquement de mains et des bruits de pas s'approchant de la camionnette.) Jenkins ! Sorgum ! Veillez à ce que ce colis soit livré à bon port chez moi.

Ces instructions furent suivies par le bruit d'une caisse qu'on traînait sur le plancher métallique du véhicule.

– Très bien, reprit l'officier. Merci de votre disponibilité. Encore désolé pour le dérangement.

– De rien, voyons, dit Richard.

La suspension de la camionnette gémit un peu quand les deux hommes quittèrent la partie marchandise et « bang ! » les portières se refermèrent derrière eux. Quelqu'un – Prue imagina qu'il s'agissait de Richard – frappa discrètement deux ou trois fois sur la carrosserie, et elle sourit à belles dents.

Le moteur se mit à rugir et le véhicule s'ébranla dans un craquement de boîte de vitesses en franchissant la frontière de la Principauté aviaire.

Au bout d'un petit moment, la fourgonnette prit un virage en épingle à cheveux et roula sur un tronçon de route accidentée avant de s'arrêter. Les portières s'ouvrirent avec fracas et Prue reconnut le bruit d'un pied-de-biche faisant levier sur le couvercle de la caisse. L'instant d'après, la planche basculait sur le côté et Prue découvrait Richard, penché au-dessus d'elle, qui lui souriait, son visage ridé illuminé par la lumière diffuse du plafonnier.

– Des bouloches de séchoir ? Des sous-vêtements ?



Les mots s'échappèrent à toute vitesse des lèvres de Prue comme de l'eau qui déborde subitement d'un barrage, mais elle éclata de rire après les avoir prononcés.

– Oh, Prue... murmura Richard, dont le sourire céda bientôt la place à un froncement de sourcils embarrassé. Je me demande ce qui m'est passé par la tête ! J'avais tout prévu sans penser une seule fois à ce que je dirais pour le contenu de la boîte. Des sous-vêtements, franchement ! Heureusement que j'avais encore cette caisse de bières au coquelicot du Nord... Une denrée drôlement rare et interdite dans le Sud, figure-toi ! Aucun soldat digne de ce nom ne laisserait passer un trésor pareil !

Prue bondit de la caisse et sauta au cou de Richard.

– Merci ! Merci ! Merci ! s'écria-t-elle.

Il l'étreignit à son tour brièvement avant de reprendre la parole.

– Viens, tu as encore un long chemin à faire.

Il l'aida à descendre et, tout en époussetant quelques copeaux de bois sur son jean, elle s'avança vers les portières de la fourgonnette. Ils s'étaient arrêtés dans une sorte de cul-de-sac naturel constitué de mûriers sauvages et de noisetiers. Les premières lueurs de l'aube traversaient les arbres, et la lumière ambiante se paraît d'un bleu-gris profond. Les oiseaux chantaient de toutes parts, comme si leur gazouillis ruisselait de la cime des arbres. Un battement d'ailes annonça l'arrivée du moineau, qui se posa sur une branche voisine.

– Enver ! s'écria Prue. On y est arrivés !

L'oiseau hocha la tête.

– Il était temps, dit-il. Ils ont fermé la frontière à tous les voyageurs. (Il leva les yeux vers le ciel, tandis que ses plumes se hérissaient dans l'air humide de rosée.) Il devrait être là d'un instant à l'autre.

– Qui donc ? demanda Richard.

– Le général, répondit Enver.

Comme si ses paroles tenaient lieu d'incantation, un oiseau géant plongea alors dans la clairière, ses battements d'ailes secouant le feuillage environnant comme sous l'effet d'une petite tornade. C'était un aigle royal, que Prue reconnut pour l'avoir vu la première fois lorsque Richard et elle se dirigeaient vers South Wood. Il se posa sur une branche basse de tsuga, qu'il fit trembler des racines à la cime.

– Général, dit Enver en inclinant légèrement la tête.

Le chef se stabilisa sur son perchoir et décocha à Prue un regard féroce.

– Est-ce la jeune humaine ? L'Étrangère ?

– Oui, général, répondit Enver en la désignant d'un hochement de bec.

– Bonjour, général, dit Prue. On s'est déjà rencontrés, je pense. Je vous ai vu quand...

– Oui, je me souviens, l'interrompit l'aigle. (Il déplaça ses grandes serres sur la branche et provoqua un violent bruissement parmi les feuilles.) Tu te trouvais avec le Prince au moment de son arrestation ?

– Oui, général, répondit Prue en hochant tristement la tête.

Le rapace l’observa en silence. La lumière était encore diffuse et l’air brumeux. Le plumage fauve de l’aigle contrastait de manière saisissante avec le mur de verdure qui l’entourait. De son bec, il se gratta brièvement sous l’aile, avant de se retourner vers Prue. Ses yeux jaunes la transperçaient.

– Il a fait preuve d’un grand courage, monsieur, reprit-elle calmement. Je sais pas trop quoi ajouter. Je lui dois la vie, j’imagine. C’est moi qu’ils recherchaient, pas lui. Et il m’a protégée. J’ignore pourquoi, mais il l’a fait.

Le rapace détourna enfin ses yeux inquisiteurs pour regarder au loin, son visage ne laissant transparaître aucune émotion. Puis il reprit la parole.

– En ma qualité de général de l’armée aviaire, j’ai fait serment d’allégeance au trône du Prince héritier. Mes ordres émanent directement de notre monarque. Mais il est à présent emprisonné. En l’absence de son autorité, je ne puis que deviner ce que le Prince héritier m’aurait ordonné. (Il revint alors à Prue, et les plis duveteux de son front trahissaient une circonspection inébranlable.) S’il t’a protégée, alors je dois agir de même. S’il a risqué sa vie pour toi, le devoir qui m’incombe consiste à agir de même.

Enver pépia son approbation. Le général déploya ses ailes gigantesques, dont l’envergure atteignait aisément la stature de Prue, aux pieds de laquelle il se posa avec grâce.

– Si tu souhaites voler jusqu’à North Wood, je serais honoré de t’y conduire à tire-d’aile, déclara le général en s’inclinant profondément.

À court de mots, Prue exécuta une sorte de révérence maladroite. Elle se tourna ensuite vers Richard et lui tendit la main, qu’il serra avec effusion, en fronçant gravement les sourcils.

– Ce n’est pas la première fois qu’on se dit adieu, Portland Prue. Espérons que ce n’est pas la dernière.

– Encore merci, Richard, insista-t-elle en souriant. Je n’oublierai jamais. Quant à toi, ajouta-t-elle en s’adressant à Enver, dont elle caressa la tête noire et lisse de son doigt, tu es le meilleur gardien que le Prince héritier pouvait espérer avoir à son service. Je suis certaine qu’il serait vraiment fier de toi, s’il était parmi nous.

Enver roucoula et se trémoussa d’un air timide sur son perchoir.

Prue poussa un profond soupir et se tourna vers le général, qui avait gardé la tête baissée.

– OK, dit-elle. Allons-y.

L’aigle se redressa et lui présenta son dos, afin qu’elle puisse y grimper. Prue passa la main dans l’épaisseur de son plumage et trouva une prise au creux de son épaule. Elle sentait ses muscles remuer et frémir, alors qu’il fléchissait ses ailes avant de prendre son envol.

– Cramponne-toi, prévint-il.

Prue plaqua son corps contre le dos du général, sa joue se nichant contre son doux plumage, puis l’aigle fit quelques pas agiles avant de décoller du sol. Et ils se mirent à voler.



Depuis qu’il avait pris la décision fatale de suivre Prue dans le Territoire Infranchissable, Curtis s’était retrouvé dans des situations pour le moins étranges, mais aucune n’équivalait à celle-ci sur le plan de la bizarrerie. À savoir qu’il se tenait assis dans une sorte de grosse cage à oiseaux, suspendue à un gigantesque bouquet de racines, en essayant de se rappeler les paroles de Mustang

Sally¹.

– Lalala tes yeux ? répéta Seamus, perplexe. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

– Non, non, répliqua Curtis en se grattant la tête. J'ai oublié les paroles. Mais c'est un truc avec « tes yeux ». Tes yeux qui dorment ? Bon sang, je suis désolé, les gars. Je croyais mieux la connaître.

La chanson comptait parmi les airs préférés de ses parents et les grands classiques que toute la famille chantait en voiture. Curtis exhumait les rebuts de son répertoire pop, en tentant de rivaliser avec la dernière ritournelle offerte par les bandits : une histoire de bohémien qui kidnappait la fille d'un seigneur. Cela faisait des heures qu'ils chantaient à tour de rôle et le temps passait. Les voix des prisonniers résonnaient dans toute la caverne.

– J'ai pas tout compris, dit Angus. C'est une jument, cette Sally ? Et c'est qui, cette mustang qu'elle doit ralentir ?

Curtis n'eut pas le temps de rectifier qu'un autre bandit mettait son grain de sel :

– Angus, pauvre imbécile, c'est une chanson d'amour entre un homme et son cheval, voyons ! Ce bonhomme aime son cheval, Mustang Sally.

À ces mots, toute la prison éclata de rire.

– Dis donc, Curtis ! s'écria un troisième, entre deux fous rires. Vous avez de drôles de mœurs dans le Monde Extérieur !

Curtis tenta de calmer l'hilarité générale en braillant :

– C'est une **voiture** ! Un genre de **voiture**, les gars !

Mais les brigands ne voulaient rien entendre. Plutôt que de se disputer, il s'esclaffa avec eux. L'un de ses compagnons d'infortune, Cormac, réussit à s'exprimer dans le chahut ambiant.

– Encore une, Curtis ! Chante-nous une autre chanson d'Étranger !

Avant que Curtis puisse lui faire remarquer que c'était au tour des bandits, un martèlement métallique retentit en contrebas.

– Fermez votre clapet, les asticots ! beugla la voix du gardien, qui frappait son trousseau de clés géant contre un chaudron noir de suie. C'est l'heure d'la bouillie !

Un groupe de quatre soldats venait d'arriver dans la caverne, deux d'entre eux tenaient la crémaillère où était suspendu le chaudron, tandis que les deux autres montaient la garde à l'entrée. Le gardien s'approcha de la grande échelle posée contre la paroi et s'empara d'une perche de la même taille, au bout de laquelle était fixée une grande louche.

– Préparez vos gamelles ! ordonna-t-il.

Les prisonniers grommelèrent en se déplaçant, et les cages oscillèrent comme les décorations d'un sapin de Noël qu'on venait de secouer. Chacun sortit un bras malpropre entre les barreaux et tendit sa coupelle en fer blanc. Curtis jeta un œil sur le côté et découvrit qu'il y en avait une aussi dans sa cage ; il la ramassa donc et la tendit, à l'instar de ses codétenus. Le gardien trempa la louche dans le chaudron et, tout en maniant prudemment la perche en bois dans les airs, remplit tour à tour chaque gamelle. Au passage, un peu de bouillie éclaboussa la main de Curtis, qui eut un mouvement de recul, par crainte d'être brûlé. Mais il constata d'un air affligé qu'elle était à peine tiède.

Quand le garde eut terminé, il remit la perche à sa place (avec la louche plantée dans la terre, ne put s'empêcher de remarquer Curtis) et fit sortir les soldats. Puis il leur emboîta le pas, non sans se tourner en lançant un « **Bon appétit !²** » sardonique aux prisonniers.

Curtis contempla sa gamelle. La « bouillie » ressemblait davantage à une sorte de soupe laiteuse où flottaient toutes sortes d'aliments. Curtis en saisit un avec le doigt : visiblement le cartilage de quelque animal indéfinissable.

Seamus, dans la cage du dessus, lui cria :

– Ne regarde pas de trop près, mon pote ! Contente-toi de manger.

Curtis leva la tête et grimaça en portant la coupelle à ses lèvres, avant de prendre une bonne bouchée de la substance. C'était plus écœurant que tout ce qu'il avait mangé dans sa vie... et il avait eu la malchance de goûter au chou vert que préparait sa mère ! Néanmoins, ce n'était pas tant la saveur qui le dérangeait, mais l'absence notable de saveur justement, laquelle laissait la part belle aux textures du cartilage flottant ou à Dieu sait quoi sur le palais. Curtis manqua s'étrangler violemment. Les bandits, qui attendaient visiblement sa réaction, éclatèrent de rire.

– On s'y habitue, gamin ! hurla l'un d'eux.

– Rien ne vaut la cuisine maison, pas vrai, l'Étranger ? brailla un autre.

– Beurk ! fit Curtis en reposant la gamelle. C'est quoi ce truc, au juste ?

– D'la cervelle d'écureuil, des pattes de pigeon, des nerfs de mouffette... Le tout servi dans un solide bouillon de lait tourné ! beugla Angus.

Dmitri, le coyote, intervint malgré lui :

– C'est pas si mauvais. J'ai connu pire au mess, croyez-moi !

Curtis lorgna sa gamelle en fronçant les sourcils.

– Je vais peut-être le laisser de côté, marmonna-t-il dans son coin. J'ai pas vraiment faim pour l'instant.

Il s'adossa aux barreaux et contempla le sol de la caverne, tout en écoutant les lapements voraces en provenance des cages voisines. Pourvu que je ne reste pas ici assez longtemps pour m'habituer à cette bouillie infâme, songea-t-il.

À son grand étonnement, une voix résonna soudain dans sa cage :

– T'as l'intention de finir ta gamelle, alors ?

Curtis fit un bond et regarda autour de lui. À l'autre bout de la cellule se tenait un grand rat maigre et gris, debout sur ses pattes postérieures.

– Tu fais quoi, finalement ? ajouta-t-il en se léchant les babines et en frottant ses petites pattes avant.

– Qui es-tu ? demanda Curtis. Et qu'est-ce que tu fabriques dans ma cage, d'abord ?

Au-dessus, Seamus lui cria entre deux bouchées :

– C'est Septimus le Rat. Septimus, je te présente Curtis, notre nouvel ami.

– C'est un vadrouilleur, ajouta Cormac pour parfaire les présentations. Il est même pas prisonnier. Il traîne dans le coin de son propre gré.

Septimus exécuta une révérence théâtrale.

– Comment vas-tu ? dit-il.

– Très bien, merci, répondit Curtis. Et... non, je pense pas finir ma gamelle.

Le rat fit un pas en avant et tendit une patte.

– Tu ne vois donc pas d'inconvénient à ce que je m'en charge ?

Curtis réfléchit un instant – troublé à l'idée de partager malgré lui sa nourriture... avec un rat, qui plus est ! –, mais finit par capituler.



– Vas-y, je t’en prie.

Septimus sourit à belles dents et lissa le poil hérissé sur sa tête.

– Eh bien, c’est pas de refus ! répliqua-t-il avant de plonger dans la bouillie, qu’il lapa avec férocité.

Lorsqu’il eut fini, Septimus éructa discrètement, puis s’adossa paresseusement aux barreaux de la cage. Il mit les pattes avant derrière sa tête et ferma les yeux.

– Aaaaah ! fit-il. Rien de tel qu’un peu de détente après un bon repas. (Au bout d’un petit moment, il ouvrit un œil et lorgna Curtis.) T’es là pourquoi, au fait ?

Curtis se redressa. Il devait bien admettre que c’était agréable d’avoir un peu de compagnie.

– Je suis un renégat, j’imagine. Un genre de déserteur. J’ai compris ce que la Gouvernante mijotait et je pouvais pas la laisser faire. Alors, on m’a emprisonné.

– Ooooh... C’est pas de veine, dis donc. (Il marqua une pause, avant d’ajouter :) Qu’est-ce qu’elle mijote, alors ?

– Elle s’apprête à sacrifier au lierre le petit frère de mon amie, afin de pouvoir le contrôler et dominer tout le pays.

Des murmures fusèrent ici et là parmi les cages environnantes.

– Quoi ? souffla un bandit.

– Oh, mais c’est carrément la **poisse**, reprit Septimus. Le lierre, tu dis ? C’est une plante maléfique. Quoique... c’est du lierre ou une autre plante grimpante ? J’m souviens plus. J’crois qu’il y en a une qu’est plus envahissante que l’autre...

Cormac, qui tendait l’oreille, l’interrompt.

– Septimus, si le lierre a besoin de **consommer un petit humain** pour devenir tout-puissant, on a tout lieu d’y croire que c’est lui l’envahisseur.

– Drôlement tenace, ce lierre, observa le rat en hochant gravement la tête.

– Et n’oublions pas la **SORCIÈRE** tenace dont le plan consiste à alimenter le lierre en sang humain pour qu’il exécute ses moindres désirs ! brailla Seamus en mettant sa gamelle de côté dans un fracas métallique. Cette femme diabolique ne perd rien pour attendre, croyez-moi !

Au-dessous, Dmitri le coyote se fit entendre :

– Et qu’est-ce que tu vas bien pouvoir faire, maintenant que t’es enfermé dans ta cage à oiseaux modèle géant ?

Seamus se leva d’un bond et secoua les barreaux de sa cellule en hurlant :

– Va pas croire que tu s’ras épargné, le cabot ! T’imagine pas que tes petits dans leur terrier échapperont au lierre, quand il se mettra à ramper dans la forêt. Elle se sert de vous, la Douairière ! Puis elle vous mettra au rebut dès qu’elle aura obtenu ce qu’elle voulait !

Dmitri grommela dans sa barbe, puis lui tourna le dos et se mit à gratter les restes de sa gamelle d’une patte paresseuse.

Mais Seamus ne décolérait pas et secoua de plus belle les barreaux de sa cage en scandant de plus en plus fort :

– Libérez Wildwood ! **LIBÉREZ WILDWOOD !**

Les autres bandits se joignirent à lui en frappant leur gamelle contre les barreaux. Un formidable tintamarre de métal et de bois envahit alors la caverne. Le gardien apparut à l’entrée, flanqué de deux soldats armés.

– Mettez-la en veilleuse, les asticots ! aboya-t-il. Sinon on va s’amuser au tir sur cible.

Comme pour donner foi à ces propos, l’un des accompagnateurs épaula son fusil et se mit à viser indifféremment chacune des cages suspendues.

Le rat Septimus bondit de l’endroit où il se prélassait et détala sur le côté. Empoignant la corde, il se tourna vers Curtis et murmura :

– C’est là que je tire ma révérence ! À plus tard !

Et il grimpa le long de la corde.

L’un des brigands, dissimulé dans sa cage, marmonna une insulte au gardien.

– C’en est trop ! brailla ce dernier. Privés de petit déjeuner demain !

Les bandits firent mine de protester bruyamment.

– Et pas de déjeuner non plus !

Finalement, tout le monde se tut et l’on n’entendit plus que les grincement des cages suspendues à leur corde.

– Très bien ! Extinction des feux !

Les deux soldats se séparèrent et commencèrent à éteindre les torches qui s’alignaient sur le mur, jusqu’à ce que l’obscurité engloutisse la caverne.

– Bonne nuit, les asticots ! lança le gardien avant de disparaître.

Après son départ, Cormac colla son visage aux barreaux et s’adressa aux prisonniers depuis sa cage.

– Vous verrez, les gars, dit-il dans un chuchotement rauque, tant que Brendan, notre roi et camarade, sera de ce monde, Wildwood restera libre. Je le jure !

Les détenus réagirent en l’acclamant en sourdine.

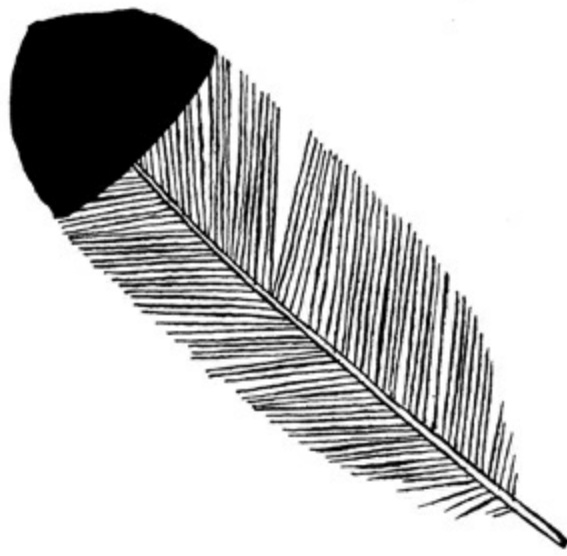
– Il va venir nous chercher, les gars, ajouta Cormac. Il va venir, et on sortira d’ici à coups de feu et à coups de matraque. Vous verrez. Et personne ne nous barrera la route, ni les coyotes soldats ni la Gouvernante douairière.

[1.](#) Mustang Sally est une célèbre chanson du répertoire rhythm and blues, écrite par Mack Rice en 1965, reprise par Wilson Pickett l’année suivante et par bon nombre d’artistes ensuite. Elle apparaît notamment dans la bande originale du film The Commitments (1991).

« Mustang Sally/Tu devrais sans doute ralentir/Mustang Sally/Tu devrais sans doute ralentir/Un de ces... lalala... matins/Hmm... j’imagine que tu lalala... lalala... tes yeux. »

« Mustang Sally/You probably should slow the mustang down/Mustang Sally/You probably should slow the mustang down/One of these... something... mornings/Hmmm...guess you something something something. »

[2.](#) En français dans le texte.



CHAPITRE 16

Le vol à dos d'aigle – Une rencontre sur le pont

Prue volait.

C'était une sensation incroyable !

Elle avait déjà pris l'avion, mais c'était une expérience bien fade, par procuration, qui donnait seulement l'illusion de voler. On défiait vaguement les lois de l'apesanteur, en contemplant par les hublots de la taille d'une petite télé des nuages moutonneux et des villes en miniature. Rien de comparable à ce qu'elle vivait : la véritable sensation de planer sous la voûte céleste, avec l'immense étendue verdoyante de la forêt en contrebas. Elle gardait à présent les bras bien serrés autour du col duveteux du général, de même que ses pieds avaient trouvé une prise à l'articulation où les plumes de la queue de l'aigle se déployaient en éventail. Elle sentait la puissance des muscles du rapace alors qu'ils se soulevaient et se contractaient à chaque battement d'ailes, tandis que l'air frais et humide du matin fouettait sa peau et soufflait ses cheveux en arrière en la faisant larmoyer. Désormais, la lumière de l'aube était omniprésente et teintait la cime des sapins d'une lueur dorée. Au loin, l'horizon rosissait et se reflétait sur un banc de nuages, annonçant peut-être une tempête.

Au-dessous de Prue, une multitude de nids, grands et petits, parsemaient la cime des arbres. Certains, très élaborés, reliaient sur plusieurs niveaux les branches les plus hautes à toute une série d'abris, nids d'aigles et autres plates-formes destinées à se poser ou à prendre son envol. La plupart ressemblaient toutefois aux nids de rouges-gorges habituels, faits de paille et de brindilles, alors que d'autres s'étaient étalés sur des branches maîtresses, avec des cloisons en ramures et des sols de boue grise lissée. Plusieurs cèdres dominaient les sapins de leur entourage et Prue discernait des communautés de nids d'hirondelles, construits à même l'écorce, véritable réseau de minuscules gîtes de boue séchée. C'était l'heure du petit déjeuner et, de son poste d'observation aérien, Prue distinguait les petites cavités, les entrées de ces nichoirs, où se pressaient les oisillons pour la becquée. À mesure que la matinée avançait, elle remarqua une activité croissante dans les airs, au-

dessus de cette métropole aviaire, tandis que des oiseaux de toute taille et de tout plumage jaillissaient des feuillages et y replongeaient, transportant vers et insectes, brindilles et touffe d'herbe pour leur nichée.

– C'est magnifique ! s'extasia Prue.

– Le meilleur moyen de découvrir la Principauté ! répliqua le général. (Le vent les cinglait bruyamment et ils peinaient pour s'exprimer en couvrant le bruit.) Vue du ciel !

Tout à coup, le rapace vira sur la gauche et décrivit une diagonale en rasant la cime des arbres. L'estomac de Prue se souleva. Elle poussa un petit cri étouffé en sentant les nouvelles pousses de ces conifères géants effleurer ses genoux. Un groupe de jeunes faucons pèlerins s'adonnant à leur vol matinal se faufilèrent dans le sillage du général et se mirent à le pourchasser pour se distraire ; ils entraient et sortaient de sa trajectoire en tournoyant, et le taquinaient pour qu'il vole plus vite et tente de les semer.

– Je suis en mission, les gars ! leur lança-t-il.

Mais ils ne voulurent rien savoir et continuèrent à le défier. Le général prit alors une grande inspiration, cria à Prue : « Accroche-toi bien ! » et monta en vrille dans les airs, puis plana brièvement en plein vol, avant de tomber à pic dans l'épais feuillage. Prue hurla et s'agrippa fermement au cou du rapace. Toutefois, avant d'arriver trop bas, il se redressa et slaloma avec maestria entre les branchages qui jalonnaient leur parcours. Les faucons pèlerins s'escrimèrent à le suivre, mais furent bel et bien contraints d'abandonner au bout de cinq minutes. Dès qu'il eut distancé leurs poursuivants, l'aigle changea de cap avec les plumes de sa queue et jaillit de l'épais feuillage. Quand ils eurent recouvré leur altitude initiale, Prue aperçut quelque chose d'extraordinaire.

– Waouh ! s'exclama-t-elle.

– Le Nid royal, expliqua le général en devinant l'objet de son émerveillement.

Devant eux se dressait un majestueux pin d'Oregon, qui écrasait par sa hauteur les arbres voisins. Même vu du ciel, le tronc atteignait la largeur d'une petite maison – Prue ne pouvait que s'imaginer sa taille au ras du sol –, de même que les plus hautes branches dominaient d'une bonne quinzaine de mètres l'arbre le plus proche ! Le plus fabuleux résidait néanmoins dans l'impressionnant réseau de nids d'aigles qui avoisinaient la cime de ce géant. Une kyrielle de petits nids occupaient en revanche certaines des branches les plus basses, chacune abritant des foules de moineaux et de pinsons. Au-dessus se trouvaient des nids plus grands, mais moins nombreux, où faucons et éperviers avaient élu domicile... le tout menant à un seul et unique perchoir à la cime de l'arbre. Le nid mesurait aisément neuf mètres de diamètre et se composait d'une végétation diverse et variée : branches de sapin et ronces de framboisiers, lierre et tussilage, capucines et lierre à feuilles d'érable. Tapissée d'une fine couche de boue séchée, sa cuvette semblait la demeure la plus accueillante qu'on puisse imaginer... mais demeurerait hélas inoccupée.

– Le propre perchoir du Prince héritier, expliqua l'aigle avec gravité.

– Qu'allez-vous faire maintenant que le Prince Hibou a disparu ? cria Prue pour couvrir le souffle du vent.

Ils survolèrent plusieurs fois l'ensemble du Nid royal avant de reprendre leur trajectoire vers le nord.

– Son nid sera entretenu jusqu'à son retour. Cependant, si South Wood refuse de le libérer, ce sera la guerre.

À ces paroles, l'aigle cambra ses ailes en arrière et prit de la vitesse, tandis que les nids devenaient de plus en plus clairsemés dans la forêt en contrebas.

Prue était troublée par la réaction du rapace.



*Prue volait.
C'était une sensation incroyable !*

– Mais comment vous allez pouvoir vous battre sur les deux fronts ? demanda-t-elle. Si les coyotes continuent de vous attaquer au Nord ? Et qu'est-ce qu'il va arriver au Prince Hibou ?

– Nous n'avons pas le choix, Prue.

En quelques battements d'ailes, le général gagna en altitude, et la nappe de verdure au-dessus d'eux s'éloigna, tandis que Prue sentait ses oreilles se boucher.

– Sois vigilante, lui conseilla-t-il. Nous survolons Wildwood.

Prue plissa les yeux et scruta la cime des arbres. Ici, la forêt paraissait plus sauvage, et aucune communauté ne semblait l'habiter. Dans le sous-bois, les érables et les aulnes se disputaient l'espace, parmi leurs cousins conifères plus imposants, tels que le tsuga, le sapin et le cèdre. Ils semblaient étroitement groupés sur ce secteur où rien n'entravait leur croissance. À vrai dire, les arbres ne constituaient pas la seule végétation en quête de la lumière qui se concentrait à cette hauteur ; de fabuleuses lianes de lierre s'entortillaient jusqu'au sommet de plusieurs érables malchanceux et donnaient l'impression d'étrangler leurs hôtes en vue d'atteindre le bleu du ciel.

– La voie est libre apparemment ! cria Prue.

Au fil du parcours, les arbres commençaient à gagner en hauteur et en envergure, si bien qu'ils éclipsaient leurs voisins plus chétifs. La cime élevée de ces géants les transformait en gratte-ciel de verdure, dont le vent agitait les plus hautes branches. Le général fut contraint de s'élever davantage, et Prue sentit ses poumons manquer d'air. À cette altitude nouvelle, ce patchwork de feuillages en contrebas donnait l'impression de s'étirer à l'infini et de rejoindre l'horizon. Les confins du Bois semblaient incroyablement étendus. Prue oublia alors l'exaltation du vol en réalisant soudain que sa démarche était vouée à l'échec. Alors qu'elle avait une vue plongeante sur ce gigantesque domaine naturel, elle songea, pour la première fois, qu'elle risquait de ne jamais retrouver son frère. Comme pour se reconforter, elle serra le cou du rapace encore plus fort et enfouit le visage dans ses plumes.

Si bien qu'elle ne vit pas le coyote archer.

Elle ne le vit pas se redresser sur les plus hautes branches maîtresses d'un grand sapin et encocher soigneusement sa flèche sur la corde. Elle ne le vit pas non plus bander son arc puis tirer. En revanche, elle entendit le sifflement mélodieux de la flèche qui filait vers sa cible et sentit le poids de la tige, quand elle transperça la poitrine de l'aigle dans un effroyable bruit sourd. Elle vit alors la pointe saillir entre les épaules du général, à quelques centimètres de sa joue, maculée de sang.

– NON ! hurla-t-elle.

Le rapace poussa un seul cri rauque et se tut, sa tête plongeant contre sa poitrine. Ses ailes, par réflexe, se crispèrent autour de son corps, tandis que Prue et lui commençaient à tomber à pic.

Sous le choc, elle se mit à tripoter la flèche et tenta de la retirer, mais celle-ci restait plantée dans la chair du rapace.

– Général ! Non ! Non ! Non !

Les ailes de l'aigle se contractèrent soudain comme il invectivait le ciel ; il les battit suffisamment pour éviter qu'ils ne s'écrasent tous deux à terre. Ils rasèrent la cime des arbres, Prue cramponnée aux plumes de son cou, alors qu'il virait violemment à droite et à gauche, en menaçant malgré lui de la renverser à chaque changement de cap. Toutefois, l'aigle l'emporta vaillamment à bonne distance de l'archer, jusqu'à ce qu'il soit à bout de forces. Il poussa un dernier cri et, comme ses ailes ne battaient plus l'air, son corps chuta brusquement.

Prue hurla et ferma les yeux, alors qu'ils plongeaient au cœur de la voûte de verdure. Les aiguilles des branches de sapin lui égratignèrent la peau et les vêtements, lacérant son corps avec la puissance d'un millier de coups de fouet. La tête enfouie dans les plumes humides de sang pour se protéger, Prue sentit l'inertie du corps du rapace contre sa joue. Finalement, une solide branche maîtresse brisa

leur élan, et ils firent la culbute dans les feuillages, jusqu'à ce qu'ils percutent le sol sous une pluie de ramures brisées.

Prue se retrouva propulsée à plusieurs mètres de l'aigle, mais atterrit heureusement en douceur sur les restes d'un vieux tronc d'arbre en décomposition. Les doigts et le visage en feu, elle regarda ses mains labourées d'égratignures et d'écorchures. Elle avait les vêtements en lambeaux, et une grosse tache écarlate s'étalait sur sa poitrine. **Le sang du général**, songea-t-elle. Prue se redressa d'un bond pour rejoindre l'aigle, quand elle perçut des mouvements dans les arbres, le bruit distinct de pas dans le sous-bois. Elle s'arrêta net et scruta les alentours, l'œil et l'oreille aux aguets.

Lentement, de manière imperceptible, la dense végétation se mit à frémir, puis des silhouettes humaines jaillirent de la forêt. Elle se retrouva cernée.

– Ne... bouge... pas... un... seul... muscle, ordonna l'une des silhouettes.

Prue s'immobilisa. Ces hommes et ces femmes se distinguaient par l'éclectisme de leurs vêtements : uniformes de général de brigade, tenues de combat kaki, gilets en soie... mais l'ensemble accusait un état de détérioration avancé. Leurs vestes étaient déchirées aux coudes, leurs maillots de corps souillés, et aucun de ces habits ne leur allait. Mais surtout, ils étaient armés jusqu'aux dents : pistolets et carabines d'avant-guerre, épées et autres couteaux Bowie. Et ils pointaient leurs armes sur Prue.

– D'où viens-tu ? demanda l'un des hommes.

Prue leva lentement la main en désignant le ciel.

Ses assaillants étaient effarés.

– Comment ça ? Tu volais ? s'enquit un autre, incrédule.

Prue acquiesça. La tête lui tournait et elle se sentait faiblir. Une douleur cuisante se propageait dans sa poitrine.

Une voix bourrue et autoritaire s'éleva derrière l'attroupement.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Écartant quelques personnes sur son passage, un homme apparut alors dans la clairière. Il arborait une grosse barbe rousse et une veste d'officier souillée. Une écharpe en bandoulière maintenait un sabre assez grand contre sa hanche, tandis que son front présentait un tatouage que Prue ne put identifier. Il la domina de toute sa hauteur, ses boucles cuivrées augmentant sa stature d'au moins quinze centimètres.

– Qui es-tu et d'où viens-tu ? lui demanda-t-il en lui lançant des regards noirs.

– Je... je m'ap... m'appelle Prue, répondit-elle en chevrotant. Et je volais... sur le dos de l'aigle là-bas... et on... on nous a abattus.

À ces paroles, elle s'écroula comme une masse.



Lorsqu'elle revint à elle, Prue se déplaçait. Un kaléidoscope de rayons de soleil et de feuillages tournoyait au-dessus d'elle. Elle était allongée mais, bizarrement, flottait en quelque sorte à l'horizontale et relativement vite. Elle leva un peu la tête et comprit : ces gens étranges l'avaient étendue sur une civière de fortune – deux grosses branches reliées par des cordes – pour la transporter à travers bois.

– Le général ! s'écria-t-elle en se redressant sur les coudes. L'aigle ? Il est où ?

Derrière elle, une voix féminine répondit :

– Il n’a pas survécu.

Prue se contorsionna pour voir qui lui parlait.

– Il est... mort ? s’enquit-elle d’une voix éteinte.

La femme acquiesça et Prue sentit son estomac se nouer. Une douleur l’élança dans le cou depuis sa poitrine et elle retomba contre les cordes entrelacées.

– Aïe ! lâcha-t-elle en se tenant les côtes.

– On dirait que t’as fait une mauvaise chute, reprit la femme en haletant, tandis qu’elle et le brancardier de devant filaient dans la forêt.

– Ne bouge pas ! lui cria-t-il par-dessus son épaule. On doit te mettre à l’abri. J’ai jamais vu un coyote tireur d’élite aussi loin du terrier. Il risque d’y en avoir d’autres.

Prue lança un regard oblique et vit que le reste du groupe les accompagnait. Tout le monde courait avec agilité dans le sous-bois, en dérangeant à peine les buissons et les fougères sur son passage.

– Qui... qui êtes-vous ? demanda Prue, qui avait la bouche desséchée et beaucoup de mal à parler.

– Des bandits, fillette ! répondit l’un d’eux. Les Bandits de Wildwood. T’as eu d’la veine qu’on t’ait trouvée.

– Oh...

Sa tête se remit à tourner, tandis que sa vision s’embrumait, et elle perdit à nouveau connaissance.



Clac !

– Hé !

Clac !

Prue, les paupières toujours closes, s’éveilla en entendant un bruit bizarre, comme si quelqu’un recevait une tape dans le dos.

Clac !

Voilà que ça recommence ! se dit-elle. Prue se rendit soudain compte qu’elle éprouvait une sensation après chaque claquement... comme si quelqu’un lui tapotait doucement la joue. Elle ouvrit lentement les yeux et sursauta. Juste au-dessus d’elle se tenait l’homme qu’elle avait vu dans la clairière, le barbu roux tatoué sur le front. Il avait une haleine très acide et gardait la main en suspens, prête à lui flanquer une autre tape.

– À la bonne heure ! s’exclama-t-il, satisfait. J’m demandais si t’allais mourir ou pas.

– M’enfin, je vais pas mourir ! riposta Prue, choquée. J’étais juste... en train de dormir, j’imagine.

– Bien, dit l’homme. C’est que t’aurais d’quoi être gênée, si t’étais morte d’une côte fêlée et d’une entorse à la cheville.

– Une côte fêlée ? répéta-t-elle. Comment vous avez pu...

– Ah, ceux d’South Wood aimeraient bien nous faire passer pour des brigands ignares, mais on sait repérer une contusion et une fracture. (Il s’interrompit et réfléchit.) Pourtant, t’as pas l’air de venir de South Wood. Pas plus que de North Wood, d’ailleurs. Tu viens du Monde Extérieur, pas vrai ?

Prue hocha la tête.

Le bandit s’adossa à son siège, tandis que Prue en profitait pour regarder autour d’elle. Elle se trouvait dans une sorte de cabane, grossièrement construite avec des rondins de bois brut et des branches couvertes de ronces. De grosses ramures de sapins constituaient le plafond, tandis qu’un

simple tapis tissé à la main était posé à même le sol en terre battue. Prue constata qu'elle était allongée sur une espèce de matelas en toile rustique, dans un coin de la cabane.

– C'est curieux, reprit le bandit en mâchonnant d'un air pensif un bâton de cannelle séché. De toute ma vie, j'ai jamais rencontré un seul Étranger, et voilà que j'en croise deux en l'espace de deux jours.

Prue le dévisagea avec des yeux ronds comme des soucoupes.

– Deux ? Vous... vous en avez vu un autre ?

– Oui, lors d'une escarmouche avec les coyotes. Pas plus tard qu'hier. Un jeune gars, sans doute du même âge que l'tien. Il s'battait aux côtés de la Gouvernante. Et drôlement doué avec ça ! Plutôt rusé, le bougre. (Une idée traversa soudain l'esprit du bandit.) Tu... tu serais pas à la solde de la Douairière, toi aussi ? Elle n'aurait pas conclu je ne sais quelle sombre alliance avec l'Extérieur ? demanda-t-il en portant d'instinct la main à son épée.

– NON ! hurla Prue en sentant aussitôt une douleur dans la poitrine. Je le jure ! Je ne l'ai jamais rencontrée. J'ai seulement entendu des trucs horribles sur elle.

Le brigand éloigna la main de son sabre.

– Comme de juste. Cette Gouvernante douairière, c'est le mal incarné.

– Mais ce garçon du Monde Extérieur que vous avez vu... Il ressemblait à quoi ? questionna Prue. Est-ce qu'il avait des cheveux noirs frisés ? Et... des lunettes ?

Le bandit acquiesça.

Prue était sidérée.

– J'en reviens pas ! s'exclama-t-elle. Il va bien ! Et en plus il se battait ! Avec la Gouvernante ! C'est pas possible !

– C'est vrai, je t'assure, reprit le bandit. Il a détruit notre meilleur obusier. Il a renversé la bataille à lui seul, pardi ! On a perdu beaucoup d'hommes ce jour-là, ajouta-t-il en secouant tristement la tête. Mais je jacasse comme une pie et j'me suis même pas présenté. Moi, c'est Brendan. Les gens m'appellent le Roi des Bandits.

Prue se mit à rougir.

– Le roi ! fit-elle un peu gênée, ignorant qu'elle discutait avec un monarque. Ravie de vous rencontrer, Votre Majesté. Je m'appelle Prue.

Brendan leva les bras au ciel.

– Oh, ne t'mets pas à me donner du « majesté » à tout bout d'champ. C'est surtout un titre que j'utilise pour effrayer les gens. Ça a l'air de marcher, remarque.

– Mais si vous êtes des bandits, pourquoi vous n'essayez pas de me voler ? C'est pas ce que vous faites d'habitude ?

Brendan rit à gorge déployée.

– C'est vrai, pardi ! Mais voler les gamines qui tombent du ciel, c'est pas franchement notre fort. On s'attaque aux riches, aux livreurs et à leurs semblables... qui circulent sur la Longue route entre North Wood et South Wood. Ça nous plaît de nous imaginer en libérateurs. On libère de leur argent ceux qui pensent qu'il leur revient de droit.

Prue esquissa un sourire poli, même si le raisonnement de Brendan lui paraissait un peu bizarre. Elle préféra changer de sujet.

– Cet autre Étranger, il s'appelle Curtis, et il faut que je le retrouve ! On est venus ensemble et on a dû se séparer quand les coyotes nous ont découverts, mais c'était avant que je voie Richard et que j'aille avec lui à la Résidence, mais quand je...

– Holà ! Holà ! intervint Brendan. Tout doux, ma belle, tu vas t'exploser cette côte fêlée à ce

rythme-là. Commençons par le commencement : pourquoi t'es ici, d'abord ?

– Mon frère, reprit-elle calmement. Mon frère s'est fait enlever par des corneilles. Qui l'ont amené ici. Quelque part dans Wildwood.

– Pfiou ! siffla Brendan. T'as perdu deux Étrangers ? C'est pas d'veine, dis-moi.

– En effet, admit-elle d'une voix accablée. Je sais pas ce que je vais faire. J'étais en route pour North Wood, vous savez, quand on nous a tiré dessus. Maintenant, je pourrai jamais y aller.

– Ça fait une trotte, en convint le bandit. Et c'est une région impitoyable aussi. Ça grouille de coyotes là-bas.

Prue l'implora du regard :

– Vous pouvez m'aider ? S'il vous plaît ? J'ai tellement peur qu'un malheur soit arrivé. Et voilà que j'apprends que Curtis a rejoint les coyotes ? Je comprends plus rien !

Malgré elle, Prue fondit en larmes.

Brendan fronça les sourcils.

– J'sais pas trop quoi t'dire, Prue. On a déjà largement d'quoi faire ici, avec cette guerre et tout. J'peux pas me permettre d'aider les jeunes filles à retrouver leur frère.

Quelqu'un frappa à la porte de la cabane.

– Messire ! hurla le bandit à l'entrée. Des coyotes ! Aux abords du campement !

Brendan se leva d'un bond.

– Quoi ? s'écria-t-il, affolé. À quel niveau ?

– Deuxième ligne de sentinelles !

Le Roi étouffa un juron.

– C'est impossible qu'ils puissent nous retrouver. Ils ne sont jamais venus aussi loin. À moins que... s'interrompit-il en se tournant vers Prue. Toi, viens avec moi !

À ces mots, il s'agenouilla en la hissant sur ses épaules comme un sac de marin vide. Elle poussa un cri de douleur comme sa côte fêlé heurtait la clavicule de Brendan. Il sortit en courant dans une clairière remplie de cabanes et d'abris. Installé au creux d'un vaste lit de rivière à sec, le campement grouillait d'activité : hommes et femmes s'affairaient à des tâches diverses, tandis que des enfants s'amusaient avec des petits jouets en bois, près d'un brasero central.

– Aisling ! hurla-t-il. Selle la jument marron, Henbane, et apporte-la-moi !

– Qu'est-ce que vous faites ? demanda Prue.

– Je t'éloigne du campement, répondit Brendan. Ils ont flairé ton odeur. C'est toi qu'ils veulent. Et t'es à deux doigts d'entraîner toute l'armée coyote sur nous.



Henbane était une jument alezane gracieuse, qui hennit avec enthousiasme quand Brendan l'enfourcha en flanquant Prue en croupe, derrière lui. Prue grimaça, les mouvements rapides de la jument ébranlant ses côtes meurtries. Brendan saisit d'une main vigoureuse la crinière de Henbane, tandis que l'autre pointait vers le campement.

– Faites rentrer les enfants ! cria Brendan à la foule de bandits. Et armez-vous. On a des coyotes alentour !

La monture se cabra et Prue se plaqua contre lui, en l'entourant vivement de ses bras. Brendan surveilla brièvement les mouvements des bandits, lesquels s'empressèrent de suivre ses instructions, puis il lança la jument au galop et ils s'éloignèrent du campement.

Prue regarda le bivouac disparaître derrière elle, tandis qu'ils arrivaient à l'embouchure de la rivière à sec et obliquaient brusquement à droite sur un terrain plat. Les cabanes et les abris semblaient se fondre dans le feuillage, impossibles à détecter. Brendan hurla « HUE ! » à la jument, et ils caracolèrent dans le sous-bois, en esquivant les ronces et en bondissant par-dessus les arbres déracinés. Au bout d'un petit moment, le bandit retint Henbane par la crinière et, tandis qu'elle s'arrêtait, fébrile, il lança un regard dans les ramures en surplomb.

– Où sont-ils ? cria le Roi.

Prue plissa les yeux et découvrit alors un bandit dissimulé parmi les grosses branches.

– Plus au sud, messire ! À une centaine de mètres. Près du chêne coupé en deux !

À ces paroles, Brendan relança la jument au galop et ils filèrent dans la forêt aussi vite que leur monture pouvait les transporter.

– Vous allez me livrer aux coyotes ? cria Prue, tandis que la jument traversait les massifs de fougères.

Comment se débrouillait-elle pour mettre en danger tous ceux qu'elle rencontrait ? À croire qu'elle portait malheur !

– Aucun intérêt ! répondit-il en hurlant. Ils seraient toujours dans le coin à renifler ! J'peux les semer, mais faut d'abord que j'les force à me suivre. (Il siffla et retint la jument pour éviter un gros talus recouvert de mousse.) Et c'est toi mon appât, l'Étrangère !

Ils traversèrent brusquement un mur de ronces de mûriers et se retrouvèrent au cœur d'une escouade d'une bonne cinquantaine de coyotes soldats ; ils en renversèrent plusieurs au passage.



– La fille ! aboya l'un d'eux.

– Le Roi ! renchérit un autre.

D'un habile mouvement de poignet, Brendan orienta la jument vers l'est et lui battit le flanc d'un coup de pied. « HUE ! » cria-t-il, et la monture repartit au galop. Prue se cramponna à la taille du bandit, tout en bondissant sur la croupe de Henbane. Ils passèrent en trombe dans le sous-bois, branches et buissons leur cinglant la peau.

Aboyant à qui mieux mieux, les coyotes se lancèrent à leur poursuite. Un peloton se détacha du groupe principal en courant si vite à quatre pattes qu'ils en perdirent leur uniforme. Réduits à leur instinct animal primaire, ils grognaient et montraient les crocs.

Henbane soufflait fort et ses muscles ondoyaient sous sa robe alezane à chaque fois qu'elle bondissait. Mais elle connaissait les lieux et Brendan n'avait guère besoin de la diriger.

– Plus vite ! Plus vite, Henbane ! Fonce, ma belle !

Les coyotes gagnaient du terrain. Quelques-uns parvinrent à les rattraper et coururent à leurs côtés en essayant de mordre les jarrets de Henbane. Voyant cela, Brendan la tira par la crinière et ils changèrent de cap en s'engouffrant dans un bosquet de ronce remarquable¹. Un peu plus loin, un ravin peu profond abritait le lit d'un tumultueux ruisseau. D'un rapide coup de talons, Brendan ordonna à la jument d'enjamber le cours d'eau et ils se retrouvèrent de l'autre côté en un clin d'œil. Trop absorbés par leur rage de mordre Henbane, les coyotes furent pris de court et tombèrent à l'eau en

gémissant.

Prue lança un coup d'œil par-dessus son épaule et constata qu'ils en avaient certes distancé quelques-uns, mais que la plupart avaient franchi le ruisseau et les rattrapèrent.

– Ils sont toujours à nos trousses ! prévint-elle à tue-tête.

Brendan incita la monture à accélérer encore et ils zigzagèrent dans la forêt, les sabots de la jument martelant la terre souple.

– On y est presque, murmura Brendan.

Tout à coup, le sous-bois déboucha sur une petite pente qui descendait à pic sur une vaste route à flanc de colline. Henbane patina un peu, puis dévala la côte et atteignit la surface caillouteuse.

– La Longue route ! s'écria Prue.

Derrière eux, les coyotes franchirent le raidillon d'un bond et atterrirent au beau milieu du chemin, le poil hérissé et toutes dents dehors, plus hargneux que jamais.

Brendan leur décocha un bref regard en leur lançant :

– Allez, les chiens !

Et ils repartirent de plus belle. Leur vitesse augmentait sur ce terrain plus plat et Prue sentait Henbane allonger ses foulées. Cependant, Brendan tempérait sa fougue ; il souhaitait que les coyotes gardent l'allure en les attirant loin du campement secret.

Prue regarda devant elle, par-dessus l'épaule de son cavalier, et vit qu'ils s'approchaient de deux piliers ouvragés se dressant de part et d'autre de la route, lesquels précédaient un pont en bois vétuste. À mesure qu'ils s'avançaient, Prue se rendit compte que le sol dégringolait quasi à la verticale sous ledit pont, en formant l'un des versants rocheux d'un profond canyon. Elle poussa un cri strident quand les sabots de Henbane foulèrent les planches en bois, tandis qu'elle plongeait son regard dans le précipice, qui semblait abyssal.

Tout à coup, Brendan tira sur la crinière et la monture s'arrêta brusquement à mi-hauteur du pont.

– Bon sang, lâcha-t-il dans sa barbe.

Prue leva la tête et aperçut, de l'autre côté du pont, la fascinante silhouette d'une femme élancée, vêtue d'une sorte de robe en peau de daim, sur un cheval noir corbeau. Elle portait une fine épée dans son fourreau et deux longues tresses roux cuivré qui lui arrivaient à la taille. Elle sourit en les voyant et avança avec sa monture sur le pont.

– Bonjour, Brendan, dit-elle d'un ton glacial. Si je m'attendais à te voir deux jours d'affilée !

Le Roi resta muet.

– C'est... c'est la Gouvernante ? chuchota Prue.

Il hocha gravement la tête, puis sortit lentement son sabre de son fourreau et le pointa en direction de la femme.

– Laisse-moi passer, dit-il enfin.

Les coyotes qui les pourchassaient arrivèrent dans leur sillage et s'arrêtèrent à l'entrée du pont, trépignant et grattant la terre, babines écumantes.

La Gouvernante éclata de rire.

– Tu sais que c'est impossible, Brendan. (Elle s'approcha et tendit le cou pour voir qui se trouvait derrière son interlocuteur.) Qui est cette cavalière qui t'accompagne, Roi des Bandits ?

Prue se pencha et dévisagea la Gouvernante, qui écarquilla les yeux. Une lueur passa dans son regard.

– Une Étrangère ! s'exclama-t-elle. Tu chevauches avec une Étrangère !

– Où est donc passé le tien, sorcière ? riposta Brendan. La dernière fois que je t'ai vue, tu le tenais sous ta coupe.

– Il est parti, malheureusement. Il est rentré chez lui, dans le Monde Extérieur. Apparemment, il ne s’adaptait pas à Wildwood.

Un profond soulagement envahit Prue... Curtis avait-il réussi à rentrer ? L’une de ses missions sauvetage était-elle résolue ? À cet instant précis, elle envia Curtis et l’imagina chez lui, ses parents lui ébouriffant affectueusement les cheveux.

La Gouvernante s’approcha encore. Brendan l’imita et les deux montures se retrouvèrent quasi face à face, en plein milieu du pont. Derrière eux, les coyotes grognaient et jappaient. La Gouvernante ne quittait pas Prue du regard, ce qui était pour le moins déroutant.

– Pauvre petite, reprit-elle. Ma douce fillette... Tu ignores dans quelle aventure tu t’es embarquée. Une enfant n’a rien à faire ici. Tu devrais être chez toi avec tes parents !

– Silence ! s’énerva Brendan. Cesse de la manipuler !

Alexandra le fustigea du regard, un sourire narquois sur les lèvres.

– Et que vas-tu faire ? Ô Roi des Bandits ?

Brendan grimaça avec hargne et leva son sabre.

– Je vais te transpercer, voilà tout ! À la grâce des dieux !

– Et en quoi cela résoudra-t-il la situation ? répliqua-t-elle, indomptable. Mes soldats t’auront mis en pièces avant même que tu récupères ton épée. Ton peuple, tes fidèles bagarreurs, se verront privés de leur chef intrépide. Qui les protégera ?

Le Roi cracha sur les planches de bois et reprit :

– Quel que soit le nombre de ceux que tu tueras et emprisonneras, tu ne nous trouveras jamais. Tu ne connais pas ces bois aussi bien que nous.

– Chaque chose en son temps, Brendan. Chaque chose en son temps. Le jour venu, ton « peuple » regrettera de ne pas être sorti de sa cachette pour me rejoindre. Et le cloaque où tes fidèles se dissimulent à présent aura alors bien peu d’importance.

Brendan perdait patience.

– Sabre au clair, Gouvernante, dit-il froidement. Nous allons régler ça séance tenante.

– Ce n’est pas si simple, rétorqua Alexandra, stoïque.

Elle porta alors deux doigts à ses lèvres et émit un sifflement éclatant. Aussitôt, derrière elle, des coyotes soldats surgirent à l’autre bout du pont ; chacun d’eux avait le fusil à l’épaule pointé sur Brendan et Prue.

Le Roi resta bouche bée. Prue lui serra la taille et enfouit son visage dans l’étoffe humide de sa chemise.

Alexandra finit par sortir son épée.

– Jette ton arme, ordonna-t-elle en pointant sa lame sur le visage de Brendan.

Le Roi lâcha son sabre, qui tomba en cliquetant sur le bois, tandis que, derrière eux, la meute de coyotes encore haletants s’approcha.

– Emmenez le Roi aux cages ! s’écria la Gouvernante. (Les coyotes aboyèrent leur approbation.) Mais amenez-moi la fille.

Alexandra lança un dernier regard à Prue, puis rangea son épée et tira sur les rênes de sa monture. Elle s’éloigna du pont au petit trot et regagna la forêt.

¹. *Rubus spectabilis* (en anglais salmonberry, littéralement « baie à saumon »).



CHAPITRE 17

Les invités de la Douairière

Curtis se réveilla en entendant quelqu'un ronger. Le bruit provenait d'en haut et il ouvrit un œil pour tenter d'en identifier la source. On avait rallumé quelques torches dans la caverne et il entrevoyait les formes suspendues des cages voisines dans la pénombre.

En levant la tête, il vit Septimus, le rat, qui s'affairait à mâchonner la corde reliant sa cage aux racines. L'animal en avait mangé une bonne partie et il en restait à peine la moitié. Curtis lança un bref regard dans le vide (une quinzaine de mètres le séparaient du sol jonché de rochers déchiquetés et d'ossements) avant de se lever en flageolant.

– Septimus ! souffla-t-il. Qu'est-ce que tu fabriques ?

Le rat sursauta et interrompit sa besogne.

– Oh ! Bonjour, Curtis !

– Septimus, fit Curtis, tout agité, pourquoi tu ronges ma corde ?

Le rat contempla le câble, comme s'il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait.

– Mince alors ! Je sais pas trop. Ça m'prend de temps en temps. Ça fait du bien à mes dents.

Curtis était furieux.

– Septimus ! La distance est **énorme** jusqu'au sol, et si tu romps cette corde, je suis mort ! (Il pointa le doigt vers le bas.) Regarde ces ossements !

Septimus se pencha.

– Oh... je vois, dit-il.

– Maintenant, file ! brailla Curtis.

– Je pense qu'ils ont mis ces squelettes uniquement pour faire peur aux prisonniers, répondit le rat avec calme.

– Septimus !

– Ça va, j'ai compris. Pas besoin de prendre la mouche.

Il grimpa à la corde, détala sur une racine et bondit sur une autre cage, qui se mit à osciller. Le bandit qui l'occupait, Eamon, était réveillé et le chassa illico.

– N'y pense même pas, le rat !

Vexé, Septimus s'en alla en bougonnant et disparut entre les racines de la grosse motte de terre en surplomb.

L'un des bandits – Curtis ne put distinguer lequel – grommela dans son demi-sommeil. Un autre ronflait. Curtis se redressa en position assise et étendit les jambes. Le bas de son dos lui faisait un mal de chien ; s'il n'avait pas été aussi épuisé, il se demandait s'il aurait même pu dormir. Il étira les bras au-dessus de la tête et entendit **craaac** à mi-hauteur de sa colonne vertébrale.

Tout à coup, un brouhaha dans la galerie perturba le calme relatif de la matinée ; un coyote soldat arriva en courant et, d'un coup de patte, réveilla le gardien, lequel sommeillait, affalé contre le mur. Il s'ensuivit un bref échange et le gardien, après s'être redressé avec peine sur ses pattes arrière, suivit le soldat hors de la caverne. On entendit des éclats de voix dans le tunnel et, sous les yeux ébahis de Curtis, un petit groupe de soldats entra avec un prisonnier ligoté. Curtis reconnut aussitôt l'homme pour l'avoir vu la veille sur le champ de bataille.

– Brendan ! hurla Eamon, angoissé. Mon Roi !

Brendan contempla, stoïque, les cages suspendues. Sa barbe rousse et sa crinière bouclée en bataille étaient humides de sueur, témoins des rudes épreuves qu'il avait dû traverser avant d'arriver à la caverne.

Les autres brigands se réveillèrent et s'approchèrent des barreaux de leur cage respective en contemplant, effarés, le gardien qui débitait son discours appris par cœur au nouveau détenu :

– ... Impossible de sauter à terre, compte tenu de la distance. Renonce à tout espoir. Renonce à tout espoir...

Brendan gardait les yeux dans le vague, son visage ne trahissant pas la moindre émotion.

– VOUS ALLEZ PAYER POUR ÇA ! s'écria Angus en secouant sa cage avec désespoir.

Eamon et Seamus avaient pris leur gamelle en fer blanc et les frappaient contre les barreaux en faisant un vacarme épouvantable.

Assis en tailleur dans sa cellule, Cormac marmonnait tout seul en regardant le gardien suivre la procédure habituelle. Curtis crut l'entendre murmurer : « On a perdu. »

Le gardien essaya de faire taire les détenus en leur aboyant dessus, mais en vain ; les bandits continuaient de protester à tue-tête. Il alla chercher l'échelle posée contre le mur et l'accrocha en ronchonnant aux barreaux d'une cage inoccupée, puis on détacha le Roi des Bandits. À la pointe de l'épée, on le força ensuite à grimper dans sa cellule suspendue. Ses camarades bandits observèrent un silence respectueux quand le gardien tourna la clé dans le cadenas. Puis la scène s'acheva aussi vite qu'elle avait commencé : le gardien enleva l'échelle, invectiva quelques prisonniers, puis sortit en compagnie des soldats.

Le calme régna un petit moment dans la caverne. La corde au-dessus de la cage de Brendan gémit un peu sous le poids du nouvel occupant. Brendan s'assit au milieu de la cellule, le regard toujours noyé dans le vague.

Seamus hasarda enfin quelques mots.

– Mon Roi ! Notre Roi ! Comment vous avez...

Toujours aussi stoïque, Brendan déclara simplement :

– La guerre n'est pas terminée, les gars.

– Mais le... est-ce qu'ils découvrent le... bégaya Angus.

– Le campement est toujours caché, répondit Brendan. Ils ne le trouveront pas. Tout le monde est en sécurité.

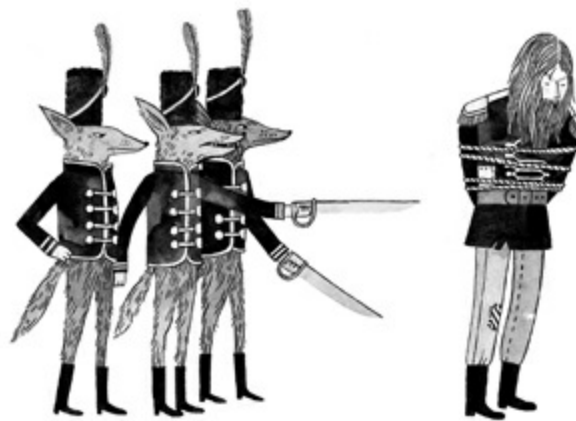
Cormac, encore sous le choc, marmonna :

– On a perdu...

Ces trois mots ébranlèrent le monarque, qui se releva d'un bond. Agrippant les barreaux à deux mains, il cria à Cormac :

– N'y songe pas un seul instant ! Cette guerre est loin d'être finie. Nous avons encore du sang qui coule dans nos veines !

Silence de mort dans la caverne. Personne n'osa le contredire.



Prue se sentait prise de vertige. Tandis que les coyotes l'escortaient à travers bois, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas marché depuis sa chute avec l'aigle. Une douleur lancinante à la cheville venait s'ajouter à celle de sa côte fêlée. Sur sa peau, les écorchures se couvraient de croûtes et s'ourlaient de marques rouges. Prue ne s'était jamais sentie aussi mal. Les pensées qui avaient précédé l'assassinat de l'aigle lui revenaient sans cesse à l'esprit. À présent, c'était comme si une prophétie se réalisait : **Ma mission est vouée à l'échec. Je ne retrouverai jamais mon frère.** Elle luttait désespérément contre les images macabres qui affluaient dans sa tête : un bébé seul dans une forêt sauvage, sans nourriture, captif d'une violente bande de corneilles. Peut-être que le pire était passé. Peut-être qu'il reposait en paix...

Obéissant aux ordres de leur chef, les coyotes se montraient bienveillants et la laissaient avancer lentement, en boitant sur sa cheville valide. Après avoir marché un petit moment, ils parvinrent à l'entrée d'une vaste grotte, creusée dans une butte et presque entièrement dissimulée par les fougères en surplomb. Les soldats invitèrent Prue à pénétrer dans le terrier. Un tunnel menait sous la terre, d'où pendaient les vrilles des racines. L'air était froid, humide et empestait le chien mouillé. Ils arrivèrent enfin dans une caverne où s'affairaient quelques coyotes. Un chaudron bouillonnait au centre. On lui fit franchir une porte, et Prue se retrouva dans une espèce de salle du trône d'aspect rustique.

La Gouvernante douairière se tenait assise sur ledit trône.

– Viens, lui dit-elle en agitant un doigt. Approche-toi.

Les quelques coyotes qui accompagnaient Prue quittèrent la pièce, tandis qu'elle avançait clopin-cloplant.

La Gouvernante la dévisagea avec tendresse. Un sourire éclairait son visage.

– Mais j'en oublie la bienséance, reprit-elle. Nous n'avons pas été présentées comme il convient. Je m'appelle Alexandra. Tu as peut-être entendu parler de moi.

– La Gouvernante douairière, dit Prue d'un ton rauque. Oui, en effet.

Elle peinait à s'exprimer et ne reconnaissait plus sa voix, râpeuse et faible.

Alexandra hocha la tête sans se départir de son sourire.

– Veux-tu t'asseoir ?

Prue fut soulagée quand un coyote assistant lui présenta un siège façonné dans les branches d'un arbre et tendu de peau de daim tannée. Elle s'y installa, ravie.

– En bons termes, j'espère, poursuivit Alexandra.

– Pardon ?

– J'espère que tu as entendu parler de moi uniquement en bons termes, précisa la Gouvernante.

Prue prit le temps de réfléchir.

– Je ne sais pas trop. Les avis sont partagés, j’imagine.

Alexandra roula des yeux.

– Telle est la rançon de la gloire, observa-t-elle.

Prue haussa les épaules. Elle était épuisée. En temps normal, elle aurait été terriblement intimidée par la présence d’une femme aussi fabuleuse sur son trône, mais elle était à présent bien trop fatiguée.

– Et tu t’appelles ? reprit la Gouvernante.

– Prue. Prue McKeel.

– Enchantée de faire ta connaissance, dit Alexandra. J’espère que mes soldats t’auront traitée avec courtoisie ?

Prue ignora la question.

– Où est Brendan ? rétorqua-t-elle.

Alexandra eut un petit rire discret, tout en promenant un doigt sur l’accoudoir du trône.

– Il se trouve quelque part, en un lieu où il ne pourra plus nuire à quiconque. Tu sais, n’est-ce pas, que cet homme représente une véritable menace pour la société ?

– Qu’est-ce qu’il a fait ? s’enquit Prue, peu convaincue.

– Des choses affreuses, expliqua Alexandra. (Elle s’interrompit et lorgna Prue d’un œil moqueur, avant d’enchaîner.) Je sais bien qu’il n’est pas sans charme, ce prétendu

Roi des Bandits, mais je puis t’assurer que c’est un individu **très** dangereux. Tu as de la chance que nous t’ayons trouvée. Nul ne saurait dire ce qui risquait de t’arriver si tu étais restée entre ses griffes.

– Il ne m’a rien fait de mal, le défendit Prue.

– C’est un assassin, ma chérie, déclara la Gouvernante, subitement sérieuse. Doublé d’un voleur. Une véritable plaie pour le commerce de la forêt et le bien-être commun. Un ennemi de l’homme, de la femme, des humains comme des animaux. Il a causé plus de mal et de chagrin dans cette contrée que toute personne civilisée ne saurait le supporter. À présent qu’il est derrière les barreaux, nous sommes tous bien plus en sécurité.

Prue médita sur ces propos. La Gouvernante disait peut-être vrai. Prue avait passé à peine une heure en la compagnie du Roi, après tout. Autant éviter les conclusions hâtives sur les gens qu’elle rencontrait dans cet étrange pays. Sa confiance aveugle en le Gouverneur-régent lui avait servi de leçon.

– Je suis juste ici pour mon frère, finit-elle par déclarer. Je ne veux pas me mêler de vos affaires.

Alexandra haussa un sourcil.

– Ton frère se trouve donc à Wildwood ?

Prue prit une profonde inspiration. À la longue, son récit devenait machinal.



– Il a été enlevé. Par des corneilles. Elles l'ont amené ici. Et je suis à sa recherche.

La Gouvernante secoua tristement la tête.

– Les corneilles, dis-tu. Je puis t'affirmer qu'elles constituent ma prochaine priorité, en ce sens que j'espère les faire entrer dans le droit chemin. Elles se sont livrées à des actes atroces, ces corneilles, depuis qu'elles ont fait sécession avec la Principauté.

Le visage de Prue s'anima.

– Vous les avez vues ? Les corneilles ?

– Oh ! mais certainement. Dans les bois. Comme ces bandits malfaisants, les corneilles sont un élément de Wildwood dont nous tentons de... comment dirais-je ? limiter les dégâts. Comme une maladie. Ou un insecte particulièrement nuisible. Tu me suis ?

– Oui, j'imagine, dit Prue.

Sa cheville la brûlait après la longue marche jusqu'au terrier. Au loin, elle entendait les soldats bavarder.

– Mais mon frère... Vous l'avez vu ?

Alexandra prit son temps avant de lui répondre.

– Je suis au regret de te dire que nous ne l'avons pas vu. Ce serait une découverte pour le moins notoire, un bébé du Monde Extérieur dans Wildwood. Nous nous sommes certes étendus, ma modeste armée et moi, et nous avons vu une grande partie de cette contrée sauvage... mais il reste encore une grande partie du territoire à couvrir. J'imagine que nous croiserons ces corneilles quand nous nous rapprocherons de la Principauté aviaire. Peut-être que nous...

– Mais vous êtes tout près de la Principauté, l'interrompt Prue. D'après le général, vos soldats occupent toute la frontière. Et on survolait à peine Wildwood quand l'un de vos coyotes nous a décoché une flèche, à l'aigle et à moi. (Elle commençait à perdre le fil de ses pensées. L'image de son petit frère, pâle et silencieux sur un lit de mousse et de branchages, continuait de la hanter.) Et l'aigle est mort à présent. Pourquoi ? Pourquoi l'avoir abattu ?

– Une victime malchanceuse. Des dommages collatéraux, disons.

– J'appelle ça un meurtre de sang-froid.

La Gouvernante s'éclaircit la gorge.

– Ce sont les règles d'engagement, ma chérie. Le survol de Wildwood est interdit aux oiseaux militaires. On t'aura peut-être présenté cela comme un simple baptême de l'air gratis, sur le dos d'un vieux briscard, mais je puis te certifier que cela dissimulait de bien plus sombres desseins. Survols de reconnaissance, raids nocturnes, aigles et hiboux qui viennent enlever des bébés coyotes sans défense avant de les abandonner à leur destin funeste en pleine nature... Tel est le mode opératoire des Aviaires. Je crois qu'on appelle cela **purification ethnique** dans ton pays.

Prue dévisagea la Gouvernante, puis elle secoua la tête d'un air horrifié, les yeux baissés sur ses baskets à présent souillées de boue.

– Je n'y crois pas, avoua-t-elle dans un souffle.

Alexandra l'observa attentivement.

– Quel âge as-tu, ma chérie ? demanda-t-elle.

– Douze ans, répondit Prue en relevant la tête.

– Douze ans... répéta la Gouvernante, songeuse. Tu es si jeune. (Elle se redressa sur son trône.) Pour ne rien te cacher, je trouve tout à fait incroyable que tu puisses venir ici, dans ce qui doit te sembler un monde bien étrange, afin de retrouver et protéger ton petit frère. Cela force l'admiration envers une si jeune fille. Tu fais preuve d'un courage hors du commun. Je n'aimerais certes pas compter parmi les responsables du kidnapping de ton frère ! Tu te révélerais sans conteste un ennemi

tenace. (Ses doigts vagabonds se posèrent sur l'extrémité des accoudoirs.) Cependant, une jeune fille intelligente comme toi doit mesurer les dangers encourus en étant mêlée à des affaires qui la dépassent. Les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent ; de prime abord, une bande de brigands peut sembler fort sympathique, si l'on s'en tient à ce cliché éculé en vertu duquel « on vole aux riches pour donner aux pauvres », sans parler de la colonie d'oiseaux qui « défend » avec fougue son territoire. À présent, observe l'envers du décor : un groupe d'assassins dénués de toute morale, assoiffés de sang, et une société farouchement déterminée à repousser ses frontières en faisant main basse sur les terres environnantes, uniquement pour satisfaire sa convoitise. Quel est le vrai du faux ?

Prue comprit soudain que ce n'était pas une question de pure forme. La Gouvernante attendait sa réponse.

– Je... euh... J'en sais rien, balbutia Prue.

Les événements des derniers jours lui revenaient en mémoire et se fondaient en une sorte de tourbillon de fatigue, de manque de sommeil et de peur. Elle imaginait ses parents, fous d'inquiétude et de chagrin, privés non seulement de leur bébé, mais de leurs deux enfants ! Sa côte fêlée diffusait une douleur sourde dans sa poitrine. Elle regarda ses mains et les multiples égratignures qui sillonnaient sa peau, de même que le sang séché dans les crevasses de ses phalanges écorchées.

Alexandra se prépara à lui asséner le coup de grâce.

– Rentre chez toi, ma chérie, déclara-t-elle d'une voix vibrante, quoique sans trahir la moindre émotion. Retourne auprès de tes parents. De tes amis. Rejoins ton lit. Rentre **chez toi**.

Prue la contemplait et son regard s'embua.

– Mais... mon frère.

Le visage radouci, Alexandra porta une main à sa poitrine.

– Je le jure sur la tombe de mon fils unique. En ma qualité de femme et de mère. (Alexandra aussi semblait avoir les larmes aux yeux.) Je vais retrouver ton frère. Et quand ce sera chose faite, je chargerai mes soldats de le rendre **sur-le-champ** à ta famille.

Prue renifla. Son nez s'était mis à couler.

– Vraiment ? chevrota-t-elle.



– Pssst ! Curtis !

La voix provenait d'au-dessus de la cage. C'était Septimus.

– J'ai dit que je voulais pas que tu ronges ma corde ! Point barre !

L'ennui de la matinée plongeait les détenus dans la morosité. Ils se taisaient et réfléchissaient sans doute à leur situation sans espoir.

– Non, non ! murmura Septimus d'un ton de conspirateur. Ton amie... elle est ici !

– Qui ça ? fit Curtis en levant la tête.

Exaspéré, Septimus lança un regard méfiant sur le gardien qui ronflait comme un sonneur en contrebas.

– La sœur de ce bébé ! Elle est ici !

– Prue ? s'écria Curtis avant de se ressaisir et de chuchoter. Tu veux parler de Prue ?

Le gardien remua dans son sommeil. Il était pelotonné contre une stalagmite, le visage enfoui dans une pile de haillons.

– Oui ! souffla Septimus. Je l’ai vue... dans la salle du trône !

– Qu’est-ce qu’elle faisait ? On l’a capturée ?

– J’en sais rien, mais en tout cas, ça doit être grave. La Gouvernante est en train d’lui faire un sacré sermon.

– Elle est venue avec moi, annonça une voix au-dessous d’eux.

C’était Brendan. Il s’exprimait normalement, peu soucieux d’être entendu par le gardien.

– On l’a découverte un peu au-delà de la Forêt d’Autrefois. Elle volait sur le dos d’un aigle qui s’est fait abattre par une flèche. Les coyotes étaient à ses trousses. On ne s’en est aperçus qu’une fois de retour au campement, mais à ce moment-là, les coyotes étaient quasiment sur nos traces. J’ai tenté de l’éloigner, mais on nous a arrêtés sur le Pont du Précipice.

Septimus et Curtis contemplaient, effarés, le Roi des Bandits.

– Tu t’appelles Curtis ? enchaîna Brendan en regardant à travers les barreaux de sa cage. (Curtis hocha la tête.) Cette fille t’cherche. Elle s’inquiétait pour toi et m’a dit qu’aviez été séparés.

– Et maintenant, ils l’ont capturée ? répliqua Curtis. Génial. On est tous les deux enfermés ici.

Brendan secoua la tête.

– Non, dit-il. J’ai comme l’impression qu’elle a d’autres plans. Elle m’a amené directement ici... mais elle a fait conduire Prue dans sa salle du trône. C’est bizarre, mais mon instinct m’a dit que la Douairière a peur de cette fille. Quoi qu’il en soit, j’y pense pas qu’elle va lui révéler que t’es emprisonné.

– Bien sûr que non ! rétorqua Curtis d’une voix rauque. Si seulement Prue savait ce qu’Alexandra mijote... (Il s’interrompit et regarda le rat.) Hé, Septimus ! Comment se fait-il que tu l’aies vue ?

Septimus lorgna ses griffes d’un air désinvolte.

– Oh ! J’ai mes combines, disons. Il existe un circuit de tunnels trop petits pour être utilisés par quiconque, sauf par moi.

– Tu peux retourner là-bas ? Et tâcher de voir ce qu’elles font ?

Septimus se redressa en se mettant au garde-à-vous.

– Une mission de reconnaissance ? J’en serais ravi.

À ces paroles, il détala en grimpant à la corde et disparut.



– Donc, vous me le promettez, dit Prue. Vous me promettez de le retrouver. Comment savoir si je peux vous faire confiance ?

– Ma chère petite, répliqua la Gouvernante. Je n’ai aucun intérêt à te mentir.

Prue essayait de lire dans son regard.

– Et vous le ramènerez aussitôt chez moi, à la maison. Comme ça, c’est tout ?

– Absolument.

La vision de Prue s’embrouilla un peu et elle chercha ses mots. Que pouvait-elle lui dire de plus ?

– Vous avez besoin de mon adresse ? s’enquit-elle d’une voix faible.

La perspective de rentrer chez elle la tentait de plus en plus.

Alexandra sourit.

– Oui, tu n’as qu’à la donner à l’un de mes assistants avant de t’en aller.

– Et vous allez me laisser partir... comme ça ?

– Pour ta sécurité, je tiens à ce que tu sois accompagnée jusqu’à la frontière du Bois par une petite

escorte de soldats. Uniquement pour m'assurer qu'il ne t'arrive rien en chemin. Il s'agit, comme tu le sais sans doute, d'une zone particulièrement dangereuse dans la forêt. (Elle accompagna sa description d'un geste évocateur.) Nous avons agi de même avec ton ami Curtis. Il a d'ailleurs fort apprécié.

– Et vous me jurez, répéta Prue. Vous me jurez sur la tombe de votre fils de retrouver mon frère.

Alexandra la considéra avec circonspection.

– Oui, répondit-elle après quelques instants.

– Je suis au courant pour votre fils, reprit Prue. Je sais ce qui s'est passé.

La Gouvernante arqua un sourcil.

– Alors, tu dois savoir qu'on m'a dupée. Que ces forcenés de South Wood – mon pays natal – m'ont bannie pour me remplacer par ce gouvernement fantoche. Tu arrives de là-bas, au fait... Dis-moi, que devient ma vieille patrie ?

Prue secoua la tête.

– C'est terrible. Il raflent tous les oiseaux pour les emprisonner. Sans raison. Encore que... (Elle s'interrompit, songeant à ce que la Gouvernante lui avait dit un peu plus tôt.) Maintenant, je ne sais plus.

– Justement ! s'exclama Alexandra en se penchant vers elle. Prue, écoute-moi. **Moi seule** représente les forces du bien dans ce pays. **Moi seule** suis capable de remettre de l'ordre. Laissons le peuple de South Wood et les Aviaires s'entredéchirer et s'emprisonner mutuellement, en combattant la suspicion par la suspicion. Je les vaincrai tous les deux. La situation a atteint un point de non retour. Plus personne ne sera en sécurité tant que le territoire entier ne retrouvera pas une gouvernance digne de ce nom. **Ma** gouvernance. (Elle se cala au dossier de son trône.) Si tu es au courant pour mon fils, alors tu sais ce qui est arrivé à mon regretté époux, Grigor. Nous régnions ensemble, tous les trois, en parfaite harmonie. La doctrine des Svik consistait en la liberté et la fidélité entre toutes les espèces du Bois. Ce ne fut qu'à la mort de mon mari et de mon fils que ces relations se sont dégradées pour faire place à une situation incontrôlable.

Prue acquiesça en silence.

– Mais ces choses-là ne devraient pas concerner une fille de ton âge, encore moins si elle vient du Monde Extérieur, poursuivit la Gouvernante. Je puis t'assurer, Prue, que nous triompherons. Nous serons victorieux. Et nous rendrons ton frère à ta famille. Tu peux rentrer tranquillement chez toi aujourd'hui, en sachant que vous serez bientôt tous réunis.

Prue hocha encore la tête. Tout son univers paraissait chamboulé, sens dessus dessous. Comme si sa vision du monde s'inversait brusquement.

– OK, dit-elle.



Curtis marchait de long en large dans sa cellule en attendant le retour de Septimus. Ce qui aiguïsa l'intérêt de ses codétenus, qui chuchotaient entre eux, échafaudant de multiples pronostics quant au sort réservé à Prue.

– Oh ! Elle est fichue, aussi sûr que j'suis là, murmura Seamus.

– Oui-da, approuva Angus. C'est d'la chair à vautour, pour sûr. Ils vont la pendre à un tsuga et les oiseaux se chargeront du reste.

– Ce s’ra bien plus simple que ça, imagine Cormac. J’pense plutôt à une décapitation. Un coup de hache. Hop ! On n’en parle plus.

Curtis s’arrêta de marcher et lança des regards noirs aux bandits, l’un après l’autre.

– Non, franchement... c’est quoi ce délire ?

Brendan émit un petit rire sous cape, en manifestant pour la première fois un semblant d’émotion depuis son arrivée.

– Tout doux, les gars, dit-il. Vous allez le rendre fou, ce gamin.

Un grattement de griffes sur le bois annonça le retour de Septimus, qui surgit d’une brèche dans la grande motte de racines et atterrit sur la cage de Curtis.

– Alors ? demanda aussitôt celui-ci. Qu’est-ce que t’as vu ?

Le rat était à bout de souffle et mit quelques instants à pouvoir s’exprimer.

– Elle est là-bas... dans la salle du trône... Je l’ai vue... une fille brune... Elle a l’air sérieusement amochée.

– Amochée ? Comment ça ? Il lui ont fait du mal ?

Brendan intervint depuis sa cage :

– Elle a une côte fêlée et une cheville foulée, j’pense. Un d’nos gars l’a auscultée dans le campement. N’oublie pas qu’elle est tombée du ciel, où elle volait à dos d’aigle. Pas étonnant qu’elle soit éclopée.

Septimus hocha la tête, avant de poursuivre.

– Mais elles ne faisaient que discuter, toutes les deux. J’ai pas entendu grand-chose – il y avait pas mal de raffut dans la salle principale –, mais j’ai cru comprendre que la Gouvernante la laissait partir.

– Quoi ? fit Curtis, interloqué.

L’un des brigands murmura :

– J’m’attendais pas à ça, dis donc.

– Ouais, reprit Septimus. Elle affirme qu’elle sait pas où s’trouve le bébé, mais qu’elle va l’chercher. Elle ment comme elle respire, la bougresse.

Curtis ne tenait plus en place.

– Il faut que quelqu’un aille la prévenir ! Septimus ! Faut que tu dises à Prue qu’on la mène en bateau !

Septimus n’en revint pas.

– Moi ? Que j’aille hurler à tue-tête que la Gouvernante est une menteuse ? Tu plaisantes. T’auras pas l’temps de dire « barbecue » que je serai déjà embroché par un coyote, puis en train de tourner au-dessus du feu. Et ta copine se retrouvera emprisonnée ici, pour sûr. Ou pire encore...

À ces mots, il passa un doigt sur sa gorge.

– Mais... objecta Curtis. Mais... on peut quand même pas laisser faire la Gouvernante !

Il n’avait pas fait attention qu’il haussait la voix, et le gardien grogna dans son demi-sommeil :

– En sourdine, là-haut !

Révolté, Curtis le fustigea du regard.

– Sinon vous allez faire quoi, hein ? beugla-t-il. Me priver de dîner ? De mon droit de visite ? De la télé pendant six semaines ? Ça peut franchement pas être pire, mon vieux !

Entre-temps, le gardien s’était levé et regardait Curtis, les poings sur les hanches.

– Je te préviens...

– Oh ! fichez-moi la paix ! riposta Curtis avant de mettre la tête entre les barreaux de sa cage pour hurler à pleins poumons en direction du tunnel qui donnait dans la caverne. PRUE ! PRUE ! NE LA

CROIS PAS ! C'EST UNE MENTEUSE !

Le visage du gardien vira au rouge betterave, et il se mit à s'agiter en cherchant un moyen de faire taire cet insolent.

– MAC EST ICI ! cria Curtis, sa voix se brisant dans les aigus. TON FRÈRE EST ICI !

– SOLDATS ! finit par aboyer le gardien.

Et un groupe de coyotes déboula au pas de charge, fusil à l'épaule.



– Bon... j'imagine que c'est tout, dit Prue.

Elle lança un bref regard du côté de la porte ouverte de la salle, un peu plus loin. Manifestement, il y avait du grabuge quelque part, et un groupe de soldats venait d'être appelé à l'autre bout d'une des galeries. Alexandra suivit son regard en observant l'agitation d'un air curieux, avant de faire signe à un de ses assistants de fermer la porte. La salle retrouva son calme.

– Oui, je suppose que nous nous sommes tout dit, déclara Alexandra. Ce fut très agréable de te rencontrer, Prue. Je n'ai guère l'occasion de croiser des Étrangers.

Elle se leva de son trône et s'approcha de Prue, en lui tenant la main pour l'aider à se relever. Prue grimaça en posant de nouveau le pied par terre, et Alexandra prit un air soucieux en disant :

– Oooh... Cette pauvre cheville. Maksim !

Un assistant apparut à ses côtés dans l'instant.

– Oui, madame.

– Pourquoi ne pas poser un emplâtre sur l'entorse de notre invitée, avant qu'elle ne s'en aille. Curcuma et feuilles de ricin. (Elle se tourna vers Prue.) Ça devrait te guérir en un tournemain.

– Merci, Alexandra, dit Prue en acceptant la patte que lui tendait Maksim.

– Postons une section sur la colline en surplomb du Pont des chemins de fer, ordonna Alexandra. S'il existe une brèche quelconque dans la Lisière Sans Issue qui donne libre accès à Wildwood, c'est sans doute le moment de renforcer la sécurité. Nous ne souhaitons pas voir d'autres Étrangers se retrouver ici par hasard et en faire les frais. Ces pauvres enfants ont déjà subi suffisamment de préjudices. Pourvu que d'autres ne se perdent pas dans le Bois.

Maksim hocha la tête.

La Gouvernante ajouta :

– À propos, Maksim. Empruntez l'autre sortie. Il semble qu'il y ait du tumulte dans la grande salle. Évitez de perturber davantage cette chère petite.

– À vos ordres, madame.

Tandis que Prue sortait par une porte dérobée, elle vit Alexandra appeler un groupe de soldats, puis leur donner des instructions *mezza voce*, en franchissant avec eux l'autre porte.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Prue en clopinant sur la terre battue.

– Rien de bien grave, je suppose, répondit Maksim. Sans doute une petite querelle entre soldats. Venez, approchons-nous de l'office afin que je puisse m'occuper de votre cheville.

– Merci, dit Prue.

Son soudain renoncement avait un goût amer, mais la perspective de rentrer chez elle lui faisait l'effet d'une brise légère par un beau matin de printemps.



– Faites taire ces prisonniers ! beugla le commandant en arrivant devant le groupe de soldats, qui s'étaient massés et regardaient les cages.

Les bandits s'étaient joints à Curtis et braillaient le nom de Prue encore et encore, en martelant leurs barreaux avec leur gamelle vide. Le raffut était assourdissant et se répercutait à l'infini sur les hautes parois de la caverne.

– Je... je ne sais pas ce qui leur a pris ! Je ne sais pas ! bredouillait le gardien, fébrile.

Le commandant lui décocha un regard assassin, avant de se tourner vers ses soldats en leur ordonnant :

– Feu à volonté !

Dès qu'il entendit l'ordre, Curtis prévint ses codétenus :

– Ils vont tirer !

– Balancez vos cages, les gars ! s'écria Brendan. Transformez-vous en cibles mouvantes !

Aussitôt, Curtis et les bandits firent tanguer les cages à qui mieux mieux. Sous le mouvement, les cordes de chanvre qui les soutenaient gémirent et grincèrent de plus belle.

Les soldats se mirent alors à tirer de tous côtés et la fusillade crépita dans la caverne, peu à peu envahie par une fumée âcre de poudre à canon.

– Continuez à vous balancer ! hurla Brendan. Plus vite !

Curtis entendit une balle siffler près de sa joue et redoubla de vigueur.

Une voix de femme se fit entendre au milieu du nuage de fumée.

– STOP ! ordonna-t-elle.

Les coups de feu s'interrompirent illico. Curtis cessa d'agiter sa cage et se posta en travers pour ralentir son mouvement. La fumée finit par se dissiper et il vit se profiler la silhouette d'Alexandra, qui s'avavançait vers les cages. Elle avait le visage écarlate.

– Espèces de gamins indisciplinés ! hurla-t-elle en agitant la main devant elle pour chasser les volutes de fumée. Bande de petits voyous !

Dmitri, le coyote, protesta dans sa cage :

– Moi, j'ai rien fait.

– Boucle-la ! rétorqua la Gouvernante.

– Où est Prue ? cria Curtis, hors d'haleine après avoir joué aux balançoires, tandis que la fumée irritait sa gorge et lui picotait les yeux. Qu'est-ce que vous en avez fait ?

– Je l'ai renvoyée chez elle, répondit Alexandra à la cantonade. Elle est repartie. Dans le Monde Extérieur. Alors vous pouvez cesser votre tapage, merci ! (S'adressant directement à Curtis, elle ajouta :) Elle est mal en point, tu sais. Elle en a vu de toutes les couleurs.

– Vous lui avez menti ! vociféra Curtis. Elle ignore votre plan !

– C'est une fille intelligente, cette Prue McKeel, reprit Alexandra calmement. Elle sait fort bien quand les événements la dépassent. Contrairement à certains autres Étrangers de ma connaissance.

Brendan intervint :

– Laisse les enfants tranquilles, sorcière, dit-il de sa voix bourrue et irritée. Quel genre de femme choisit des enfants pour ennemis ?

Alexandra tourna alors son regard furieux en direction du monarque et riposta :

– Et quel genre de roi abandonne son peuple à la moindre intrusion, hmm ? Tes compatriotes devraient savoir que nous t'avons intercepté alors que tu battais en retraite dans les bois, loin de ton

précieux campement secret. Sitôt l'ennemi en vue, tu déguerpis pour sauver ta peau !

Brendan éclata de rire.

– Dis-leur ce que tu veux, la Douairière. Tes paroles sonnent creux.

Désespéré, Curtis s'était étendu sur le sol de sa cellule et regardait tristement dans le vide.

– J'en reviens pas, murmura-t-il en se sentant abandonné.

Brendan posa sur lui un regard bienveillant avant d'interpeller Alexandra :

– Qu'as-tu fait du frère de la p'tite ? Le bébé ?

– Le bébé est en sécurité, répondit la Gouvernante. On s'occupe bien de lui.

– Elle va le donner en pâture au lierre ! intervint Curtis. À l'équinoxe !

Brendan s'agrippa aux barreaux de sa cage en plantant son regard dans celui d'Alexandra. Il avait le visage blême.

– Non... la Douairière, dit-il d'une voix éteinte. Ne me dis pas que c'est vrai. Pas le lierre.

Alexandra lui sourit, enchantée de son effet.

– Oh ! mais si, Roi des Bandits. Nous sommes parvenus à un accord, le lierre et moi. La plante a besoin du sang d'un jeune enfant. Et moi de dominer le Bois. C'est un bon compromis. Donnant-donnant. Un partenariat tout ce qu'il y a d'honnête, non ?

– Tu es folle, sorcière, reprit Brendan. Le lierre ne s'arrêtera pas avant d'avoir tout anéanti.

– C'est précisément le but recherché, répliqua Alexandra. (De la main, elle cingla l'air à l'horizontale.) Tout aura disparu.

– Nous t'en empêcherons, dit Brendan, tandis que sa voix se teintait d'émotion. Nous sommes encore nombreux. Nous pouvons encore te mettre à genoux.

– C'est peu probable. Avec leur « roi » emprisonné, que vont faire les bandits ? Toutefois, comme je m'imaginais que ton petit groupe de va-nu-pieds continuera à harceler mes troupes, j'insiste vivement pour que tu me révèles l'emplacement de ton repaire. Tout de suite.

Brendan cracha par terre. Sa salive atterrit non loin d'un coyote soldat qui observait l'échange et s'écarta en grimaçant.

– Il faudra d'abord me passer sur le corps !

Alexandra sourit.

– Nous pouvons sans doute arranger cela. (Elle se tourna alors vers sa cohorte de soldats et aboya :) Emmenez le Roi en salle d'interrogatoire. Tâchez de savoir à quel endroit se trouve le campement des bandits. En utilisant tous les moyens nécessaires pour lui arracher l'information. (Elle commença à s'éloigner, mais s'arrêta à l'entrée du tunnel, puis se retourna vers les cages en souriant.) Adieu, Curtis, ajouta-t-elle. Je ne pense pas que je te reverrai. C'est ici que tu finiras, malheureusement. J'aurais aimé que tout cela se déroule autrement, mais ainsi va la vie, hélas.

Curtis la contemplait, horrifié.

– Adieu, répéta-t-elle en quittant la salle.

Suivant les ordres de la Gouvernante, le gardien retira l'échelle du mur et, soutenu par toute une clique de coyotes, fit sortir le Roi des Bandits de sa cage. Tout en gardant son allure fière et rebelle, Brendan descendit de l'échelle et laissa ses captifs lui passer les menottes. Dans leurs cellules, les brigands assistèrent à la scène sans piper mot, et Brendan leur décocha un regard d'acier.

– Soyez forts, les gars ! lança-t-il avant d'être conduit hors de la salle.



CHAPITRE 18

Retour au bercail – Les aveux d'un père

Le cataplasme, une épaisse couche de pâte jaune verdâtre enveloppée dans des feuilles de chêne, procurait une certaine fraîcheur sur la cheville de Prue, qui sortit du terrier escortée par des soldats silencieux. Le remède se révéla d'une efficacité surprenante. Elle avançait certes en claudiquant un peu, mais sans l'aide de quiconque.

Les coyotes ouvrirent la marche et ils cheminèrent quelque temps dans une ravine peu profonde où un sentier serpentait parmi les fougères et l'oseille des bois. La lumière avait décliné depuis leur arrivée au terrier et des nuages en provenance du sud-ouest envahissaient le ciel, tandis que l'air frais se chargeait d'humidité. On entendit une première salve de gouttes d'eau crépiter sur les feuilles des arbres et le tapis de verdure. Au bout d'un moment, le sentier déboucha sur la Longue route, dont la surface boueuse et caillouteuse se mouchetait de pluie, et Prue continua à suivre les coyotes. Ils atteignirent le Pont du Précipice, qui enjambait un gouffre ténébreux, et le traversèrent. De l'autre côté, les coyotes quittèrent la route pour emprunter une piste secrète, imperceptible aux yeux de Prue, et sillonnèrent dans un grand champ de fougères sabres, puis un vallon envahi par les branches arachnéennes des érables à feuilles de vigne. Prue sombra dans une sorte de ravissement méditatif et perdit totalement son sens de l'orientation.

Finalement, après ce qui parut durer des heures, les coyotes parvinrent à une trouée dans les arbres et là, au-dessus d'une vaste rivière grisâtre, se dressaient, sinistres, les sombres flèches jumelles du Pont des chemins de fer. On apercevait les petites maisons de bois de St. Johns sur la rive opposée, blotties entre les arbres soigneusement taillés. Les soldats s'arrêtèrent à la lisière du bois et firent signe à Prue de continuer. Elle hocha la tête et prit congé de son escorte en descendant une petite pente couverte de ronces de mûriers, avant d'arriver dans une ravine qui longeait la voie ferrée. Elle lança un rapide coup d'œil par-dessus son épaule afin de vérifier si elle voyait toujours les coyotes, tout en se demandant combien de soldats seraient postés là pour surveiller le Pont, mais elle ne vit rien. S'ils se tenaient en embuscade, les arbres devaient les camoufler.

Elle marchait le long des voies en direction du Pont des chemins de fer et finit par retrouver

l'épave de son vélo et la remorque Radio Flyer. Ils gisaient toujours dans les hautes herbes. Elle gémit en sentant sa côte l'élancer lorsqu'elle redressa la bicyclette. Son diagnostic initial se vérifia : la roue avant était voilée et irréparable, mais le reste du vélo semblait en bon état.



Elle releva la remorque et détordit la barre qui la rattachait à la bicyclette, puis se mit à tracter l'ensemble en traversant la Déchetterie industrielle, puis le Pont des chemins de fer. Elle perçut un bruissement assez fort dans son dos et se tourna en découvrant un mur de pluie déferler de la colline boisée au-dessus du pont. Dans la seconde, l'averse s'abattit sur Prue, qui se retrouva trempée jusqu'aux os.

– C'était à prévoir, marmonna-t-elle en continuant à pousser le vélo et la remorque.

Arrivée sur l'autre rive, Prue s'engagea sur le chemin de gravier qui zigzagait depuis la Corniche. Et elle retrouva bientôt les rues bien propres et tirées au cordeau, les pelouses tondues de frais et le ronron de la circulation, puis les maisons paisibles de son quartier. Elle poussa un long soupir accablé.

La vie semblait avoir continué sans se soucier d'elle ; sous leur parapluie, les rares piétons surpris par l'averse se pressaient sur le trottoir. Quelques voitures passèrent discrètement sur la chaussée, leurs essuie-glaces à plein régime, mais personne ne prêta attention à Prue, malgré son air hagard, ses vêtements déchirés et ses cheveux en bataille.

Elle n'était pas encore arrivée devant sa maison et envisagea un instant de se rendre d'abord chez Curtis, pour s'assurer qu'il allait bien, avant de décider qu'elle ferait mieux de retrouver ses propres parents. Prue espérait seulement que sa brusque réapparition atténuerait plus ou moins le traumatisme inévitable qu'ils éprouveraient en apprenant que leur fils avait disparu. Prue savait qu'elle devait dire la vérité, aussi incroyable qu'elle soit.

Une seule lampe tamisée éclairait le salon et perçait à peine la pénombre de l'après-midi, en projetant un mince rai de lumière sur le perron. Prue pouvait voir à travers la fenêtre jusque dans la cuisine, le reste de la maison étant plongé dans le noir, comme si un nuage l'enveloppait. Prue discernait la silhouette de sa mère avachie sur le canapé, sa crinière bouclée aussi emmêlée que la masse de fils à tricoter qu'elle contemplait. Aucun signe de son père, en revanche. Elle lâcha son vélo et grimpa l'escalier du perron, sa cheville l'élançant à chaque marche.

– Je suis de retour ! lança-t-elle d'un air las dans la demeure assombrie.

Poussant un cri de surprise, sa mère se leva en un éclair. Son tricot et ses pelotes de laine dégringolèrent par terre. Elle courut vers Prue et l'engloutit dans ses bras comme seule une mère privée de sa progéniture pouvait le faire. Prue lâcha un cri quand sa mère la serra très fort en comprimant ses côtes endolories. Cette dernière la relâcha aussitôt et lui prit le visage entre les mains.

– Tu vas bien ? demanda-t-elle, inquiète.

– Oui, m'man, grimaça Prue.

Sa mère avait les yeux rougis et ourlés de profonds cernes noirs. Elle paraissait n'avoir pas dormi depuis le départ de Prue.

– Où... où est Mac ? balbutia-t-elle.

Une gigantesque vague d'épuisement et de désespoir anéantit Prue. Elle sentait ses jambes prêtes à se dérober sous elle.

– Il a disparu... Je suis désolée.

Sa mère éclata en sanglots. Prue s'effondra dans ses bras.



– Alors c’est tout, hein ? lâcha Seamus, qui arpentait sa cage et la faisait trembler. C’est fini. Ni procès, ni torture, ni exécution... Rien. On va juste nous laisser pourrir sur place.

Les prisonniers étaient livrés à eux-mêmes dans la caverne. Depuis quelques heures, le gardien et les deux geôliers adjoints brillaient par leur absence.

Cormac soupira en disant :

– Ça m’en a tout l’air. Encore que j’y pense que le Roi va porter le chapeau pour nous tous. Il sera d’abord torturé, puis on le laissera pourrir sur place.

– Ces coyotes me dégoûtent. Tous autant qu’ils sont, souffla Seamus.

Angus intervint :

– Qu’est-ce qu’elle a dit au juste ? Quand est-ce qu’elle donnera l’bébé à manger au lierre ? À l’équinoxe, c’est ça ?

– Exact, répondit Curtis qui se tenait assis, les genoux repliés contre sa poitrine. À l’équinoxe.

Angus se gratta le front d’un air songeur.

– C’est dans combien ? Deux jours ? dit-il. Ça nous laisse plus beaucoup de temps, dis donc.

– On est fichus... encore qu’on survivra au moins à nos frères du campement, reprit Cormac. J’imagine qu’ils verront pas le lierre arriver, quand il s’mettra à tout envahir. Ce sera une fin rapide.

– Oui-da, approuva Angus. Un jour, j’ai piqué un somme dans la Forêt d’Autrefois, au cœur de l’ancien vallon, tu sais. Juste dans le lit de cette plante, le lierre, j’veux dire. Deux heures à peine ont dû s’écouler et, à mon réveil, figure-toi qu’il y avait une p’tite vrille de lierre autour de mon gros orteil ! Aussi vrai que j’t’en cause en c’moment ! (Il s’interrompit pour cracher.) J’ose même pas penser à c’que fera le lierre quand il sera sous le contrôle de cette sorcière maléfique. Et qu’il aura bu tout l’sang du bébé.

Curtis grimaça en y songeant.

– Naaan, moi j’dis qu’on sera mieux lotis ici en mourant d’faim, les gars. Au moins, on mourra d’mort naturelle et ce satané lierre nous aura pas envahis jusque dans les yeux. J’espère seulement qu’le campement sera prévenu à temps et qu’nos frères pourront s’mettre à l’abri quelque part... sous terre ou j’sais pas trop où.

Seamus éclata de rire.

– Penses-tu ! Ils seront déjà fichus d’puis longtemps. T’as entendu la Douairière : Brendan les a abandonnés. Sitôt qu’les coyotes tournaient autour du campement, il a pris la poudre d’escampette. S’ils l’ont pas encore déniché, nul doute qu’le Roi est en train d’veudre la mèche à l’heure qu’il est. Ils l’ont pas torturé, les gars. J’parie qu’il papote avec elle devant un verre de gin bien frais et qu’ils s’moquent bien de nous, en disant qu’on est qu’une bande d’imbéciles.

Cormac bondit dans sa cage et s’agrippa avec rage aux barreaux.

– Retire ça tout d’suite, ’spèce de corniaud, fils de putois ! Brendan ne nous a pas trahis, pardi ! Il a bien plus de courage dans l’ongle de son p’tit doigt que toi dans toute ta carcasse !

Seamus se rebiffa et entra dans son jeu :

– Ben... c’est c’qu’on verra, Cormac Grady. Tu risques de pas être déçu. Ça fait un moment que j’le soupçonne de nous vendre aux coyotes. Il a sacrément perdu d’sa vigueur, le bougre.

– Fais gaffe à c’que tu dis, sale traître ! vociféra Cormac.

Angus reprit la parole :

– Épargne ta salive, Cormac. Qui sait c’qui s’est passé, au juste ? Au bout du compte, ça n’a pas franchement d’importance, puisqu’on reste là à dépérir.

– T’es bien comme lui, toi ! riposta Cormac. Avec ta bourgeoise qui t’attend chez toi. Tu jetterais l’éponge uniquement parce qu’elle a l’œil qui traîne et qu’elle est prête à réchauffer le lit d’un autre

bandit !

À ces mots, Angus se hérissa.

– Ne la mêle pas à ça ! hurla-t-il. Et d’abord, elle a pas l’œil qui traîne. C’est une femme aussi honnête que...

– BOUCLEZ-LA ! beugla Curtis. Pour une fois... Arrêtez de vous disputer, s’il vous plaît.

– Merci, grogna Dmitri.

Les bandits se turent. La désolation envahit la caverne et ses occupants. La lumière d’une des torches vacilla et s’éteignit.

Un léger tintement attira l’attention de Curtis. Il provenait d’au-dessus, de la grosse motte de racines entrelacées. Il redressa la tête et vit Septimus, assis sur une vrille et se curant les dents à l’aide d’un petit bout de métal brillant. Le miroitement incita Curtis à se lever pour mieux y voir. À vrai dire, ce n’était pas un fragment, mais une sorte de grappe d’objets métalliques.

– Hé ! Septimus !

Le rat s’interrompit et cracha un petit morceau de nourriture.

– Quoi, l’ami ?

– Qu’est-ce que t’es en train de ronger ?

Septimus haussa les sourcils et lui décocha un regard oblique, comme si la question ne l’avait jamais effleuré.

– Qu’est-ce que je ronge ? Tu veux parler d’ces vieux trucs ?

Il tenait un trousseau de clés.

– Où est-ce que tu les as trouvées ? s’enquit Curtis d’une voix fébrile.

Elles paraissaient incroyablement semblables à celles du trousseau du gardien.

Le rat observa les clés à bout de bras comme pour la première fois.

– Fichtre ! dit-il. J’m rappelle plus. (Il réfléchit, un doigt posé sur le menton.) Maintenant que tu m’y fais penser, j’crois bien que je les ai piquées au gardien. Ça fait des lustres. Il avait deux jeux de clés, tu vois, alors j’m suis dit que celles-ci lui manqueraient pas. (Il hocha la tête en se penchant vers Curtis.) Et mes dents apprécient !

Curtis partit d’un grand rire triomphant, qu’il tenta aussitôt de réprimer en regardant alentour.

– Passe-les-moi, Septimus ! chuchota-t-il au rat.

Le rongeur obtempéra en les laissant tomber dans la cage.

– La belle affaire... lança Seamus, qui observait intensément la scène d’un peu plus haut. Pour sûr qu’on va sortir. Mais on va s’écraser par terre et on mourra sur place.

Curtis le fit taire d’un geste impatient.

– Attendez, dit-il. Je réfléchis.

Il se leva et regarda la longue échelle posée contre la paroi de la caverne. Trop loin pour qu’il l’atteigne en sautant dessus, même en se balançant dans sa cage. Curtis évalua la distance avec soin. Selon lui, si la cage la plus proche de l’échelle – celle d’Angus – oscillait au maximum, il restait un vide encore trop important à combler, même pour le plus courageux des acrobates. S’il existait seulement un moyen d’allonger la corde et, du même coup, le mouvement de balancier...

Une idée traversa alors l’esprit de Curtis.

– Hé, les gars ! Je crois que je peux nous faire sortir d’ici !

Oubliant leurs précédentes querelles, tous les bandits tendirent l’oreille.



Le père de Prue arriva chez lui trempé comme une soupe. Il était sorti sous la pluie, et son ciré jaune collait à sa peau humide. Dans sa main, il tenait une pile de feuilles toutes mouillées. Réalisées à la hâte sur l'ordinateur familial, il s'agissait d'affichettes à présent dégoulinantes de pluie avec Mac et Prue en photo et « AIDEZ-NOUS À LES RETROUVER » imprimé en gros caractères.

Comme sa mère, le père de Prue l'avait serrée fort jusqu'à ce qu'elle soit obligée de le repousser à cause de ses côtes qui lui faisaient mal. En apprenant que son fils n'était toujours pas retrouvé, il s'assit lourdement dans son fauteuil de lecture et se prit la tête dans les mains. Prue et sa mère le regardèrent d'un air impuissant. Finalement, sa mère prit la parole.

– Je suppose qu'il est temps que tu racontes à ton père ce qui s'est passé, dit-elle.

Ce que fit Prue. Elle lui relata son aventure comme elle venait de le faire plus tôt avec sa mère. Ses paroles se déversaient comme une fontaine de regrets et de larmes. Prue conclut son récit extraordinaire en disant malgré elle :

– Maintenant, je suis fatiguée. J'en peux plus...

Ses parents se taisaient. Ils échangèrent un regard entendu que Prue, dans son état, ne put interpréter, avant que son père ne se lève et s'approche d'elle en déclarant :

– Allons te mettre au lit. Tu es épuisée.

Prue laissa tomber sa tête contre la poitrine de son père et sentit ses bras robustes l'envelopper comme un berceau. Il l'accompagna à l'étage en la calmant comme un petit enfant, si bien qu'elle dormait déjà avant d'atteindre son lit.

Lorsqu'elle se réveilla, il faisait nuit. Elle sentit la douceur familière de son oreiller en duvet d'oie contre sa joue, sa couette qui entourait douillettement son corps comme un cocon. Elle ouvrit un œil et se redressa pour lire l'heure. La pendule sur sa table de chevet indiquait 3 h 45 du matin. Elle lança les jambes hors du lit, étira ses muscles fatigués et constata qu'on avait retiré l'emplâtre de sa cheville. À sa place, ses parents l'avait pansée avec une bande de gaze classique. Elle se retourna, referma les paupières, puis se rendit compte qu'elle mourait de soif et rouvrit les yeux.

Prue sortit alors de son lit, se glissa sur le palier en testant sa cheville à mesure qu'elle avançait. Elle était en pyjama à présent, bien qu'elle ne se souvienne pas de l'avoir enfilé. Elle descendit l'escalier en prenant soin d'éviter les marches qui grinçaient, afin de ne pas réveiller ses parents. Elle n'osait pas imaginer la détresse qui était la leur. Toutefois, en arrivant au rez-de-chaussée, elle découvrit avec surprise qu'une lumière brillait dans la cuisine.

Son père était assis à la table et sirotait un verre à moitié rempli d'eau, tout en fixant du regard une



petite boîte noire, de la taille d'un coffret à bijoux.

– Salut, p'pa, murmura-t-elle comme ses pieds foulaient le sol en liège, tandis qu'elle plissait les yeux sous la lumière venant du plafond.

Son père sursauta à son approche. Il leva le nez, l'air surpris et le regard vitreux. À l'évidence, il avait pleuré.

– Oh ! Salut, ma puce ! (Il donna d'abord l'impression de faire comme si de rien n'était, mais le désespoir ne tarda pas à le rattraper.) Oh, ma chérie... gémit-il, tandis que ses yeux se voilaient à nouveau.

Prue s'avança.

– Je suis désolée, murmura-t-elle d'une voix chargée de tristesse. Je suis tellement, tellement désolée. Je sais plus quoi dire. Toute cette histoire est complètement dingue. (Elle s'assit ensuite sur l'une des quatre chaises rouges qui entouraient la table.) Je sais que tout est de ma faute. Si seulement j'avais fait atten...

Son père l'interrompt :

– Non, ce n'est pas de ta faute, ma chérie. Mais de la nôtre.

Elle secoua la tête.

– Enfin, papa ! Tu peux pas t'en vouloir !

Son père la dévisagea, les yeux rouges et bouffis.

– Non, tu ne comprends pas, Prue. C'est vraiment de notre faute. Depuis toujours. Depuis le début. On aurait dû s'en douter.

La curiosité de Prue était piquée au vif.

– Se douter de... quoi ? demanda-t-elle en prenant une gorgée dans le verre d'eau de son père.

Il se frotta les yeux et battit des paupières.

– J'imagine que... qu'il vaut mieux que tu sois au courant. Avec tout ce que tu viens de vivre. Nous aurions dû te le dire plus tôt, mais il semble que ce n'était jamais le bon moment.

Prue l'interrogea du regard.

– De quoi tu parles ?

– Cette femme que tu as rencontrée, reprit lentement son père. Cette Gouvernante. Ta mère et moi, nous l'avons aussi connue, dans le passé.

– Quoi ? s'écria Prue, tandis que cet éclat de voix ranimait sa douleur dans sa côte fêlée.

Son père leva les mains en essayant de la calmer.

– Chuuut ! fit-il. Tu vas réveiller ta mère. Il faut bien que quelqu'un se repose dans cette maison.

– Vous l'avez rencontrée ? Alexandra ? chuchota Prue. Quand ça ?

– Il y a très longtemps. Avant que tu ne viennes au monde, dit-il en secouant tristement la tête. On aurait dû s'en douter, soupira-t-il avant de poursuivre en la regardant. Quand ta mère et moi on s'est mariés, on était tout excités à l'idée d'avoir des enfants, de fonder notre famille. On a acheté cette maison en imaginant aussitôt quelle chambre serait attribuée à qui, en prévoyant d'emblée d'avoir un garçon et une fille. Un frère et une sœur. Mais comme ça arrive parfois, nos rêves ne se sont jamais réalisés. On avait beau essayer, aucun bébé ne venait. On a consulté des médecins, des spécialistes... testé les retraites spirituelles, les séances d'acupuncture. Rien. Même les méthodes les plus radicales paraissaient sans espoir pour nous. Bref, impossible d'avoir des enfants. Ça brisait le cœur de ta mère. C'était une période très triste. On essayait de se faire à l'idée d'une famille sans enfants, mais c'était tout bonnement... inconcevable.

Il soupira à nouveau.

– Un jour, figure-toi qu'on faisait le marché bio – tu sais, en ville –, et je venais d'acheter des

rutabagas ou je ne sais plus quoi. Alors que je quittais l'étal de légumes pour rejoindre ta mère, voilà que je la trouve devant ce stand insolite – que je n'avais jamais vu auparavant –, en train de bavarder avec une très vieille femme. Elle devait avoir plus de quatre-vingts ans et vendait des babioles et des colliers de perles étranges, sans parler de son étagère remplie de flacons de teintures bizarres. Quoi qu'il en soit, ta mère était en pleine conversation avec cette femme quand je suis arrivé, et voilà ta mère qui se tourne vers moi en disant : « Elle peut nous aider. Grâce à elle, on peut avoir des enfants. » Ta mère m'annonce ça, l'air de rien. À cette époque, on avait fait le tour du problème. Je commençais à perdre patience, mais c'était si important pour ta mère que j'ai dit : « OK. » Et, pour une somme modique, la femme nous a vendu cette petite boîte que tu vois là, sur la table.

Il s'empara du coffret noir. Celui-ci semblait être fabriqué dans du teck, sur lequel on avait passé une couche de peinture ; les charnières sur le côté laissaient supposer qu'il s'ouvrait à la manière d'un coquillage. Une balle de baseball pouvait aisément s'y loger. Son père poursuivit :

– Elle nous a dit de nous rendre à la Corniche, près du centre de St. Johns... Juste en bas de ce restaurant... et puis, de déposer ces runes¹ sur une dalle en pierre qu'on trouverait sur place.

À ces mots, il souleva le couvercle de la boîte et répandit les six galets qu'elle contenait sur la table en Formica. Ils étaient de couleurs variées et chacun portait un sceau runique étrange et bien distinct.

– Lorsqu'on lancerait les runes, nous a-t-elle prévenus, le fantôme d'un pont apparaîtrait. Autrement dit, celui d'un pont qui existait il y a longtemps. Et dès qu'il se matérialiserait, on devrait marcher dessus jusqu'au milieu de la travée et sonner une cloche. Puis une femme surgirait. On était censés la reconnaître parce qu'elle était grande et très belle, et portait une coiffe de plumes. Naturellement, tout ça ressemblait à un canular, mais on n'avait plus rien à perdre et on s'est dit que le jeu en valait la chandelle. Si ça ne marchait pas, au moins on en rigolerait. Cette nuit-là, très tard, on est partis dans les rues désertes jusqu'à la Corniche et on a trouvé cette fameuse petite dalle en pierre, sur laquelle on a déversé les galets. Aussitôt après, voilà qu'une grosse nappe de brume se lève de la rivière et qu'un gigantesque pont vert – avec des câbles et des tours – surgit comme par miracle sous nos yeux. C'était incroyable, tu sais. Je n'avais jamais vu un truc pareil. Alors, on a marché jusqu'au milieu du pont et, en effet, il y avait une cloche d'aspect ancien, suspendue à l'un des piliers. On la secoue plusieurs fois. On attend un long moment. On est tous seuls au beau milieu de ce « pont fantôme ». Tout à coup, une silhouette se profile à l'autre bout et s'avance vers nous dans la brume. C'est une femme qui porte cette coiffe bizarre. Elle ne se présente pas et se contente de nous dire : « Vous souhaitez donc un bébé ? » On acquiesce d'un hochement de tête. Elle ajoute : « Je ferai en sorte que vous en ayez un, mais vous devez m'accorder quelque chose en retour. » On répond : « OK. De quoi s'agit-il ? » Elle déclare alors : « Si d'aventure vous avez un deuxième enfant, il m'appartiendra. »

Prue sentit un frisson la parcourir. Elle planta son regard dans celui de son père.

La voyant stupéfaite, il reprit bruyamment son souffle et enchaîna :

– À cette époque, Prue, on ne savait plus à quel saint se vouer. On souhaitait juste avoir un bébé, tu vois ? Alors, on a dit oui. Comme ça semblait impossible qu'on en ait un deuxième, l'accord nous paraissait plutôt avantageux. De son côté, il ne serait sans doute jamais honoré, pas vrai ? Alors, cette femme étrange s'est avancée, a posé simplement la paume sur le ventre de ta mère, et puis c'est tout. Ensuite, elle a tourné les talons et s'en est allée. On est repartis dans l'autre sens et le pont a disparu dès qu'on l'a quitté. Quant à ta mère, elle n'a rien ressenti, alors on s'est quand même dit que tout ça n'était qu'une espèce de blague drôlement bien ficelée. Jusqu'à ce qu'on ait rendez-vous chez le médecin, quelques semaines plus tard, et qu'on apprenne que ta mère était effectivement

enceinte... de toi !

Nul doute que son père pensait la réconforter avec son histoire, mais celle-ci eut l'effet contraire et perturba Prue au maximum.

Son père accompagna sa réaction par une grimace désolée avant de poursuivre :

– Alors, voilà. Tu es née. Et il n'existait personne de plus heureux que ta mère et moi. On était aux anges. Et toi, le bébé le plus gentil qu'on puisse imaginer. Pas un seul instant on a pensé avoir un deuxième enfant. On en avait tellement bavé pour en avoir un, après tout. On s'est dit que c'était fini. Notre famille se limiterait à nous trois. En outre, ta mère et moi prenions de l'âge, alors on pensait que ce serait tout bêtement impossible. Mais voilà qu'onze ans après ta naissance, ta mère retombe enceinte. Sans crier gare. On n'a rien vu venir. Ma foi, on s'est dit que suffisamment de temps s'était écoulé et que cette femme rencontrée sur le pont avait sans doute oublié tout ça, alors on a passé outre. Et Macky est venu au monde.

Son père renifla en baissant les yeux.

– Donc, voilà. Ta mère et moi sommes les seuls responsables, ajouta-t-il. Cette femme est réapparue pour réclamer son dû.

Un silence envahit la cuisine. Au-dehors la pluie avait cessé et un vent léger secouait les branches du chêne dans l'arrière-cour.

– Prue ? reprit son père comme elle se taisait depuis quelques instants. Vas-tu enfin dire quelque chose ?

Un bruit de pas dans son dos annonça la présence de sa mère. Elle venait d'arriver dans le vestibule. Elle s'approcha doucement de Prue et posa les mains sur ses épaules.

– Salut, ma puce, murmura-t-elle. On est désolés. On ne t'en veut pas du tout. Tu ne pouvais rien y faire. C'est de notre faute. On a été stupides.

Le père de Prue hocha la tête.

– Tu vois, Mac n'a jamais vraiment fait partie de cette famille. Aussi terrible que ça puisse paraître... tout est clair à présent. Mais sans cette femme, cette Gouvernante douairière, on n'aurait jamais pu fonder une famille. On ne t'aurait pas eue, toi.

Il la regarda droit dans les yeux, tandis que des larmes perlaient à ses cils. Il tendit les mains et serra celles de Prue dans les siennes.

Prue fixait son père. Ses mains à elle restaient inertes. Les doigts de sa mère massaient les muscles de ses épaules. Sa cheville l'élançait en sourdine. Son esprit était en ébullition.

– J'y retourne, annonça Prue.

Son père écarquilla les yeux. Il resta bouche bée.

– Quoi ?

Prue secoua vivement la tête, comme pour s'arracher à un mauvais rêve.

– Je retourne là-bas.

D'un geste résolu, elle libéra ses mains de celles de son père, puis saisit le coffret noir sur la table. Elle ramassa les galets runiques et les rangea dedans, puis referma le couvercle d'un coup sec.

– Je prends ces trucs-là, dit-elle.

Sa mère détacha les mains de ses épaules et Prue se leva de table. Elle éprouva brièvement la résistance de sa cheville et, comme elle avait moins mal, elle quitta la cuisine.

– Attends ! s'écria enfin sa mère.

Prue fit la sourde oreille. Elle gravissait déjà l'escalier et dressait mentalement la liste de tout ce qu'il lui fallait avant de partir.

– Ne t'en va pas bille en tête ! hurla son père au pied des marches. Réfléchis. C'est dangereux !

Dans sa chambre, Prue tenta de se changer en un clin d'œil à la manière d'un super-héros. Elle glissa le coffret de runes dans la poche ventrale de son sweatshirt à capuche. Les galets s'entrechoquaient à l'intérieur. Elle savait que les coyotes de la Gouvernante monteraient la garde aux abords du Pont des chemins de fer. Prue devait donc faire apparaître ce fameux Pont fantôme. Le seul moyen de franchir la rivière. Elle se tourna et découvrit ses parents à l'entrée de sa chambre.

– Réfléchis bien, Prue, dit sa mère d'une voix désespérée. Tu ne peux pas lutter contre eux. Ils vont te faire du mal !

– Écoute ta mère, renchérit son père avec sévérité.

Prue les regarda à tour de rôle. Leur visage trahissait l'épouvante.

– Pas question ! riposta-t-elle, avant de se faufiler entre eux pour redescendre l'escalier.

Ils restaient pétrifiés sur le palier. Elle les entendit chuchoter.

– Fais quelque chose ! disait l'un.

– J'essaye ! répliquait l'autre.

Elle posait à peine le pied dans la cuisine que ses parents dévalaient les marches dans son sillage. La voix de son père tonna dans l'entrée.

– Prue, je suis ton père et te demande de rester là. Tu ne retourneras pas, je répète, tu ne retourneras **pas** dans ces bois.

Elle sentit ses doigts puissants la saisir par l'avant-bras et la tirer en arrière.

Un silence suivit, tandis que Prue et son père se dévisageaient d'un air ahuri. C'était la première fois qu'il agissait aussi violemment avec elle. Il en blêmissait. Rassemblant tout son courage, elle détacha son bras et affronta ses parents.

– Laissez-moi tranquille ! répliqua-t-elle, le regard noir. Et ne vous **avisez pas** de me dire comment agir. Pas après ce que **VOUS** avez fait !

Son père se mit à bredouiller une excuse, mais Prue balaya ses paroles d'un geste irrité.

– Écoutez, je vous aime tous les deux, dit-elle. Très fort. Je devrais vous détester à mort, là, maintenant, mais c'est pas le cas. Pas du tout.

Sa colère cédait la place à une sorte d'apitoiement confus pour les deux adultes qui se tenaient là, muets, dans le vestibule. Elle avait soudain l'impression de se retrouver face à deux enfants abasourdis et terrifiés.

– Vous n'avez franchement pas assuré sur ce coup-là, pas vrai ? M'enfin, **qu'est-ce qui vous est passé par la tête ?**

Son père finit par reprendre la parole.

– Laisse-moi y aller. C'est de ma faute. C'est moi le responsable dans cette histoire. Dis-moi simplement où je dois me rendre. Je ramènerai Mack.

Exaspérée, Prue leva les yeux au ciel.

– Si seulement, dit-elle. Je te laisserais **volontiers** ma place. Mais tu peux pas. C'est une longue histoire, mais je crois que je suis capable d'aller là où d'autres personnes ne peuvent pas. C'est en rapport avec la magie de la lisière du bois. Mais peu importe. Et puis, ajouta-t-elle en les regardant de nouveau tour à tour, j' imagine que je dois même remercier Mac d'être en vie. S'il n'était pas là, je ne serais jamais venue au monde, hein ? Bref, je pars récupérer mon frère, décréta-t-elle d'un ton assuré et autoritaire. Un point c'est tout.

À ces paroles, elle regagna la cuisine, puis sortit dans le jardin, où sa bicyclette en ruine tenait debout sur sa béquille. Sous le porche, elle trouva la boîte à outils en métal rouge de son père et se mit à farfouiller dedans. Elle entendait sa mère pleurer doucement dans la maison. Ses doigts finirent

par trouver la clé à molette, et Prue se mit à démonter la roue avant déformée de son vélo.

Elle sortit celle-ci de la fourche, puis s’empara d’une de ses vieilles roues de bicyclette ; elle avait fait remplacer les jantes au printemps dernier, en prévision d’un été riche en balades, alors que les anciennes pouvaient encore faire l’affaire, et les avait donc gardées. Prue se félicitait néanmoins d’avoir été aussi prévoyante, tandis qu’elle époussetait l’ancienne roue, avant de la glisser entre la fourche et de la visser au moyeu.

En quelques minutes, sa bicyclette était prête à rouler.

Son père apparut sous la lumière de la véranda, son corps projetant une ombre sur la pelouse. Prue regarda en plissant les yeux sa silhouette sombre qui s’encadrait dans l’embrasure.

– Ne fais pas ça, Prue, lui dit-il, d’une voix lasse, accablée. On peut être heureux, tous les trois.

– Bye, papa ! répondit-elle. Souhaite-moi bonne chance.

Elle grimpa sur son vélo et sortit dans la rue.

[1.](#) Caractères des anciens alphabets germaniques et scandinaves.



CHAPITRE 19

L'évasion !

– Bon, t'es sûr de ton coup, alors ? s'enquit Septimus en lorgnant d'un air méfiant la corde tordue, à moitié rongée.

– Oui ! souffla Curtis avec impatience. Dépêche-toi ! On sait pas combien de temps il nous reste avant le retour du gardien.

– J'ai une bonne prise, le rat, t'inquiète pas, dit Seamus.

Il s'exprimait difficilement puisqu'il se tenait à plat ventre dans sa cage, les bras tendus à travers les barreaux, et les mains agrippant la partie supérieure de ceux de la cage de Curtis. Il avait mis du temps pour adopter cette posture mais, après quelques minutes de balancement intempestif, la cage avait fini par se stabiliser et ses doigts tenaient fermement le bois noueux des barreaux.

Septimus lança un regard à Seamus, puis haussa les épaules et se remit à ronger le reste de la corde. Curtis se tenait debout, les jambes écartées, arc-bouté aux barreaux de sa cage. Il ne quittait pas des yeux le rongeur à l'ouvrage.

– C'est pour bientôt ? lui demanda-t-il au bout d'un moment.

Septimus s'arrêta et évalua ce qui lui restait à grignoter.

– Oui, répondit-il. D'ailleurs, j'me demande pourquoi elle n'a pas enco...

Il s'interrompit comme la corde cédait dans un petit claquement sourd, presque poli, et la cage s'en détacha en laissant le rat suspendu au petit bout qui restait accroché à la racine en surplomb. Curtis manqua s'étrangler en sentant sa cage dégringoler dans le vide. Le sol semblait venir vers lui, les pierres et les ossements assoiffés de son sang... lorsque, dans une secousse, sa chute libre s'arrêta net dans un gémissement atroce en provenance de la cage de Seamus. Curtis leva les yeux. Seamus agrippait toujours à pleines mains les barreaux de la cage, ses phalanges blêmissaient sous la traction.

– PFFFIOU ! grogna Seamus. C'est pas aussi facile que ça en a l'air !

En quête d'une meilleure prise, il déplaça les doigts sur le bois des barreaux.

– Cramponne-toi, Seamus, reprit Curtis. Maintenant, si tu peux essayer d'avancer vers la corde.

Seamus commença à déplacer ses mains, l'une après l'autre, pour atteindre l'endroit où la corde rejoignait la cage. Celle-ci remua un peu sous les mouvements de Seamus, tandis que Curtis évitait de lorgner les ossements qui jonchaient le sol de la caverne. Finalement, Seamus parvint au piton où était accrochée la corde et lâcha les barreaux d'un coup pour empoigner celle-ci, en poussant un nouveau grognement quand elle se tendit sous le poids de la cage.

Son gémissement se mua en éclat de rire, et il lança à Curtis :

– Hé l'gamin ! Tu croyais que j'allais te laisser dégringoler ?

Curtis, dont le poulx faisait des claquettes et résonnait dans ses oreilles, fit mine de s'esclaffer d'un air désinvolte et découvrit que ça ne lui allait pas vraiment. Sa voix se brisa au premier gloussement.

Le visage cramoisi, Seamus redevint sérieux.

– OK, on passe à Angus, maintenant ?

Curtis hocha la tête.

Seamus gonfla les joues comme un poisson-lune et se mit à balancer la cage de Curtis par les trois mètres de corde restants. Curtis sentait son estomac se soulever à chaque oscillation, tandis que l'arc de cercle s'agrandissait de plus en plus. Chaque fois qu'il s'élevait au maximum, il voyait Angus, à environ un mètre cinquante au-dessus de lui, à plat ventre dans sa cage, les bras tendus pour l'attraper.

– Et... MAINTENANT ! hurla Curtis.

Seamus poussa un beuglement en lâchant la cage dans les airs et Curtis, à bord de son vaisseau volant, se retrouva propulsé en direction des mains tendues d'Angus.

Les yeux exorbités, celui-ci tendit les bras, sa main essayant d'attraper les barreaux de la cage.

Première tentative : ratée.

Deuxième tentative : ratée.

À cet instant précis, chaque fraction d'une fraction de seconde donna l'impression de durer de longues minutes, des heures, une éternité.



Troisième tentative : les deux bras tendus battaient l'air pour attraper la cage, et la chute libre de Curtis s'arrêta brusquement quand les mains d'Angus cramponnèrent la corde.

Il poussa un immense soupir de soulagement qui fit l'effet d'une digue s'effondrant sous les vagues de l'océan.

– Oh. . . mon. . . Dieu. . . lâcha Curtis.

Seamus s'esclaffa derrière eux.

– Ton dieu n'y est pour rien ! C'est juste l'agilité des doigts d'bandits ! Bravo, Angus !

Angus ne disait plus un mot. Il avait les yeux clos.

– J crois que j me suis fait pipi dessus, grimaça-t-il.

Curtis s'octroya à présent un coup d'œil sur le sol de la caverne. Il restait facilement dix mètres. Un tas de pierres, surmonté d'un rocher particulièrement déchiqueté se dressait juste à l'aplomb de sa cage. Il lorgna l'échelle appuyée contre la paroi. Curtis ne connaissait pas grand-chose à la physique – hormis le chapitre d'introduction qu'ils avaient étudié en fin de 6^e, dans le cours de sciences de la vie –, mais si son estimation était correcte, si Angus pouvait balancer la cage de Curtis le plus haut possible en même temps que la sienne, alors Curtis pourrait bondir sur l'échelle.

– Et ensuite, j’aurai plus qu’à descendre...

– Qu’est-ce que tu racontes ? demanda Angus d’une voix tendue, le regard rivé sur ses mains, qui tenaient fermement la corde.

Il s’était débrouillé pour faire une boucle autour de son poignet et semblait avoir ainsi une meilleure prise.

– Je disais qu’il me restera plus qu’à descendre de l’échelle, reprit Curtis. Une fois que j’aurai sauté dessus. (Il leva le regard vers Angus.) Mais faut que vous me balanciez le plus haut possible... en même temps que votre propre cage.

– Ça sera l’plus facile, fiston, dit Angus en souriant. Mais en c’qui te concerne, t’as un sacré saut à accomplir.



Curtis acquiesça avec gravité.

– OK, lança-t-il. C’est parti.

Il se mit alors à tester chacune des clés du trousseau de Septimus dans le verrou de sa cage. Un long passe-partout argenté s’avéra être la bonne ; il déverrouilla donc la porte dans un cliquetis métallique étouffé et put ouvrir la cage. Le sol vacillait en contrebas. Était-ce un crâne qui s’était empalé sur ces pierres pointues ? Curtis ferma les yeux en le voyant, puis les rouvrit et se concentra sur la tâche à accomplir. Il se tint bien droit à l’entrée de la cage, la pointe des pieds tout au bord, les mains cramponnées aux barreaux à l’extérieur.

– Allez-y, ordonna-t-il.

Au-dessus de lui, Angus prit une profonde inspiration et, dans un grognement, se mit à faire tanguer la cage de Curtis. Au début, elle bougea à peine, mais prit peu à peu de la

vitesse et oscilla davantage. La cage d’Angus commença à se balancer aussi et bientôt, elles ne formèrent plus qu’un long pendule articulé sous la voûte de la caverne. Chaque fois qu’il s’approchait de l’échelle, Curtis évaluait la distance qui l’en séparait.

– Un peu plus haut, Angus ! cria-t-il.

– Oui-da ! répliqua Angus, dont les bras musclés fléchissaient à chaque oscillation. J’crois qu’on peut pas aller plus haut ! lança-t-il peu de temps après.

Curtis lorgna l’échelle qui venait vers lui. Elle se trouvait encore trop loin, mais tant pis.

– OK, Angus ! brailla-t-il. Quand je dirai « Go ! », je veux que vous lanciez la cage de toutes vos forces.

– Compris !

Eamon, quelques cages plus loin, encouragea son camarade :

– C’est comme le lancer de marteau, Angus ! Tu l’as déjà fait une centaine de fois !

– Pour sûr ! Mais je l’ai jamais lancé en étant à plat ventre ! rétorqua Angus en attendant le signal de Curtis.

– OK... GO !

En un éclair, la cage se retrouva dans les airs. Il attendit qu'elle parvienne à l'apogée de sa trajectoire – ce qui se produisit en un clin d'œil – et s'élança vivement dans le vide en poussant au maximum sur ses bras et ses jambes. Il n'eut pas le temps de souffler qu'il avait déjà comblé la distance et agitait fébrilement les mains pour s'agripper aux premiers barreaux de l'échelle. Son corps percuta le bois rude et son pied se posa directement sur le sixième barreau. Il allait pousser un cri de triomphe quand il sentit soudain le centre de gravité se déplacer sous son poids, et le haut de l'échelle commença à se détacher du mur.

– HOLÀ ! HOLÀ ! HOLÀ ! beugla-t-il à l'échelle, dont les dix-huit mètres tout branlants basculaient déjà en arrière.

– Bon sang d'bois... marmonna un bandit, impassible.

Bizarrement, le temps ralentit alors que l'échelle, avec Curtis dessus, amorçait sa chute. Elle resta quelques secondes en équilibre, à la verticale du sol, puis se mit à dégringoler à toute vitesse.

Le sol se précipitait vers Curtis.

Les ossements éparpillés sur le sol de la caverne semblaient se réjouir d'en accueillir de nouveaux.

Mais l'échelle cessa de tomber. D'un seul coup. Clac ! Curtis se retrouva à l'envers, le dos face au sol au-dessous, son bras gauche s'accrochant désespérément à l'un des barreaux, tandis que sa jambe gauche s'enroulait autour d'un autre, le bois s'enfonçant au creux de son genou plié. Il gardait les yeux fermés en plissant très fort les paupières.

Les éclats de rire des bandits envahirent la caverne comme la houle. Des rires de soulagement, à gorge déployée.

Il ouvrit les yeux et constata que l'échelle avait atterri sur la cage d'Angus, les crochets métalliques des premiers barreaux s'agrippant facilement à la cellule du brigand.

– Bravo, fiston ! s'écria Angus entre deux gloussements.

Curtis reprit son souffle.

– C'est... c'est ce que j'avais prévu, dit-il d'une voix chevrotante.



Les vestiges de l'averse miroitaient sur la chaussée, et les pneus du vélo de Prue sifflaient sur la surface lisse et sombre. La remorque rouge Radio Flyer caracolait bruyamment dans son sillage.

Dans la quiétude du petit matin, le centre de St. Johns paraissait à l'abandon. Une brume bleutée

colorait le ciel. Quelques aboiements de chiens accueillaient la nouvelle journée. Au feu rouge, une seule voiture attendait qu'il veuille bien passer au vert ; même à cette heure inhabituelle, les règles s'appliquaient. À l'arrêt de bus de la place centrale, quelqu'un attendait, recroquevillé sur le banc, silhouette anonyme coiffée d'un bonnet et emmitouflée dans sa parka.

Prue tourna à l'angle de la vieille pendule et prit la direction de la rivière. La rue se terminait soudain en cul-de-sac, une rangée de plots en ciment formant une barrière entre la chaussée et une friche de mûriers sauvages et de genêts. Elle descendit de vélo, le poussa sur le trottoir, puis franchit la barrière et marcha dans les herbes folles. Un peu plus loin, en contrebas de la Corniche, on entendait la rivière couler en sourdine.

Prue fit seulement quelques pas et découvrit la dalle de pierre gris ardoise, telle que son père l'avait décrite. Un mètre ou deux après la plaque se dressait le remblai de la Corniche, qui descendait à pic vers la berge verdoyante du cours d'eau. Un épais brouillard engloutit peu à peu la vallée fluviale. Prue posa soigneusement son vélo au milieu d'un massif de centaurees et s'approcha de la pierre. Elle s'agenouilla ensuite et sortit le coffret noir de la poche de son sweat-shirt.

Elle ouvrit la petite boîte, regarda son contenu, les six galets multicolores et les étranges inscriptions gravées sur leur face lisse.

– Euh... je ne sais pas trop si je dois dire un truc... murmura-t-elle. (Elle vida le coffret sur la pierre en observant les galets cliqueter et rouler sur la surface froide et dure.) Abracadabra ? Sésame, ouvre-toi ?

Les cailloux tournoyèrent sur la plaque jusqu'à ce que les runes forment un étrange motif. Prue retint son souffle et attendit. Une brise soudaine ébouriffa les herbes folles alentour.

Du côté du fleuve, Prue perçut un vacarme métallique, le gémissement ancestral d'une gigantesque masse de ferraille qui se mettait en place.

En levant la tête, elle constata que la brume au-dessus de la rivière se transformait en un épais panache nuageux ; il la dominait et masquait la pâle lumière bleutée du ciel. Lentement, des formes transpercèrent le nuage : une arche verte lointaine, un câble torsadé géant. La brume se dissipa en dévoilant peu à peu cet ouvrage d'art secret, jusqu'à ce qu'un pont majestueux se dresse sous les yeux de Prue, liant la Corniche à la rive opposée. Semblables à des cathédrales et hautes d'une trentaine de mètres, deux grandes tours serties de voûtes de tailles variées entrecoupaient la vaste travée. De part et d'autre, des haubans gros comme des troncs d'arbre assuraient leur stabilité.

Prue regarda autour d'elle pour voir si quiconque assistait à ce spectacle, mais constata qu'elle était seule dans la fraîcheur de l'aube. Le brouillard continua de s'éloigner du pont jusqu'à ce qu'il se regroupe juste au-dessous de la travée, en dévoilant l'impressionnant édifice dans son ensemble. La rivière disparaissait dans la brume. Satisfaite, Prue s'empressa de ranger les galets gravés dans le coffret, qu'elle referma dans un claquement. Puis elle récupéra son vélo et s'engagea sur le Pont fantôme.

Le début de la travée s'agrémentait de deux réverbères dont le verre de lampe reflétait une lumière spectrale. Prue s'avança doucement, testant la surface avant de s'aventurer plus loin. Le pont résistait. À vrai dire, ce revêtement « fantôme » ne semblait guère différent d'une chaussée réelle. Prue entreprit donc la traversée du pont, le cliquetis de sa bicyclette et de la remorque troublant à peine la tranquillité ambiante.

À mi-parcours, Prue aperçut une cloche de cuivre suspendue à un petit crochet. Intriguée, elle s'en approcha ; de facture toute simple, mais fortement terni, l'objet en métal prenait une nuance vert-de-gris. Un cordon de cuir retenait le battant au centre de la cloche.

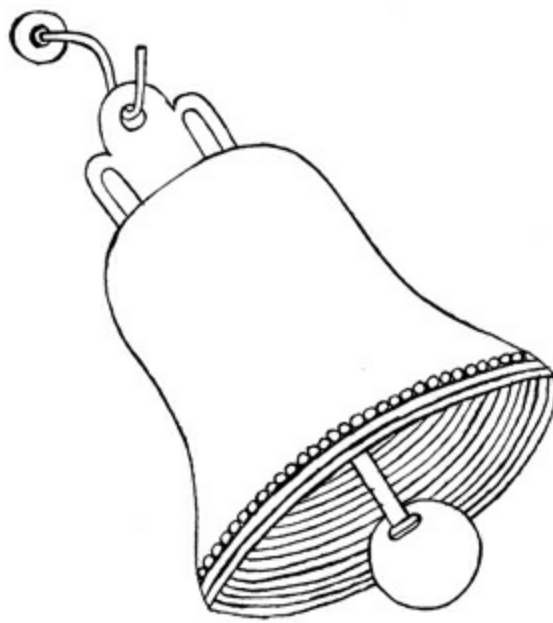
D'instinct, Prue l'effleura de la main. Elle imagina ses parents, quelque treize ans plus tôt, le cœur

palpitant de frayeur, de curiosité et d'espoir. Elle vit son père s'emparer de ce même battant, le regard qu'il dut lancer à sa mère avant de sonner la cloche. À cet instant précis, elle éprouva un élan d'affection envers ses parents, en songeant à tous les risques qu'ils avaient encourus pour leurs deux enfants. Aurait-elle agi comme eux à leur place ? Envahie par une hardiesse soudaine, Prue, d'une torsion du poignet, sonna la cloche. Trois tintements s'échappèrent du cuivre. Le son déchira le voile de brume et se propagea dans le mur de verdure, de l'autre côté du pont.

J'arrive, sorcière, songea Prue. Je viens récupérer mon frère.



TROISIÈME PARTIE



CHAPITRE 20

Trois sonneries

Alexandra se tenait sur l'estrade de la salle du trône, les yeux tournés vers les vrilles des racines qui pendaient au plafond. Elles semblaient frémir sous la lumière vacillante des torches. La vacarme des soldats cernait la Gouvernante : caisses qu'on refermait à coups de marteau, hallebardes et fusils qu'on chargeait dans des carrioles, le bivouac qu'on démontait.

Les racines se mirent à parler.

– Quand serons-nous nourries, Ô Majesté ?

Sourire aux lèvres, Alexandra tendit sa main gracile vers le plafond de la caverne et promena ses doigts sur la fine frange de radicelles toutes pâles.

– Quand l'heure sera venue, répondit-elle. Lorsque arrivera l'équinoxe. Vous serez soulagées. Nous partons ce soir pour le Bosquet des Anciens.

– Ouiiiiii, sifflèrent les racines. Ouiiiiii.

Elles frétilaient comme mille et une langues avides.

Ding !

Alexandra baissa la main.

Ding !

Une bouffée de chaleur empourpra sa joue. Ses yeux s'écarquillèrent brusquement. Ses sourcils se froncèrent.

Ding !

Silence.

– Trois sonneries de cloche, grimaça la Gouvernante douairière en un sourire cruel. Cette fille n'est qu'une petite sotte...



Curtis était impressionné par l'agilité avec laquelle les bandits descendaient de la longue échelle toute frêle. Il se tenait en bas et la bloquait avec son pied, pendant que chaque brigand déverrouillait à tour de rôle le cadenas de sa cage, avant d'entamer sa descente. En une poignée de minutes et sans un bruit, les quatre bandits avaient touché le sol. Seul Dmitri, le coyote, restait prisonnier. Assis dans sa cellule suspendue, il leur tournait le dos. Ils n'avaient cessé de l'amadouer à mi-voix pour qu'il s'évade.

– Allez, mon pote ! insista Seamus dans un bruyant murmure. Pense à ta famille !

Dmitri se tenait debout sur ses pattes arrière, contre les barreaux de sa cage.

– Mais enfin... fichez le camp, les gars. Moi, si par malheur je me fais prendre, je serai traduit en cour martiale ! Je suis bon pour la pendaison, à coup sûr.

Cormac s'avança.

– Alors, te fais pas prendre. T'es bien nigaud d'rester là. De toute manière, ils vont t'pendre pour complicité d'évasion. Tu es pas en train de donner l'alerte, si ?

Dmitri réfléchit, puis déclara dans un haussement d'épaules.

– Ouais, t'as raison, j'imagine. OK, lancez-moi les clés.

On lui lança le trousseau, il déverrouilla son cadenas et, l'instant d'après, Dmitri descendait tranquillement de l'échelle.

– Très bien, déclara-t-il en posant la patte à terre. On fait quoi, maintenant ?

– Tu nous guides vers la sortie, répliqua Eamon en caressant sa barbe noire hirsute. Septimus partira en éclaireur. Tu connais bien ce terrier ?

– Comme ma poche, dit Dmitri en dressant le museau pour flairer l'atmosphère. Je pense que je vais trouver mon chemin.

Angus attrapa la torche encore allumée sur le mur et projeta une pluie d'étincelles en l'enlevant de son support, puis interpella le rat :

– Faut qu'on se donne un point de rendez-vous.

– L'armurerie, chuchota Septimus depuis son petit recoin dans la motte de racines. Il existe un passage dérobé qui d'habitude est toujours désert. Si on l'emprunte, on peut contourner la salle centrale et sortir par derrière.

– Mais faut d'abord libérer le Roi, rappela Cormac à tout le groupe. On part pas sans Brendan.

Les quatre brigands, y compris Seamus l'ancien dissident, acquiescèrent d'un air résolu.

– Très bien, reprit Septimus. La salle d'interrogatoire n'est pas loin de la grande pièce. Tu sais comment y aller, Dmitri ?

Le coyote hocha la tête et Septimus continua :

– Je pars en reconnaissance. S'il y a le moindre problème, je vous redirigerai avant que vous arriviez sur place.

À ces mots, le rat disparut dans les vrilles des racines, et la bande improbable d'évadés – un coyote, un Étranger et quatre bandits – quitta la prison sans se retourner.

L'atmosphère du tunnel qui partait de la caverne était confinée et humide ; les bandits marchaient sans faire de bruit. Seuls les pas de Dmitri et Curtis troublaient la quiétude ambiante. Curtis faisait de son mieux pour calquer les mouvements furtifs des quatre brigands, mais il avait beaucoup de mal. Ils se déplaçaient avec une dextérité qui semblait innée, instinctive. Au bout d'un moment, ils parvinrent à une intersection.

– Dmitri ? demanda Cormac d’une voix posée. Dans quelle direction ?

Le coyote se faufila devant le groupe et pointa le museau dans chacune des quatre galeries s’offrant à eux.

– À droite, répondit-il enfin. Vers l’armurerie. Tout droit nous mènerait directement à la salle principale. (Il renifla brièvement.) Ils ont éteint leur feu de camp. Bizarre.

– Pourquoi ? s’enquit Curtis.

Dmitri se tourna.

– Je n’ai jamais connu le feu éteint. On l’entretient sans cesse. J’ai eu la tâche bien ingrate de l’alimenter pendant quinze jours. C’était pas drôle.

– Peu importe, murmura Cormac. Continuons d’avancer.

Ils obliquèrent donc sur la droite, Angus ouvrant la marche, tandis que sa torche grésillait et projetait une lumière jaune sur les parois de la galerie. Au plafond, les racines de plantes et les pierres saillantes se disputaient l’espace, tandis que le sol en terre battue était criblé d’empreintes de pattes.

Curtis, momentanément à la traîne, trébucha sur une lanière de cuir qui s’était détachée de sa botte. Il se rattrapa avant de dégringoler, mais lâcha un « OUPS » sonore.

– Chuuut ! fit Seamus. Évite de faire du bruit. On a pas envie de voir débouler toute l’armée des coyotes.

– Désolé ! murmura Curtis. Je vais tâcher de faire gaffe.

Toutefois le regard de Seamus trahissait une certaine perplexité. Bizarrement, ils n’avaient toujours pas entendu le moindre bruit en provenance de leurs geôliers ; un silence étrange régnait dans les tunnels.

Ils arrivèrent enfin à un nouvel embranchement et, sur l’ordre de Dmitri, ils empruntèrent un plus petit couloir vers la gauche. Celui-ci serpenta un peu avant de déboucher dans une pièce exiguë.

– Ne bougez plus, ordonna Angus à mi-voix. (Il leva la torche et la lumière éclaira une petite porte dans le mur qui restait entrebâillée.) J’ai entendu quelque chose.

Le groupe de fugitifs retint son souffle. Ils perçurent en effet un bruit de petits pas rapides sur la terre battue.

Le museau moustachu d’un rat surgit dans l’embrasure. Septimus ! D’une seule patte, il poussa la porte dans un grincement.

Cormac porta l’index à ses lèvres en lui faisant les gros yeux, mais Septimus ne se laissa pas démonter pour autant.

– Tout est désert, les gars, dit-il. Ils ont abandonné le terrier.

– Quoi ? s’enquit Cormac qui, d’instinct, continuait à chuchoter.

– Partis. Disparus. Pfft ! reprit Septimus en agitant ses petites pattes. Pas besoin de parler tout bas. Personne ne va vous entendre.

– Mais alors... intervint Dmitri derrière le groupe, ils allaient tout bonnement me laisser... là-bas ? Dans cette cage ?

– Et nous, corniaud ? rétorqua Seamus. On allait y rester aussi.

– Ma foi, j’en sais rien, mais... enfin quoi, vous êtes l’ennemi, vous autres, expliqua Dmitri.

– On dirait que la Douairière s’moque tout autant d’ses soldats, remarqua Angus.

La nouvelle détendit les brigands. Seamus s’appuya contre le mur de terre et se cura un ongle.

Dmitri était dépité.

– J’imagine que t’as raison, dit-il lentement. Et j’étais là uniquement pour « insolence »... même si j’sais pas trop c’que ça signifie.

– La peine capitale, apparemment, dit Angus.

Septimus intervint :

– Mais vous êtes toujours à la recherche de votre Roi des Bandits, pas vrai ?

Le visage de Cormac s'illumina.

– Ils l'ont laissé ici ? Il est où ?

– Suivez-moi, dit le rat, qui disparut à l'angle de la porte.

Angus releva la torche qui crachotait, et les quatre brigands, Curtis et Dmitri marchèrent dans le sillage du rongeur.

Sitôt que le dernier tintement eut résonné dans le néant, Prue enfourcha sa bicyclette et pédala comme une folle pour traverser le reste du pont. Elle commençait déjà à regretter d'avoir eu l'effronterie de sonner la cloche. Le vent s'était levé et elle sentait l'air froid remonter de la rivière et souffler sur les câbles suspendus en les faisant gémir. La travée semblait tanguer sous les pneus du vélo. Consciente de rouler sur un pont **fantôme**, Prue ne quittait plus l'autre rive des yeux, pressée de la rejoindre.

La roue arrière du Radio Flyer venait à peine de toucher la berge d'en face que la brume se mua en une sorte d'immense nuage d'orage qui engloutit le pont. Prue donna un coup de frein et se tourna pour voir les tours vertes métalliques disparaître, puis le brouillard se dissipa pour céder la place à la vallée béante et infranchissable en contrebas.

Prue se retourna vers la colline. Elle contempla la muraille d'arbres menaçante et frissonna. Le soleil, qui se levait à présent, brillait sans conviction derrière un épais rideau de nuages, et sa lumière créait un miroitement bleu-vert sur les sapins et les cèdres les plus hauts de la forêt. Des chants d'oiseau envahirent l'atmosphère d'une multitude de mélodies. En regardant vers le bas, Prue aperçut un sentier en terre battue qui longeait la rivière à flanc de butte et menait vers le nord. Cramponnée à son guidon, elle descendit prudemment la courte distance qui la séparait du chemin, puis s'y engagea.

Au bout d'un moment, le sentier devint beaucoup moins abrupt et se faufila paisiblement parmi les petits arbres qui délimitaient cette espèce de frontière sylvestre. Prue constata qu'elle pouvait rouler facilement, la remorque rouge faisant un raffut de tous les diables dans son sillage.

Lorsqu'elle jugea s'être suffisamment enfoncée dans les bois, elle s'arrêta et tenta de se repérer. Au sud, les toits de St. Johns formaient une tache à peine perceptible, et le Pont des chemins de fer se perdait quasiment dans les bandes de brume qui ondoyaient au-dessus de l'eau.

– C'est reparti, soupira-t-elle.

Elle étudia le versant de la colline, en quête d'une brèche dans les fougères. Une trouée entre deux frêles massifs de cornouillers lui permit de s'engouffrer dans le sous-bois. Elle zigzagua un peu dans cette végétation basse, en grimaçant dès qu'une ronce s'accrochait à la jambe de son jean, jusqu'à ce que les taillis commencent à se raréfier pour faire place à un majestueux bouquet de sapins. Les brèches entre les arbres se transformaient en fenêtres donnant sur de vastes clairières où s'épanouissaient petite oseille, gaulthérie et autres fleurs sauvages. En s'avancant davantage, sous la lumière grise de plus en plus présente, Prue remarqua que l'une des prairies qu'elle venait de dépasser abritait des jardins potagers, un enchevêtrement de lianes de potiron et de haricots grimpants. Un paisible chemin de gravier apparut et Prue s'y engagea. Il serpentait parmi une série de clairières semblables, où d'autres jardinets bien soignés avaient su exploiter ce terreau sauvage. Prue commença à entrevoir de petites masures délabrées nichées au creux des arbres, des volutes de fumée s'élevant de leurs cheminées en pierre. Intriguée par ce nouveau paysage, elle mit son vélo sur béquille et s'approcha d'un de ces lopins de terre. Elle n'avait pas sitôt quitté le sentier qu'elle

perçut une voix dans son dos.

– N’allez pas plus loin...

Prue s’immobilisa.

– Mains en l’air !

Prue leva les bras au-dessus de sa tête.

– Maintenant, tournez-vous vers moi. Lentement. Je suis armé et n’hésiterai pas à utiliser la force, prévint la voix. Voilà.

La gorge serrée, Prue fit lentement volte-face et se retrouva devant un lapin. Un lièvre armé d’une fourche. Et ce qui ressemblait à une passoire en guise de couvre-chef.

– Jetez votre arme, dit le lapin.

Prue le regarda, interloquée. C’était un lièvre au poil marron tacheté et, même s’il se tenait debout sur ses pattes arrière, il ne lui arrivait guère plus haut que les genoux. La passoire sur sa tête rabattait ses longues oreilles d’une manière visiblement peu confortable. Il se rendit compte de la stupéfaction de Prue et rajusta son casque d’un air gêné. Une seule oreille sortait par l’anse de la passoire. Il brandit la petite fourche avec rage.

– J’ai dit : « Jetez votre arme » ! brailla-t-il en dévoilant deux incisives plates et toutes blanches.

– Je ne suis pas armée ! rétorqua Prue. (Elle agita les mains.) Vous voyez bien ? Aucune arme.

Satisfait, le lièvre renifla.

– Qui êtes-vous et qu’est-ce qui vous amène à North Wood ?

– Je m’appelle Prue. Je viens du Monde Extérieur. (Elle marqua un temps d’arrêt, avant d’ajouter :) Je suis venue voir les Mystiques.

– Le lièvre haussa un sourcil.

– Une Étrangère ? J’m disais bien qu’il y avait un truc bizarre chez vous. Voilà. Comment êtes-vous venue ici ?

– J’ai traversé la rivière, depuis St. Johns. À pied, expliqua-t-elle. Je peux baisser les mains ?

– OK, dit le lièvre. Mais vous devez me suivre.

Il l’entraîna un peu plus loin sur le chemin de terre en la talonnant de près avec les dents de sa fourche pointées sur elle. Une trouée dans les nuages laissa filtrer de minces rais de lumière sur les prés boisés qu’ils longèrent ; les jardinets qui parsemaient les environs profitèrent de ce bref ensoleillement avant qu’il ne s’éclipse. Un champ de pavots bleus apparut, une guirlande de bulbes nus se déroulant dans une prairie vallonnée. D’autres petites maisons surgirent parmi les arbres. Plus rustiques que celles de South Wood, elles semblaient bâties avec tous les matériaux se trouvant à portée de main, qu’il s’agisse de grosses branches, de pierre ou de boue séchée. Les toits jaunes étaient en chaume. Au bout d’un petit moment, Prue hasarda une question.

– C’est une passoire sur votre tête ?

– Quoi ? fit le lièvre, incrédule. Non. C’est un casque. Voilà.



Prue ne souhaitait pas le contrarier, mais elle enchaîna :

– Je peux vous demander qui vous êtes au juste ? Votre titre, en somme...

– Gardien de la paix de la Commune populaire de North Wood, répondit-il avec fierté. Et ma tâche consiste à veiller à ce que les routes ne soient pas envahies par d’la racaille d’votre espèce. **Voilà**, ajouta-t-il, à l’évidence sans s’en rendre compte.

Le sentier s’élargit. Ils commencèrent à croiser de plus en plus de passants, animaux et humains. Bon nombre se déplaçaient à pied, d’autres conduisaient des bicyclettes branlantes ou avançaient à dos d’âne. Une roulotte haute en couleur et tirée par deux mules décorées de pompons s’approchait lentement. La caravane elle-même évoquait une maisonnette sur roues. Prue découvrit, éberluée, que le véhicule était conduit par un coyote. Elle revit alors la scène qui s’était déroulée à peine quelques jours plus tôt, quand les coyotes soldats avaient enlevé Curtis. Toutefois, à mesure que la roulotte s’approchait, le regard bienveillant de l’animal apaisa aussitôt sa frayeur. Il salua le policier d’un hochement de tête. Manifestement, les coyotes vivaient en paix avec leurs semblables dans cette région du Bois.

Le lièvre l’entraîna enfin sur un chemin transversal, et ils arrivèrent devant une petite maison au beau milieu d’un grand champ. Au-dessus de la véranda délabrée, un écriteau indiquait : POLICE DE NORTH WOOD. Un renard, vêtu d’une salopette délavée et d’une chemise en lin à moitié boutonnée, fumait la pipe dans un fauteuil.

– Qu’est-ce que tu nous ramènes, Samuel ? demanda-t-il.

Le lièvre frappa le sol du manche de sa fourche et le salua.

– Une Étrangère, chef. Je l’ai trouvée à la frontière. Elle dit qu’elle veut voir les Mystiques. **Voilà**.

Le renard leva le museau.

– Une Étrangère ? Comment a-t-elle pu s’introduire chez nous, bon sang ?

– Sans doute qu’elle possède la Magie des Bois, chef. Ce doit être une sang-mêlé, répondit le lièvre.

– Quoi ? intervint Prue.

Le renard l’examina attentivement avant de reprendre.

– Oui, elle m’en a tout l’air. On n’en voit plus trop par les temps qui courent.

– Que voulez-vous dire par « sang-mêlé » ? demanda Prue, intriguée.

Le renard balaya la question d’un revers de la patte.

– Qu’est-ce que vous venez donc faire chez nous ? reprit-il en se levant de son fauteuil. (Il vida les cendres de sa pipe en la tapotant par terre.) On n’a pas d’ennuis.

– Je suis venue voir les Mystiques, expliqua Prue. C’est le Prince Hibou, de la Principauté aviaire, qui m’envoie. La Gouvernante douairière est de retour et elle détient mon frère prisonnier. Elle a

levé une armée dans Wildwood, et j’ignore ce qu’elle a en tête, mais je sais en revanche que je dois récupérer mon frère.

Le renard la dévisagea un instant, avant de déclarer :

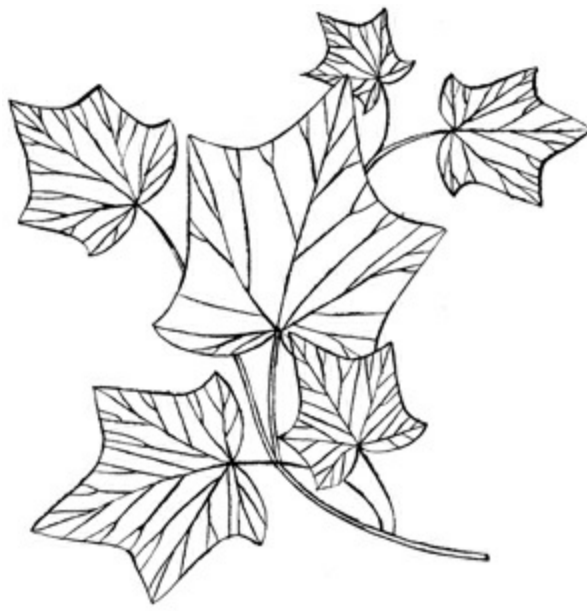
– Ça m’a l’air suffisamment grave. Samuel, emmenons cette sang-mêlé auprès des Mystiques. Ils sauront quoi faire.

Samuel le salua et frappa une nouvelle fois le sol d’un coup de manche de fourche. Le renard s’éloignait de la maison sans se presser, quand le lièvre s’éclaircit la voix.

– Euh... chef, murmura-t-il, vous devez peut-être prendre votre arme. C’est la procédure officielle, pas vrai ?

Le renard le regarda droit dans les yeux, vexé par l’impudence de son adjoint, avant de regagner la mesure, dont il ressortit avec un sécateur, glissé dans la ceinture de sa salopette.

– OK, dit-il. Allons-y.



CHAPITRE 21

Wildwood revisité – Rencontre avec une Mystique

Ils entendirent les gémissements bien avant d'arriver dans la salle d'interrogatoire, une plainte déchirante qui résonnait dans toutes les galeries du terrier. N'ayant plus besoin de suivre Septimus, ils trouvèrent le Roi des Bandits en se guidant au son de ses lamentations. Peu après la grande salle abandonnée, dont le chaudron géant et noir de suie était renversé, ils prirent un virage serré et s'arrêtèrent net en découvrant le monarque pendu par les chevilles à une corde épaisse accrochée au plafond. Un sac de toile recouvrait sa tête, sanglé autour de son cou par une lanière de cuir. Angus se précipita vers son chef et, d'un vif mouvement de poignet, arracha le sac.

– Mon Roi ! s'écria-t-il comme les autres bandits le rejoignaient en courant.

Brendan entrouvrit son œil au beurre au noir en contemplant l'équipe rassemblée. Une croûte de sang séché noircissait sa lèvre inférieure, tandis que ses cheveux hirsutes étaient collés par la sueur.

– Hé, les gars, prononça-t-il d'une voix râpeuse. Ça vous dérangerait de me détacher ?

En quelques instants, ils le descendirent : Septimus grimpa d'un trait tout en haut de la corde et la rongea pour la sectionner, laissant le soin à Curtis et aux bandits de récupérer Brandon pour le poser en douceur. Le cordon qui lui ligotait les bras dans le dos fut rapidement dénoué et le Roi des Bandits, assis par terre, frotta ses poignets rougis.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? finit par demander Seamus.

– Oh, j'ai eu droit à un p'tit passage à tabac, répondit Brendan en retrouvant sa voix. Ces chacals voulaient à tout prix connaître l'emplacement du campement. (Son regard balaya le groupe venu le secourir et s'arrêta sur Dmitri.) Qu'est-ce qu'il fiche ici, celui-là ?

Dmitri leva les pattes.

– Hé, j'suis avec vous !

De son œil valide, Brendan le lorgna avec méfiance.

– Alors ? reprit Seamus. Tu leur as craché l'morceau ?

Brendan se tourna vers lui en lui lançant un regard noir. Curtis vit une grosse veine palpiter sur le cou du monarque, qui répondit d'une voix lente et mesurée :

– D'après toi ?

Seamus esquissa un sourire espiègle et tendit sa main au Roi.

– Ça fait du bien d'te revoir, Brendan.

Le Roi lui rendit son sourire et accepta sa main en grimaçant un peu quand il se releva.

– Les chacals m'ont laissé deux ou trois bleus, souffla-t-il comme il boitillait en faisant quelques pas. Mais j'peux tenir le coup. Où est cette sorcière ? Vous m'laissez m'en charger, les gars.

– Ils sont tous partis, Brendan, expliqua Angus. Ils ont filé. Y a plus personne.

Brendan promena son regard alentour en hochant la tête.

– C'est bien c'que je pensais. Ils n'en avaient pas fini avec moi, j'crois, avant d'me laisser là, pendu au plafond.

– Ils sont allés où, d'après vous ? hasarda Curtis. Vous pensez qu'ils sont partis accomplir le rituel ? Ce truc avec Mac ?

Brendan le regarda fixement. Il s'avança vers lui en claudiquant un peu, jusqu'à ce qu'il se trouve à quelques centimètres du visage de Curtis. Il le dépassait d'une bonne tête, avait la peau claire et parsemée de taches de rousseau ; sur son front buriné et trempé de sueur, son tatouage se voyait à peine. Sous son œil gauche, le haut de sa pommette était violacé. Curtis sentit son haleine acide quand Brendan se pencha vers lui pour lui parler.

– Toi, l'Étranger, dit-il. Maintenant qu'on est libres... (Il empoigna la veste de l'uniforme de Curtis par les revers.) J'peux te dire c'que j'pense vraiment. (Brendan fléchit les bras et Curtis se sentit décoller du sol. Le Roi des Bandits le contempla d'un air menaçant tout en le hissant vers lui, de sorte qu'ils se retrouvent nez à nez.) J'devrais t'mettre en pièces, murmura-t-il. Pour ce que t'as fait. Espèce de jeune abruti qui fourre son nez partout.

Curtis se mit à pleurnicher, l'air désespéré.

– Je savais pas ! se défendit-il en s'étranglant presque sous la poigne de Brendan, qui serrait le tissu contre sa gorge. Je pensais qu'elle avait de bonnes intentions. Je savais pas...

– Holà ! brailla Cormac en venant à sa rescousse. (Il posa la main sur le bras de son chef.) Tout va bien. C'est un ami.

Brendan desserra lentement son emprise, tandis que les pieds de Curtis touchaient de nouveau terre.

Cormac enchaîna :

– Il a risqué sa vie pour qu'on s'évade, Brendan. Il est l'un des nôtres.

Brendan lâcha les revers de la veste de Curtis, puis lissa d'une main ferme le tissu. Il avait l'œil droit écarquillé et injecté de sang. Cormac l'éloigna de Curtis.

– L'un des nôtres, alors ? lança Brendan à la cantonade.

Les quatre bandits hochèrent la tête comme un seul homme. Leur regard d'acier miroitait à la lueur de la torche.

– Fort bien, reprit le Roi.

Il recula en vacillant, comme ses jambes se dérobaient sous lui. Eamon bondit vers lui et le rattrapa par le bras, l'aidant à recouvrer l'équilibre.

– Brendan ! hurlèrent ses autres camarades en venant à son secours.

Le monarque les repoussa du revers la main.

– Juste une p'tite faiblesse passagère, les gars. Laissez-moi l'temps d'reprendre mon souffle.

Un silence s'établit. Curtis sentit qu'on lui tirait la jambe du pantalon et baissa la tête pour

découvrir Septimus. Curtis lui fit un signe de tête et le rat lui grimpa dessus en s'accrochant au tissu de l'uniforme. Puis il s'installa confortablement sur son épaule et contempla le Roi des Bandits. Les quatre voleurs échangèrent un bref regard, leur visage trahissant l'inquiétude.

– On rentre, dit enfin Brendan. On rentre au campement. (Il leva la tête. Il avait repris des couleurs.) J'espère seulement que mon p'tit stratagème avec la jeune Étrangère les aura suffisamment éloignés d'la piste. Une fois sur place, on rassemblera nos forces.

Visiblement ragaillardi, Brendan redressa le menton et se détacha d'Eamon pour boitiller vers le centre de la pièce.

– Si la sorcière s'prepare à accomplir ce sacrifice sur l'enfant du Monde Extérieur, dit-il avec calme, alors toute son armée doit être en route pour le Bosquet des Anciens, à l'heure qu'il est. Sauf erreur de ma part, l'équinoxe a lieu demain. (Il se tourna vers Curtis.) On va arrêter cette mégère. J'en fais le serment. (Un sourire malveillant éclaira son visage comme il s'adressait de nouveau aux brigands.) Je n'sais pas vous, les gars, mais moi j'ai hâte de quitter c'trou nauséabond et d'remonter à la surface. Allons-y !

Les bandits l'approuvèrent en chœur et le groupe se dirigea vers la sortie du terrier.



Le renard et le lapin marchaient à la vitesse d'un escargot, et Prue avait beaucoup de mal à ne pas accélérer l'allure pour filer en tête. Ils s'étaient lancés dans une discussion animée sur la culture des piments verts : les meilleures conditions climatiques pour les faire pousser, l'emplacement idéal pour optimiser leur goût épicé et, lorsqu'il leur fallait préciser tel ou tel point, l'un ou l'autre s'arrêtait en chemin en agitant ses petites pattes. À un moment donné, ils s'écartèrent carrément du sentier en entraînèrent Prue dans les méandres du sous-bois, car le lièvre avait découvert quelques jours plus tôt un coin à morilles qui lui paraissait sain et avait hâte de voir si personne n'y avait touché.

Après ce qui lui sembla durer une éternité, Prue hasarda une objection :

– Hé, c'est vraiment important pour moi de voir ces Mystiques, et le plus tôt possible. J'ignore combien de temps il me reste.

La remarque fut accueillie par un silence de glace. Ils échangèrent un regard de dédain, puis le renard prit la parole :

– On avance aussi vite que possible, mam'zelle. Je vous rappelle que vous vous trouvez sous la responsabilité d'la Police de North Wood et que nous marchons à l'allure que nous jugeons nécessaire, compte tenu des circonstances.

Toutefois, après les récriminations de Prue, ils cessèrent de jacasser autant et reprirent une allure plus soutenue.

Ici, le paysage était calme et paisible, et se



distinguaient nettement de l'aspect sauvage de Wildwood et de l'agitation urbaine de South Wood. L'air était pur, à peine teinté par l'odeur des feuilles et de la tourbe qu'on faisait brûler. Il n'existait pas de ville dans ce décor champêtre, uniquement de petits hameaux regroupant quelques mesures de bois et de pierre, où serpentait le chemin de terre. Parfois, un écriteau suspendu à l'entrée d'une chaumière annonçait la présence d'un débit de boissons où l'on pouvait se restaurer. Un autre portant l'image d'une enveloppe, avec des ailes gravés dans le bois, indiquait un bureau de poste. Ils croisèrent de nombreux promeneurs en chemin, lesquels semblaient tous se déplacer d'un même pas tranquille et saluèrent chaleureusement les agents de police au passage. Au bout d'un moment, ils obliquèrent dans la forêt et parvinrent à une petite auberge, dont la cheminée en terre crachait des bouffées de fumée de tourbe. Plusieurs tables étaient disposées devant la porte d'entrée, et le renard invita Prue à s'asseoir.

– L'Arbre du Conseil n'est pas loin, dit-il. J'pars en éclaireur m'assurer qu'ils ne sont pas en pleine méditation. Et puis, vous devez être affamée.

– Moi, je le suis, déclara le lièvre. Voilà.

– La jeune fille, Samuel, le rabroua le renard. La jeune fille, voyons.

Prue sourit.

– Je mangerais bien un petit morceau, avoua-t-elle. Mais quand vous les verrez... les Mystiques, je veux dire... faites-leur savoir que c'est très, très urgent.

Le renard acquiesça.

– Bien sûr, mais je n'peux rien vous promettre. Le jugement des Mystiques s'fait parfois attendre.

Il arqua un sourcil et quitta l'auberge en empruntant un sentier qui s'éloignait de la route principale.

Prue posa son vélo contre la façade de l'établissement et s'attabla en face du lièvre. Une jeune fille sortit avec les menus et, sitôt qu'elle vit Prue, blêmit. Elle hésita sur le perron avant que le lièvre ne lui fasse signe d'avancer.

– Elle ne va pas vous manger, dit-il. Encore moins sous ma surveillance. (La serveuse rougit cette fois et s'approcha en leur tendant les cartes.) Pour commencer, une bouteille d'eau pour mademoiselle, ajouta-t-il en lorgnant les plats sur la liste. Et moi, j'vais prendre une chope de votre bière au coquelicot.

La jeune fille hocha la tête et regagna l'auberge.

L'après-midi se réchauffait. Prue gardait un œil sur le sentier où le renard avait disparu. La jeune fille revint avec une carafe d'eau pour Prue et posa une chope de bière d'aspect saumâtre sous le museau de Samuel. Le lièvre, qui avait étudié la carte pendant tout ce temps, redressa la tête et commanda :

– J'vais prendre des légumes à l'étouffée et des lentilles. (Il se tourna vers Prue :) Et vous ? C'est offert par le poste de police.

Prue jeta un rapide coup d'œil au menu avant de répondre.

– Les quenelles de courge. Et un peu de pain.

La serveuse sourit d'un air timide, exécuta une sorte de révérence, puis disparut de nouveau dans l'auberge.

Le lièvre la regarda s'en aller.

– Vous faites sensation, vous savez, dit-il à Prue, avant de boire une gorgée de bière. On n'est pas habitués à c'genre de bouleversements. Voilà.

– Je sais, je sais, admit Prue. J'en suis vraiment désolée. C'était pas du tout voulu. (Elle marqua une pause, avant d'observer :) Ce coin est vraiment différent des autres régions du Territoire Infran...

enfin, du Bois, je veux dire.

– Qu’la terre en soit remerciée, répondit Samuel. Je ne m’imagine pas un instant vivre là-bas, à South Wood. J’ai un cousin qui habite le Quartier des Marchands et ça lui arrive de m’écrire. Voilà. Ils sont cinglés, là-bas. J’suis ravi que Wildwood serve en quelque sorte d’État tampon entre leur région et la nôtre.

Prue acquiesça, puis lui demanda :

– On doit donc se rendre à l’Arbre du Conseil... C’est bien ce qu’a dit le renard, non ?

– Hmm... répondit le lièvre en essuyant la mousse sur ses babines d’un revers de patte. L’Arbre du Conseil. C’est l’plus ancien du Bois. On raconte qu’il se trouvait là avant tout l’monde, animal ou humain. Il a des racines, j’imagine, qui s’étendent sur des kilomètres dans toutes les directions, comme un champignon. Il connaît mieux l’Bois que n’importe quel être vivant ici. C’est aussi là qu’les Mystiques se réunissent. Voilà. Et tous les problèmes et les doléances de North Wood doivent lui être soumis avant d’prendre la moindre décision.

– C’est un arbre qui... parle ? demanda Prue en se rappelant la gravure sur le mur de sa chambre à la Résidence... Les silhouettes réunies autour de l’arbre géant.

– S’il parle ? Pas beaucoup. C’est pourquoi les Mystiques se retrouvent là-bas. Ce sont les seuls qui peuvent l’entendre et traduire ses pensées pour le reste d’entre nous. Encore que, si on en croit les Mystiques, c’est pas seulement l’Arbre du Conseil qui s’exprime. C’est l’ensemble. (Il agita la main au-dessus de sa tête.) Chaque arbre, chaque fleur, chaque fougère. Mais j’en sais trop rien, ajouta-t-il dans un haussement d’épaules. J’ai jamais rien entendu moi-même. Encore que j’trouve pas vraiment l’temps d’pratiquer comme certaines personnes.

– Pratiquer ?

– La méditation. C’est la clé, soi-disant. Vous faites le vide dans votre esprit et observez l’silence total. Vous comprenez vos liens avec le monde de la nature et tout l’reste. Vous faites ça et vous pouvez entendre l’arbre. Tout c’qu’il dit. (Le lièvre but une nouvelle gorgée de bière.)



Mais entre la grande nichée d'mon terrier et ce satané renard qui jappe à mes oreilles toute la journée, j'entends suffisamment parler comme ça. J'ai pas besoin qu'mes tomates s'mettent à jacasser. Voilà.

– Vraiment ? dit Prue. Il suffit de méditer ? C'est donc ça leur... magie ?

Cette « pratique » ne lui était pas étrangère. Contre toute attente, Prue l'associait à de l'encens qui dégagait les voies respiratoires, un tapis de yoga et l'odeur de levure de bière.

Le lièvre n'eut pas l'occasion de lui répondre que la serveuse ressortait déjà avec deux assiettes en étain dans les mains. Elle les posa sur la table : les quenelles de Prue étaient nappées de fromage blanc et semblaient succulentes. Elle remercia la jeune fille et, tout en prenant un morceau de pain, commença à manger. Le lièvre repoussa son casque-passoire en arrière et attaqua son assiette avec enthousiasme. Le temps s'écoula en silence pendant que tous deux se restauraient. Prue n'en sut pas davantage sur la pratique des Mystiques. Elle supposa que sa remarque avait dû choquer le lièvre et préféra ne pas ramener le sujet sur le tapis.

Elle venait de finir de saucer son assiette avec du pain quand le renard réapparut.

– OK, lui annonça-t-il. Ils peuvent vous recevoir.

L'étroit sentier partait de la route principale et était bordé de chaque côté par des rangées de cèdres majestueux si bien alignés qu'aux yeux de Prue, chacun devait bénéficier d'un soin particulier. L'allée débouchait ensuite sur un grand pré verdoyant cerné par un mur d'imposants sapins. Les

hautes herbes ondoyaient sous la fraîcheur de la brise, alors que toute la végétation environnante semblait respirer au rythme de l'arbre gigantesque, d'une espèce indéterminée, qui trônait au beau milieu. Son tronc massif et noueux déployait avec allégresse un immense réseau de branches, dont les plus hautes crevait les nuages, tandis que sa voûte feuillue recouvrait la quasi-totalité de la prairie et dominait les arbres alentour. Prue écarquilla les yeux devant pareille splendeur. Elle reconnut aussitôt le décor reproduit sur la gravure qui décorait sa chambre à la Résidence Pittock. L'envergure impressionnante des ramures devenait d'autant plus incroyable quand elle vit les créatures regroupées à la base du tronc et grouillant dans l'ombre des branchages, comme autant de fourmis au pied d'un gratte-ciel. En s'approchant, Prue constata que les silhouettes avaient sa taille, animaux comme humains, et arboraient toutes une simple tunique en lin. Certains personnages bavardaient debout dans l'herbe, d'autres se reposaient, étendus contre les racines sinueuses qui s'éloignaient du tronc. Alors que Prue, le renard et le lièvre marchaient côte à côte, une silhouette se détacha du groupe pour les rejoindre.

– Ohé ! leur cria une femme toute fluette qui avançait en soulevant sa tunique au-dessus des hautes herbes.

En la voyant s'approcher, Prue remarqua les profondes rides qui sillonnaient son visage, encadré de longs cheveux gris évoquant des fils d'argent.

– Bienvenue à North Wood ! lança-t-elle en tendant la main, tandis qu'un sourire angélique illuminait son teint fauve. Je suis la Doyenne des Mystiques, précisa-t-elle. Je m'appelle Iphigenia.

Prue lui serra la main, dont la paume présentait le toucher lisse et doux du cuir tanné.

– Je m'appelle Prue, dit-elle.

– Je sais, dit la Doyenne. J'ai entendu parler de ta venue. L'arbre... t'a suivie, ajouta-t-elle en désignant le géant derrière elle. Depuis le début. Il nous a tenu informés de tes déplacements. (Sa main caressa la joue de Prue.) Tu as souffert, mon enfant. Tu as traversé de dures épreuves. Viens, commanda-t-elle en enroulant sa main au creux du bras de Prue. Fais donc quelques pas avec moi.

Iphigenia attendit alors que Prue pose son vélo dans un coin, avant de l'éloigner des deux agents de police, en l'entraînant par le bras. La Doyenne des Mystiques exhalait un parfum de lavande, et son toucher irradiait une douce chaleur. Prue se sentit tout de suite apaisée en sa présence. Un groupe d'enfants, eux aussi vêtus de longues tuniques, se pourchassaient avec frénésie ici et là. Toutes les deux entamèrent une promenade autour de l'arbre géant, Prue ne cessant de s'émerveiller devant son immensité. Sa masse évoquait un énorme entrelacement de muscles s'élevant en spirale depuis sa base, qui atteignait facilement quinze mètres de diamètre. Le tronc était constellé de multiples nœuds, dont certains étaient assez grands pour engloutir un humain. Une nuée d'oiseaux virevoltait au-dessus de sa voûte feuillue, et ils embellissaient le ciel de leurs plumages multicolores.

– Incroyable, n'est-ce pas ? remarqua Iphigenia devant la mine éblouie de Prue. Tu n'es pas la première Étrangère à découvrir l'Arbre du Conseil, même si peu de gens ont osé effectuer le voyage.

– D'autres sont donc déjà venus ici ? D'autres Étrangers ? s'enquit Prue.

– Oh oui, répondit la Doyenne. Mais voilà fort longtemps. Avant les invasions, avant que nous ne ceinturions le Bois avec la Lisière Sans Issue... ce même sortilège dont tu sembles pouvoir te dispenser, ajouta-t-elle dans un sourire affable.

– Et comment je peux être capable de faire une chose pareille ? C'était pas volontaire, croyez-moi.

– Bien sûr que non, lui assura Iphigenia. Ça n'a aucun rapport avec que tu as fait. Mais plutôt avec ce que tu es.

Prue commença à comprendre.

– Les agents de police... ils ont dit que j'étais une « sang-mêlé ». Un truc qui serait lié à la Magie

des Bois. Ça veut dire quoi, au juste ?

– Ça signifie que tu es ici à ta place, répondit Iphigenia comme si de rien n'était. Que tu fais partie du Bois. Pour une raison quelconque, l'essence même de ton être est liée à cet endroit.

Prue hochait la tête. Elle trouvait bizarre que personne d'autre dans la forêt ne l'ait reconnue comme étant une sang-mêlé. Pourtant, tous ceux qu'elle croisait dans North Wood s'en rendaient compte sur-le-champ.

– Mes parents ont conclu un marché avec une femme originaire d'ici... de Wildwood. Elle a fait en sorte que je vienne au monde. (Son estomac se noua en y songeant.) En un sens, elle a fait de moi celle que je suis, j'imagine.

Iphigenia lui agrippa le bras et la dévisagea. La Mystique se tenait courbée avec l'âge et ses yeux arrivaient à la même hauteur que ceux de Prue.

– Alexandra, certes. Très triste, cette famille. Une grande tragédie. Mais c'est bien cela : elle t'a imprégnée de la Magie des Bois. Tu es l'enfant de la forêt. Pour le meilleur et pour le pire.

– Vous devez donc être au courant de ce qui est arrivé à mon frère, Mac. Je dois le sauver.

La Mystique fronça les sourcils et contempla la terre, tandis qu'elles reprenaient leur marche.

– Hélas, dit-elle. Je ne suis pas certaine de pouvoir t'aider.

Prue crut défaillir.

– Pourquoi ? J'ai fait tout ce chemin... Vous êtes le seul espoir qui me reste.

– Ma chère Prue, nous sommes les héritiers d'un monde fabuleux, magnifique, rempli de vie et de mystère, de malheurs et de bienfaits. Mais nous demeurons tout autant les enfants d'un univers indifférent. Nous nous brisons le cœur en imposant notre ordre moral sur ce qui, par nature, constitue un vaste réseau qui mène au chaos. C'est une tâche sans espoir.

Prue ne la suivait pas vraiment.

Iphigenia sourit.

– Ce sont des problèmes difficiles à saisir pour une jeune fille. Inutile de préciser que je dois respecter l'ordre de l'univers et les chemins que chacun d'entre nous, en qualité d'individu jouissant de son libre arbitre, a choisi d'emprunter. Pour tes parents, ce chemin consistait à avoir un enfant à tout prix. Ils ont vu leur vœu s'exaucer. Ils doivent à présent affronter les conséquences de leurs actes. Je troublerais l'équilibre de la nature en intervenant. Ce que je ne puis faire.

Prue n'en croyait pas ses oreilles.

– Vous ne pouvez absolument pas agir du tout ?

La Mystique haussa les épaules.

– Rien n'est absolu, ma chérie. Je puis soumettre la question au Conseil, et nous nous rassemblerons dans la méditation. Nous interrogerons l'arbre.

Prue s'arrêta brusquement et se tourna vers la vieille femme en lui prenant les mains.

– Oh ! Je vous en prie, je vous en prie ! Faites tout ce qui est en votre pouvoir. J'ai seulement besoin qu'on m'aide, c'est tout.

Iphigenia hochait pensivement la tête.

– Viens, dit-elle enfin. Nous ne réunirons pas le Conseil avant quelques minutes. Toute mon énergie me sera nécessaire pour une séance de ce type. Continuons notre promenade. Ces vieux genoux ont besoin de mouvement. Parle-moi du Monde Extérieur. Voilà bien des années que je n'en sais plus rien.

– J'ignore par où commencer.

– Commence par tes parents. Décris-les-moi, suggéra la Mystique.

Et Prue s'exécuta.



Lorsque le groupe d'évadés parvint à la sortie du terrier, tous prirent une grande bouffée d'air frais, fous de joie de retrouver la forêt.

– L'atmosphère n'a jamais été aussi douce, observa Seamus, après tout c'temps passé dans cet enfer. Bénis soient les arbres et l'air des bois !

Cormac se tourna vers Dmitri :

– C'est ici qu'nos chemins se séparent, l'ami. J'suppose que tu vas rejoindre ta meute.

Dmitri fronça les sourcils.

– C'qu'il en reste, ma foi. Mais j'ai hâte de revoir ma litière... Ces p'tits ont dû grandir à présent !

En signe de remerciements, il tendit la patte, et les bandits et Curtis la lui serrèrent à tour de rôle.

– Salut, Dmitri, dit Curtis comme le coyote et lui échangeaient une dernière poignée de patte-main.

– Ah, Curtis... Si d'aventure t'as besoin d'un repas chapardé de frais, tu sais où m'trouver. Mon terrier se situe à l'ouest de la Longue route, près d'la source de Rocking-chair Creek, dans la Forêt d'Autrefois. Il suffit d'repérer la pierre brisée. Appelle-moi et j'viendrai t'chercher.

Curtis sourit à belles dents et le remercia.

– Tâche de pas trop t'enrichir, Dmitri, plaisanta Seamus, sinon nos chemins pourraient se croiser. Nous autres bandits, on a tôt fait d'retrouver notre vraie nature.

– Pareil pour vous. Laissez pas vos bébés s'aventurer trop loin dans l'noir, répliqua Dmitri, sinon j'en ferai qu'une bouchée !

Brendan éclata de rire.

– Allez, file, coyote. Va donc rejoindre tes p'tits.

Dmitri acquiesça et se mit à quatre pattes, puis partit au trot dans le sous-bois. Avant qu'il ne disparaisse au loin, Curtis le vit s'arrêter et lorgner l'uniforme dépenaillé qui lui collait encore au pelage. D'un vif mouvement du museau et de l'arrière-train, le coyote s'en débarrassa et la tenue tomba à terre en un tas tout crasseux. Il poussa alors un joyeux hurlement et fila dans les arbres.

Curtis sentit une main se poser sur son épaule. C'était Brendan.

– J'présume que tu vas rentrer chez toi. Pas vrai, l'Étranger ?

Curtis réfléchit quelques instants avant de répondre. Les événements de ces derniers jours défilaient dans sa tête. Tous ces souvenirs lui donnaient un peu le vertige.

– Non, dit-il. Je veux venir avec vous.

Brendan le regarda droit dans les yeux.

– Tu sais dans quoi tu t'engages ? C'est pas d'la rigolade, fiston.

– Je suis venu ici pour retrouver Mac. J'étais à ça... de le récupérer, ajouta-t-il en montrant son pouce et son index qui se rapprochaient sans pour autant se toucher. Prue est rentrée chez elle... Elle a abandonné, apparemment. Il me reste une dernière chance. Je ne peux pas m'en aller maintenant. Pas question.

– Fort bien, répondit Brendan. Alors, suis-nous. Mais ne viens pas m'dire après que je t'avais pas prévenu. Tu risques d'y laisser ta vie, mon garçon.

Curtis hocha gravement la tête.

– Je sais, acquiesça-t-il. (Il regarda Septimus, perché sur son épaule.) Et toi, le rat ?

– J'suis avec toi, mon gars, répondit Septimus. Y a plus rien pour moi dans c'terrier. Plus d'coyotes, ça veut dire plus d'nourriture à piquer ! (Il sourit jusqu'aux oreilles.) J'vais là où y a d'quoi casser la croûte, pardi !

Devant eux, Angus scrutait déjà le terrain. Les fougères et les trèfles qui tapissaient le sol de la forêt étaient piétinés sur de grandes étendues.

– Une armée est passée par là. Toute cette fichue armée a dû s’masser ici avant d’s’y mettre en marche. Regardez ! (Il désigna un large sentier battu qui menait vers le sud.) Ils devaient se trouver là par centaines.

Une baïonnette abandonnée et toute rouillée, dépassait d’un massif de fougères. Brendan la ramassa et examina son bord en ferraille.

– Pour sûr, les gars, c’est bien ça. Rejoignons l’campement. J’ignore c’que cette Douairière a manigancé, mais faudra d’abord qu’elle se batte contre nous pour arriver à ses fins. Allons-y !

Il lança la baïonnette dans les arbres, et la bande de prisonniers désormais libres se mit en route.



Assise tranquillement dans le pré, Prue observait les silhouettes en tunique se rassembler. Il n’y eut aucun appel, aucun signal, mais les Mystiques, dont chacun était plongé dans une activité contemplative distincte, commencèrent à prendre place lentement de leur propre gré. Ils finirent par former un grand cercle autour de l’arbre géant, chaque personnage séparé de son voisin par un intervalle de quatre ou cinq mètres. Soudain, sans dire un mot, tous les Mystiques s’assirent par terre en tailleur. Prue vit Iphigenia, installée entre un lapin et un cerf également en tunique, redresser le dos et raidir le cou, tandis qu’elle fermait les yeux pour se plonger dans un état de profonde concentration. Tous les membres du cercle respiraient à l’unisson, et Prue entendait leur souffle commun se répandre sous le gémissement de la brise.

La méditation avait débuté.



Les bandits se déplaçaient furtivement et sans traîner entre les arbres. Tant et si bien qu’ils rejoignirent enfin la Longue route. Après avoir vérifié qu’aucune sentinelle n’était postée dans les parages, ils se mirent à courir vers le sud et firent signe à Curtis de conserver l’allure. Ils parvinrent au Pont du Précipice et le traversèrent, sans qu’aucun d’entre eux, hormis Curtis, ne jette un regard sur la profondeur insondable du sombre ravin en contrebas. Une fois de l’autre côté, ils quittèrent rapidement la grand-route pour s’engouffrer d’un seul coup sous la voûte feuillue de la forêt.

Toujours juché sur l’épaule de Curtis, Septimus esquivait les branches basses menaçant de le faire basculer de son perchoir.

– C’est quoi le plan, d’après toi ? glissa-t-il à l’oreille de Curtis.

Les bandits avançaient si vite que Curtis pouvait à peine reprendre son souffle. Ils suivaient des sentiers imperceptibles à l’œil nu, comme tracés à l’encre invisible sur le sol de la forêt.

– J’en sais rien, pantela-t-il. On va rassembler une armée, je pense.

Septimus émit un sifflement.

– J’ai comme un doute, mon gars. Ça m’a l’air risqué. Je sais que l’armée d’une femme est drôlement impressionnante. Elle a recruté en masse. Et comment j’le sais, figure-toi ? Parce que j’mange leurs détritiques. Et ils en produisent beaucoup.

– OK, dit Curtis en fixant son regard sur la silhouette d’Angus, qui fonçait dans le sous-bois.

– J’veux dire par là que c’est sans espoir. J’ignore combien il y a de bandits, mais j’doute qu’ils soient assez nombreux. Ça va pas être joli à voir, crois-moi.

– Merci, Septimus. Merci pour le vote de confiance. Écoute, si tu dois voyager sur mon épaule, tu pourrais au moins garder ce genre de pensées pour toi.

– OK, maugréa le rat, vexé. Mais viens pas dire après que j’t’avais pas prévenu.

Les bandits brisèrent leur élan en arrivant dans une petite clairière. Brendan se planta au milieu et scruta la cime des arbres.

– Étrange, disait-il comme Curtis les rattrapait. Aucune vigie. Où est passée cette satanée vigie ?

Curtis suivit le regard de Brendan. Il ne vit rien d’autre que des couches et encore des couches de feuillage de chêne vert, et les branches qui les soutenaient. Le silence envahit la clairière, à peine troublé par le léger bruissement des frondes de fougère contre les bottes des brigands.

– Allons-y, ordonna Brendan, visiblement inquiet.

Il claudiquait encore un peu, mais se déplaçait avec la même aisance que ses camarades. Peu de temps après, le groupe suivit le Roi et contourna le versant d’une petite butte qui masquait l’embouchure d’un ravin peu encaissé. Bientôt, le goulet se transforma en une petite vallée abritant autrefois le lit d’un ruisseau. À travers les taillis qui s’offraient plus loin à sa vue, Curtis s’aperçut que le sol se nivelait pour former un cul-de-sac naturel. À mesure que les fougères se raréfiaient, il vit surgir tout un bivouac de tentes en toile, d’abris et de feux de camp dont les braises rougeoyaient encore. Sitôt que la bande d’évadés fit son apparition, un brouhaha envahit le camp : un groupe d’enfants abandonna son jeu de billes pour accourir, des hommes lâchèrent les bûches qu’ils transportaient pour pousser des cris de joie, tandis qu’ici et là des femmes surgissaient des tentes, visiblement émues par le retour de Brendan et des bandits. On échangea étreintes et poignées de main, de même que les maris et femmes à nouveaux réunis s’embrassèrent avec fougue. Seul Brendan resta à l’écart des effusions et promena son regard sur le campement.

– Où sont les autres ? finit-il par demander. Pourquoi il y a si peu d’nos camarades présents ?

Un jeune homme en bretelles et chemise blanche effilochées s’avança, le visage ravagé de chagrin.

– Désolé, mon Roi. On a fait c’qu’on a pu pendant votre absence.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Brendan.

– Hier soir, les sentinelles ont repéré des coyotes soldats sur le pourtour. On a envoyé une troupe. Seul Devon est revenu.

Devon, le bras en écharpe, s’approcha. Il avançait avec peine en s’aidant d’une béquille de fortune, taillée dans une grosse branche. La liesse des retrouvailles s’était évanouie et l’atmosphère refroidie.

– Mon Roi, dit-il en saluant Brendan, qui le dévisagea d’un œil vitreux. Mon Roi... le guetteur les a repérés... juste une poignée d’coyotes aux alentours. Alors on y est allés à plusieurs, histoire d’leur montrer d’quel bois on s’chauffe. On a tourné au coin, près de la clairière aux fougères, puis on est descendus dans le lit de l’ancien ruisseau... et on est tombés sur toute une armée. (Devon renifla, visiblement troublé par le souvenir de l’échauffourée.) On s’est battus du mieux qu’on a pu, mais on faisait pas l’poids. Y en avait des centaines, chef, des centaines ! Ils déboulaient de partout. J’en ai jamais vu autant d’toute mon existence. On pouvait pas leur échapper. Ils nous avaient encerclés. Brin, Loudon et Maire. Morts tous les trois. Idem pour Hal. On en a perdu trente-cinq en tout. Ils m’ont traqué... avant d’me laisser la vie sauve. Mais aussi ça en cadeau... (Il désigna alors une trace de griffes qui formait trois marques rouges parallèles sur sa joue.) Ils ont dit que j’davais faire savoir aux miens qu’ils feraient mieux d’s’en tenir à l’écart. (La voix du jeune gars se teintait de chagrin.)

Désolé, mon Roi. Je sais que j’vous ai laissé tomber.

Brendan, la mâchoire crispée, semblait très concentré.

– On en a perdu tant que ça ? demanda-t-il.

Un homme plus âgé, sa barbe brune parsemée de poils gris, se tenait en retrait, les mains sur les hanches.

– Oui-da, l’Roi, dit-il. Entre ces hommes-là et ceux qu’on a perdu dans la bataille d’la corniche, on n’est plus d’attaque à s’battre nulle part. On a tout juste de quoi garder notre campement.

Brendan se ressaisit, s’approcha de l’homme blessé, Devon, et l’attrapa d’une main affectueuse par la nuque. Il posa doucement son front contre celui de Devon, les yeux noyés de larmes.

– Ils ne seront pas morts pour rien, déclara-t-il d’une voix posée. On va les venger, pardi. Jusqu’au dernier.

Une femme se détacha du petit attroupement au bord de la clairière. Ses cheveux noir corbeau étaient coupés court et ses oreilles s’ornaient de gros anneaux de métal. Le manche d’un sabre dépassait d’une large écharpe en soie lui ceinturant la taille et elle prit la parole, ses mains baguées posées sur le pommeau.

– Et comment comptes-tu t’y prendre, Brendan ? Avec quelle armée ? On n’est même plus assez d’bandits pour attaquer une diligence, alors encore moins toute l’armée coyote d’la Douairière, pardi ! (Une poignée de brigands l’approuvèrent d’un hochement de tête.) Non, poursuivit-elle, on n’bouge pas. On patiente. On a déjà connu des périodes aussi troublées dans la grande histoire de notre clan. On peut donc traverser celle-ci.

Brendan s’éloigna de Devon pour faire face au groupe.

– Pas question d’attendre. Que ça soit bien clair, déclara-t-il d’un ton direct, inébranlable, en frappant la paume gauche de son poing droit, comme pour marquer sa détermination. La Douairière a prévu d’tout raser. L’ensemble de ce fichu Bois. Elle va offrir le sang d’un tout jeune étranger au lierre. Le lierre, les gars ! Et dès qu’ce sera fait, elle prévoit d’ordonner à la plante d’envahir toute la forêt, North Wood, South Wood et Wildwood. Tout va disparaître. Pour être remplacé par un immense champ de lierre.

Un murmure de frayeur parcourut l’attroupement de bandits.

– Quoi ? s’écria l’un d’eux. Comment qu’tu sais ça ?

Brendan s’approcha de Curtis en boitillant. Il posa la main sur l’épaule qui n’était pas occupée par Septimus.

– C’est lui, dit-il d’un ton glacial. Cet Étranger me l’a appris.

Pour la première fois depuis l’arrivée des évadés, les bandits reconnurent Curtis. Des grognements indignés s’élevèrent parmi eux. Brendan les fit taire en disant :

– Certes, il s’est battu pour la Douairière. À vrai dire... il était même le confident d’cette sorcière ! Mais lorsqu’il a eu vent d’son projet, il ne l’a plus suivie. Et elle l’a emprisonné.

Angus prit la parole.

– On l’a rencontré dans c’tte boîte à ordures qui servait d’prison. Il nous a aidés à nous évader. C’est un camarade !

– Son amie est la sœur de cet enfant, reprit Brendan. Ce bébé qu’la Douairière prévoit de sacrifier. Sans lui, on l’aurait jamais su.

Une voix fusa dans la foule :

– Mais si elle contrôle le lierre... elle va tous nous exterminer !

Une autre renchérit :

– Et anéantir tous les arbres et toutes les plantes !

– C’est bel et bien son intention, confirma Brendan. C’est une folle, c’tte Gouvernante douairière ! Elle veut dévaster l’ensemble de la forêt et tous nous détruire avec elle ! (Sa voix s’apaisa comme il s’éloignait de Curtis pour s’approcher des bandits.) Alors, deux choix s’offrent à nous. Le premier, dit-il en levant un doigt, on n’bouge pas. Et à l’aube de l’équinoxe, demain matin, on s’fait engloutir par le lierre. Chacun d’entre nous meurt. Homme, femme et enfant. (Il contempla la foule subjuguée en croisant volontairement le regard de chaque bandit.) Ou le second, ajouta-t-il en levant un deuxième doigt, où un tatouage de serpent s’enroulait sur la phalange centrale. Et dans ce cas, on va se battre. De toutes nos forces.

– Et on meurt aussi, répliqua la femme aux boucles d’oreilles, le visage résolu et impassible.

Brendan hocha la tête.

– Certes, Annie. On meurt. Mais au champ d’honneur. C’est nettement mieux que d’attendre qu’le lierre vienne faire son travail.

Le silence envahit le campement. Une bûche éclata dans un des feux. Le soleil disparut derrière un voile de nuages. On entendit la pluie crépiter sur les hautes branches des arbres environnants.

Les yeux épuisés, désespérés, de Brendan se promenèrent sur les visages de ses camarades, en quête de leur réponse. Elle arriva enfin.

– On va s’battre, déclara Annie d’un ton solennel.

Les brigands la regardèrent, puis se tournèrent vers le Roi. Et chacun, à tour de rôle, hocha la tête en répétant ces mots :

– On va s’battre.



CHAPITRE 22

Un bandit assermenté

Un crépuscule précoce envahit la prairie verdoyante comme le soleil se cachait derrière un nuage envahissant. Au loin, le bruit caractéristique de gouttes de pluie annonçait une prochaine averse. Toujours en cercle, les Mystiques ne bougèrent pas. Voilà des heures qu'ils se tenaient assis en silence, se disait Prue, et rien ne laissait supposer qu'ils s'en iraient bientôt. La pluie dégringola soudain à torrents. Prue resta un moment assise en essayant d'adopter le flegme des Mystiques, mais elle finit par renoncer et courut se réfugier sous un chêne voisin. Elle essora ses cheveux en les tordant dans sa main, puis s'assit contre l'écorce rugueuse de l'arbre et continua d'attendre.

Et d'attendre encore.

La trombe d'eau ne dura pas. Une demi-heure plus tard, le soleil inondait le pré, tandis que les nuages se volatilisaient en parsemant l'herbe de fines gouttelettes étincelantes comme des diamants. La fin d'après-midi fit place au début de soirée, et Prue quitta le chêne pour regagner sa place dans la prairie et observer le cercle des Mystiques, qui n'avaient pas bougé d'un iota.

De toute évidence, les enfants qu'elle avait aperçus en arrivant étaient des apprentis. Ils avaient brièvement pris part à la séance en y restant une heure ou deux – ce qui était déjà surprenant –, jusqu'à ce que les plus petits d'entre eux s'agitent un peu et se lèvent respectueusement pour filer vers d'autres formes de distraction. Au bout d'un certain temps, tous les jeunes disciples avaient quitté la méditation pour reprendre leurs activités, à savoir qu'ils jouaient à chat, faisaient une ronde, observaient les insectes dans les hautes herbes ou rêvassaient dans leur coin. Parmi ces enfants, une fillette gardait un œil sur Prue depuis le début ; elle s'éloigna de ses camarades et, tout en surmontant sa timidité, vint s'asseoir à quelques pas de Prue.

Celle-ci attendait que la gamine prenne la parole, mais comme elle se taisait, Prue lui sourit en disant :

– Salut.

– Salut ! répliqua la petite, visiblement ravie d’avoir attiré l’attention de son aînée. Je m’appelle Iris. Et toi, c’est quoi ton nom ?

Prue se présenta.

– Tu viens de l’autre côté de la lisière, hein ? s’enquit Iris.

– Exact.

– Tu fais quoi ici ?

– J’espère que les Mystiques vont m’aider à retrouver mon frère, répondit Prue. (Puis elle ajouta :)

Et toi, tu fais quoi ici ?

Iris rougit.

– J’apprends. Je sais pas trop si je progresse, remarque. C’est dur de rester assise sans bouger. Mais je suis qu’en deuxième année. Ils disent qu’on attrape le coup d’ici la sixième année. Mes parents disent que j’ai le don, précisa-t-elle dans un haussement d’épaules. J’en sais rien, en fait.

– Le don ? répéta Prue.

– Ouais. Pour être une Mystique. Moi, j’y ai jamais pensé. Mais j’aime bien m’asseoir dans le jardin et parler aux plantes.

– Elles te répondent ?

Iris plissa le nez en éclatant de rire.

– Non, elles parlent pas. Elles ont pas de langue, d’abord !

– Ben alors... dit Prue, un peu gênée, pourquoi tu leur parles ?

– Parce qu’elles sont là, voyons. Tout autour de nous. Ce serait drôlement malpoli de les ignorer, déclara la petite. Regarde !

Iris se mit à genoux, en posant calmement les mains le long de son corps, et ferma les yeux. Devant elle, une touffe d’herbe se mit à onduler, comme si la brise s’était levée et l’agitait. Prue constata néanmoins qu’il n’y avait pas un souffle d’air alentour. Sous ses yeux, chaque brin d’herbe se mit alors à trembler et, pour sa plus grande stupéfaction, ils commencèrent à s’entrelacer. Bientôt, la touffe d’herbe se transforma en une sorte de forêt miniature de brins tressés.

– Incroyable... murmura Prue.

Le front de la jeune apprentie se plissait sous la concentration, tandis que l’herbe continuait ses entrelacs... mais les nattes se mirent à s’emmêler n’importe comment jusqu’à former des rangées disparates, si bien que la touffe d’herbe n’était plus qu’un vague mélange de brins tremblotants.

– Pfft ! fit Iris en ouvrant les yeux. Je rate **toujours** ce truc.

N’étant plus l’objet de son attention, les brins se désenchevêtrèrent et reprirent leur configuration initiale : une simple touffe d’herbe dans le pré.

Une pelote de ficelle tenant lieu de ballon rebondit entre elles. Deux jeunes disciples, un garçon et un raton laveur, s’excusèrent en venant la récupérer. Iris, trahissant son âge et sa capacité de concentration, oublia aussitôt Prue pour se lancer à poursuite de la balle et la rattraper avant ses petits camarades. Toutefois, elle n’avait pas sitôt fait quelques mètres qu’elle s’arrêta et se retourna vers Prue. Elle la rejoignit en trotinant, puis posa la main sur son bras.

– T’en fais pas, dit-elle, tu vas retrouver ton frère.

Et elle repartit vers les autres enfants en tunique.

Prue l’observa s’éloigner, encore sous le choc de la démonstration dont elle venait d’être le témoin. C’est la méditation qui permet de faire ça ? songea-t-elle. La Mystique lui avait dit qu’elle, Prue, possédait la Magie des Bois, en partie, du moins. Dans ce cas, pourquoi l’herbe ne pourrait-elle pas aussi lui obéir ? Prue contempla alors la touffe d’herbe et l’obligea à remuer. Rien

ne se produisit. Elle serra les dents et se concentra au maximum : Remue ! Je te l'ordonne ! Toujours rien. Prue soupira, à la fois vexée et déçue. Elle se tourna vers les enfants qui jouaient, les Mystiques toujours assis sous cet arbre immense et menaçant. Quel pouvoir formidable ! se dit-elle. S'il existait des gens susceptibles de l'aider, alors c'étaient bien eux. Qu'avait donc dit Iris avant de s'en aller ? Que Prue retrouverait son frère ? Elle était frappée par la sincérité de la fillette, par sa spontanéité... la certitude qui transparaissait dans sa voix. Prue se surprit à sourire, tandis qu'une petite lueur d'espoir éclipsait, ne serait-ce qu'un instant, le désespoir de sa situation. Elle observa les jeunes disciples qui jouaient, vit d'autres silhouettes, en tunique et plus âgées, surgir des bois pour les appeler en sifflant. Aussitôt, les enfants cessèrent toute activité et se regroupèrent en une seule rangée. Un second coup de sifflet retentit et ils avancèrent en rang plus ou moins serré vers celui qui les appelait. Bientôt, ils disparurent derrière un mur de feuillage.



Prue soupira encore et porta de nouveau son regard sur l'Arbre du Conseil et le cercle immuable des Mystiques qui l'entourait. La lumière ambiante commença à décliner. Prue ramena les genoux contre ses poitrine et enfouit le menton au creux de son coude. Et attendit.

À ses pieds l'herbe frémit légèrement.



– Tu vas vraiment le faire, alors ? déclara Septimus, incrédule. Tu vas vraiment t'lancer là-dedans, je veux dire ? Tu vas aller faire la guerre... avec ces gens ?

Assis sur un gros caillou devant le feu de camp, Curtis hocha la tête. Il s'affairait à frotter une pierre à aiguiser sur la lame émoussée d'un sabre. À chaque passage du silex, les défauts s'amenuisaient peu à peu. Seamus lui avait confié cette tâche et, curieusement, Curtis la trouvait plaisante. Le crépuscule tombait sur le campement et une lueur bleutée tintait l'atmosphère.

– T'es cinglé, reprit Septimus en secouant la tête. T'es fou à lier. T'as donc pas une famille qui t'attend, là-bas, dans l'Monde Extérieur ? Je sais pas, moi... des parents ou autres ?

– Si, bien sûr, acquiesça Curtis.

– Ben alors, pourquoi, mon pote ? répliqua le rat en écartant les pattes. Pourquoi tu vas pas les retrouver ? En oubliant tout ça ? Reprends ta vie d'avant !

Curtis s'interrompit et se tourna vers Septimus, assis sur une bûche, devant le feu qui crépitait.

– C'est ce que tu vas faire, j'imagine, dit-il. (Il tendit le sabre à bout de bras et vérifia le tranchant de la lame. Satisfait, il le lança sur la pile d'armes à ses côtés.) Un autre, s'il te plaît !

Le rat bondit de son morceau de bois et alla farfouiller dans le tas à fourbir, parmi les épées, baïonnettes et autres pointes de flèche. Il saisit un long poignard par le manche et le traîna jusqu'à son camarade. Curtis s'en empara et recommença le processus en passant soigneusement le silex sur la lame.

Septimus reprit sa place sur la bûche et réfléchit à la phrase de Curtis.

– J’en sais rien au juste, dit-il. J’y ai pas trop réfléchi.

– T’as pas de famille ?

– Naaan, pas moi, répondit le rat en bombant le torse. J’suis célibataire. Aucune attache.

– Il n’y a rien qui puisse t’arrêter alors, dit Curtis. Aucune raison pour que tu ne rejoignes pas le combat. (Il passa le pouce sur la lame pour en tester le tranchant.) Pas vrai ?

Septimus éclata de rire.

– Si tu t’entendais parler ! Monsieur Soudain-Sans-peur-et-Sans-reproche !

Curtis rougit un peu.

– Tout ce que je sais, Septimus, c’est que je suis venu ici pour accomplir quelque chose. Et je sens que je ne dois pas partir avant d’avoir au moins **essayé** de finir ce que j’ai commencé, tu vois ? J’étais à ça, Septimus, à ça de réussir. J’avais Mac dans les bras. J’aurais pu... j’aurais pu...

– Quoi ? l’interrompit le rat. T’enfuir du terrier avec lui ? Comme ça ? Avec toutes ces corneilles et la Gouvernante qui faisaient barrage ?

– J’en sais rien, soupira Curtis. Je crois que je veux simplement tenir ma promesse. C’est tout.

Leur discussion s’arrêta à l’approche de Seamus. Il avait troqué la tenue dépenaillée qu’il portait en prison contre un bel uniforme de hussard en velours vert, dans lequel son corps maigrichon flottait un peu.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Curtis.

– Brendan. Il veut te voir.

– À propos de quoi ?

Seamus leva les yeux au ciel.

– Pour faire un herbier de fleurs sauvages ! ironisa-t-il. Qu’est-ce que ça peut faire, enfin ? C’est important, voilà tout. Alors rapplique.

– OK, dit Curtis en se levant. Septimus... regarde si tu peux éventuellement finir deux ou trois trucs.

Septimus lorgna le silex d’un air confus. La pierre faisait facilement la moitié de sa taille.

– OK, mais je...

– Merci, mon pote. J’imagine que... Bref, à plus tard.

Curtis suivit le bandit jusqu’à une espèce de cabane en rondins située à l’autre bout de la clairière. Une bougie éclairait l’intérieur en projetant une pâle lueur sur le plafond en branches de pin. Brendan se tenait assis sur un petit tonneau, face à un bureau rustique. Il leva la tête à l’arrivée de Curtis.

– Comment vas-tu, Curtis ? demanda le Roi des Bandits.

– Bien, merci. Vous vouliez me voir ?

Brendan fit signe à Seamus de l’attendre à l’entrée de la cabane. Il dévisagea Curtis de son regard bleu acier, où se reflétait la lumière vacillante de la bougie.

– Les gars m’ont raconté c’qui s’est passé là-bas, dans la prison d’la Douairière, reprit-il. T’as montré que t’avais pas froid aux yeux, comme qui dirait.

Curtis esquissa un sourire timide.

– Je sais pas trop, dit-il. Fallait bien que quelqu’un agisse, j’imagine. Il se trouve juste que ma cage était la bonne... pour atteindre l’échelle, je veux dire.

Brendan se leva et fit le tour du tonnelet. Il ouvrit ensuite un petit coffre dans un coin de la cabane et en sortit un poignard décoratif. Il le retourna dans sa main, l’air pensif. Un serpent doré s’enroulait sur le manche, de la garde au pommeau.

– Les gars sont venus m’voir avec une requête, annonça-t-il. Et j’dois avouer que je serais plutôt d’accord avec eux. Autrement dit, tu viens d’être choisi pour prêter le serment des bandits.

Curtis écarquilla les yeux.

– Vraiment ?

Il lança un regard par-dessus son épaule et Seamus, à la porte, lui fit un signe de tête empreint de fierté.

– Pour sûr, et c’est pas quelque chose à prendre à la légère. Rares sont les hommes et les femmes qui peuvent s’en prévaloir, s’ils ne sont pas nés dans l’campement. Et, d’aussi loin qu’il m’en souviennne, tu serais le premier Étranger à être choisi.

– Ça signifie quoi ?

Brendan s’avança vers lui. Le nez de Curtis arrivait tout juste au bouton du milieu de la chemise du bandit.

– Que tu vas devenir un bandit de Wildwood, répondit Brendan. Un vrai de vrai... jusqu’au jour de ta mort.

Les branches de conifères du toit remuèrent un peu dans la brise. Par-delà les murs, on entendait le brouhaha constant des brigands dans le bivouac.

– OK, dit Curtis au bout d’un petit moment. J’en serais très honoré.

Il sursauta en recevant une soudaine claque dans le dos. C’était Seamus.

– J’te reconnais bien là, mon gars !

Brendan sortit devant sa cabane et s’écria :

– Angus ! Cormac ! Il est prêt.

Les quatre bandits, Angus, Cormac, Seamus et Brendan éloignèrent alors Curtis du tohu-bohu ambiant pour l’entraîner vers des torches qui éclairaient un sentier en zigzag à flanc de butte. Ils l’empruntèrent et parvinrent peu après dans une petite clairière. Au centre de celle-ci, on avait soigneusement empilé des dalles d’ardoise sur une hauteur d’environ un mètre, l’ensemble étant protégé de la pluie par un abri en bois. Les brigands firent avancer Curtis, puis se déployèrent en demi-cercle devant ce qui ressemblait à une sorte d’autel. En s’approchant, Curtis constata qu’une épaisse pellicule sombre entachait l’espèce de pierre tombale grisâtre posée dessus.

– Place-toi devant la pierre, Curtis, dit Brendan.

Curtis baissa les yeux. De fines bandes de liquide noir avaient coulé puis séché sur toute la longueur l’autel. Une petite masse sombre s’était solidifiée sur la tablette du dessus. Tout à coup, Curtis reconnut le sifflement lugubre d’un couteau qui sort de son fourreau. Il se tourna vivement et découvrit Brendan, le visage illuminé par les torches, qui s’avançait, le poignard d’ornement en main.

Curtis sentit la panique s’emparer de lui. Était-ce une sorte de piège ? Est-ce qu’ils ne lui avaient pas vraiment pardonné son rôle dans la bataille de l’autre jour ? Effrayé, il allait supplier qu’on l’épargne quand il vit Brendan se livrer à un acte des plus inattendus. Le Roi plaça la lame sur sa paume et, tout en serrant les dents, s’entailla la chair. Un filet de sang apparut, et Brendan s’approcha de l’autel pour faire couler quelques gouttes sur l’ardoise. Se tournant vers Curtis, il lui tendit le manche du poignard de sa main non coupée.

– Entaille ta paume et fais couler ton sang sur la pierre de l’autel, expliqua le monarque, tandis que des gouttes écarlates glissaient de sa paume ouverte.

Curtis lui prit le couteau et posa doucement la lame au creux de sa main.

– Comme ça ? demanda-t-il.

Brendan opina du chef.

Curtis ferma les yeux, pressa la pointe de la lame froide sur sa peau et sentit un picotement de douleur quand elle entailla sa chair. Une petite bulle de sang rouge foncé surgit de la coupure et il

s'empressa de tendre la main au-dessus de la pierre, afin de laisser tomber quelques gouttes sur l'autel. Il regarda ensuite le sang de Brendan et le sien couler sur l'ardoise et s'unifier en rejoignant la petite masse sombre sur la tablette.

Brendan sourit et hocha la tête.

– À présent, la profession de foi, déclara le Roi des Bandits.

Angus s'avança et se mit à réciter le serment, que Curtis répéta phrase après phrase.

Moi, Curtis Mehlberg, je jure solennellement de faire respecter le code d'honneur et la profession de foi des bandits.

De vivre de mes propres mains et de défier toute forme d'autorité contrevenant à notre code d'honneur,

De protéger la liberté et les intérêts des pauvres,

D'affranchir les riches de leurs richesses,

De ne jamais juger le labeur de quelqu'un supérieur à celui d'un autre,

D'œuvrer pour le bien commun de mes camarades bandits,

De ne jamais me montrer déloyal envers mes camarades bandits,

De considérer les plantes, les animaux et les humains comme égaux entre eux,

Et de vivre et de mourir au sein du clan des bandits.

Le silence envahit la clairière jusqu'à ce qu'Angus prenne la parole.

– Eh bien, voilà, dit-il. Une étape est franchie, Bandit Curtis !

– Félicitations, fiston, ajouta Brendan en claquant le dos de Curtis, avant de lui reprendre le couteau pour le ranger dans son étui.

– Merci, répondit Curtis en souriant.

Il porta la main à sa bouche et goûta la forte saveur salée de son sang sur sa langue.

Les autres bandits l'entourèrent, chacun lui serrant la main et lui tapotant les épaules pour le féliciter.

– Tu feras un fieffé voleur, déclara Seamus. Je l'ai su dès qu'j'ai posé les yeux sur toi, pardi !

Un bruissement dans la végétation qui entourait la clairière signala l'arrivée d'un duo de sentinelles.

– Chef, dit l'un d'eux, le visage très inquiet, les éclaireurs sont revenus. L'armée coyote a franchi le Pont du Précipice et se dirige vers la Forêt d'Autrefois.

Brendan fronça les sourcils.

– Plus tôt que je ne l'aurais cru, observa-t-il. Ils seront dans le Bosquet des Anciens demain matin. (Il se tourna vers Curtis et les brigands près de l'autel de pierre.) Préparez-vous, ajouta-t-il. On s'en va dès ce soir.

La clairière se vida aussitôt, tandis que les bandits regagnaient le campement à toutes jambes. Seul Curtis resta comme pétrifié devant l'autel de pierre. La paume contre sa bouche, il suçait le sang de sa petite entaille. Puis il retira la main pour examiner la blessure et s'entendit prononcer :

– Mais qu'est-ce que je viens de faire ?



La brise est vive ce soir, songea Alexandra en trotant à dos de cheval sur les traverses sombres du pont. Les vents coulis dans le précipice faisaient cliqueter le mors de sa monture. Un océan de soldats s'étendait à l'infini devant elle, le martèlement d'une multitude de bottes troublant le silence de la forêt au rythme du tambour. Ce pont, songea-t-elle, aura disparu à la venue du lierre. Ce pont de jadis. Depuis combien de temps enjambait-il le Précipice ? Depuis bien avant la dynastie Svik, bien avant que les Mystiques ne fuient South Wood. Le dernier vestige encore intact de la grande civilisation des Anciens, dont les traverses de bois séculaires s'entrelaçaient de magie. Mais le déclin des Anciens entraînerait celui des usurpateurs de South Wood.

Comme ils tomberont, songea-t-elle, comme ils imploreront le pardon ! Le petit Lars, l'abruti de neveu de mon amour. Quelle impudence d'avoir cru pouvoir me succéder ! Et de succéder à mon Alexei adoré ! Et de m'exiler dans la froidure ! Il sera le premier à payer pour ses actes.

Les branches d'arbre gémissaient dans le vent, tandis qu'une nouvelle giboulée de feuilles mortes tombait comme des flocons de neige sur les colonnes rectilignes de soldats en uniforme. Au creux de son bras, le bébé lançait des coups de pied dans ses langes et babillait.

Voilà comment je leur ferai payer leur impertinence, songea-t-elle.

Voilà.



Prue s'éveilla en sursaut. Elle avait fait un rêve : une cloche résonnait, alors qu'elle-même se trouvait debout sur un grand pont. Elle tentait de le franchir en courant, mais la travée en bois disparaissait sous ses pieds, et Prue tombait dans le vide vers la rivière tumultueuse en contrebas. La sensation de vertige l'arracha à son profond sommeil. Une grosse touffe d'herbe avait laissé l'empreinte de petites fossettes sur sa joue, tandis que ses vêtements étaient humides de la fraîche rosée qui recouvrait la prairie. Il faisait nuit noire. La lune brillait derrière un vaste rideau de nuages et des voiles de brume s'accrochaient à la cime des grands arbres bordant le pré. Prue se redressa et se frotta les paupières, puis dirigea son regard sur l'Arbre du Conseil. Plusieurs torches étaient allumées sur le pourtour du champ, lesquelles projetaient des ombres mouvantes sur le sol. Près de l'arbre géant, l'un des Mystiques s'était levé et frappait l'intérieur d'une cloche en cuivre à l'aide d'un battant de bois, en produisant un long carillonnement soutenu qui se répandait aux quatre coins de la prairie... celui-là même qui avait résonné dans le songe de Prue. À ce signal, les Mystiques commencèrent à se lever.



Comme Prue les observait, haletante, elle aperçut Iphigenia qui remuait et ouvrait les yeux. La Doyenne se mit ensuite à scruter les alentours. Lorsque son regard se posa sur Prue, elle se mit debout et marcha dans sa direction. Prue bondit et courut à sa rencontre.

– Jeune fille, lança Iphigenia avant même qu'elles ne se rejoignent, ma chère petite, nous avons du

pain sur la planche !

– Comment ça ? répliqua Prue. De quoi vous parlez ? Qu'est-ce que l'arbre a dit ?

– Un immense sacrilège se prépare, annonça la Mystique, dont la voix avait perdu son aisance de l'après-midi. Une menace pour chaque être vivant du Bois !

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Prue. Est-ce que l'arbre a parlé de mon frère ?

Iphigenia prit le temps de regarder Prue droit dans les yeux.

– Oh, ma chère petite, dit-elle, je crains d'avoir de fort mauvaises nouvelles. (Elle prit les mains de Prue dans les sciences.) L'Arbre du Conseil constitue le fondement même du Bois ; ses racines s'entrelacent dans chaque centimètre du sol que nous foulons, du nord au sud. Aussi perçoit-il le moindre bouleversement dans la structure qui le compose, de l'ancien chêne qui s'écroule jusqu'au battement d'ailes d'une phalène. Il a donc perçu le réveil du lierre... et depuis un certain temps. Quelque chose a perturbé le sommeil de cette plante. C'est une évidence à présent : le lierre a soif de sang. Une armée gigantesque est en marche vers le Bosquet des Anciens, le cœur en ruine d'une civilisation disparue de longue date, où sommeille la racine pivot du lierre. La Gouvernante en exil chevauche en tête de cet immense bataillon et elle transporte avec elle un tout jeune humain, un Étranger de sang mêlé comme toi.

Prue la contempla, atterrée :

– Qu'est-ce qu'elle va faire ?

Iphigenia secoua la tête avec tristesse.

– Quelque chose de bien plus terrible que tu ne saurais l'imaginer. Elle a l'intention de donner l'enfant en offrande au lierre. Le sang du petit ranimera la plante en sommeil, qui sera dès lors à la merci du bon vouloir de la Gouvernante. Sitôt qu'elle détiendra ce pouvoir, elle prévoit de tout décimer, chaque plante et animal du Bois.

– Elle... elle va tuer mon frère ? répliqua Prue qui se sentait blêmir, tandis que ses jambes vacillaient. (Elle ignorait à quoi s'attendre, mais cela dépassait certes son imagination.) Non, reprit-elle en s'agrippant à la Mystique pour éviter de tomber. Elle... ne peut pas... faire une chose pareille.

Iphigenia acquiesça, ses doigts noueux serrant fort les mains de Prue.

– Telle est la folie de cette femme, dit la Doyenne, tandis que les autres Mystiques s'approchaient pour se placer derrière elle, leurs tuniques dorées bruissant dans l'herbe du pré.

Iphigenia les regarda chacun à tour de rôle et reprit :

– Voilà la tâche qui nous incombe. Nous devons éviter qu'une telle aberration se produise.

Les Mystiques hochèrent gravement la tête, puis la Doyenne continua :

– L'épreuve que nous devons affronter risque toutefois de s'avérer impossible à surmonter. S'il existe certes des procédures prévues pour un tel événement, rarement, dans l'histoire de North Wood, avons-nous dû faire face à la nécessité de lever une armée. Néanmoins, c'est ce que nous devons faire à présent. Et sans tarder. (Elle s'adressa alors directement à ses confrères et consœurs.) Demain, lorsque le soleil brillera à son zénith, à l'équinoxe d'automne, l'enfant mourra. Il nous reste peu de temps. (Elle se tourna vers une Mystique, une biche gracile :) Hydrangea, préviens la police. Nous devons sonner le tocsin.

La biche acquiesça et s'éloigna au galop.

– Vous avez une armée ? s'enquit Prue.

– Pas à proprement parler, répondit Iphigenia. La Charte de North Wood stipule que tout citoyen de notre communauté s'engage à servir en qualité de soldat de réserve si la situation l'exige. Nous sommes un peuple pacifique, ma chère enfant, mais même nous, dans le cours de notre histoire, avons

été amenés à défendre notre communauté. (Elle fronça les sourcils.) Encore que j'ignore au juste l'état de notre milice volontaire à l'heure actuelle. Neuf générations se sont écoulées depuis la dernière fois où nous avons eu recours à une armée. Tout cela est affligeant. (Elle soupira et lança un regard sur l'arbre immense qui trônait au centre de la prairie assombrie.) Mais si telle est la volonté de l'arbre, nous devons nous y conformer.

– Oh, merci ! Merci ! s'exclama Prue.

– Si nous parvenons à arrêter la Gouvernante, le sauvetage de ton frère comptera parmi les heureux aboutissements de nos actes, ma chère Prue. Nous allons mener le combat pour le salut du Bois, de notre communauté. (Elle se tourna vers la trouée entre les arbres d'où partait le sentier.) Regarde. Les agents approchent. Allons à leur rencontre. Nous n'avons pas de temps à perdre.

On nourrit les feux de camp en y lançant des bûches, jusqu'à ce que les flammes atteignent presque les branches d'arbre en surplomb et illuminent l'activité intense qui régnait dans le campement : certains bandits faisaient leurs balluchons, d'autres prenaient des provisions et d'autres encore empenaient leurs flèches. Une rangée d'hommes et de femmes inspectaient des fusils d'aspect vieillot, une autre remplissait de poudre noire des gibernes de cuir. Curtis se hâta de finir les dernières armes blanches qu'on lui avait demandé d'aiguiser et s'apprêtait à charger une paire de carabines dans une carriole, quand Brendan l'appela.

– Oui ? fit Curtis en s'approchant.

– Un bandit d'ta trempe et nouvellement promu a besoin d'une bonne tenue, déclara Brendan en époussetant la veste de Curtis. Elle va se salir avec le temps... mais j crois que c'est déjà bien parti. Qu'en est-il de tes bottes ?

– Ça va, je pense, répondit Curtis en remuant les pieds.

– Bien, parce qu'on en a plus, dit Brendan. (Il réfléchit un instant, puis reprit.) Si j'ai bonne souvenance... t'étais plus doué pour les opérations tactiques dans la dernière bataille, quand tu combattais avec les coyotes, non ?

Curtis rougit à l'évocation de cet épisode.

– Pas vraiment, avoua-t-il. J'étais même pas censé me battre, en fait. Je suis tombé dedans sans le vouloir. **Littéralement.** J'étais perché dans un arbre et...

– J'ai pigé ! l'interrompit Brendan. Pas l'temps de raconter nos anecdotes de champs d'bataille, fiston. On a d'autres chats à fouetter. Bon alors. Tu préfères quoi ? Pistolet ou coutelas ?

Curtis médita un instant. La question ranimait ce vieux dilemme : il allait devoir se battre. La bataille qu'il avait menée auprès de la Gouvernante lui revint en mémoire, et il lui sembla avoir eu une chance incroyable. En revanche, il lui paraissait peu probable que cette chance lui sourie une deuxième fois.

– Ah ! je vois ! reprit Brendan d'un air narquois, en croyant deviner la raison de son mutisme. Tu veux les deux !

Il tourna alors les talons et entra dans une tente voisine, dont il ressortit avec une ceinture de cuir élimée. Un pistolet à crosse d'ivoire et un long sabre dépassaient respectivement d'un étui et d'un fourreau attachés à ladite ceinture. Il la lança à Curtis, qui l'attrapa facilement.

– T'es un coriace, Curtis, dit Brendan. Un vrai. Va voir Damian pour les munitions. Et garde la tête haute ! Souviens-toi ! T'es un bandit désormais !

Curtis, ne sachant comment réagir, fit le salut militaire.

– Et ne me salue pas ! le réprimanda Brendan. On n'est pas à l'armée !

– OK, répondit Curtis, en rabaissant le bras d'un air gêné. Merci, Brendan.

Il se mit alors en route vers la tente des munitions en prenant soin d'éviter les allées et venues des

bandits qui s'affairaient. Il bondit d'abord pour esquiver un homme au torse puissant, les bras chargés de coutelas, et tourna comme une toupie pour ne pas trébucher sur deux brigands qui transportaient une caisse en bois. En passant devant un feu de camp, il sentit le geste familier de Septimus qui s'accrochait à sa jambe de pantalon pour lui grimper dessus.

– T'aimes bien être là-haut, pas vrai ? s'enquit Curtis, tandis que le rat s'installait sur son épaulette gauche.

– Ouais, c'est agréable, répondit Septimus. J'apprécie la vue. Et puis, j' préfère dominer la situation. À terre, c'est chaque rat pour soi. Rien qu'ce soir, on m'a marché deux fois sur la queue !

– Ils n'ont pas l'habitude d'avoir un rat dans le camp.

– Non, j'imagine. Hé ! Où est-ce que t'étais passé tout à l'heure ? T'avais l'air lugubre.

– Je suis un bandit maintenant, Septimus. C'est officiel. J'ai prêté serment.

– Waouh, mon pote ! Waouh ! J'suis impressionné, dis donc. Et ça fait quoi, alors ?

Curtis haussa les épaules.

– Bof, j'en sais rien. Je me sens le même, je crois.

– Ils ont utilisé toute la main-d'œuvre possible, dit Septimus. J'en ai dénombré moins de cent. Quatre-vingt-dix-sept bandits en tout. Avec toi ? Ça fait quatre-vingt-dix-sept et demi ! gloussa-t-il, amusé de sa propre blague. (Comme Curtis ne réagissait pas, il enchaîna.) Bon, peu importe. D'ici demain soir, il n'y en aura plus un seul. Zéro.

– Septimus ! le rabroua Curtis. Qu'est-ce que je t'ai dit ?

– Très juste : faut pas jouer les mauvaises langues. Pigé.

Ils arrivèrent à la tente à munitions, une grande structure en toile nichée contre le versant du ravin. Damian, un brigand grisonnant avec les joues couvertes de larmes tatouées, se tenait à l'entrée et distribuait balles et poudre à canon à des hommes et des femmes qui attendaient en file indienne. La queue avançait vite, chaque bandit s'en allant aussitôt qu'il recevait sa part. Curtis était presque arrivé en tête lorsqu'il y eut du grabuge entre Damian et le bandit juste devant lui.

– Désolé, Aisling, mais c'est tout c'que t'auras, disait Damian d'un ton stoïque.

– Allez, quoi ! J'ai quatorze ans ! riposta Aisling, une fille.

Elle portait ses cheveux blond roux en queue de cheval, une jupe à volants multicolores sur de grandes bottes et un gilet à rayures sur un corsage blanc taché de cendres.

– Justement ! répliqua Damian. T'auras tes pistolets à seize ans. Suivant, s'il vous plaît ! lança-t-il en faisant signe à Curtis d'avancer.

Comme Curtis s'excusait pour passer devant la fille, Aisling posa ses yeux furibonds sur lui.

– M'enfin, il est pas plus vieux que moi ! lâcha-t-elle. Alors que LUI a un pistolet ET un coutelas !

Interloqué, Curtis ne put que se confondre davantage en excuses.

– Désolé... mais j'y suis franchement pour rien.

Damian le lorgna d'un œil suspicieux.

– Où t'as eu ça, toi ?

– Brendan, expliqua Curtis, sur la défensive. Brendan me les a donnés. J'ai rien demandé.

Écœurée, Aisling souffla sur une mèche de cheveux qui lui retombait sur l'œil.

– Évidemment. Brendan. Oh ! ça pose pas d problème pour un **garçon** d'avoir des pistolets avant seize ans. Mais moi ? Pas question. Le bandit doit considérer les plantes, les animaux et les humains comme égaux entre eux... **Tu parles !** Tout ça, c'est du **pipi d'écureuil**, moi j'dis !

Damian haussa les épaules d'un air de s'excuser avant de disparaître sous la tente, puis d'en ressortir avec deux gibernes de poudre et de balles. En voyant cela, Aisling poussa un « Grrr ! » sonore et s'éloigna en tapant du pied vers un feu de camp voisin. Curtis la regarder s'en aller avec

curiosité. Le gars chargé des munitions eut tôt fait de le ramener à la réalité.

– Hé ! Fiston ! brailla-t-il en claquant des doigts à quelques centimètres du visage de Curtis.

– Oh, désolé, dit Curtis en papillonnant des paupières.

– Tu sais comment t’servir de tout ça ? s’impatiente Damian.

– Hmm... Pas vraiment.

Damian leva les yeux au ciel.

– C’est simple, reprit-il. Suffit d’m regarder attentivement.

Il entreprit alors de lui faire une brève démonstration sur la manière de charger le pistolet à silex.

Lorsqu’il eut fini, il lui tendit l’arme à vide en disant :

– Pigé ?

Curtis n’avait pas vraiment compris.

– Je pense, mentit-il.

– Bien. Au suivant ! cria Damian en lui faisant signe de circuler.

Perplexe, Curtis s’éloigna de la tente à munitions en contemplant le mécanisme étrange et archaïque du pistolet à pierre.

– Fais gaffe à c’truc-là, observa Septimus en s’écartant.

Curtis leva les yeux et vit la fille, Aisling, qui boudait, assise sur une souche, et semblait tripoter un écheveau de cordelette emmêlé. En s’approchant, Curtis vit qu’il s’agissait d’une fronde tout ce qu’il y a de rustique. Elle l’aperçut et le fustigea du regard.

– Qu’est-ce que tu veux... l’Étranger ?

Curtis s’arrêta net, comme s’il avait entendu siffler un crotale.

Aisling revint à la fronde qu’elle tenait en main. Elle ramassa un caillou, le posa dans la poche et tira au hasard par terre.

– Moi, j’demande pas mieux que d’participer, se plaignit-elle.

Curtis lança un bref regard par-dessus son épaule, puis se retourna vers elle en disant :

– Hé ! Tu préfères utiliser ce truc ? On échange ?

Il lui tendit le pistolet, la crosse dirigée vers elle.

Aisling le dévisagea d’un œil méfiant.

– Vraiment ? demanda-t-elle.

Curtis hocha la tête.

– Je suis pas très doué avec les armes à feu. Je suis plus du genre... **opérations tactiques**, tu vois.

Le visage de la fille s’illumina.

– Opérations tactiques, tu dis ? répliqua-t-

elle, impressionnée. Génial ! (Elle s’empara du pistolet et le fit rebondir dans sa paume, comme pour le soupeser. Puis elle examina le canon et ferma un œil en faisant mine de tirer.) Parfait ! Merci. Tu veux la fronde ?

– Bien sûr, répondit Curtis. (En la prenant, il tenta de se livrer au même genre d’inspection. Il tendit le cordon à bout de bras et plissa timidement un œil en visant.) Drôlement chouette, conclut-il.

Aisling éclata de rire.

– Encore merci, l’homme des opérations tactiques !



Le visage de Curtis s'empourpra. Il essaya de masquer son embarras en tendant la main pour se présenter.

– Moi, c'est Curtis. Toi, c'est... Aisling ?

La fille la lui serra.

– Oui, ravie d'faire ta connaissance, Curtis. (Des taches de rousseur parsemaient les ailes de son nez d'une joue à l'autre.) C'est qui, ton copain ?

Toujours sur l'épaule de Curtis, Septimus fit la révérence.

– Je m'appelle Septimus le Rat, mam'zelle. C'est un plaisir de vous rencontrer.

– Il est juste là... de passage, tu sais, expliqua Curtis. J'ai promis de le déposer quelque part en chemin. On s'est rencontrés à la prison des coyotes.

Il vérifia du coin de l'œil si la dernière phrase avait fait mouche. Une fille serait à coup sûr éblouie d'apprendre qu'il faisait partie du célèbre groupe des évadés. Il fut satisfait en voyant sa mine à moitié impressionnée. Elle l'observa ensuite comme il réfléchissait à ce qu'il pouvait bien ajouter. Il soupira longuement et mit les mains sur les hanches en contemplant le remue-ménage ambiant.

– C'est de la folie, tout ça, dit-il enfin en désignant le campement.

Aisling hocha la tête, tout en tripotant le chien du pistolet.

– J'ai hâte d'avoir des coyotes dans ma ligne de mire, reprit Curtis en faisant négligemment tourner la fronde d'une main.

Tout en observant Aisling à la dérobée pour s'assurer qu'elle le regarde, il ramassa un petit caillou et le glissa dans la poche de la fronde.

– À force de rester ici à attendre... dit-il en commençant à faire tourner l'arme. Je suis tout à fait prêt à repartir au... (D'un mouvement involontaire du poignet, il lança le projectile.) COMBAT ! hurla-t-il dans les aigus en regardant le caillou survoler le campement avant d'atterrir tout droit dans des saladiers soigneusement empilés.

Ils s'écrasèrent par terre dans une pluie d'éclats de terre cuite, et tous les bandits cessèrent leurs activités pour se tourner vers Curtis.

– Houlà ! fit-il, le visage écarlate. Je suis désolé. Je ne voulais vraiment pas...

Aisling riait à gorge déployée en se balançant sur la souche.

– Peut-être que tu devrais t'en tenir aux opérations tactiques, commenta Septimus.

– Je vais attraper le coup, lui rétorqua Curtis. Attends un peu, tu vas voir !

Il allait exploser de colère quand Aisling lui fit signe.

– C'est bien, dit-elle entre deux éclats de rire. Tout l'monde se prenait un peu trop au sérieux par ici. Joli tir !

Curtis sourit dans un haussement d'épaules.

– Je fais ce que je peux, dit-il.

Le son d'un cor s'insinua dans le vacarme qui avait repris, et sa longue note soutenue envahit le ravin d'un versant à l'autre. Curtis regarda les bandits se figer, sur le qui-vive.

– J crois que ça y est, dit Aisling en redevenant sérieuse.

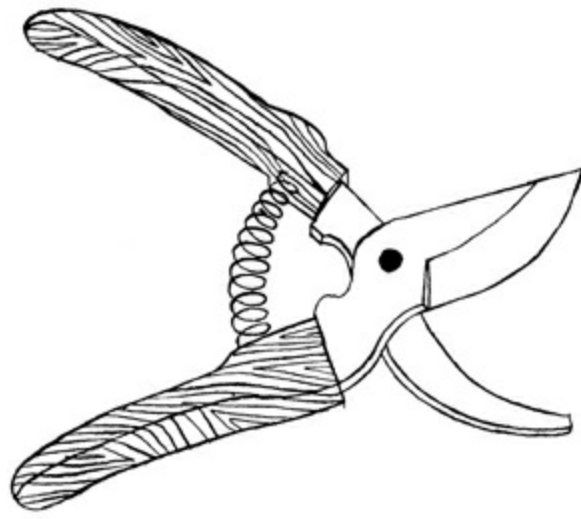
Elle se leva et glissa le pistolet dans sa ceinture. Brendan venait d'apparaître à l'embouchure du goulet, le sabre sur la hanche et un long tromblon sanglé à l'épaule. Une couche de gaze entourait son genou gauche, mais il avait à l'évidence recouvré ses forces.

– Mesdames et Messieurs ! lança-t-il à l'assistance. Camarades bandits ! Le matin approche. Mettez-vous en ordre de marche. Nous partons pour le Bosquet des Anciens.

Sans un mot, les brigands formèrent deux rangées distinctes et se mirent en route. Les sabres étaient

dans leur fourreau, leur lame polie et aiguisée de frais, et les fusils en bandoulière. On assista à des étreintes poignantes entre les couples forcés de se séparer. Plusieurs jeunes enfants se mirent à pleurer au départ de leurs parents, mais les rares personnes qui restaient pour s'occuper du bivouac ne tardèrent pas à les reconforter. Aisling et Curtis rejoignirent leurs camarades.

– Bonne chance, l'homme des opérations tactiques ! lui lança-t-elle.



CHAPITRE 23

Aux armes !

– Une armée ? s'enquit le lièvre en frottant ses paupières bouffies.

On venait visiblement de l'arracher à un profond sommeil. Son casque-passoire était de guingois et son uniforme de gardien de la paix boutonné n'importe comment.

– Mais... mais... on... n'a jamais fait ça auparavant.

– C'que Samuel essaie d vous dire, m'dame la Mystique, expliqua le renard, la mine tout aussi déconfite, c'est que... euh... ça fait des lustres qu'on n'a pas été obligés d'agir comme ça. Enfin... on est un peuple pacifique, non ?

Iphigenia faisait de son mieux pour réprimer son agacement.

– J'entends bien, Sterling, mais vous allez devoir improviser. C'est de la plus haute importance.

Sterling, le renard, dévisagea la Doyenne. Prue, aux côtés d'Iphigenia, commençait à s'impatienter et remuait les orteils dans ses baskets.

– J suppose qu'il faut sonner le tocsin, reprit enfin le renard.

Iphigenia leva les yeux au ciel.

– Certes, monsieur le Renard. Et si vous ne voyez pas trop d'inconvénient à y aller de ce pas, nous avons une femme à moitié démente et son immense meute de coyotes à arrêter, avant qu'ils n'aient décimé la totalité du Bois.

– C'est bien là l problème, pardi. Le tocsin s'trouve dans l'ancienne tour de guet. Et, ma foi, la tour de guet est verrouillée.

– Eh bien, déverrouillez-la, rétorqua la Mystique.

Le renard eut un petit sourire gêné.

– J'ai pas la clé, dit-il en tendant les pattes, comme si le fait de les montrer vides le dédouanait.

Tout le monde se tut quelques instants. La Doyenne prit une longue et théâtrale inspiration.

– Monsieur le Renard, finit-elle par déclarer, je suis une femme d'une patience infinie. J'ai consacré toute ma vie à la pratique de la méditation. Je suis restée assise pour regarder une pierre, une seule et unique pierre, se couvrir de mousse trois semaines durant. Vous, en revanche, mettez ma

patience apparemment sans limites à rude épreuve. (Le simple fait de l'admettre parut la calmer et elle changea de ton.) S'il y a un verrou, monsieur le Renard, ajouta-t-elle d'une voix apaisée, et pas de clé, alors la solution qui s'impose consiste à fracturer ledit verrou. Puisqu'on doit absolument sonner le tocsin.

Sterling, suffisamment intimidé, porta la patte à son front en guise de salut.

– À vos ordres, m'dame !

– Nous vous suivons, déclara la Mystique en faisant signe à Prue de rester auprès d'elle. Afin de nous assurer que cela soit exécuté de manière satisfaisante.

Les toutes premières lueurs de l'aube apparaissaient en filigrane à l'horizon et ourlaient les nuages d'une lueur rosée. Les agents de police partirent d'un pas allègre en marmonnant entre eux, talonnés par Iphigenia, Prue et les autres Mystiques.

Après une petite marche à vive allure, ils parvinrent à la tour de guet. Perchée en haut d'une grande colline, il s'agissait d'une bâtisse branlante en bois composée d'une cabane au toit arrondi, construite au sommet d'un dédale de poutres entrecroisées et entourée d'une étroite passerelle. Une échelle clouée sur le côté menait à une porte dans la cabane, et ce fut vers celle-ci que Sterling le renard grimpa, son sécateur à la patte.

– Vous voyez, expliqua-t-il à l'attroupement en contrebas, tandis qu'il gravissait non sans mal l'échelle, la sécurité est la première des priorités dans ce genre de situation. D'où le verrou. Sans cela, on peut s'attendre à ce que le tocsin suscite la convoitise de n'importe quel farceur de North Wood.

– Pressez-vous, Sterling, nous n'avons pas toute la journée ! lui cria Iphigenia.

– Plus facile à dire qu'à faire, m'dame la Mystique, dit le renard en brandissant son sécateur, dont il glissa avec soin une lame dans la serrure. Ce verrou provient du fabricant le plus réputé de South Wood. J'ai moi-même supervisé son installation. Ça m'étonnerait qu'il puisse le... Oh !

Un cliquetis métallique retentit. Le verrou tomba par terre. Sterling rougit.

– Que s'est-il passé, renard ? s'enquit la Mystique.

– Il... euh... semble que c'était pas fermé à clé, répondit Sterling.

Iphigenia secoua la tête d'un air dépit.

– Eh bien, entrez et sonnez le tocsin !

Le renard s'exécuta et la cloche carillonna à toutes volées, son écho se répercutant dans les prés et taillis environnants.

La paisible campagne encore endormie s'éveilla soudain.

Dans les arbres et dans les champs de cultures, des silhouettes firent leur apparition, tandis que s'ouvraient les portes dans les chaumières ; leurs occupants sortaient sur leur véranda baignant dans la pâleur de l'aube et regardaient avec curiosité l'attroupement au pied de la tour de guet. Des roulottes de couleurs vives surgirent des bois et s'ébranlèrent en direction de la colline. Des paysans s'affairant à leurs premières besognes matinales se figèrent, pelle ou fourche en main, tandis que leurs yeux se tournaient vers l'ancienne tour en bois. Tant et si bien qu'une foule assez nombreuse ne tarda pas à se rassembler au sommet de la colline.

– Tu veux bien m'aider ? demanda Iphigenia à Prue, en désignant l'échelle qui menait au mirador.

– Bien sûr, répondit Prue en souriant.

Elle commença à monter et tendit la main à la Doyenne, afin de l'assister dans son ascension jusqu'à la passerelle panoramique. Une fois au sommet, la Mystique contempla la foule qui grossissait en contrebas. Prue se tenait à ses côtés. Le paysage serein de North Wood s'étendait sous leurs yeux, un enchevêtrement de boqueteaux d'aulnes et une mosaïque de jardins potagers. De

modestes hameaux, dont la fumée de tourbe s'échappait des cheminées de leurs pittoresques masures, nichées à flanc de butte ; une seule grand-route sinueuse – dont Prue devina qu'elle constituait en quelque sorte l'affluent de North Wood de la Longue route – traçait son chemin dans la campagne avant de se perdre dans les collines boisées.

– Avancez, je vous prie, dit la Doyenne des Mystiques à la foule. Laissez s'approcher ceux qui sont à l'arrière. Je ne puis parler trop fort. Sterling, assurez-vous que les plus petits animaux puissent se tenir à l'avant : les taupes et les écureuils. Mes chers compatriotes, si votre stature dépasse le mètre cinquante, veuillez rester à l'arrière, s'il vous plaît. Hmm... Parfait.

Elle s'interrompit quelques instants, tandis que de nouveaux spectateurs venaient considérablement grossir les rangs. Les deux agents, Sterling, qui était redescendu, et Samuel, arpentaient le périmètre en veillant à ce que les gens restent calmes et attentifs. La rumeur qui parcourait la foule bourdonnait comme une ruche. Quand Iphigenia jugea la colline suffisamment peuplée, elle reprit la parole.

– Sommes-nous tous là ? dit-elle.

Sous ses yeux, une multitude de têtes s'agitèrent, certaines pour acquiescer, d'autres pour signifier le contraire. Une voix s'éleva à la lisière de l'attroupement :

– Ceux d'Miller Creek sont en chemin !

Une autre lança :

– Les fermes Kruger et Deck sont en train de faire leurs balles de foin. Ils n'ont pas pu venir.

Iphigenia hocha la tête.



– Nous tâcherons de propager la nouvelle. Pour l’heure, nous devons nous contenter de ceux qui sont présents.

Prue estima la foule à trois cent cinquante âmes : un incroyable rassemblement de créatures : hermines, coyotes, renards, humains et chevreuils. Une famille d’ours noirs en salopettes dominait le centre de l’assemblée ; les bois d’une horde de cerfs dépassaient des silhouettes regroupées sur la gauche. Guidée par Samuel, une bande de mouffettes vint s’installer au premier rang.

– Si je vous ai convoqués ici, déclara Iphigenia d’une voix ferme et vibrante, si nous avons sonné le tocsin, c’est qu’une grande épreuve nous attend. Une armée est en marche dans Wildwood, une armée qui a l’intention de détruire le Bois dans son intégralité. Nous avons médité toute la nuit devant l’Arbre du Conseil et sommes parvenus à une décision unanime, avec le consentement de l’arbre, laquelle consiste à prendre les armes pour combattre cet ennemi. L’armée de volontaires de North Wood va donc se rassembler.

Les murmures qui parcouraient l’assistance reprirent de plus belle et se muèrent en bavardages.

– En quoi les affaires de Wildwood nous concernent ? s’écria l’un des ours. Ça nous regarde pas !

Iphigenia lui répondit dans un froncement de sourcils :

– La menace qui plane sur Wildwood nous concerne tous. On a réveillé le lierre. La Gouvernante douairière en exil de South Wood promet de nourrir la plante avec le sang d’un bébé humain et d’en prendre ainsi le contrôle. Nous devons remercier Prue McKeel, cette jeune Étrangère ici présente, pour avoir été la première à porter la nouvelle à notre attention.

À ces paroles, la Doyenne fit signe à Prue de s’avancer. Celle-ci obtempéra timidement en exécutant une sorte de révérence devant l’assistance.

– Qu’est-ce qu’une Étrangère fabrique ici ? cria une voix anonyme dans l’auditoire.

Quelqu’un d’autre rectifia :

– C’est pas qu’une simple Étrangère, pardi ! C’est une sang-mêlé !

Une multitude de paires d’yeux semblèrent alors scruter Prue, debout sur la passerelle panoramique. Plusieurs auditeurs hochèrent la tête. Prue entendit même quelqu’un lancer : « C’est vrai ! » à son voisin. Iphigenia, paume tendue, invita Prue à s’exprimer.

– Vous voulez que je dise quelque chose ? murmura-t-elle en écarquillant les yeux.

– Oui, répondit la Doyenne. Ce serait mieux s’ils l’entendaient de ta bouche.

Prue reprit son souffle et fit un autre pas en avant, puis posa les mains sur la rambarde.

– Mon frère... commença-t-elle en regardant la foule. Mon frère, il y a tout juste cinq jours...

– Plus fort ! brailla quelqu’un à l’arrière.

Prue s’éclaircit la voix et éleva le ton :

– Il y a cinq jours, j’ai vu mon frère se faire enlever par une bande de corneilles. Dans un parc de St. Johns... dans le Monde Extérieur. Alors, je suis venue ici pour le retrouver. J’ai demandé de l’aide aux gens de South Wood... Ils n’ont rien fait. (À mesure qu’elle parlait, elle gagnait en confiance.) J’ai demandé de l’aide au Prince Hibou, le prince héritier des Aviaires... et il s’est fait arrêter ! Il m’a conseillé de venir ici, de m’adresser aux Mystiques. Il m’a dit qu’ils seraient mon dernier espoir.

Iphigenia s’approcha d’elle.

– Les corneilles sont à la solde de la Douairière, déclara la Doyenne des Mystiques. Elles ont quitté la Principauté aviaire pour se mettre à ses ordres. Dès lors que le lierre obéira également à la Douairière, rien ne pourra arrêter la destruction qui suivra. Chaque arbre sera renversé, chaque clairière dévastée. Vos récoltes, vos maisons et vos fermes seront détruites. Le lierre ne connaît aucune limite. Il détruira tout sur son passage jusqu’à ce que celle qui le gouverne lui demande

d'arrêter. Et il est clair que celle-ci n'est rien moins qu'une aliénée, farouchement déterminée à anéantir complètement le Bois tel que nous le connaissons.

Des murmures de frayeur parcoururent l'assistance. La Mystique enchaîna :

– Il ressort sans conteste de nos méditations avec l'Arbre du Conseil que le moment est venu pour nous d'agir. De rassembler notre armée en vue de défendre le Bois. Nous n'avons pas d'autre choix. (Iphigenia marqua une pause, le temps de prendre une profonde inspiration.) Monsieur le Renard, souhaitez-vous ajouter un mot ?

Sterling, debout au pied de l'échelle, hocha la tête et remonta jusqu'à la passerelle. Il tenait à la patte un parchemin jauni et abîmé qu'il déroula, avant d'expliquer à l'auditoire :

– Le Décret de Rassemblement de l'armée stipule que chaque créature de sexe mâle ou femelle, animale ou humaine, et de constitution robuste, devra prendre les armes et rejoindre les rangs de la milice. Auquel cas, lui ou elle sera indemnisé sur les fonds de la collectivité pour tout travail perdu.

– Mais on n'a pas d'armes ! s'écria une voix.

Sterling enroula le parchemin et tapota le sécateur glissé dans sa ceinture en répliquant :

– Dans ce cas, vous devez utiliser c'que vous avez à portée d'main ou d'patte. Outils agricoles, ustensiles de cuisine... tout c'que vous pouvez trouver.

Des grognements inquiets animèrent la foule.

Iphigenia s'avança.

– Allez-y ! ordonna-t-elle. Retrouvez votre famille. Rassemblez vos armes. Rendez-vous ici-même dans une heure. Pas plus tard. Notre temps est compté. La Gouvernante a l'intention de commettre ce sacrifice aujourd'hui, à midi. Rappelez-vous : notre vie en dépend.

L'auditoire se scinda en plusieurs groupes qui coururent, bouleversés, vers leur chaumière, leur ferme et leur famille.

Prue se tourna vers la Doyenne :

– Vous allez venir ? Dans Wildwood ? demanda-t-elle.

Iphigenia hocha la tête en écartant quelques mèches argentées de son front ridé.

– Oui, dit-elle, je vais représenter l'Ordre dans cette expédition. Les autres resteront ici méditer. Toutefois, quand j'ai revêtu la tunique, j'ai fait le serment de ne jamais avoir recours à la violence dans mon existence. Quel que soit le combat, je ne saurais y prendre part. Je puis néanmoins participer de plusieurs autres manières.

Prue regarda la foule qui continuait à se disperser, les créatures disparaissant dans les bosquets et les mesures qui constellaient le paysage.

– Combien vont nous suivre, d'après vous ? s'enquit-elle.

Sterling le renard marmonna dans sa barbe :

– Si on est quatre cents, on aura d'la chance.

– Il faudra bien nous en contenter, dit Iphigenia d'un air déterminé.

– C'est tout ? rétorqua Prue, qui jugeait le nombre bien trop faible.

– Vous avez vu la foule présente, se défendit le renard. Même si tout l'monde vient – tous les ouvriers agricoles et les cultivateurs qui habitent de l'autre côté d'Miller Creek –, ça ne fera guère plus. On vit dans une contrée paisible. On n'est pas habitués à c'genre de bouleversements.

– Pourtant, l'Arbre du Conseil a prescrit l'action, soupira Iphigenia. Nous n'avons guère le choix en la matière.

– Mais... mais... et les autres créatures... du Bois ? suggéra Prue, l'esprit en ébullition. Tous les autres animaux de Wildwood... est-ce qu'ils n'auraient pas envie de s'allier avec nous ? Enfin quoi... leur habitat est aussi menacé que le vôtre.

Iphigenia secoua la tête.

– Impossible, dit-elle. Les créatures de Wildwood, pour ce que nous en savons, appartiennent à des clans hétéroclites et des familles peu soudées. Il s’agit vraiment d’une contrée sauvage. Vouloir réunir ces meutes et ces hordes disparates serait irréalisable.

Une idée traversa alors l’esprit de Prue.

– Les bandits ! suggéra-t-elle. Et les bandits, alors ?

Sterling écarquilla les yeux.

– Ces voyous assoiffés de sang ? Vous voulez rire ? À moins d’être fou, personne n’irait s’allier avec ces vandales anarchistes. Ils auraient tôt fait d’nous trancher la gorge et d’nous détrousser, pardi !

– Je ne pense pas que ce soit vrai, objecta Prue. Pas du tout, même. Je suis allée là-bas... au campement des bandits.

– Tu es allée dans leur bivouac ? s’enquit Iphigenia, surprise. Comment diable t’es-tu débrouillée pour faire une chose pareille ?

Prue soupira.

– C’est une longue histoire. Je volais à dos d’aigle quand un archer coyote nous a tiré dessus. Les bandits m’ont retrouvée étendue à terre et emmenée dans leur cachette. Elle se trouve au fond d’un ravin. À l’abri des regards. Je n’étais pas là-bas depuis longtemps quand leurs sentinelles ont repéré des coyotes qui rôdaient aux alentours... Ils me suivaient à l’odeur, vous voyez. Alors, le Roi des Bandits, comme ils l’appellent, je crois, m’a emmenée loin du camp sur son cheval pour éloigner les coyotes de la cachette. C’est alors que j’ai été capturée par la Gouvernante.

Le renard n’en croyait pas ses oreilles.

– Ils ne vous ont pas malmenée, alors ? C’est ce qu’ils font normalement, non ?

– Eh bien, non, dit Prue. C’étaient de parfaits gentlemen.

– Je m’en suis toujours doutée, remarqua la Doyenne. Je savais que les bandits formaient un clan plutôt bienveillant, aussi anarchiques qu’ils puissent être. Une chose est certaine : ils constitueraient sans doute la tribu la plus forte et la plus organisée de toutes celles que compte Wildwood. De formidables alliés, si nous parvenions à obtenir leur soutien.

– Pas question, s’énerva le renard. Pas question qu’j’aïlle me battre avec une bande de brigands ! C’est déjà un miracle si on est encore en vie, alors qu’ils n’arrêtent pas d’ piller les marchandises qui circulent entre chez nous et South Wood.

– Mais, monsieur le Renard, vous oubliez que pour une cargaison attaquée, les autres transitent sans problème. Ils nous ont toujours laissé de quoi vivre très confortablement, souligna Iphigenia. (Elle se tourna vers Prue.) Tu penses pouvoir retrouver ce campement, ce repaire ?

Prue prit le temps de réfléchir.

– Je ne crois pas être capable de retourner à la cachette proprement dite, précisa-t-elle, mais je pense pouvoir m’en **approcher**. C’est juste au sud de ce grand pont... celui qui enjambe le gouffre.

– Le Pont du Précipice, dit Iphigenia. Je vois.

– Et à l’ouest... Oui, c’est ça, à l’ouest de la Longue route, dit Prue en se remémorant sa fuite à cheval. Et je sais qu’ils postent des sentinelles un peu partout aux abords du camp. Si je pouvais faire suffisamment de vacarme, nul doute qu’ils m’attraperaient, non ? Et comme ils me reconnaîtraient depuis la dernière fois... je pourrais leur expliquer la situation !

Iphigenia hocha la tête.

– J’imagine qu’ils seraient alors aussi inquiets que nous. Cette menace nous met tous en danger.

– Laissez-moi y aller, reprit Prue, qui sentait la détermination l’envahir et lui donner des ailes.

Pendant que vous attendez que la milice se rassemble, laissez-moi partir dans Wildwood. Comme j'ai mon vélo, je peux prendre la Longue route. Le temps que l'armée de North Wood se mette en marche, je peux arriver chez les bandits et les convaincre de se joindre à nous.

– C'est une stratégie périlleuse, ma chère petite, observa la Doyenne, pensive. Tu risques certes de te retrouver aux prises avec les bandits. Ils penseront peut-être que c'est un piège pour les attirer hors de leur repaire. Bref, nul ne sait comment ils réagiront.

– Est-ce qu'on a vraiment le choix ? rétorqua Prue. S'ils se rallient à nous – ils doivent être des centaines ! –, on a alors une chance de pouvoir vaincre la Gouvernante.

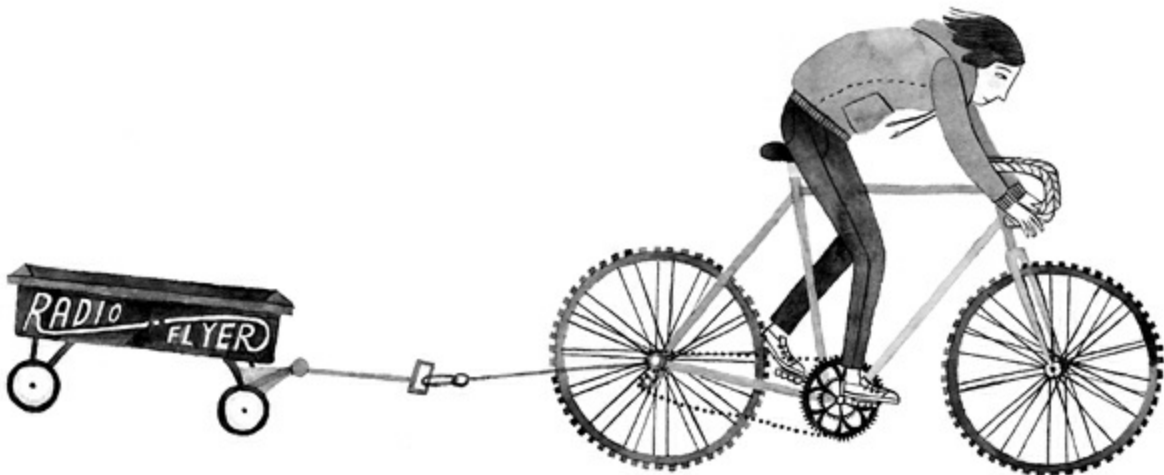
L'air désespéré, elle regarda Iphigenia et Sterling à tour de rôle. Le renard maugréait d'un air obstiné, les bras croisés. Iphigenia finit par acquiescer au bout de quelques instants.

– Oui, dit-elle. Vas-y. Rends-toi en bicyclette chez les bandits. Explique-leur la situation critique qui est la nôtre. Et la leur aussi. Dans l'intervalle, nous rassemblerons nos armes et nous mettrons en route. Et nous vous retrouverons au Pont du Précipice... avant que le soleil n'atteigne son zénith. (La Doyenne leva la tête et estima la position de l'astre, dont la lueur matinale était ternie par les bancs de nuages au-dessus de l'horizon.) Pars sur-le-champ. Roule vite. Nous avons très peu de temps.

Prue dévala de l'échelle et enfourcha son vélo en ôtant la béquille.



Curtis sentait la fatigue jusque dans ses talons. Le peu qu'il avait dormi la veille au soir – quelques petits sommeils agités près d'un feu de camp – ne suffisait guère à le préparer à une longue marche matinale, au bout de laquelle il risquait sans doute de trouver la mort. La gravité de la situation lui apparaissait peu à peu et s'insinuait sournoisement en lui comme un frisson. Il ne pouvait s'empêcher d'aspirer au confort de son lit, à sa bibliothèque remplie de livres, à la sonnerie tonitruante de son réveil, aux cavalcades incessantes de ses sœurs dans le couloir, devant sa porte. Tout en marchant, il tripotait la fronde et sentait le chanvre rugueux du cordon et la douceur du cuir de la poche. Ses peintures de guerre, qu'un camarade bandit avait étalées avec les doigts sur son visage, étaient encore fraîches sur sa peau.



Sitôt qu'ils avaient quitté leur repaire, les deux longues colonnes de marcheurs s'étaient déployées, et Curtis distinguait les silhouettes sombres de ses amis se frayer habilement un chemin dans le sous-bois. S'ils avançaient, plus agiles que jamais, une certaine énergie semblait toutefois

leur faire défaut. La certitude que leur expédition était vouée à l'échec planait au-dessus d'eux comme une sorte de brouillard dense et inaltérable. Curtis tâchait d'oublier sa propre vulnérabilité en scrutant le sol en quête de bons projectiles pour sa fronde. Il les fourrait dans ses poches à mesure qu'il en trouvait, et sentait leur poids s'alourdir au fil de ses pas.

– Du nerf, Curtis ! lui glissa un bandit devant lui, en le voyant ralentir pour se pencher et ramasser un caillou qui lui plaisait.

C'était Cormac. Curtis obtempéra, glissa la pierre dans sa poche et trotta en tête. Ils s'éloignaient de plus en plus du bivouac, et la fumée des feux de camp n'était plus qu'un vague souvenir dans l'atmosphère. Septimus avait abandonné son perchoir habituel sur l'épaule droite de Curtis, et ils le voyaient parfois bondir de branche en branche au-dessus de leur tête. Au bout d'un certain temps, la troupe s'engagea sur la Longue route. Brendan, coiffé de sa couronne de lianes, prit la tête du cortège et leur fit signe d'avancer.

– Nous allons suivre la Route, expliqua-t-il une fois l'armée amassée autour de lui. (À l'aide d'un long bâton noueux, il se mit à dessiner une carte grossière dans la terre humide.) Jusqu'au sentier de chasse de Hardesty... ensuite on bifurquera à nouveau dans le bois. C'est pas l'nombre qui fera la différence dans cette bataille... Ils nous surpassent largement en puissance de feu, mais on peut essayer de compenser par la surprise. Avec une armée d cette taille, j'parie qu'ils resteront sur la Longue route le plus longtemps possible. Ensuite, ils couperont sans doute à l'ouest entre l'affluent nord et l'affluent médian de Rocking-chair Creek. (Il traça une longue ligne sinueuse avec le bâton et fit une croix à l'extrémité.) Nous les attaquerons par le nord-ouest, juste au-dessus du Piédestal. C'est le mieux qu'on puisse faire. C'est bien clair ? demanda-t-il en relevant la tête.

– OUI ! répondirent les bandits à l'unisson.

– Allons-y ! lança-t-il avec détermination.

L'armée de brigands se mit en marche sur la Longue route. Curtis resta à l'arrière, toujours en quête de cailloux pour sa fronde. Quelque chose attira son œil : un éclat de métal brillant dans les broussailles, sur le bas-côté. Il s'éloigna du groupe et s'agenouilla. Après avoir écarté une petite touffe de chardons, Curtis eut la surprise de découvrir les clés de sa maison.

– Mon trousseau ! s'exclama-t-il.

Il sortit les clés des broussailles et les secoua, ravi d'entendre le cliquetis familier. Septimus, qui fermait la marche, détala vers lui.

– C'est quoi c'truc ? demanda-t-il.

– Les clés de chez moi, répondit Curtis. Elles ont dû tomber de ma poche quand les coyotes m'ont capturé.

– Fascinant ! ironisa le rat. À part ça, faudrait pas trop qu'on traîne. N'oublie pas qu'on est censés assister à notre propre suicide.

Curtis eut un petit sourire narquois.

– C'est vrai, dit-il en empochant le trousseau. C'est dingue de penser que, tout droit, derrière ces arbres, il y a le Pont des chemins de fer. Et sur l'autre rive, c'est chez moi. Je suis venu par là. (Il secoua la tête comme pour sortir de sa rêverie.) C'est dingue.

L'armée des bandits se trouvait bien plus loin à présent, la moitié de la colonne ayant disparu au détour du chemin. Septimus se mit à sautiller sur les gravillons, en regardant Curtis par-dessus son épaule.

– Dépêche-toi ! lui dit-il.

– Ouais, j'arrive ! lança Curtis en jetant un dernier regard au mur de feuillages et au bouquet de chardons qui avait gardé ses clés.

Puis il partit au trot rejoindre ses camarades.



De toute son existence, Prue ne s'était jamais autant concentrée en roulant à vélo. Elle se focalisait sur chaque coup de pédale, la souplesse de ses quadriceps, qui imprimaient un mouvement rapide et cadencé à ses mollets et à ses chevilles. Elle déplaçait son poids sur l'arrière de la selle pour mieux amortir les secousses incessantes de la route cahoteuse, laquelle bringuebalait malgré tout la remorque rouge Radio Flyer que Prue traînait dans son sillage. Celle-ci bondissait à qui mieux mieux dans un bruit de ferraille, ce qui ne déplaisait pas à Prue, qui se sentait l'âme rebelle. En outre, si quelque chose devait attirer l'attention des bandits, nul doute que ce vacarme ferait l'affaire.

Les arbres envahissants se dressaient le long de la route et projetaient des ombres froides sur la terre battue. Prue avait quitté depuis longtemps les chemins bucoliques et les bosquets de North Wood. Une barrière en bois marquait la frontière séparant la paisible région agricole de la contrée sauvage de Wildwood. Deux agents, un humain et un blaireau, la lui avaient ouverte, et Prue ne s'était même pas arrêtée les remercier. À présent, elle roulait au cœur même de Wildwood, et les buissons et les ronces le long du chemin semblaient lui tendre mille et un bras feuillus. L'air lui fouettait le visage et gémissait dans l'épais coton de son sweat-shirt à capuche, en provoquant des frissons dans tout son corps.

– Plus vite ! hurla-t-elle à ses jambes. Plus vite ! cria-t-elle à la bicyclette, aux roues, à la chaîne.

Ses yeux restaient fixés sur le point le plus éloigné de la Longue Route, tandis qu'elle négociait avec son vélo ses nombreux tours et détours. Elle savait que le temps pressait.

Soudain, un écureuil surgit sur le chemin et Prue poussa un hurlement en freinant comme une folle. L'animal s'était planté juste devant elle et lorgnait cet étrange engin de métal qui filait dans sa direction. Les freins gémissaient et sa roue arrière chassa, si bien que la remorque fit un tête-à-queue. L'écureuil, qui comprit dans la seconde qu'on allait l'écraser, poussa un cri et s'écarta d'un bond, juste au moment où le vélo de Prue dérapa en la projetant à terre. Elle heurta le sol dans un « Aïe ! », tandis que ses mains amortissaient la chute. La bicyclette dégringola dans un fracas métallique derrière elle. L'écureuil déguerpit dans les arbres sans demander son reste.

– Regarde où tu mets les pattes ! vociféra Prue à l'adresse de l'animal.

Elle se releva et épousseta les gravillons sur ses mains, puis regagna son vélo. Après une rapide inspection, elle constata avec soulagement qu'il n'était pas trop abîmé, hormis quelques éraflures sur le cadre. Elle le redressa, se remit en selle et pédala de plus belle pour reprendre de la vitesse.

Je ne peux pas me permettre un nouvel accident, songea-t-elle. Si ce vélo me lâche, je suis fichue.

Son cœur battait à tout rompre, tandis qu'elle sentait ses poumons se gonfler comme un soufflet de forge chaque fois qu'elle reprenait son souffle. Finalement, ses yeux discernèrent deux hautes silhouettes à l'horizon, là où la route filait tout droit, tandis que le paysage semblait plonger dans le vide : les colonnes ouvragées qui indiquaient la proximité du Pont du Précipice.



– Allez, Curtis ! braillait Septimus. Ils vont bientôt bifurquer dans le bois !

– J’arrive ! répondit Curtis, alors qu’il ralentissait malgré lui, comme si une force l’obligeait à traîner.

Le trousseau de clés dans sa poche – quel miracle ! – tintait à chacun de ses pas. Un **cling** qui lui rappelait sa maison, son lit. Il entendait dans sa tête le rire poussif de son père devant une sitcom idiote à la télé. Il sentait la cuisine de sa mère... qu’il n’avait certes jamais trouvée extraordinaire, mais à présent, dans cet environnement, ses plats devenaient soudain ceux d’un cordon bleu. Même le cheeseburger acheté au fast-food local, qu’elle leur servait pour un déjeuner sur le pouce, ressemblait à un menu gastronomique. Il entendait sa sœur aînée, le bruit de ses pas de danse résonnant à travers le plafond de sa chambre, quand elle mettait sa stéréo à fond et se prenait pour la pop star du moment. Tout cela attendait Curtis. **Je pourrais simplement y aller**, se dit-il. **Là, maintenant. Je pourrais y aller.**

Il lança un nouveau regard derrière lui, au détour du chemin occultant déjà presque l’endroit où il avait croisé la première fois la Longue route, quand il s’était retrouvé sur le dos d’un coyote et que la forêt défilait devant lui jusqu’à ce qu’ils parviennent au terrier. Ça se passait il y a seulement quelques jours ? Pourtant, ça lui paraissait remonter à une éternité. Et voilà qu’il s’embarquait dans ce projet insensé consistant à sauver un bébé des griffes d’une folle... en y laissant probablement la vie. Est-ce que cela revêtait une telle importance ? À quel moment la situation avait-elle basculé ? Depuis quand le sauvetage de ce gamin – auquel il n’était même pas apparenté – méritait-il qu’il sacrifie sa propre vie ? Prue n’était même pas restée dans la forêt. Elle était partie pour retrouver sa vie paisible et heureuse. Elle savourait sans doute la cuisine familiale à cette heure, rattrapait son retard au collège, voyait des amis, regardait la télévision. Pour ce qu’il en savait, elle avait repris le cours normal de son existence. Peut-être que la famille McKeel finirait à la longue par oublier, et le chagrin de la perte d’un enfant finirait par s’estomper. Alors, pourquoi Curtis devait-il se sacrifier lui aussi ?

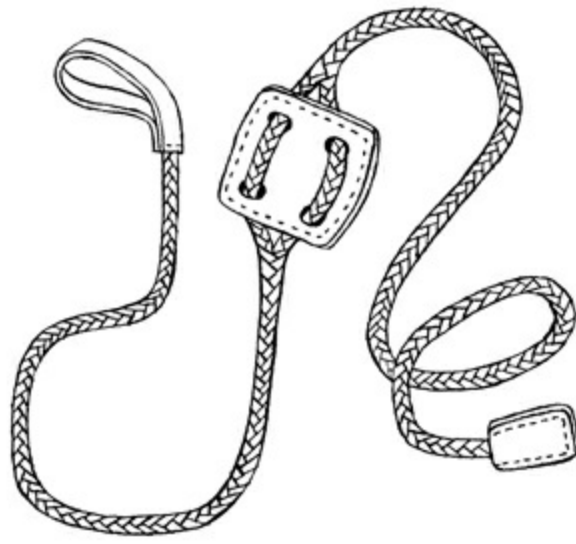
– Psst ! lui siffla Septimus. Curtis, qu’est-ce que tu fabriques ?

Curtis se rendit compte qu’il s’était arrêté au beau milieu de la Longue route, les mains dans les poches, ses doigts caressant le métal froid des clés de sa maison.

– Septimus, je sais pas trop comment t’annoncer ça, mais... (Le rat haussa un sourcil et le laissa finir.) Je crois que je...

Au loin, derrière lui, un bruit l’interrompit net. Un cliquetis de ferraille caractéristique qui troublait la sérénité des bois. Celui-ci ne cessait de s’amplifier, comme s’il s’approchait péniblement. Curtis s’immobilisa et tendit l’oreille.

Un vélo roulait dans leur direction.



CHAPITRE 24

Les retrouvailles

– PRUE !

Au début, elle avait cru entendre un hullement de chouette. Prue était si concentrée sur sa roue avant et la traversée particulièrement ardue de ce tronçon de la Longue route qu'elle ignora le son, comme s'il faisait partie de la symphonie permanente des bruits de la forêt. Pourtant il se reproduisit, plus fort et plus proche.

– PRUUUUUE !

Quelqu'un criait son nom. C'était indéniable. Elle releva la tête et découvrit, debout au milieu du chemin, une silhouette pas très grande en uniforme de brigadier tout crasseux. Ce personnage avait les cheveux et les lunettes de Curtis mais, en toute logique, Prue refusait d'y croire. À mesure qu'elle s'approchait, c'était pourtant un fait incontestable. Curtis n'était pas chez lui à St. Johns. Curtis n'était pas en sécurité auprès de ses parents. Curtis n'avait pas quitté Wildwood. Curtis se tenait là, debout devant elle. Et Prue allait le renverser.

– CURTIS ! hurla-t-elle en donnant un violent coup de frein.

La roue arrière chassa en secouant la remorque, qui décolla du sol et retomba dans un fracas métallique.

Curtis s'écarta et plongeait la tête la première dans les broussailles du bas-côté. Une fois à l'arrêt, elle abaissa la béquille d'un coup de talon et bondit de sa selle pour se précipiter vers l'endroit où il avait atterri.

– Curtis ! J'en reviens pas ! J'en reviens pas !

Il s'extirpait d'un petit buisson de framboises, dont les ronces tenaces s'agrippaient son uniforme. Elle tendit sa main, qu'il accepta volontiers, et tous deux se retrouvèrent alors face à face au bord de la route.

Stupéfaits, ils se mirent à parler en même temps.

– Je croyais que tu... Comment tu as pu...

Incapables de formuler une phrase cohérente, ils éclatèrent de rire et poussèrent des cris de joie en tombant dans les bras l'un de l'autre.

Ils s'étreignirent longuement, puis Prue se détacha de lui et reprit la parole en premier :

– J'ai cru que t'étais rentré chez toi ! C'est ce que m'avait dit cette femme, Alexandra.

Curtis secoua la tête.

– Non, j'étais dans le terrier en même temps que toi. J'étais prisonnier !

Prue lâcha un gros mot, le visage déformé par la colère.

– Cette femme est démoniaque ! C'est incroyable tous les mensonges qu'elle a...

– Mais toi ! l'interrompit Curtis. On m'a dit que t'étais rentrée chez toi.

– C'est vrai, expliqua-t-elle. Mais j'ai décidé de revenir, et me revoilà. Oh ! Curtis, il s'est passé tellement de choses depuis la dernière fois qu'on s'est vus... J'ignore par où commencer.

Débordant d'excitation, Curtis se frappa la poitrine du plat de la main.

– Moi aussi ! Tu vas pas croire tout ce qui m'est arrivé !

– Mais j'ai pas beaucoup de temps, reprit-elle en se rappelant sa mission. Je roule en tête de l'armée de North Wood... Je suis censée aller chercher du renfort.

– L'armée de North Wood ? C'est quoi ça ?

– Oh, c'est pas vraiment une armée, rectifia Prue. Ça ressemblerait plutôt à quelques centaines de paysans avec leur fourche. On m'a demandé de partir en éclaireuse pour essayer d'obtenir l'aide des bandits de Wildwood... J'imagine qu'avec



eux, on a des chances de s'en sortir.

Curtis esquissa un sourire.

– Quoi ? répliqua-t-elle, intriguée. Qu'est-ce qui te fait sourire ?

– Tu les as trouvés, dit-il.

– Qui ça ?

– Les bandits. Tu les as trouvés. Figure-toi que t'as sous les yeux un bandit de Wildwood certifié conforme ! lui annonça Curtis avec fierté, les mains sur les hanches.

– Toi ? T'es un bandit maintenant ? s'exclama Prue.

– Ouais, reprit Curtis. Tout le clan des bandits se trouve juste derrière... (Il virevolta en parlant, mais s'arrêta net en découvrant la route déserte.) Ils **étaient** juste là. (Il se retourna vers Prue et sourit d'un air penaud.) Attends ! dit-il en dressant l'index. Je reviens tout de suite.

Curtis tourna les talons et détala sur la Longue route, les franges dorées de ses épaulettes s'agitant au vent. Arrivé dans un virage, il se planta à l'orée du bois et se mit à crier. Peu après, quelqu'un le rejoignit. Ils discutèrent quelques instants, puis la silhouette disparut dans les arbres. Curtis se tourna vers Prue et agita les bras en roulant des yeux. Tout à coup, la forêt s'anima et des dizaines

d'hommes et de femmes armés surgirent sur la route, arborant toutes sortes d'uniformes hétéroclites élimés. Elle reconnut Brendan, qui prit la tête du cortège avec Curtis, et tous rejoignirent Prue qui se tenait là, bouche bée, près de son vélo.

– Prue, voici Brendan, le Roi des Bandits, annonça Curtis quand ils parvinrent à sa hauteur. Je crois que vous vous êtes déjà rencontrés.

– Oui ! s'exclama-t-elle, avant d'exécuter une petite révérence maladroite. Oh ! Brendan, je suis si heureuse de voir que vous allez bien !

Brendan sourit.

– Comment vont tes côtes, jeune Étrangère ?

– Ça va mieux, merci, répondit-elle en rougissant. Beaucoup mieux.

Prue scruta la foule des bandits ; ils étaient moins nombreux qu'elle ne l'aurait cru. Son visage dut la trahir, car Brendan crut bon de lui fournir des explications, en prenant soudain un air lugubre.

– On nous a décimés. Nous n'formons plus l'clan vigoureux d'la dernière fois. Mais peu importe. Ton chemin croise à présent l'nôtre, alors qu'on part affronter la Gouvernante douairière une bonne fois pour toutes. On a prévu d'lui flanquer une correction de tous les diables ! Même si on doit y laisser notre vie !

Derrière lui, des murmures d'approbation parcoururent la foule.

– Mais écoutez, Brendan, intervint Curtis d'une voix surexcitée. Prue a aussi une armée !

– Quoi ? fit Brendan en la regardant, interloqué.

Prue inspira un grand coup.

– Depuis la dernière fois qu'on s'est vus, je suis allée à North Wood et j'ai parlé aux Mystiques. Ils sont tous d'accord pour aider à combattre la Gouvernante. Ils ont rassemblé leur milice. Toute la région de North Wood est en train de se regrouper pour la défense du Bois. Ils sont en chemin à l'heure qu'il est... Ils ne doivent pas se trouver bien loin derrière moi. Je suis partie en tête avec mon vélo pour vous rencontrer, vous les bandits, dans l'espoir que vous vous joindriez à nous.

Les propos de Prue attisèrent les passions parmi le groupe de brigands.

– Des alliés ! hurla l'un d'eux. Ils vont grossir nos rangs !

Un autre le contra :

– Ces péquenauds ? Tu veux rire, ma parole ?

– Aucun bandit ne s'est jamais battu aux côtés d'un paysan ! renchérit un troisième. C'est impensable !

Brendan se tourna vers eux et agita les bras pour calmer sa bande d'insoumis.

– Bouclez-la, vous tous ! ordonna-t-il.

Quand le silence revint, il s'adressa à Prue.

– T'es en train d'me parler d'un bataillon d'quelle taille ?

– Environ quatre cents volontaires, humains et animaux. Armés d'outils de la ferme, pour la plupart.

– Bon sang, je rêve ! lâcha un bandit, que ses camarades firent taire sur-le-champ.

Brendan prit le temps de digérer l'information.

– C'est pas l'idéal, certes. Mais la valeur d'un guerrier se mesure à son talent et non pas à son arme, remarqua-t-il en caressant les poils rêches de sa barbe rousse. Nous autres bandits avons un vieux dicton : « Pour que la cloche résonne, il faut que tu la sonnes. » (Il se tourna vers ses camarades rassemblés et réclama leur attention.) On va s'battre aux côtés des paysans.

Nouveau concert de protestations dans les rangs des brigands.

– On les détrousse ! C'est pas pour s'battre à leurs côtés, pardi !

– Mon grand-père se retournerait dans sa tombe s’il savait qu’sa p’tite-fille allait combattre auprès d’un habitant d’North Wood !

– Silence ! aboya Brendan. Je ne veux plus entendre la moindre objection ! J’veus ai pas demandé votre avis. Ma décision est prise ! (Une fois que ses camarades eurent fini de protester, il poursuivit :) Le code d’honneur des bandits stipule clairement qu’on doit « considérer les plantes, les animaux et les humains comme égaux entre eux ». Jamais dans l’histoire de notre clan ces paroles n’ont sonné aussi juste. (Sa voix se fit sévère, implacable, comme il désignait la forêt de son doigt tatoué.) La menace à laquelle on doit faire face est partagée par tous les êtres vivants d’ce Bois. En nous alliant avec North Wood dans ce combat, nous respectons non seulement notre code, notre **serment**, mais nous le renforçons. En le **mettant en pratique**. Est-ce bien clair ? clama-t-il, les narines palpitantes.

Silence dans l’auditoire.

– J’ai dit... est-ce bien clair ? répéta-t-il d’une voix vibrante.

– Pour sûr, répondit un bandit.

– Oui, mon Roi ! répondirent quelques autres.

Finalement, tout le clan approuva en chœur et Brendan hocha la tête. Il se retourna alors vers Prue.

– OK, jeune fille. Conduis-moi à ton armée maintenant.



Prue avait pédalé jusqu’au bout du pont côté nord. Après avoir posé son vélo contre la rambarde, elle avait bondit de sa selle et faisait à présent les cent pas entre les deux piliers. De temps à autre, elle lançait un regard de l’autre côté de la route, espérant voir bientôt apparaître quelques silhouettes au loin... peut-être les oreilles d’un lapin ou le toit voûté d’une roulotte, lesquels laisseraient présager de l’arrivée imminente de l’armée. Mais jusqu’ici, la route demeurait déserte.

Tout le clan des bandits occupait la travée du pont. Ils étaient arrivés avec plein de fougue et d’enthousiasme, mais le temps qui s’était écoulé depuis semblait les avoir vidés de leur énergie. Ils erraient comme des âmes en peine sur les planches du pont, et Prue sentait leurs yeux fixés sur elle, chaque fois qu’ils se tournaient dans sa direction. Curtis marchait aussi de long en large, tant et si bien que Prue et lui se croisaient à mi-chemin, et échangeaient un regard. Au-dessous d’eux, le précipice plongeait dans des ténèbres abyssales.

Appuyé contre le garde-corps, Brendan mâchonnait une brindille d’un air pensif. Il finit par prendre la parole.

– Prue, dit-il. On peut plus s’permettre d’attendre davantage.

Prue interrompit ses allées et venues. Elle jeta un coup d’œil sur la Longue route derrière elle. Toujours aussi déserte.

– Je sais pas ce qui se passe, dit-elle d’une voix agitée. Je pensais pas qu’ils seraient si loin derrière moi.

– Et t’es certaine que cette armée s’est rassemblée ? s’enquit Brendan.

– Je vous le jure, dit Prue. J’étais présente quand on a donné les instructions. La Doyenne des Mystiques... elle m’a dit d’aller vous chercher. Et de la retrouver ici-même, sur ce pont. Oh ! et puis zut à la fin ! s’énerva-t-elle en tapant du pied.

Brendan observa les bandits, dont plusieurs avaient sorti leurs armes et se livraient à l’inspection

des pistolets, fusils et autres coutelas pour tuer le temps.

– Il faut qu'on bouge, reprit-il, si on veut arrêter cette femme. L'heure arrive à grands pas.

– Mon Roi ! s'écria l'un des brigands en regardant au loin. V'là ceux d'North Wood qui arrivent !

Brendan et Prue se tournèrent dans la direction où le bandit regardait. Effectivement, les premières silhouettes apparaissaient à distance, au détour du chemin. Au début, on discerna de petits groupes de marcheurs disséminés, mais d'autres vinrent grossir les rangs, et bientôt un océan de créatures envahit la Longue route. Il y avait des lapins et des humains, des renards et des ours... chacun arborant sa tenue usée et souillée de paysan : bleu de travail, salopette, chemise vichy ou écossaise. Dans leurs mains et dans leurs pattes, ils brandissaient sous le soleil tous les outils de la ferme qui puissent exister et avançaient avec une détermination farouche que Prue n'aurait jamais imaginée. Ici et là, une roulotte tractée par un bœuf ou un âne se mêlait au cortège, ses couleurs chatoyantes offrant un contraste saisissant avec les mille et une nuances de vert de la forêt. Prue reconnut Sterling le renard à la tête de la troupe. Elle sourit jusqu'aux oreilles en le voyant s'approcher.

– Vous êtes enfin là, dit-elle, soulagée.

Sterling agita la patte pour la saluer.

– On a mis l'temps, pour sûr, mais on est là.

Elle se tourna vers Curtis.

– Sterling, voici mon bon ami Curtis. Il est... euh... bandit.

Curtis fit une profonde révérence.

– Enchanté, dit-il.

Sterling le lorgna d'un air méfiant.

– Z'êtes leur chef ? demanda-t-il, tandis que ses yeux découvraient les brigands rassemblés sur le pont.

– Oh ! non, non ! répliqua Curtis en s'écartant. C'est Brendan, le Roi des Bandits.

Brendan s'avança, la main posée sur le pommeau de son sabre. Il dressa le menton, sa couronne de gaulthérie s'entrelaçant avec ses boucles rousses.

– Salut, l'renard !

Sterling bomba le torse à son approche. Ses yeux s'écarrillèrent.

– Salut, Brendan, prononça-t-il d'une voix glaciale. J'pensais pas revoir de sitôt ta face de voyou.

Prue lança un regard affolé à Curtis, qui se contenta de hausser les épaules.

Brendan sourit.

– Pas dans ces circonstances, pour sûr. Mais l'eau est passée sous l pont depuis, pas vrai, l'renard ?

– J'sais pas c'qui m'empêche de t'arrêter, là, sur-le-champ, rétorqua Sterling. Pour tout c'que t'as fait.

Prue s'interposa :

– L'arrêter ? Vous êtes fou ? On est alliés, vous vous rappelez ?

Le renard lui décocha un regard noir.

– Vous ne m'aviez pas dit que ce **psychopathe** serait dans l'coup. (Il pointa une griffe cassée sur le Roi des Bandits en montrant les dents.) À lui seul, cet **homme** est responsable de bien plus de marchandises volées que n'importe quel brigand du Bois. Il est recherché aux quatre coins de la forêt. J'ai moi-même mis ma part de récolte de toute une saison en guise de récompense pour sa capture, mort ou vif. (Il se retourna vers Brendan.) La dernière fois qu'on s'est vus, t'as eu d'la chance de t'en tirer avec la vie sauve... Crois-moi, je t'ai à l'œil !

– Oh, allez, l'renard, dit Brendan d'un ton conciliant. On va pas chicaner sur des détails

administratifs. On a des affaires plus pressantes à régler.

Sterling fulminait. L'épaisse fourrure rousse de son visage semblait prendre une nuance plus foncée, tandis que ses yeux se plissaient de rage. Sa patte s'empara du sécateur, qu'il commença à sortir de son étui.

– OK, l'renard, lança Brendan, si tu y tiens. (La lame argentée de son sabre dépassait déjà de son fourreau.) En garde, l'agent d'police !

Une voix s'éleva de la foule d'agriculteurs derrière le renard.

– Arrêtez, voulez-vous !

Prue se retourna et vit Iphigenia, la Doyenne des Mystiques, qui s'approchait en fendant la foule. Une fois sur le pont, elle posa sa main ridée sur la patte de Sterling :

– Agent Renard, je vous ordonne de cesser ces niaiseries !

Brendan n'avait pas sourcillé, mais était prêt à sortir son épée.

– Écoute donc la vieille dame, renard.

Une touffe de poils roux se hérissa comme une crête sur la nuque de l'animal.

– Vous aussi, jeune homme, répliqua Iphigenia en fustigeant du regard le Roi des Bandits.

Elle s'avança et posa la main sur celle de Brendan en le forçant à ranger l'épée dans son fourreau. Une fois qu'elle eut calmé les deux adversaires, la Doyenne recula et lorgna le groupe d'un œil circonspect.

– Navrée d'avoir tardé, ma chère petite, dit-elle à Prue. Ces vieux os n'avancent plus aussi vite qu'avant.

– C'est pas grave, répondit Prue en poussant un grand soupir de soulagement. Mais je suis contente de vous voir tous.

Iphigenia sourit puis leva la tête pour scruter le ciel. Les deux armées se tenaient face à face, tandis que la Doyenne estimait la position du soleil. Satisfaite, elle s'adressa de nouveau à Brendan.

– Roi des Bandits, reprit-elle, nous vous offrons nos services. Nous formons une modeste armée, mais ce qui nous manque en armes, nous le compensons par le nombre. Vous avez devant vous cinq cents robustes fermiers et agriculteurs, tous très habiles de leur faux et de leur fourche. Si vous marchez avec nous, je pense que nous devrions constituer une force redoutable.

Le visage de Brendan s'était adouci en présence de la Mystique. Sa main s'éloigna du pommeau de son sabre, tandis qu'il s'inclinait profondément devant la vieille dame.

– Si vous voulez bien de nous, dit-il, nous en serions honorés.

– Inutile de vous incliner, Roi, fit la Doyenne rougissante. J'ai eu vent des principes de votre clan. (Elle se tourna ensuite vers les paysans.) Peuple de North Wood, écoutez bien. Aujourd'hui, sur ce pont, une alliance vient d'être scellée... même si elle n'est que provisoire. Aujourd'hui, nous allons marcher côte à côte avec les bandits de Wildwood pour notre bien commun. Nous allons au combat en alliés. (S'adressant à Sterling, elle ajouta :) À présent, j'apprécierais, pour la réussite de notre entreprise, que vous échangiez une poignée de patte-main de bon aloi avec le Roi des Bandits.

Le renard marmonna dans sa barbe avant de se tourner vers Brendan.

– Fort bien, acquiesça-t-il. Mais c'est pour « la réussite de notre entreprise. » (Il tendit la patte, que Brendan serra volontiers. Après quelques poignées, le renard retira sa patte et hocha gravement la tête.) Voilà qui est fait.

– OK, les bandits, on marche avec ceux d'North Wood ! clama Brendan.

Prue vit la Doyenne pousser un long soupir. Iphigenia s'approcha et lui prit la main en disant :

– Notre petit plan fonctionne. Pourvu que la chance reste avec nous.

– Espérons-le, approuva Prue.



Curtis les rejoignit et tendit la main.

– Bonjour, moi c’est Curtis, déclara-t-il d’un ton sérieux. L’ami de Prue. Je suis aussi un bandit.

Iphigenia lui sourit poliment, quand une lueur de surprise passa soudain dans ses yeux.

– Ça alors, quelle coïncidence !

Prue et Curtis échangèrent un regard.

– Quelle coïncidence ? demanda-t-il.

– Encore un sang-mêlé, répondit la

Doyenne en lui agrippant la main. Pour n’en avoir vu qu’une poignée dans toute mon existence, c’est tout à fait incroyable d’en rencontrer deux en l’espace d’une journée.

Prue restait sans voix. Curtis dévisagea Prue et la Mystique à tour de rôle.

– Qu’est-ce que ça veut dire « sang-mêlé » ? demanda-t-il.

– Nous n’avons pas le temps de bavarder, répliqua Iphigenia en lui tapotant la joue, avant de rejoindre la foule de paysans. Nous avons du pain sur la planche.



Le long pont suspendu en bois grinçait fort sous le passage de l’armée qui traversait le précipice, de même que le cheval d’Alexandra hennissait en refusant de poser son sabot sur les premières planches.

– Chuuut, fit la Douairière pour le calmer en lui flattant l’encolure.

Puis elle fit avancer la monture d’un vif coup de talons dans les flancs. Le bébé gazouillait dans ses bras. La traversée du pont s’éternisait et celui-ci tanguait un peu sous le poids du bataillon de soldats. Parvenue sur l’autre rive, Alexandra lança le destrier au petit galop pour gravir la colline et surveiller le passage du reste de l’armée. Les artilleurs furent contraints de traverser séparément ; des groupes de quatre soldats poussaient lentement les monstres de métal sur les planches gémissantes du pont suspendu.

Alexandra s’impatiait.

Elle regarda le ciel morose. Le soleil s’approchait tranquillement de son zénith. Dans quelques heures à peine, il serait midi. Elle lorgna le ravin que le ruisseau découpait dans la vallée.

– Capitaine ! s’écria-t-elle.

Un coyote la rejoignit en courant. Coiffé d’une mitre pointue et vêtu d’un uniforme écarlate, il la salua en s’approchant.

– Envoyez un peloton de sentinelles dans la partie nord du ruisseau, ordonna-t-elle. Nous devrions établir un périmètre de sécurité au nord du Bosquet. Je ne veux pas avoir la moindre surprise. J’aurai besoin de toute mon énergie pour l’incantation.

– À vos ordres, madame la Gouvernante, dit le capitaine, avant de détalier pour former son détachement.

Alexandra regarda les derniers artilleurs franchir le pont. Lorsque l’armée fut

rassemblée sur la route, Alexandra réclama son attention.

– C’est maintenant que nous quittons la Longue route pour nous engouffrer dans les bois. Suivez-moi !



– La Magie des Bois ? demanda Curtis, intrigué. Je sais même pas ce que ça veut dire !

Les armées conjointes des bandits et des paysans de North Wood avançaient sur une seule file le long de l’étroit sentier de chasse Hardesty, qui grimpait à flanc de colline. Curtis talonnait Prue et son vélo, tout en la mitraillant de questions.

– Je t’ai dit tout ce que je sais, Curtis. Ça s’appelle la Magie des Bois. Ça veut seulement dire que t’as ça en toi... ou un truc comme ça.

– Et toi, **comment** ça se fait que t’as aussi la Magie des Bois ? insista-t-il.

– Je te l’ai dit, répondit Prue, exaspérée. C’est grâce à Alexandra si mes parents ont pu avoir des enfants. C’est ce qui fait que j’ai hérité de la Magie des Bois. Je suppose, du moins...

Curtis secoua la tête d’un air incrédule.

– Enfin quoi... je me demande bien comment ça se pourrait. On s’est pas installés ici avant que j’aie cinq ans.

– Creuse-toi la cervelle, suggéra Prue. Il n’y a pas des gens bizarres dans ta famille ? Peut-être que parmi eux, quelqu’un vient du Bois.

– Ma tante Ruthie a toujours été un peu bizarre, j’imagine. Elle vit juste à côté du Territoire Infranchissable – le Bois, je veux dire – et c’est quelqu’un d’assez secret. Mes parents la trouvent un peu cinglée.

Perdu dans ses pensées, Curtis en oubliait de garder l’allure avec le reste de la colonne. Si bien qu’un des fermiers, un ours noir armé d’un élagueur, poussa un grognement furieux quand Curtis ralentit et faillit trébucher sur ses grosses pattes.

– Oups ! Désolé !

– Regarde où tu mets les pieds, gronda l’ours.

Curtis partit en petites foulées et rattrapa Prue, qui continuait à pousser son vélo et la remorque sur la pente abrupte.

– Eh ben voilà, dit-elle. Ta vieille tante Ruthie.

– J’en sais trop rien, répondit Curtis en secouant la tête d’un air peu convaincu. Maintenant que j’y pense, la plupart des membres de ma famille pourraient coller à la description. Ils sont tous un peu toqués.

Tout à coup, un murmure parcourut la file de marcheurs.

– Chuuut !

Un geste du bras suivit, qui se transmet d’un soldat à l’autre pour demander à la troupe de s’accroupir. Curtis fit signe à l’ours noir derrière lui, tandis que Prue et lui s’abaissaient calmement.

– Qu’est-ce qui se passe ? chuchota-t-il à son amie.

– J’en sais rien, répondit Prue.

Lentement, tout doucement, elle posa son vélo contre le versant de la butte. Puis elle tapota l’épaule de la soldate qui la précédait, une femme bandit en uniforme bleu maculé de boue, avec une corde épaisse enroulée en bandoulière sur son dos.

– Qu’est-ce qui se passe ? lui glissa-t-elle à l’oreille.

Recroquevillée parmi les fougères sabres du sentier, la femme haussa les épaules. Après quelques instants, de nouvelles informations circulèrent dans la file indienne et lui parvinrent. Elle se tourna alors vers Prue.

– Des coyotes, chuchota la femme. Sur la crête d’en face.

Prue regarda de l’autre côté du ravin. La généreuse végétation recouvrait le versant pour se perdre dans le lit d’un ruisseau à sec, où les deux raidillons se retrouvaient en formant un V.

– Où ça ? murmura Prue. J’en vois aucun.

Curtis scrutait lui aussi la corniche d’en face. Finalement, le craquement d’une branche d’arbre dans les fougères signala l’approche de leur ennemi. Dans les secondes qui suivirent, le bois se mit à grouiller d’une trentaine de coyotes soldats, dont les têtes dépassaient à peine des massifs de cheveux de Vénus qui les entouraient. Ils avançaient avec peine le long de la côte.

En quête d’un conseil, Prue leva les yeux sur la longue file de bandits et de paysans accroupis. Elle vit la tête de Brendan se redresser. Il faisait signe à quelques-uns de ses camarades à l’avant de la colonne. En revanche, impossible pour elle de décrypter ses gestes, mais les bandits auxquels ils étaient destinés acquiescèrent aussitôt. Tout en marchant accroupi, Brendan rebroussa chemin en direction de Prue et Curtis, puis s’arrêta à hauteur de la femme qui précédait Prue. De l’index, il décrivit une sorte d’arabesque dans le vide, puis désigna l’autre versant du ravin. La femme bandit hocha la tête et retira la corde enroulée de son épaule.

– C’est quoi le plan ? souffla Curtis derrière Prue. On peut faire quelque chose ?

Brendan secoua la tête.

– Bouge pas, murmura-t-il. Il faut juste des archers et des grimpeurs sur ce coup-là.

– J’ai une fronde, suggéra Curtis.

Brendan le regarda sans comprendre.

– Tu t’en es déjà servi ?

– Non.

– C’est bien c’que je disais : il faut uniquement des archers et des grimpeurs, répéta Brendan. Reste où tu es.

Plusieurs minutes s’écoulèrent. De l’autre côté du ravin, sans se douter du danger qui les guettait, les coyotes poursuivaient leur marche sur la corniche. Cachés parmi les fougères du sentier de chasse, les bandits attendaient le signal de Brendan.

Soudain, le vent tourna et balaya le versant où se cachait l’armée. L’un des coyotes, manifestement officier à en croire le cliquetis de médailles sur sa poitrine, dressa le museau et renifla l’air. Ses yeux s’écarquillèrent quand il flaira les bandits.

– L’ennemi ! aboya-t-il en brandissant son sabre. Juste en face !

Il n’avait pas sitôt prévenu les siens que Brendan donnait le signal à ses camarades. Une vingtaine de bandits, postés à divers endroits de la colonne, se relevèrent, prêts à passer à l’action. La moitié d’entre eux s’emparèrent de leur rouleau de corde pourvu d’un grappin à l’extrémité, tandis que les autres bandaient leurs grands arcs en bois d’if et visaient la corniche opposée.

– Archers, TIREZ ! hurla Brandon.

Et les flèches se mirent à pleuvoir au-dessus du ravin. Plusieurs d’entre elles atteignirent leur cible, et des dizaines de massifs de fougères se retrouvèrent fauchés par les coyotes qui dégringolèrent le long du versant. En peu de temps, leur détachement fut facilement réduit de moitié et les soldats restants se mirent à japper de panique.

– Restez en file ! brailla le capitaine, sabre au clair. Fusiliers ! Feu à volonté !

Les soldats auxquels l'ordre était donné commencèrent à batailler avec leur long fusil à silex, fourrant poudre et cartouche dans le canon en fer. Les bandits archers lâchèrent une nouvelle salve et les malheureux coyotes n'ayant pas eu le temps de se mettre à l'abri tombèrent sous le tir de barrage, avant que ne parte le moindre coup de fusil. Toujours debout, le capitaine explosait de rage :

– Repliez-vous ! Allez cherchez du renfort !

Brendan profita de l'occasion pour faire signe aux grimpeurs de lancer les grappins. En un clin d'œil, plusieurs cordes se tendirent au-dessus du ravin, tandis qu'à leur extrémité, les crochets de leur grappin trouvaient leur prise dans les branches d'arbres en surplomb. Juste devant Prue, la femme bandit avait lancé sa corde. Après avoir testé la résistance du filin, elle plongea dans les airs au-dessus du ravin avec l'aisance d'une acrobate. Prue la regarda se poser en souplesse de l'autre côté et, en quelques coups de sabre vifs comme l'éclair, liquider trois coyotes. Le long de la corniche, plusieurs autres bandits l'avaient imitée et livraient à présent une bataille acharnée.

Furieux de voir sa troupe décimée en un clin d'œil, le capitaine lâcha un dernier aboiement hargneux, rangea son sabre et virevolta pour s'enfuir. Curtis fut le premier à le voir battre en retraite ; il sortit alors sa fronde et glissa une pierre dans la poche.

– Il est pour moi, dit-il.

Prue lui adressa un regard oblique.

Curtis plissa un œil et se mit à faire tourner lentement sa fronde, tout en sentant le poids du caillou à mesure qu'elle décrivait des cercles de plus en plus rapides en cinglant l'air au-dessus de son épaule. Il évalua la distance qui le séparait du capitaine coyote, lequel commençait à disparaître dans la forêt, son bicorné bondissant sous les branches. Toutefois, avant que la tenue bleu marine ne se volatilise totalement, Curtis poussa un cri et tira. Le temps parut s'arrêter.

Curtis observa la trajectoire de la pierre au-dessus du vallon.

Puis suivit celle-ci des yeux quand elle plongea dans le lit du ruisseau en contrebas.

La mine déconfite, il releva la tête et vit le capitaine fuir dans les feuillages. Soudain, il entendit une flèche siffler au-dessus du ravin avant de se planter en sourdine dans le dos du coyote soldat. Le capitaine s'écroula dans la verdure luxuriante.

Curtis regarda les silhouettes alignées de son côté et aperçut Brendan, son arc à la main, la corde encore vibrante. Le Roi des Bandits se tourna vers lui en souriant. Curtis se sentit rougir.

Brendan scruta alors la corniche d'en face en quête d'éventuels traînards. Tout était calme. Satisfait, il fit signe à la colonne de marcheurs de se remettre en route.

– Joli tir, murmura Prue par-dessus son épaule.

– J'aurais voulu t'y voir ! riposta Curtis.

△ *Tino's Triangle* △
WILD BLACKBERRY JAM



*Made by Colin & Carson with love in
PORTLAND, OREGON
yr. :*

CHAPITRE 25

Dans la cité des Anciens

Quand la corniche se révéla trop à pic, le sentier descendit vers le sud et traversa le creux du vallon pour grimper à nouveau sur le versant opposé, en décrivant des lacets. Au-delà de cette crête, ils parvinrent à un plateau qui les mena bientôt à un autre ravin peu encaissé, où un second ruisseau, plus large cette fois, se frayait un vaste chemin en contrebas. Une petite passerelle en bois franchissait le cours d'eau, et ensuite la piste zigzaguait en gravissant l'autre versant. Le sentier débutait au sortir du pont, et l'armée collective de bandits et de paysans marqua une pause dans la clairière.

Prue et Curtis se faufilèrent parmi la foule qui grouillait autour de la passerelle et du cours d'eau. Curtis plongea la main dans le ruisseau qui gargouillait et se désaltéra. Prue se tenait auprès de lui, mains sur les hanches.

Brendan s'approcha.

– J'ai remarqué qu'tu cheminais sans arme, l'Étrangère, dit-il en arquant un sourcil. Je respecte l'homme ou la femme qui s'bat à mains nues, mais tu m'as pas l'air d'être de c'genre-là.

– En fait, répondit-elle en plissant le front, je n'y ai pas vraiment réfléchi. Mais peut-être que je pourrais vous soutenir de manière non-violente, si ça vous dérange pas.

– Fort bien. Curtis et toi, venez donc en tête de file. Il s'peut que j'aie besoin d'vous pour transmettre les ordres parmi les marcheurs.

Lorsque tout le monde eut fini de boire son content d'eau fraîche, Brendan émit un sifflement bref et strident et la colonne se reforma juste après le petit pont, en traçant son chemin à flanc de colline. Curtis et Prue partirent à petites foulées rejoindre la tête, Prue prenant soin de pousser son vélo par le guidon, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent sur les talons de Brendan et de Sterling le renard.

– C'est encore loin cet endroit... euh... dont j'ai oublié le nom ? demanda Curtis une fois qu'ils eurent franchi la corniche.

– C'est l'Bosquet des Anciens, répondit Brendan, en faisant signe aux marcheurs de suivre la ligne

de crête vers l'est. Encore une heure de marche, peut-être moins.

Prue intervint :

– Et le Bosquet des Anciens, c'est quoi au juste ?

– Le site d'une civilisation oubliée, répondit Sterling en marchant derrière Prue et Curtis. On n'sait pas grand-chose à ce sujet. Mais il semblerait qu'tout Wildwood faisait jadis partie d'une métropole florissante, avec plein d'philosophes, de paysans et d'artistes. On dit qu'ils auraient péri v'là des siècles et des siècles... toute une culture florissante nettoyée en l'espace de quelques décennies. Victime d'une invasion barbare impitoyable.

Brendan, qui ouvrait la marche, grommela :

– J'vois bien où tu veux en venir, le renard.

Sterling l'ignora.

– Les seuls vestiges de cette grande civilisation si avancée pour son époque se résument à c'bosquet rempli d'ruines vers lequel on s'dirige... et les descendants d'cette horde de barbares...

– Ce serait qui, alors ? questionna Curtis.

– Z'êtes en train d'marcher avec eux, pardi. Ce sont ces « honorables » bandits.

– Ça n'a jamais été prouvé, riposta Brendan. Et puis, qui sait ? Peut-être qu'ces Anciens n'ont eu que c'qu'ils méritaient, après tout ?

– Crois-le si ça t'chante, 'spèce de vandale !

On entendit soudain un crissement dans la végétation qui fit taire les marcheurs, et la file s'immobilisa quand Brendan agita son bras d'un mouvement frénétique. Il se détendit néanmoins en voyant que c'était Septimus le rat qui surgissait d'un massif de lierre. Arrivé aux pieds de Brendan, il tressaillit.

– Aaargh ! fit-il. J'en ai la chair de poule.

– Qu'est-ce qui s'passe, le rat ? s'enquit Brendan. Qu'as-tu donc vu ?

Septimus secoua la tête.

– Des roncières. Des roncières à perte de vue ! Juste après ce taillis d'aulnes, là-bas, répondit-il, pantelant. (Il reprit son souffle et conclut :) Infranchissable !

En effet, à mesure que les fermiers et les bandits se faufilèrent parmi les aulnes paisibles, dont les feuilles offraient un kaléidoscope de tonalités vertes et jaunes, ils se retrouvèrent bientôt devant un incroyable enchevêtrement de ronces de mûriers, qui s'étiraient de chaque côté comme une sorte de mur végétal imprenable. Brendan jura dans sa barbe.

– Les amis ! beugla-t-il. Va falloir tailler dans la masse !

L'armée s'élança dans les ronces à coups d'épée, de faux et d'autres scies, le fer étincelant de mille feux pour pénétrer de force dans les buissons... mais en vain. Plus ils avançaient en tranchant dans l'épaisseur des ronces, plus les buissons semblaient se refermer sur eux, tandis que leurs épines s'agrippaient comme des griffes aux uniformes et aux vêtements. Brendan finit par rebrousser chemin vers le boqueteau d'aulnes. Il avait relevé les manches de sa vareuse jusqu'au coude et ses avant-bras étaient lacérés de griffures écarlates, de même qu'une poignée de feuilles s'étaient accrochées à sa barbe.

– Nom d'un coyote ! vociféra-t-il. J'aurais dû m'en douter ! Ça fait des années que j'n'ai pas mis les pieds dans l'Bosquet des Anciens. Toutes ces ronces ont dû pousser dans l'intervalle, pardi !

– Iphigenia, dit Prue en se souvenant d'Iris, la jeune disciple qui avait tressé des brins d'herbe sans les toucher. On devrait appeler Iphigenia.

Brendan lui décocha un regard méfiant.

– Et elle va faire quoi, sacrebleu ? Une séance de méditation et les ronces vont prendre la poudre

d'escampette ?

– Faites-moi confiance, déclara Prue. Laissez-moi juste aller la chercher.

Brendan se pencha en avant et posa les mains sur les genoux, la sueur dégoulinait de son front et faisait briller l'étrange tatouage.

– OK, l'Étrangère. Mais fais vite. Le temps presse.

Prue mit la béquille de son vélo et partit coudes au corps sur le sentier. La file de soldats remontait jusqu'aux lacets à flanc de colline qui menaient au ruisseau ; tout le monde la dévisagea comme elle passait en courant. Elle coupa les derniers virages en deux ou trois bonds et déboula sur la passerelle, où plusieurs roulottes avaient bien du mal à grimper sur la piste étroite.

– Iphigenia ! s'écria-t-elle en arrivant à la première caravane.

Une petite porte s'ouvrit derrière le banc du conducteur, et la Doyenne des Mystiques passa la tête par-dessus l'épaule de celui-ci, un blaireau en tunique.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Iphigenia. Pourquoi n'avancons-nous plus ?

Prue reprit son souffle avant de lui répondre.

– On a... be... besoin de vous... balbutia-t-elle. En... en haut de la... de la corniche.

– Quel est le problème ?

– Des ronciers font barrage, expliqua Prue. On ne peut plus avancer. Je me suis dit que vous pourriez peut-être... enfin, vous voyez... leur demander de se déplacer.

– Qu'est-ce que tout cela signifie ? demanda Iphigenia lorsqu'elle parvint au sommet de la butte. Nous allons manquer de temps. Le soleil va atteindre son zénith.

– Toutes mes excuses, m'dame, dit Brendan, mais on est tombés sur un os, comme qui dirait. Ces ronciers sont infranchissables... et ça serait bien trop long de les contourner. La jeune fille a suggéré qu vous pourriez nous venir en aide.

La Doyenne maugréa d'un air indigné et s'approcha du mur de ronces en tapant du pied.

– Ces ronciers sont là depuis des années et des années... Pourquoi ne pas emprunter un chemin différent ? s'enquit-elle.

Brendan se mit à rougir.

– Je ne m'attendais pas à trouver ces buissons sur ma route, dit-il en usant de diplomatie avec la vieille dame. Pas aussi **denses**, du moins. Sinon, j'aurais sûrement pris un autre chemin, mais c'est l'seul qu'on peut s'permettre d'emprunter maintenant, vu l'peu d'temps qui nous reste.

– Est-ce que vous auriez accepté que votre bivouac, votre repaire de bandits, soit disséminé, mis en pièces... si... je ne sais pas, moi... si des arbres avaient insisté pour que vous alliez vous installer ailleurs ? riposta Iphigenia d'un ton peu conciliant en agitant la main vers la voûte feuillue.

– J'sais même pas comment répondre à votre question, avoua Brendan, l'air penaud.

La Doyenne fustigea le Roi du regard avant de capituler.

– Fort bien, reprit-elle. Je vais demander aux ronciers si elles veulent bien se déplacer.

– Quoi ? fit-il, estomaqué. J'suis pas sûr d'avoir bien compris. Vous venez d'dire que vous alliez **demande**r aux buissons de s'déplacer ?

– Vous m'avez bien entendue, Roi des Bandits, répliqua Iphigenia, qui souleva sa tunique pour s'asseoir en tailleur. Je peux toujours leur poser la question, ma foi. Mais je ne vous promets rien. Si les buissons refusent d'accéder à ma requête, je ne vois pas vraiment ce que je pourrais faire d'autre. (Elle lança un regard oblique au mur végétal qui leur barrait le passage.) Les ronces de mûriers ont tendance à se montrer pour le moins opiniâtres.

Brendan resta sans voix. Il dévisagea Sterling en quête d'une explication quelconque. Le renard haussa les épaules. À présent assise, le bas souillé de sa tunique lui effleurant les chevilles, Iphigenia

commença sa méditation. Curtis interrogea Prue du regard.

– Observe, lui dit Prue d'un air confiant.

Une brise paisible soufflait dans le fourré d'aulnes, dispersant la mosaïque de feuilles mortes autour de la Doyenne des Mystiques. Un soleil furtif décocha quelques rayons dorés dans les ramures, et Prue plissa les yeux en profitant de la chaleur sur sa joue. Iphigenia respirait fort et en profondeur, son souffle puissant et régulier offrant une étrange musique à la matinée qui s'achevait. Brendan supporta la méditation quelques minutes sans que celle-ci apporte le moindre résultat, puis il étouffa un juron et s'apprêta à s'éloigner à grands pas.

Tout à coup, la foule de soldats rassemblés retint son souffle.

Les mûriers avaient commencé à bouger.

Lentement, au début... quelques lianes épineuses commencèrent à se séparer, comme si une force invisible s'insinuait dans les roncieres... puis tout s'accéléra et le buisson se désenchevêtra de plus en plus vite comme les tentacules de quelque pieuvre végétale géante. Là où les lianes étaient ancrées au sol par une tige enracinée, les vrilles capillaires se mirent à ramper et le buisson s'ouvrit en s'épanouissant comme une gigantesque fleur de chardon. Le mouvement s'arrêta bientôt en douceur, tandis qu'une longue avenue venait de se creuser en plein cœur des roncieres.

La respiration sonore d'Iphigenia s'adoucit peu à peu. Elle ouvrit les yeux et, face au buisson, inclina la tête en signe de remerciements. Puis elle se releva non sans peine, s'approcha, un peu chancelante, de Prue, dont elle agrippa le bras pour éviter de défaillir. Debout devant le taillis d'aulnes, Brendan arborait un visage blême.

– À présent, Roi des Bandits, lui lança la Doyenne des Mystiques d'un ton reproche, si nous pouvions éviter à l'avenir ce genre de déplacement végétal, la forêt et moi-même vous en saurions fort gré !



L'armée de coyotes traversa calmement le Bosquet, cernée par la pierre blanche cadavérique des colonnes et colonnades renversées, l'ancienne cité devenant ainsi le témoin silencieux de leur moindre mouvement. Alexandra chevauchait au milieu des troupes, véritable océan de silhouettes canines en uniforme qui se disséminaient par vagues entières dans la clairière alentour. bercé par le doux trottement du destrier, le bébé dormait à présent, blotti contre la poitrine de la Gouvernante. Le lierre constituait à cet endroit une épaisse couche de verdure, étouffant tout végétal vivant dans les parages ; seuls le marbre et la pierre des ruines saillant de ses griffes semblaient défier la suprématie de la plante dans le Bosquet. Au cœur de celui-ci, une grande dalle de pierre immaculée... peut-être les anciennes fondations d'une place de marché, ainsi que les vestiges chancelants d'une arcade et d'un auditorium central. Sur une petite corniche en surplomb, les débris d'une longue colonnade.

Quel gâchis, songea Alexandra. Tant de connaissances disparues dans les oubliettes du temps.

Un soldat l'arracha à sa rêverie. C'était un jeune coyote, qui venait à peine de quitter sa litière, et son uniforme à galons dorés flottait sur ses épaules.

– Le Piédestal, m'dame, lui dit-il. Juste un peu plus haut... au-dessus de cette petite

butte, dans les ruines de la basilique. On m’a demandé de vous l’indiquer.

– Merci, soldat, répondit la Gouvernante en scrutant l’horizon. Tu as bien fait.

Ils s’y trouvaient enfin. Le moment tant attendu approchait. Le soleil allait parvenir à son zénith. Bientôt, il serait midi. Elle sentait déjà le lierre en effervescence sous les sabots du cheval. Les feuilles vert sombre et leurs doigts minuscules et ondoyants semblaient déjà lui lécher les chevilles.

– Patience, mes chéries, murmura-t-elle. Patience.



L’éclaireur revint à bout de souffle.

– Le Bosquet... finit-il par articuler en pantelant. C’est tout droit ! Les coyotes y sont déjà... mais ils arrivent à peine.

Brendan reçut la nouvelle en silence. L’armée rassemblant bandits, Mystiques et agriculteurs se tint aux aguets. Derrière eux, le mur de ronces s’était refermé en retrouvant ses entrelacs d’origine, sitôt après le passage des derniers soldats. À présent, toute l’armée s’était rassemblée à l’ombre d’une vaste futaie de pins et de cèdres séculaires. Entre les deux arbres les plus grands et les plus touffus gisait la preuve tangible que l’endroit abritait jadis une contrée civilisée : une simple colonne cannelée – assez semblable à celles que Prue imaginait dans la Rome ou la Grèce antique – s’était effondrée à terre en créant un étonnant contraste avec la nature sauvage alentour. Ce fut à l’ombre d’un des morceaux brisés de la colonne que Brendan rassembla ses capitaines : Cormac, Sterling le renard et Prue.

– Pourquoi je suis là ? demanda-t-elle tout de go.

– Tu seras notre messagère, expliqua Brendan. Une fonction capitale.

– OK, dit Prue avec méfiance.

Ce genre d’appellation la mettait un peu mal à l’aise. De nombreuses vies étaient en jeu, après tout. Brendan alla droit au but :

– Le Piédestal s’trouve dans l’ancienne basilique, au cœur du Bosquet. La basilique se compose de trois niveaux distincts : pensez à trois marches d’escalier géantes à flanc d’colline. L’armée d’la Gouvernante va pénétrer au niveau le plus bas : une sorte de place publique. Le troisième étage, plus proche de nous, c’est là qu’s se trouve le Piédestal. On affrontera l’armée coyote à l’étage du milieu. C’est là qu’on s’battrà. Comme ça, s’ils nous repoussent, on pourra toujours défendre le Piédestal.

Il regarda chacun de ses capitaines droit dans les yeux avant de poursuivre :

– On va s’diviser en trois unités. Deux colonnes sur les flancs et une colonne d’attaque centrale. Cormac, tu ceintureras le Bosquet par le nord. Sterling par le sud. Je dirigerai l’assaut d’en haut, en entrant par l’ouest, au troisième niveau. Vous serez en position d’chaque côté de l’étage intermédiaire, au nord et au sud. Vous attendrez mes ordres pour avancer. Avec un peu d’chance, on parviendra à diviser leurs troupes entre les niveaux un et deux... là où s’trouve le Piédestal. Mais au final, on n’a qu’un seul et unique but : empêcher la Gouvernante d’atteindre le Piédestal. (Il se tourna vers Prue :) Comme on va se séparer, la communication est d’la plus haute importance. C’est là où tu intervien, Prue. Faudra qu’tu fasses circuler les informations entre les unités. C’est clair ?

Prue hocha la tête, tout en essayant de réprimer la peur qu’elle sentait déjà lui nouer l’estomac. Elle se demanda si ses tenniss seraient à la hauteur de la tâche à accomplir et regrettait de ne pas avoir

mis ses chaussures de jogging, les rose fluo offertes par ses parents pour son anniversaire. Elle avait lamentablement refusé de les porter, car elle les trouvait moches. Ce genre de considération lui paraissait bien mesquin à présent.

Brendan poussa un soupir décisif.

– On est environ six cents combattants. Et eux un bon millier. Ça sera pas joli à voir. Mais si on parvient déjà à protéger ce Piédestal et à empêcher la Gouvernante de procéder à son rituel, eh bien toutes les vies perdues auront servi à quelque chose. (Le soleil transperça son voile de nuages, et le Roi des Bandits lui lança un regard de défi.) En piste ! lança-t-il.

D'un bond, il avait sauté sur l'un des morceaux de colonne brisée pour émettre un sifflement à l'adresse de la foule qui attendait.

– Les hommes, les femmes, les animaux... Approchez !

Fermiers et bandits acquiescèrent en murmurant, tandis qu'ils se regroupaient autour de l'orateur.

– Jadis, dans ces paisibles clairières, commença-t-il d'une voix vibrante de tribun, une grande civilisation a prospéré. Une cité importante embellissait ce sol, où fleurissaient la vie et la pensée. Aujourd'hui, elle n'existe plus. Mais ses ruines sont là pour nous rappeler les ravages qui se sont abattus sur elle... et aussi que personne n'est à l'abri des conspirations de ceux qui souhaitent détruire à tout prix la fraternité et la civilité.

Il marqua une pause et scruta la foule.

– Frères et sœurs, poursuivit-il, humains et animaux ! Aujourd'hui, nous oublions tout c'qui pourrait nous opposer en vue d' combattre un mal bien plus grand, un mal qui menace de tous nous décimer. Aujourd'hui, nous n'sommes plus les bandits de Wildwood. Nous n'sommes plus les paysans discrets de North Wood. Aujourd'hui, nous marchons ensemble. Aujourd'hui, nous sommes frères et sœurs. Soyons les guérilleros de Wildwood, une armée forte de six cents individus, et faisons en sorte que notre puissant Bois sème la terreur parmi tous ceux qui oseront entraver notre chemin !

La foule l'acclama avec ferveur.

Prue rejoignit Curtis, qui attendait les ordres avec les autres soldats.

– Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il. Qu'est-ce que tu fabriquais là-bas ?

– Je suis la messagère, répondit-elle. Je suis censée assurer la communication entre les unités.

– Ah, OK, fit Curtis d'un air entendu, la communication opéra-tionnelle.

Brendan, qui venait de sauter à terre, commençait à distribuer ses ordres. Il sépara la foule en trois sections, et Curtis se retrouva dans l'unité de Sterling. Pendant que les soldats recevaient leur instructions, Curtis revint vers Prue.

– Bon ben... quand faut y aller, faut y aller, dit-il tristement en lui tendant la main.

– Ouais, répondit Prue en la lui serrant.

Autour d'eux, l'armée prenait forme sous la direction de leurs capitaines. Ce qui n'était tantôt qu'une foule grouillante se divisa en trois bataillons de soldats aux armes hétéroclites, prêts à en découdre. Les deux colonnes extérieures s'éloignèrent de la troupe centrale et partirent en tête pour ceinturer le Bosquet de chaque côté. Curtis regarda son bataillon se mettre en route, puis se retourna vivement vers Prue en disant :

– Si je te revois pas, peut-être que tu pourras dire simplement à mes parents que j'ai fait tout ça pour la bonne cause et qu'en définitive, j'ai été vraiment, vraiment heureux ? En fait, j'ai trouvé un endroit où tout le monde m'acceptait comme je suis. Tu veux bien leur dire ça ?

Prue sentit les larmes lui monter aux yeux.

– Oh ! Curtis... Tu pourras le leur dire toi-même.

– C’était sympa de te connaître, Prue McKeel. Pour de vrai.

Curtis aussi commençait à pleurer, et il s’essuya le nez du revers de la manche de son uniforme.

Prue se pencha et l’embrassa sur la joue. Ce témoignage d’affection lui permit d’oublier sa propre frayeur.

– Pareil pour moi, Curtis.

Il ravala un sanglot.

– Salut, Prue, dit-il avant de rejoindre son bataillon.

Prue regarda la colonne de soldats s’engouffrer dans l’épaisseur de la forêt. Lorsqu’ils eurent disparu, elle se tourna et vit Iphigenia surgir d’une des roulottes et lui faire signe.

– Reste auprès de moi, ma chérie, dit-elle, jusqu’à ce qu’on ait besoin de tes services.

Prue grimpa dans la caravane et s’installa auprès de la Doyenne des Mystiques, sur le banc du conducteur. Elle esquissa un piètre sourire, mais ne put retenir ses émotions et éclata en sanglots. Les larmes chaudes dégoulinèrent sur ses joues, et elle sentit leur goût salé sur ses lèvres. Surprise, Iphigenia lui frotta affectueusement le dos.

– Allons, allons, dit-elle en la consolant. Pourquoi ces larmes ?

– J’en sais rien, hoqueta Prue entre deux sanglots. C’est si lourd à porter tout ça... le sauvetage de mon frère. Et j’ai l’impression que je suis en train de détruire la vie de tous ceux que j’ai rencontrés.

– Inutile de porter ce lourd fardeau sur tes épaules, petite. Les enjeux sont bien plus grands, ma chérie, bien plus grands que toi. La disparition de ton frère ne fut que le révélateur d’une longue série de faits marquants qui attendaient de déferler en cascade depuis que cette forêt vit l’éclosion de sa première pousse. Tu n’es pas plus responsable de ces événements que la feuille morte qui tombe de l’arbre à l’arrivée de l’automne. Nous devons simplement suivre le cours des choses...

Prue renifla et sécha ses larmes avec la manche de son sweat-shirt.

– Mais... mais si j’étais pas venue... bégaya-t-elle, ou... si mes parents n’avaient jamais passé ce marché avec Alexandra et que je n’étais pas née... on en serait pas là ! Et tous ces gens et ces animaux si gentils ne mettraient pas leur vie en danger !

– Il est aussi vain de souhaiter que les choses n’aient jamais existé que de vouloir les précipiter, déclara Iphigenia en lui tapotant gentiment la main. Il vaut mieux vivre **dans le présent**. Ainsi, nous pouvons peut-être comprendre la nature de cette coexistence fragile que nous partageons avec le monde qui nous entoure.

Prue se redressa et tenta de se ressaisir. Tout en lui apportant un certain réconfort, les paroles de la Mystique paraissaient ouvrir la voie vers un plus grand mystère.

– Vous serez où pendant la bataille ? lui demanda-t-elle.

– Je me tiendrai en retrait. L’ordre des Mystiques est très strict sur ce point. Je resterai en méditation jusqu’à la fin des combats. Le vainqueur sera clairement désigné ; le bois m’en informera. Si la Gouvernante l’emporte et que le lierre est libéré, je ferai alors partie intégrante de la forêt. À mes yeux, ce n’est pas un destin horrible, mais inéluctable.

Prue observa la Mystique, intriguée par la résignation paisible qui s’affichait sur son visage. Si elle devait tenir compagnie à la vieille femme, elle allait aussi **devoir** s’habituer à la franchise parfois déroutante de la Doyenne.

Dans la vaste clairière, Brendan attendit le départ effectif des unités de flanc droit et gauche. Dans l’intervalle, il en profita pour passer sa troupe en revue, puis lorsqu’il jugea que suffisamment de temps s’était écoulé, il rejoignit Prue.

– C’est l’instant, annonça-t-il. J’ai besoin d’toi à mes côtés.

Prue hocha latête et sauta de la roulote en ravalant ses dernières larmes. Elle adressa un ultime

regard à Iphigenia en lui souriant, avant de tourner les talons en direction des soldats qui attendaient.



Alors qu'elle chevauchait lentement parmi les couches de lierre qui envahissaient les ruines et lui effleuraient les chevilles, quelque chose fit hésiter la Gouvernante douairière. À l'instar d'une brise tiède et légère qui vient réchauffer une froide journée et se dissipe aussitôt après, une pensée l'envahit. Une méfiance. L'ombre d'un malaise.

Mais pourquoi, songea-t-elle, à l'heure de ma victoire, de la concrétisation de mes projets ?

Tout cela semblait trop facile.

Elle ne s'était vu opposer aucune résistance.

Néanmoins, elle avait éprouvé quelque chose. Au tréfonds d'elle-même. Un chuchotis dans les arbres, peut-être, un murmure qui se propageait en douceur de plante en plante. Comme si la forêt toute entière avait l'intention de se dresser contre elle.

Elle chassa la pensée d'un éclat de rire. En dépit de leur pouvoir, même les Mystiques de North Wood ne pourraient pas forcer la forêt, cet univers végétal anarchique, à les rejoindre.

Le bébé se réveillait. Elle se pencha sur lui et se mit à roucouler. Il réagit en souriant et frotta ses yeux encore bouffis de sommeil avec ses petits poings. Il battit des paupières sous l'éclat du soleil qui atteignait presque son zénith.

Ce fut alors que la forêt s'anima.



Brendan lança l'ordre le premier.

– Colonne du centre... commença-t-il.

Prue se tenait auprès de lui tandis qu'ils regardaient arriver, de l'autre côté du remblai, la horde de coyotes soldats, au milieu de laquelle chevauchait la silhouette implacable de la Gouvernante douairière.

Elle tenait dans ses bras un bébé emmailloté.

Mon frère ! Mon petit frère ! Cette seule pensée occulta toutes les autres dans l'esprit de Prue. Elle lutta contre l'envie folle de hurler son nom.

– ... À l'attaque, acheva Brendan de la même voix posée.

Les guérilleros de Wildwood surgirent d'entre les arbres surplombant le centre en ruine de l'ancienne cité, et le silence angoissant qui régnait dans la clairière jonchée de lierre fut aussitôt brisé par leurs fougueux cris de guerre.



En voyant le cheval d'Alexandra se cabrer de surprise et manquer renverser sa cavalière, Prue poussa un cri.



– MAC ! hurla-t-elle en cédant à l’instinct qui la poussait à protéger son petit frère.

Menée par le Roi des Bandits, la colonne d’attaque des guérilleros de Wildwood déferla du haut de la colline comme une vague gigantesque qui franchit un barrage, pour s’abattre sur l’armée de coyotes en la prenant par surprise, dans un fracas monumental où les corps et le fer des armes blanches entrèrent en collision. Cris de guerre, jappements et hurlements bestiaux fusèrent dans la clairière et se répercutèrent sur le marbre de la cité en ruine. Pris de court, les fusiliers coyotes n’avaient pas eu le temps de charger leurs mousquets et durent se défendre à coups de baïonnettes. Mêmes les spadassins furent contraints de se battre à pattes nues dans la confusion de cette première mêlée, offrant ainsi aux guérilleros un avantage stratégique non négligeable, jusqu’à ce que les coyotes puissent s’arracher à la lutte pour s’emparer de leurs armes.

Alexandra manœuvra au milieu du champ de bataille et, d’un coup de talons dans les flancs de son destrier, passa vivement devant deux soldats qui croisaient le fer et se réfugia sur un socle de pierre à distance respectueuse. Elle plaça alors le bébé debout dans une sacoche de selle. Le visage tout rose de Mac dépassait du sac de cuir ; d’une main, Alexandra prit les rênes, et de l’autre sortit sa longue lame argentée.

– Coyotes ! s’écria-t-elle. À l’attaque !

Les renforts coyotes franchirent la crête en surplomb pour se déverser dans la clairière en percutant de plein fouet les soldats qui ferraillaient. Sabre au clair, ils s’étaient préparés à s’élancer dans l’étroite mêlée. Une longue ligne de fusiliers apparut derrière eux, et ils se mirent à charger le canon de leur mousquet. Malgré leur avantage initial, les guérilleros semblaient perdre du terrain.

– Prue ! cria une voix en contrebas de la corniche où elle était postée.

C’était Brendan. Il avait couru jusqu’à mi-hauteur de la butte et croisait le fer avec un coyote soldat particulièrement grand.

– Oui ? répondit-elle.

– Rejoins l’unité de Sterling ! hurla-t-il par-dessus son épaule, entre deux coups de sabre. Dis-leur d’entrer en piste !

– Compris ! lança Prue avant de détalier.



Embusqués dans l’épais tapis de lierre, les soldats reconnurent le vacarme caractéristique de la bataille qui faisait rage en contrebas de la corniche. Curtis tressaillit en entendant les cris, le fracas des épées et le crépitement des coups de feu. Son cœur se mit à cogner sa poitrine. Étendu de tout son long à flanc de butte, Sterling écoutait les premières salves du combat, une lueur d’excitation dans le regard.

– Bon sang d’bois, marmonna-t-il. Qu’est-ce qu’on attend pour donner l’assaut ?

Un bruit de pas dans les taillis éclipsa le vacarme lointain.

– Prue ! s’exclama Curtis en voyant son amie arriver.

Elle courait voûtée, et ses vêtements étaient couverts de feuilles mortes et de toiles d’araignée. Sterling se redressa d’un bond pour aller à sa rencontre.

– C’est quoi l’ordre ? demanda-t-il d’une voix fébrile, comme elle se faufilait dans les broussailles, près des soldats rassemblés.

– Faut y aller, répondit-elle en haletant. Brendan a dit de vous lancer.

– C’est pas trop tôt ! répliqua le renard, les yeux étincelant. (Il se tourna vers les quelque deux

cents hommes, femmes et animaux accroupis derrière lui.) À l'attaque ! leur cria-t-il.

Prue et Curtis échangèrent un regard, avant que les soldats ne se relèvent en poussant un cri pour se précipiter de l'autre côté de la butte.

Bonne chance, articula-t-elle en silence comme Curtis était emporté par la vague des guérilleros, qui se jetaient à corps perdu dans la bataille.



CHAPITRE 26

Les guérilleros de Wildwood, un nom qu'on évoque avec respect

Après avoir grimpé au sommet de la crête en suivant les instructions du renard, Curtis, les archers et les fusiliers prirent position derrière l'unité d'attaque en surplomb de la clairière. Curtis observa le reste des guérilleros s'élancer dans la mêlée au-dessous. Fléau dans les pattes, un ours noir affrontait les coyotes avec un enthousiasme surprenant, et les corps inertes s'entassaient sur ses brisées. Armé de deux sabres, un bandit disputait un duel féroce avec un spadassin coyote ; ce dernier semblait l'emporter jusqu'à ce que Curtis voie surgir un lapin en jean, qui se faufila entre les pattes de l'animal et tira sur une ficelle. Avant que le coyote ne comprenne ce qui se passait, la cordelette se resserra autour de ses pattes et il s'écrasa par terre au moment où il allait donner un coup d'épée. Toujours à cheval, la silhouette de la Gouvernante douairière dominait les hordes de belligérants, tout en semant elle aussi la destruction dans son sillage : bandits et paysans tombaient sous l'acier étincelant de sa longue lame. Chaque tentative en vue de la désarçonner semblait échouer ; nul doute que son habileté à manier l'épée demeurerait sans égale sur ce champ de bataille. Curtis l'observait avec fascination, tandis qu'elle se frayait un chemin dans la foule des combattants, sans jamais quitter des yeux la volée de marches qui la mènerait au niveau de la basilique où trônait le Piédestal. De nouvelles instructions arrachèrent Curtis à son envoûtement : Samuel le lièvre se tenait au bout de la ligne de soldats sur la corniche et lança ses ordres :

– Tireurs de tout poil, préparez vos armes !

Curtis glissa une grosse pierre dans la poche de sa fronde.

On entendit alors un sifflement strident au beau milieu de la bataille en contrebas ; celui-ci émanait en l'occurrence d'Alexandra, qui avait glissé deux doigts dans sa bouche. En un clin d'œil, des crailllements assourdissants envahirent l'atmosphère, tandis qu'une multitude d'oiseaux noirs obscurcissaient le ciel, à l'est de la clairière.

– Les corneilles, murmura Curtis, ahuri.

Samuel parut tout aussi éberlué par la vision cauchemardesque de ces dizaines de volatiles qui éclaboussaient de noir les feuillages alentour en plongeant dans l'arène. Mais il finit par se ressaisir.

– FEU ! brailla-t-il.

Les fusils crépitèrent et les flèches sifflèrent. Curtis lança son gros caillou et suivit des yeux sa trajectoire paresseuse jusqu'à la cible qu'il visait. Pour son plus grand désarroi, la pierre parvint trop loin du but et se perdit dans la masse de lierre qui tapissait le sol de la clairière.

Un bandit qui se tenait près de lui observa le tir, alors qu'il s'affairait à recharger le canon de son mousquet.

– Lance plus fort, lui suggéra-t-il. Mets-y davantage de vigueur.

– Ouais, OK, dit Curtis en prenant une nouvelle pierre dans sa poche.

Quelques corneilles avaient chuté lors de ce premier tir de barrage, mais il en vint davantage encore pour les remplacer... telle une tornade noire tourbillonnant dans la vallée depuis le premier niveau de la basilique. La clairière résonnait du cliquetis du fer et des cris de guerre des combattants.

Prue regarda brièvement le bataillon du renard donner l'assaut en franchissant la corniche, puis tourna les talons pour regagner en courant son poste près du bouquet d'arbres, qui se dressait entre les niveaux intermédiaires et supérieurs de la basilique à ciel ouvert. Le vallon qui abritait les ruines était masqué par la butte boisée envahie par le lierre et, tandis qu'elle remontait vers la ligne de crête, Prue dut estimer à vue de nez l'endroit où elle se tenait auparavant. Elle aperçut une vague trouée entre les arbres et s'engouffra dans le taillis au sommet de la corniche. Dans sa hâte, elle perdit l'équilibre et dégringola le long du versant, sa chute néanmoins amortie par l'épaisseur de la couche de lierre. Comme elle se relevait en s'époussetant, elle découvrit le Piédestal qui trônait au centre d'une clairière, sa base cannelée récemment envahie par de jeunes lianes de lierre. Elle s'avança vers le socle imposant avec l'envie de le toucher, de sentir la froideur et la rugosité de la pierre, mais se rappela les instructions de Brendan quand le vacarme d'un millier de cris de corneilles résonna par-delà la pente boisée.

Elle courut rejoindre son poste d'origine, derrière un massif de ronces remarquables, et observa le champ de bataille en contrebas. Elle contempla, horrifiée, les bandes de corneilles tournoyer en masse au-dessus de la clairière.

Flanqué de deux camarades, Brendan se tenait debout sur la première marche de l'escalier qui gravissait la pente, en menant au dernier étage de la basilique. Les trois bandits livraient un âpre combat contre des spadassins coyotes, dont le nombre ne cessait de grossir. Brendan et le bandit à sa droite maniaient le sabre avec vigueur et s'acharnaient à tenir leurs adversaires à distance, tandis que le bandit à sa gauche s'affairait à recharger son fusil. Sous les yeux de Prue, Brendan lança un vif coup de pied dans la poitrine d'un de leurs assaillants, tout en repoussant un autre du plat de sa lame. Profitant de ce bref moment de répit, il lança un regard par-dessus son épaule et vit la tête de Prue surgir de derrière sa cachette.

– T'as fait du bon travail ! lui cria-t-il comme il bondissait à reculons, marche après marche, en gravissant l'escalier. Maintenant, file prévenir l'unité de Cormac. J'veux qu'ils franchissent la corniche pour se regrouper au niveau inférieur et remonter la butte par l'est. Histoire d'les surprendre par l'arrière. C'est clair ?

– Pigé ! répondit-elle en se préparant à détalier.

Brendan s'essuya le front, où coulait un filet de sang. Sa barbe était trempée de sueur.

– Si on arrive à les retenir encore un peu, reprit-il en lorgnant le champ de bataille, j'parviendrai peut-être à rejoindre la Douairière. Mais j'aurai besoin d'ces renforts pour faire diversion.

Prue repartit en courant. Le lierre se révélait d'une densité incroyable à cet endroit, entre les

étages intermédiaire et supérieur de la basilique, si bien que les lianes la ralentissaient. Toutefois, elle parvint sur la corniche d'en face en quelques minutes. Elle n'eut pas le temps de s'en rendre compte qu'elle dévalait la butte exposée au vent, les branches basses des arbres lui fouettant le visage et les mains. Un peu plus bas, la troisième unité des guérilleros de Wildwood se tenait à l'affût.

– Qu'est-ce qui s passe ? On attaque ou pas ? s'enquit Cormac avec frénésie, quand Prue déboula en glissant parmi les bandits et les paysans.

Sa troupe était la dernière à attendre les instructions, et Prue voyait bien qu'il brûlait de se lancer dans la bataille. Un vacarme d'enfer provenait du vallon, de l'autre côté de la butte.

– Il veut que vous suiviez la ligne de crête, pantela Prue. Puis que vous vous regroupiez dans la clairière en contrebas. Avant de ressurgir par derrière.

Cormac lui adressa un regard ébahi.

– Comment savoir si on sera pas encerclés une fois sur place ? Il sait combien il reste de coyotes au niveau inférieur ?

Prue leva les mains d'un air de s'excuser. Elle voyait la crainte s'inscrire sur le visage du bandit.

– C'est ce qu'il m'a demandé de vous dire. Il a l'air d'avoir un plan.

– Entendu, répondit gravement Cormac en se tournant vers les soldats qu'il dirigeait. On suit la corniche, les gars. On est censés débouler par derrière.

Tout en restant courbés, les guérilleros de la troisième unité longèrent à petites foulées la ligne de crête, tandis que le vacarme des combats s'estompait derrière eux. Lorsqu'ils furent assez loin, Cormac leur fit signe d'attendre, puis il rampa jusqu'en haut de la corniche pour regarder de l'autre côté. Prue patienta avec les guérilleros et entendit leur respiration paisible, régulière, de même que le bruit de leurs armes – en métal, bois, ou pierre – qu'ils tripotaient nerveusement entre leurs pattes ou leurs mains.

Cormac les rejoignit, le visage livide et grave.

– Il y a toute une armée, là, en bas, annonça-t-il d'un ton glacial. Qui attend d'grimper ces marches pour gagner l'deuxième niveau. (Il se tourna vers Prue.) Ça relève de l'exploit impossible.

– Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? s'enquit-elle en le dévisageant.

– Rien, répondit Cormac en secouant la tête. Dis au Roi qu'on a fait c'qu'il nous a demandé. Ajoute qu'il y en a quatre cents d'plus dans la clairière d'en bas. Toute une ligne d'artillerie lourde... une bonne dizaine de canons, j'dirais... en haut d'la côte. Ils vont devoir faire avec. Quant à nous, ben on fera d'notre mieux. (Il se retourna vers les soldats et donna ses ordres.) On fonce dans l'vallon, les gars !

À ces paroles, les guérilleros de la troisième unité franchirent la ligne de crête et dévalèrent la butte en hurlant. Prue resta dissimulée un petit moment de l'autre côté, écoutant les cris des soldats se mêler aux aboiements des coyotes, puis elle inspira un grand coup et repartit en courant le long de la corniche.

De retour à l'escalier de pierre surplombant la clairière du milieu, Prue eut la surprise de voir que Brendan avait quitté la position qu'il occupait sur les marches. Affolée, craignant qu'il ne soit à terre, elle s'accroupit et rampa jusqu'en haut de l'escalier, puis plongeait son regard sur le tumulte des combats qui continuaient sur la vaste place. Elle discerna Alexandra au centre de la mêlée, son épée décrivant de grands cercles au-dessus de ses soldats aux prises avec les guérilleros. Terrifié, Mac pleurait à chaudes larmes, son visage écarlate et déformé dépassant de la sacoche de selle. Un cordon serré de grognards entourait la Gouvernante, qui tentait d'avancer parmi la foule. De temps à autre, un escadron de corneilles descendait en piqué sur la cohue, puis remontait dans les airs avec la

fourche d'un fermier ou le sabre d'un bandit entre les griffes. Tout à coup, Prue entrevit la couronne de gaulthérie de Brendan, qui fendait la foule pour s'approcher d'Alexandra et de sa garde de soldats coyotes.

– Brendan ! cria-t-elle.

Impossible de couvrir la clameur assourdissante de la bataille.

– BRENDAN ! hurla-t-elle encore.

Elle le vit hésiter, alors qu'il s'obstinait à avancer. Il regarda alentour en cherchant d'où provenait la voix. Elle se leva et se mit à agiter les bras.

– LES CANONS ! beugla-t-elle en désignant l'endroit où le sol s'inclinait en direction de la première clairière de la basilique. ILS AVANCENT LEURS CANONS !

Il fronça les sourcils d'un air confus.

Elle pointa de nouveau l'index en direction de la déclivité en gesticulant pour se faire comprendre. Le regard de Brendan suivit son doigt juste au moment où les énormes gueules noires de la dizaine de canons franchissaient la ligne de crête. Le visage du Roi des Bandits se décomposa.



Curtis fut le premier à voir les canons, dont chacun était poussé par une équipe de quatre soldats, qui peinaient à gravir la butte. Plus d'une dizaine de ces pièces d'artillerie finirent par s'aligner sur la crête en surplomb de la clairière, et Curtis découvrit avec stupéfaction que les coyotes, une fois en position, les dirigèrent sur la ligne d'archers et de fusiliers qui défendaient la corniche où lui-même se tenait !

– Samuel ! hurla Curtis, sans quitter des yeux les canons ennemis.

– Quoi ? répliqua le lièvre, le mousquet à l'épaule, tandis qu'il visait la foule au milieu de la clairière.

– Des canons ! fit Curtis en désignant l'artillerie lourde.

Samuel abaissa son arme et resta bouche bée devant la scène qu'il lui montrait. Il ravala sa salive et reprit :

– Restez en position, les gars !

– Vous voulez rire ? rétorqua Curtis.

– Restez en position, répéta Samuel tandis qu'il épaulait à nouveau son mousquet, en le braquant cette fois sur les artilleurs qui commençaient à charger les canons. Voyons si on peut en dégommer quelques-uns avant qu'ils s'mettent à tirer.

La ligne d'archers et de fusiliers l'imita en se tournant pour viser la rangée d'artilleurs coyotes. Les guérilleros tirèrent et la fumée envahit la corniche, les flèches volèrent et les fusils crépitèrent. Curtis vit tomber plusieurs artilleurs coyotes, lesquels furent aussitôt remplacés par des renforts postés derrière eux. Pendant que les guérilleros rechargeaient leurs mousquets ou sortaient de leur carquois une nouvelle flèche à encocher, l'artillerie coyote tira ses premiers boulets de canon.

Curtis vit alors le monde exploser autour de lui.

La détonation étouffa aussitôt le vacarme des belligérants et il n'entendit plus qu'un sifflement strident. Le sol parut s'affaisser sous ses pieds, tandis que Curtis basculait en arrière, emporté par une formidable gerbe de terre, en dégringolant dans le vide.



Prue poussa un hurlement quand elle vit les boulets de canon pulvériser la ligne d'archers et de fusiliers, en sachant que Curtis se trouvait parmi eux. La puissance des tirs d'artillerie avait quasiment désintégré la corniche, en laissant plusieurs cratères dans la butte autrefois boisée. Le tir de barrage avait fait voler la terre, qui se mit à pleuvoir sur les belligérants toujours en train de se battre. Les guérilleros qui occupaient jusqu'alors la ligne de crête avaient disparu.

Au milieu du tumulte des combattants, Prue aperçut Brendan, qui faisait tournoyer son sabre au-dessus de sa tête. Après avoir assisté à l'horrible spectacle et aux ravages laissés par l'artillerie ennemie, il lâcha un grand cri rebelle et s'élança de nouveau dans la bataille.

Alors que les artilleurs coyotes préparaient leurs armes pour une deuxième salve, une autre vague de fantassins en provenance du niveau inférieur gravit la côte dans une clameur bestiale.

Désespérée, Prue observait la scène en mesurant toutes les implications de ce nouvel assaut : Cormac n'avait pu repousser les renforts ennemis. Tel un bassin qui débordait, la cuvette naturelle que formait la clairière ne pouvait désormais plus contenir tous les corps qu'elle renfermait, et la bataille dut se déplacer sur les buttes adjacentes, tandis que la gigantesque armée coyote mettait invariablement en déroute les guérilleros de Wildwood.



Curtis reprit conscience dans le vacarme infernal d'un million de bruits de pas qui résonnaient autour de lui. Ses oreilles bourdonnaient encore et les sons lui parvenaient comme étouffés par un épais brouillard. La terre le recouvrait à moitié et, tout en se repérant, il découvrit qu'il avait repris connaissance à cinq ou six mètres de l'endroit où il s'était évanoui. Il ne tarda pas à comprendre que les bruits de pas provenaient à la fois des coyotes et des guérilleros, les combats ayant recommencé de l'autre côté de la butte éventrée par les coups de canon. Curtis se releva et, tout en se protégeant la tête avec le bras, se mit à ramper en évitant de se faire piétiner. Il parvint ainsi à un petit fourré de pruniers.

Il ne s'était pas sitôt mis à l'abri des arbres qu'il perçut un cliquetis caractéristique dans son dos. Il se retourna lentement, toujours à quatre pattes, et découvrit un coyote sergent, l'uniforme maculé de terre et de sang, debout au-dessus de lui, le pistolet armé et prêt à tirer.

– Salut, le renégat, dit le coyote en reconnaissant aussitôt Curtis pour l'avoir vu dans le terrier. Quelle agréable surprise ! ajouta-t-il en souriant d'une bajoue à l'autre, tandis que sa gueule ouverte dévoilait un chapelet de longues dents jaunes. (Sa patte tenait l'arme d'un air jovial, comme pour faire durer le plaisir.) Je vais me régaler... Oh oui ! Je vais me régaler. (Il s'interrompt pour se gratter le museau avec la crosse de son pistolet.) Peut-être même que ça me vaudra une promotion... Je serai décoré comme un héros de la guerre de Wildwood. Sergei, le Tueur de renégat. C'est comme ça qu'on m'appellera !

– Je vous en prie, supplia Curtis en reculant pour s'adosser au tronc d'un arbre. On pourrait peut-être en discuter d'abord. Vous n'êtes pas obligé d'agir ainsi.

– Oh ! mais bien sûr que si, rectifia le sergent. Absolument.

À ces mots, il tendit le pistolet à bout de bras et le visa. Curtis plissa très fort les paupières en attendant le coup de feu.

Ploc !

Le bruit retentit soudain et Curtis ouvrit aussitôt les yeux.

Ploc !

Le coyote, pistolet toujours tendu, était assailli par des prunes.

– C’est quoi ce cirque ? brailla-t-il en scrutant les branches du prunier.

Le museau d’un rat surgit d’un rideau de feuilles jaunes.

– Hé, l’corniaud ! cria Septimus, que Curtis avait reconnu. Par ici !

Le coyote enragé avait redressé son arme et mettait déjà Septimus en joue, quand Curtis saisit sa chance. Il se redressa d’un bond et se jeta de toutes ses forces sur lui. Sa tête percuta le ventre de l’animal, qui se dégonfla aussitôt comme un ballon de baudruche, l’air s’échappant de sa gueule dans un « OUUUUF ! » sonore. Le sergent se plia en deux sous l’impact, et Curtis et lui s’écroulèrent à terre en roulant l’un sur l’autre. Curtis tendit la main pour lui arracher le pistolet, mais le coyote recouvra ses esprits et lutta pour le garder dans la patte. Finalement, Curtis parvint à se cramponner à l’animal et réessaya d’attraper l’arme. Avec ses pattes de derrière, le coyote se mit à lui donner des coups dans le ventre, et Curtis sentit les griffes lui lacérer la peau à travers l’uniforme. À présent au-dessus de lui, l’animal jappait de rage en tentant de reprendre le contrôle de son pistolet. Curtis le tira vers lui, le métal froid du canon pressé contre sa joue.

PAN !

Curtis tressaillit. Le coup était-il parti alors qu’il avait l’arme en main ? Est-ce qu’il était touché ?

Le coyote relâcha son emprise sur le pistolet et ses pattes s’écartèrent. Curtis vit que l’animal avait les yeux révulsés, tandis que sa langue pendait de sa gueule comme une grosse limace. Le coyote s’effondra, inerte, sur Curtis.

Tout en repoussant le corps du sergent, Curtis se releva d’un bond et regarda alentour. Il fut surpris de voir Aisling un peu plus loin, de légères volutes de fumée s’échappant encore du canon de son pistolet. Son visage paraissait encore sous le choc.

– Je... je... m’en étais pas... encore servi, bredouilla-t-elle.

Un sifflement retentit dans les branches du prunier.

– C’est venu à point nommé ! complimenta Septimus.

Comprenant qu’elle puisse être ébranlée, Curtis rejoignit la fille et lui prit la main.

– Merci, dit-il. Sans toi, j’ignore ce qui aurait pu se passer.

Aisling esquissa un sourire timide.

– Eh ben dis donc... T’as bien fait de me le donner.

La clameur des combats derrière eux coupa court à leur conversation et ils échangèrent un dernier regard fugace, avant que Curtis ne retourne en courant sur le champ de bataille. Aisling resta plantée là, immobile, les yeux rivés sur le pistolet dans sa main.



À l’évidence, la situation n’avait fait qu’empirer. Debout sur la dernière marche de l’escalier ancestral, Prue contemplait la clairière où les renforts coyotes arrivaient en masse depuis l’autre côté. Elle avait vu une petite partie de l’unité de Cormac surgir au sommet de cette butte, puis se faire refouler sous l’assaut des coyotes soldats. Ils furent bientôt repoussés au niveau intermédiaire de la basilique, où ils rejoignirent l’unité de Brendan, même si les deux troupes avaient subi de lourdes pertes. Les guérilleros de Wildwood n’avaient malheureusement pu se réunir au complet, les unités

conjointes de Brendan et Cormac se retrouvant cernées au milieu du terre-plein, alors que la troupe de Sterling avait été chassée de l'autre côté de la ligne de crête méridionale.

Saisissant sa chance, la Gouvernante dirigea son cheval dans la multitude de cadavres jonchant le sol pour gagner les marches qui menaient au niveau supérieur. Brendan la vit s'avancer et hurla quelque chose aux rares bandits qui se battaient encore à ses côtés. Ensemble, ils forcèrent le passage pour se diriger vers le chemin qu'Alexandra souhaitait emprunter.

Prue ne vit pas distinctement comment cela se produisit – le tohu-bohu régnant dans la clairière l'en empêcha –, mais pendant les quelques secondes qui s'écoulèrent entre le moment où Brendan repéra Alexandra et celui où il se planta devant sa monture, un coup de feu retentit... tiré par quelqu'un posté à l'écart. Impossible de savoir s'il s'agissait d'un coyote tireur d'élite, perché quelque part dans un arbre ou d'une erreur commise par un guérillero. Quoi qu'il en soit, la cible était atteinte : la tête de Brendan partit en arrière tandis qu'il poussait un hurlement de douleur et tombait à la renverse, loin du cheval d'Alexandra, une tache rouge écarlate apparaissant soudain sur l'épaule de sa chemise blanche.

Voyant que le Roi des Bandits était touché, les soldats qui se battaient alentour, humains comme coyotes, s'interrompirent en regardant sa chute. Les bandits poussèrent des cris de rage et de désespoir, mais à peine avaient-ils eu le temps d'être témoins des malheurs de leur Roi qu'une nouvelle vague de coyotes soldats déferlait sur eux, et ils reprirent les hostilités avec un regain de férocité. Brendan, livré à lui-même, gisait dans les lianes de lierre piétinées par des centaines de créatures humaines et animales.

– NOOOON ! hurla Prue qui, sans réfléchir, descendit les marches en marbre pour se jeter dans la horde des soldats en plein combat.

Dans la frénésie de la bataille, elle parvint à se faufiler sans trop se faire remarquer. Un coyote grognard, après avoir liquidé son adversaire, la repéra malgré tout comme elle rejoignait Brendan et se rua sur elle pour l'intercepter. Il fut cependant interrompu dans son élan par une hermine en salopette qui s'interposa en agitant sa pelle en fer, et tous deux se livrèrent à une lutte féroce. Un autre coyote aperçut Prue qui s'insinuait derrière deux soldats en train de se battre. Alors qu'il la mettait en joue avec son fusil, une flèche de guérillero se planta dans sa poitrine et il s'écroula dans un jappement.

Brendan rampait, impuissant, sur la pierre jonchée de lierre, quand Prue le rejoignit enfin. Il n'avait guère avancé et les feuilles maculées de son sang formaient une piste en pointillés rouges dans son sillage.

– Brendan ! s'écria-t-elle en lui agrippant le bras.

Il se tourna vers elle, les yeux vitreux et la barbe souillée de terre, de sueur et de sang. Sa chemise blanche était maintenant trempée et écarlate, de même que son visage d'ordinaire hâlé blêmissait à vue d'œil.

– L'Étrangère, t'es une brave petite... articula-t-il d'une voix rauque, ses lèvres gercées grimaçant un sourire goguenard. (Il jeta un regard sur la blessure à son épaule et cracha par terre avec rage.) Quinze générations d'bandits. Quinze rois. Et me v'là abattu par un maudit coup d'feu. (Il se tourna vers Prue.) J'veux pas mourir, dit-il d'une voix douce, apaisée. J'veux rester en vie. Aide-moi, petite.



Les yeux noyés de larmes, Prue retira son sweat-shirt et l'appliqua comme une compresse sur la plaie sanguinolente. Le coton vert vira au brun à mesure qu'il s'imprégnait de sang.

– Ça va aller, Brendan, dit Prue. Faut juste arrêter cette hémorragie.

Tout en scrutant la bataille qui se poursuivait derrière eux, Prue chercha dans la cohue un bandit susceptible de leur venir en aide ; ses connaissances en secourisme se révélaient cruellement limitées.

– Au secours ! s'écria-t-elle. Le Roi ! On lui a tiré dessus !

Tout à coup, une ombre plana au-dessus de Prue et de la silhouette allongée du Roi des Bandits. Prue leva la tête et découvrit Alexandra, à califourchon sur son étalon noir qui se cabrait à l'extrême, ses pattes avant projetant une gerbe de terre. La Gouvernante brandissait son épée au-dessus de sa tête, la lame dégoulinant de sang. Le bébé hurlait dans la sacoche de selle.

– Ton heure est venue, Roi des Bandits, déclara-t-elle. Une nouvelle ère commence pour Wildwood.

À ces paroles, elle éperonna les flancs de sa monture et, d'un seul bond, passa au-dessus de Prue et Brendan pour gagner au galop les marches de marbre qui menaient au niveau supérieur de la basilique en ruine.



CHAPITRE 27

Le lierre et le Piédestal

Le reste de la troupe de Sterling fut facilement repoussé en bas de la butte, loin de la basilique, même si certains guérilleros continuaient à tirer à l'aveuglette dans la horde de coyotes qui les pourchassait. Ceux qui survécurent à la débâcle trouvèrent refuge sur un vaste promontoire en granit bâti au sommet d'un amas d'énormes rochers. L'endroit abritait les vestiges d'une tour dont ne subsistaient que les fondations. Comme Curtis courait s'y mettre à l'abri, en baissant la tête pour éviter la nouvelle salve des fusiliers coyotes, il aperçut Sterling qui lui faisait signe d'avancer.

– Viens vite ! lui cria le renard. Dépêche-toi !

Curtis gravit l'escalier comme une flèche et se jeta à plat ventre sur le sol en pierre du promontoire.

Vestige des anciennes fondations, un petit muret rocheux formait une sorte de palissade peu élevée sur le pourtour, et ce fut derrière celle-ci que la petite troupe de guérilleros put se mettre à l'abri. À l'arrière du promontoire, le sol descendait à pic dans un profond ravin.

Curtis rampa jusqu'au muret et jeta un coup d'œil au-dessus. La butte grouillait de coyotes, à croire qu'ils déferlaient sans cesse en renfort depuis la corniche en surplomb. Le promontoire rassemblait une cinquantaine de bandits et de paysans, assis contre le mur. Ils regardaient à tour de rôle par-dessus la bordure et tiraient dans la horde ennemie. L'air empestait la sueur et la poudre à canon. Dans un coin des fondations, un bandit réconfortait son camarade, dont la jambe était grièvement blessée. Dans cette bâtisse en ruine, Curtis était entouré de visages crasseux, pétris de chagrin, démoralisés.

Les coyotes qui approchaient obéissaient aux ordres de leurs capitaines et se cachaient derrière tout abri s'offrant à eux dans le jardin en terrasse. Leurs effectifs ne cessaient d'augmenter à mesure que d'autres renforts, libérés du combat dans la basilique, rejoignaient leurs camarades sur la colline. Les branches d'arbres commencèrent à plier sous le poids des nombreuses corneilles qui

observaient la scène d'en haut.

L'un des capitaines coyotes passa la tête par-dessus sa cachette et aboya :

– Vous êtes cernés ! Rendez-vous ! Vous ne pouvez plus fuir nulle part !

Sterling, le dos contre le bord du muret, près de l'escalier, lança un regard au groupe de fermiers et de bandits, serrés les uns contre les autres.

– Bon, les amis... Voilà où en est la situation. (Il s'interrompt comme ses pattes griffues tripotaient le manche de son sécateur.) J'vous en voudrai pas si vous voulez vous rendre. Tout homme, femme ou animal qui souhaite le faire, j'lui conseille de l'faire maintenant.

Personne ne bougea. On entendait la fusillade se poursuivre de l'autre côté de la corniche.

– Entendu, acquiesça Sterling. Dans ce cas, on n'a plus qu'à ouvrir une brèche.

Les guérilleros hochèrent la tête.

Le renard prit alors une profonde inspiration.

– Je compte jusqu'à trois. Un... Deux...



– Mon Roi ! s'écria une voix derrière Prue.

Elle se tourna et vit un bandit se précipiter vers eux en s'arrachant aux combats qui sévissaient dans le creux du terre-plein. Prue avait posé la tête de Brendan sur ses genoux et pressait de toutes ses forces son sweat-shirt trempé de sang contre la blessure du monarque.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit le bandit d'une voix fébrile.

– Un coup de feu... Je ne sais pas d'où il venait, répondit Prue, un sanglot dans la voix. Il a pris une balle... dans l'épaule.

Elle écarta la veste et montra la chemise trempée de sang qui collait à la poitrine de Brendan.

Le bandit grimaça.

– Attends, dit-il.

Il plongea la main dans une bourse en cuir accrochée à sa ceinture et en sortit une petite fiole remplie d'une solution. Il versa quelques gouttes de ce liquide marron sur une poignée de feuilles de lierre qu'il venait d'arracher, puis posa le cataplasme sur l'épaule de Brendan, avant d'ajouter le sweat-shirt de Prue en guise de second pansement. Brendan tressaillit quand le liquide entra en contact avec la plaie ouverte et le bandit lui serra fort la main.

– Respire et la douleur va passer, Brendan, dit calmement son camarade. (Derrière eux, les hostilités allaient bon train. Il leva le regard sur Prue.) Vergerette et cannelle, expliqua-t-il. Un mélange costaud. Ça devrait stopper l'hémorragie.

Brendan papillonnait des paupières comme il luttait contre la douleur qui l'élançait.

– Faut que j'y aille, dit Prue. Vous restez auprès de lui ?

Elle savait qu'Alexandra s'approchait du Piédestal. Il n'y avait plus personne pour l'arrêter.

Le bandit hocha la tête et Prue se releva d'un bond, puis courut vers l'escalier de pierre menant au niveau de la basilique abritant le Piédestal.

Elle gravit les marches deux par deux jusqu'à ce qu'elle parvienne au sommet de la butte et que ses pieds foulent le tapis de lierre. Au beau milieu de la clairière, Alexandra descendait de cheval et sortait le bébé qui hurlait de la sacoche en cuir. Le Piédestal, dont la base était entourée de lierre, se dressait au centre du terre-plein. Du haut de l'escalier, Prue ouvrit la bouche, prête à crier.

– Alexandra !

La voix n'était pas la sienne. Elle provenait de l'autre côté de la clairière. Prue referma la bouche et scruta l'esplanade jonchée de lierre, où elle découvrit Iphigenia, la Doyenne des Mystiques, qui traversait l'épais tapis végétal pour rejoindre la Gouvernante.

– Pose le bébé, ordonna-t-elle.

Alexandra réprima un éclat de rire.

– Iphigenia, répliqua-t-elle avec arrogance. Ma chère Iphigenia. J'aurais dû me douter que vous étiez derrière cette mascarade de combat censée venir à bout de mon armée... ces pauvres paysans que vous avez envoyés à la mort. Ma foi, vous arrivez juste à temps. La cérémonie sera bientôt accomplie.

– Ainsi, tu te désigneras toi-même comme meurtrière, déclara Iphigenia d'un ton catégorique.

– Je ne fais que libérer une force naturelle du sommeil qu'on lui a imposé, rétorqua Alexandra. Je vais lui permettre de recouvrer sa primauté sur le monde sauvage. Pour quelqu'un comme vous, qui n'avez de cesse de défendre la nature, voilà qui devrait vous sembler un juste retour de choses.

– Il va te dévorer lorsqu'il aura fini de consumer chaque arbre de la forêt... Ne te crois pas immunisée. Et les coyotes, cette espèce innocente que tu as enrôlée, savent-ils au moins les véritables conséquences de ton geste ? Leur as-tu dit que leurs terriers seront envahis et leurs portées, leur femelle et leurs petits étouffés ?

– Pfft ! fit la Gouvernante d'un air dédaigneux. Ces malheureux chiens ? L'illusion du pouvoir suffit grandement à les contenter. Je leur ai donné bien plus ces quinze dernières années que ce dont ils n'ont jamais pu bénéficier dans toute l'histoire de leur espèce. Lorsque celle-ci n'existera plus, au moins seront-ils morts en ayant vu leur réputation s'améliorer. Quant à moi, vous n'avez pas à vous en soucier. J'aurai endormi le lierre avant que ses lianes ne viennent s'emparer de moi.

Iphigenia fronça ses sourcils, l'inquiétude se lisant sur son visage.

– Ne t'imagines pas que le lierre soit aussi facile à contrôler. Dès lors que tu auras lancé le processus, il te sera impossible de l'arrêter.

La Gouvernante s'esclaffa.

– Puis-je donc présumer que j'ai votre bénédiction afin de poursuivre ce que j'ai entrepris ? Ou bien avez-vous l'intention de continuer à me distraire de la tâche qui m'incombe ?

La Mystique reprit la parole, mais Prue ne l'entendait plus. Comme si Iphigenia psalmodiait en silence afin de s'assurer de ses propres convictions. La Gouvernante lui décocha un regard oblique avant de couvrir à grandes enjambées la distance qui la séparait du Piédestal. De sa main libre, elle sortit un long poignard de sa ceinture. Désespérée, Prue bondit vers elle.

– Je vous en prie, Alexandra ! Ne faites pas ça !

La Gouvernante s'interrompit et la regarda. Ses yeux semblaient lancer des éclairs.

– Euh... si tu n'y vois pas d'inconvénient... je ne voulais pas de public, c'est un moment capital pour moi. Aussi, j'aimerais si possible qu'il ne soit pas gâché par les jérémiades pitoyables d'une petite fille et d'une vieille femme.

– C'est mon frère que vous tenez ! répliqua Prue. Le seul fils de mes parents. Vous ignorez à quel point vous allez leur briser le cœur.

– Dans ce cas, ils n'auraient pas dû conclure ce marché, riposta Alexandra. Ils étaient stupides, ces Étrangers, mais savaient certes ce qu'ils voulaient. Ils te voulaient toi. (À ces mots, elle pointa le couteau sur Prue.) Et ils t'ont eue. Félicitations. Tu es née. J'ai rempli ma part du contrat. Tout bien réfléchi, s'il existe quelqu'un qui soit vraiment responsable de la mort de ton frère et du chagrin de tes parents, c'est toi. Ton existence même, le **désir** de tes parents de te voir exister, voilà la véritable raison de toute cette catastrophe. Je ne suis qu'un pion sur l'échiquier de cette tragédie.

La Gouvernante avançait encore en direction du Piédestal. Elle ne se trouvait plus qu'à quelques pas désormais.

– Aurais-tu donné Alexei en offrande au lierre afin de posséder un tel pouvoir ? intervint Iphigenia d'une voix ferme.

Alexandra se figea.

– L'aurais-tu fait ? insista la Doyenne. Il fut un bébé jadis, je suis sûre que tu t'en souviens. Un si bel enfant, d'ailleurs.

Le visage pâle d'Alexandra s'empourpra, tandis qu'elle se tournait avec rage vers Iphigenia.

– Je vous ai demandé, **vieillard**, de ne pas me distraire de ma tâche. Toutes les deux, vous commencez sérieusement à m'agacer.

– Pauvre Alexei, enchaîna Iphigenia. Même ta magie n'aura pu le ramener dans le monde des vivants.

– Mais si ! vociféra Alexandra, piquée au vif. Je lui ai donné la vie. **À deux reprises**. Je l'ai insufflée dans ce corps une première fois, pourquoi pas une seconde ? Quelle différence, au fond ? Ce fut lui seul qui décida de mourir une seconde fois. Il ne pouvait apprécier toutes les peines que moi, précisa-t-elle en se frappant la poitrine avec la garde de son épée, j'avais dû endurer pour lui offrir une nouvelle vie. À chaque fois. Mon idiot de neveu et ses sous-fifres sont responsables de sa seconde mort ; ce sont eux qui l'ont tué, et ils se sont servis de lui comme prétexte pour me détrôner. Alors, ils paieront. De leur vie. Et leur famille aussi. (La Gouvernante se ressaisit, son poignard prêt à frapper. Mac, le visage écarlate, pleurait toujours dans ses bras.) C'est aussi simple que cela.

Libérée de toute frayeur, Prue se glissa entre Alexandra et le Piédestal, plaquant son dos contre la pierre froide de l'édifice.

– STOP ! hurla-t-elle.

La rage déformait la carnation de porcelaine d'Alexandra. D'un mouvement vif, elle frappa Prue sur la joue du plat de sa lame. Sous la force du coup, Prue se retrouva propulsée dans les luxuriants entrelacs de lierre. Une douleur cuisante élançait sa joue, tandis qu'une goutte de sang humectait sa lèvre.

– Je t'**interdis** ! vociféra Alexandra. Personne ne me détournera de ma tâche !

Le soleil avait atteint son zénith. Il était midi. Prue sentait le lierre qui commençait à remuer au-dessous d'elle.



– ... Trois ! lâcha le renard.

Les guérilleros du promontoire poussèrent un hurlement et bondirent de leur cachette, derrière le muret de pierre.

Ils entamèrent leur assaut final par un tir de barrage qui fit pleuvoir les balles et la poudre à canon. Curtis sortit le sabre de son fourreau et dévala l'escalier en criant comme un sauvage.

Devant eux, le mur de coyotes soldats se mit à découvrir et visa les guérilleros qui les chargeaient.

Dans les arbres avoisinants, les corneilles quittèrent leur perchoir à tire-d'aile pour se lancer dans la bataille.

Un bandit qui courait à côté de Curtis prit une balle dans la poitrine et tomba à la renverse dans une gerbe de terre.

Un autre paysan s'écroula, une flèche plantée dans son gosier velu.

Curtis s'arma de tout son courage, prêt à recevoir le coup qui le mettrait lui aussi à terre.

Le temps parut s'arrêter.

QUI-YIP ! QUI-YIP !

Curtis leva la tête et découvrit une vaste nuée d'aigles qui passait au-dessus de leur tête. Le ciel gris pâle fut soudain occulté par un véritable océan d'oiseaux.

– Les Aviaires ! hurla Sterling.

La multitude de volatiles se déchaîna sur les corneilles, dont les terribles crailllements d'épouvante et de douleur résonnèrent de toutes parts, sous les yeux fascinés des belligérants, qui avaient cessé de se battre. La plupart des oiseaux venaient du sud ; une vague de faucons et de balbuzards, de hiboux et de crécerelles envahissait le ciel dans un concert de cris de guerre assourdissant.

Sterling fut le premier à s'arracher à sa torpeur.

– En avant ! lança-t-il.

Et les guérilleros ragaillardis poursuivirent leur percée.

L'armée d'oiseaux eut tôt fait de régler leur compte aux corneilles, si bien que celles qui n'étaient pas mises en pièces par les serres féroces des rapaces filèrent dans les bois du voisinage. Ensuite, les volatiles s'attaquèrent aux coyotes. Pétrifiés par cette nouvelle armée qui les menaçait, les soldats de la Gouvernante ne savaient plus contre qui riposter. Ceux qui braquèrent leur fusil sur les multiples ailes s'agitant au-dessus d'eux se virent fauchés dans leur élan par les fermiers et bandits qui leur sautaient dessus.



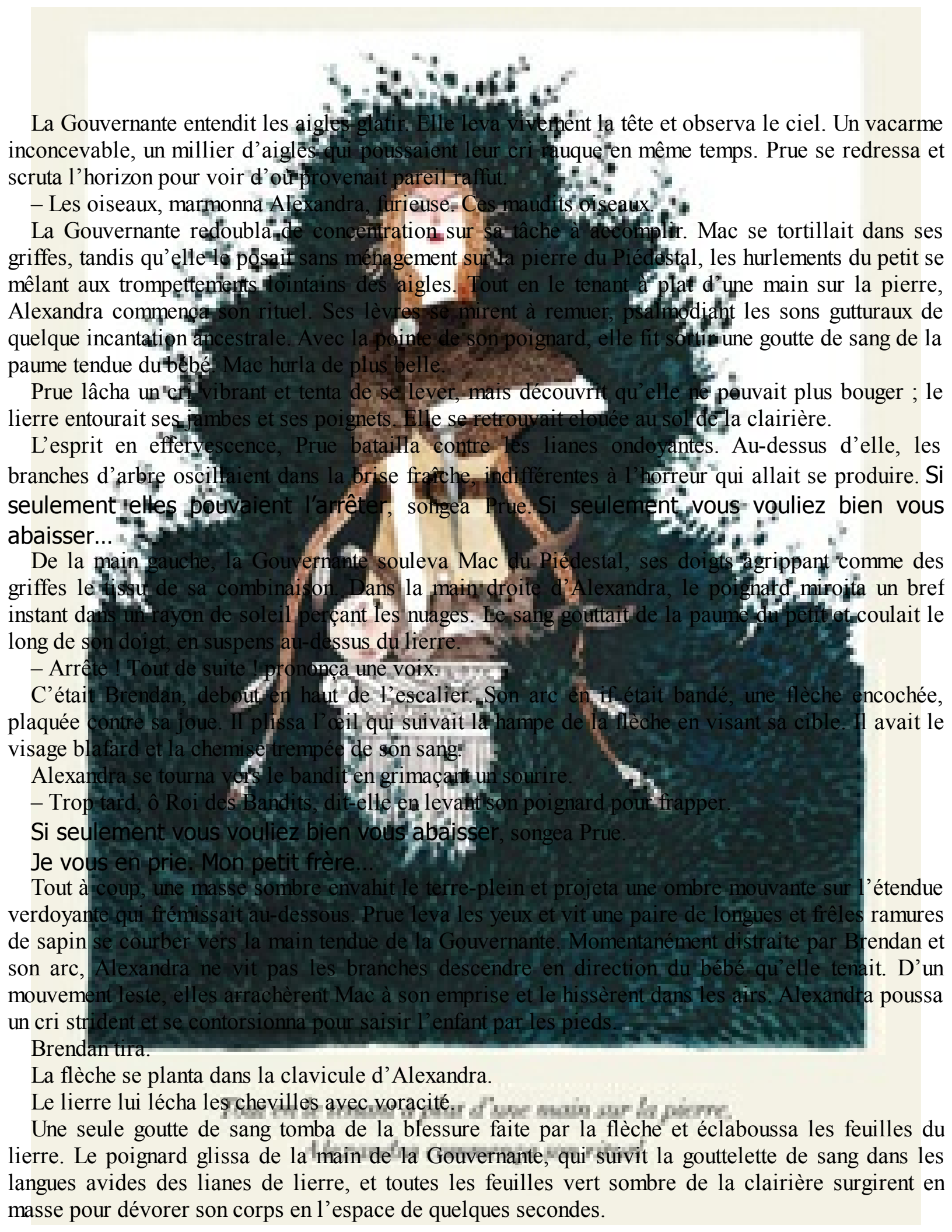
Un coyote, le regard rivé sur Curtis, s'élança sur lui, coutelas étincelant à la patte. Curtis brandit son sabre pour se défendre et sentit l'arme de son adversaire s'écraser de tout son poids contre la sienne. Il n'avait pas sitôt croisé le fer qu'une paire de serres jaunes et noueuses agrippaient déjà le coyote par les épaules, tandis que l'animal décollait du sol, emporté par un gigantesque aigle royal. Curtis dégringola dans un tas de feuilles mortes et observa le rapace et sa proie s'envoler en poussant un « HOURRA ! » de victoire.

Bientôt, un nuage de rapaces tournoyait au-dessus d'eux, plongeant ici et là pour capturer d'autres infortunés coyotes qu'il emmenait dans les airs pour les laisser ensuite retomber et s'écraser au sol.

Au bout d'un certain temps, il devint plus préoccupant pour les guérilleros de Wildwood d'éviter les coyotes qui dégringolaient du ciel que de les combattre à

terre. D'autres oiseaux franchirent la corniche et les forces conjointes des guérilleros et des Aviaires nettochèrent la colline de tout coyote ennemi pour avancer vers la basilique en ruine.





La Gouvernante entendit les aigles glatir. Elle leva vivement la tête et observa le ciel. Un vacarme inconcevable, un millier d'aigles qui poussaient leur cri rauque en même temps. Prue se redressa et scruta l'horizon pour voir d'où provenait pareil raffut.

– Les oiseaux, marmonna Alexandra, furieuse. Ces maudits oiseaux.

La Gouvernante redoubla de concentration sur sa tâche à accomplir. Mac se tortillait dans ses griffes, tandis qu'elle le posait sans ménagement sur la pierre du Piédestal, les hurlements du petit se mêlant aux trompettements lointains des aigles. Tout en le tenant à plat d'une main sur la pierre, Alexandra commença son rituel. Ses lèvres se mirent à remuer, psalmodiant les sons gutturaux de quelque incantation ancestrale. Avec la pointe de son poignard, elle fit sortir une goutte de sang de la paume tendue du bébé. Mac hurla de plus belle.

Prue lâcha un cri vibrant et tenta de se lever, mais découvrit qu'elle ne pouvait plus bouger ; le lierre entourait ses jambes et ses poignets. Elle se retrouvait clouée au sol de la clairière.

L'esprit en effervescence, Prue batailla contre les lianes ondoyantes. Au-dessus d'elle, les branches d'arbre oscillaient dans la brise fraîche, indifférentes à l'horreur qui allait se produire. Si seulement elles pouvaient l'arrêter, songea Prue. Si seulement vous vouliez bien vous abaisser...

De la main gauche, la Gouvernante souleva Mac du Piédestal, ses doigts agrippant comme des griffes le tissu de sa combinaison. Dans la main droite d'Alexandra, le poignard miroita un bref instant dans un rayon de soleil perçant les nuages. Le sang gouttait de la paume du petit et coulait le long de son doigt, en suspens au-dessus du lierre.

– Arrête ! Tout de suite ! prononça une voix.

C'était Brendan, debout en haut de l'escalier. Son arc en if était bandé, une flèche encochée, plaquée contre sa joue. Il plissa l'œil qui suivait la hampe de la flèche en visant sa cible. Il avait le visage blafard et la chemise trempée de son sang.

Alexandra se tourna vers le bandit en grimaçant un sourire.

– Trop tard, ô Roi des Bandits, dit-elle en levant son poignard pour frapper.

Si seulement vous vouliez bien vous abaisser, songea Prue.

Je vous en prie. Mon petit frère...

Tout à coup, une masse sombre envahit le terre-plein et projeta une ombre mouvante sur l'étendue verdoyante qui frémissait au-dessous. Prue leva les yeux et vit une paire de longues et frêles ramures de sapin se courber vers la main tendue de la Gouvernante. Momentanément distraite par Brendan et son arc, Alexandra ne vit pas les branches descendre en direction du bébé qu'elle tenait. D'un mouvement lesté, elles arrachèrent Mac à son emprise et le hissèrent dans les airs. Alexandra poussa un cri strident et se contorsionna pour saisir l'enfant par les pieds.

Brendan tira.

La flèche se planta dans la clavicule d'Alexandra.

Le lierre lui lécha les chevilles avec voracité.

Une seule goutte de sang tomba de la blessure faite par la flèche et éclaboussa les feuilles du lierre. Le poignard glissa de la main de la Gouvernante, qui suivit la gouttelette de sang dans les langues avides des lianes de lierre, et toutes les feuilles vert sombre de la clairière surgirent en masse pour dévorer son corps en l'espace de quelques secondes.

Mac, tenu délicatement par les doigts épineux des branches de sapin en surplomb, pleurait toujours, secoué de spasmes. Autour de Prue, le lierre tremblait, et ses vrilles la maintenaient toujours fermement à terre. Elle hurla, terrifiée à l'idée d'être la prochaine qui serait dévorée.

De l'autre côté de la clairière, Iphigenia interpella Brendan.

– Roi des Bandits, vous avez nourri le lierre ! Il n'a fait qu'une bouchée de la Gouvernante !
brailla-t-elle. La plante vous est désormais asservie. Vous devez lui ordonner de se rendormir !

Une lueur éclaira le visage éreinté de Brendan. Prue le vit prendre conscience de son geste : il détenait à présent le contrôle de la force la plus puissante du Bois. Mais l'idée ne lui avait pas sitôt traversé l'esprit qu'il ouvrait en grand ses lèvres ensanglantées et clamait :

– Rendors-toi !

Les pulsations de la plante cessèrent dans la seconde, et les mille et une feuilles eurent un dernier soubresaut avant de sombrer dans un profond sommeil. La clairière avait recouvré sa quiétude. Les lianes entourant les poignets et les jambes de Prue relâchèrent leur emprise et elle s'en libéra aussitôt. Le Roi des Bandits, comme s'il obéissait à sa propre commande, s'écroula comme une masse, son arc dégringolant sur les pavés de pierre bordant le haut des marches.

Iphigenia tendit la main au-dessus de sa tête et fit signe aux branches du sapin. Prue regarda l'arbre accéder à la requête de la Mystique en descendant lentement Mac de branche en branche, comme une multitude de mains délicates, jusqu'à ce que la dernière se courbe au maximum pour déposer le bébé en douceur sur les genoux de sa sœur.

Prue le serra alors fort contre sa poitrine.

– Mac ! s'écria-t-elle. Je te tiens !

En reconnaissant la voix de sa sœur, le petit cessa de pleurer et la dévisagea.

– Pou-ou-ou ! fit-il enfin.

Les larmes coulèrent à flots sur le visage de Prue, tandis qu'elle embrassait encore et encore la peau tendre de Mac, lequel babillait joyeusement dans ses bras.



La paisible scène ne dura guère. Un gémissement résonna la clairière.

– Brendan ! s'exclama Prue en se rappelant son ami.

Mac toujours dans les bras, elle courut vers le Roi des Bandits, dont le corps s'étalait sur les deux dernières marches de l'escalier en pierre. L'emplâtre que lui avait fait le bandit adhérait à peine à son épaule, d'autant qu'il avait dû rouvrir sa blessure en bandant l'arc et en décochant la flèche. Les paupières de Brendan étaient closes, même si Prue voyait ses pupilles remuer sous la peau fine, comme s'il cherchait en vain quelque chose dans les ténèbres de son inconscient.

– Au secours ! hurla-t-elle. Le Roi a besoin d'aide !

Une nuée d'oiseaux gris et bruns virevoltait au-dessus du niveau intermédiaire de la basilique, et le sol était jonché d'armes disparates et de soldats tombés. Les guérilleros survivants et la vague de volatiles apparemment ininterrompue continuaient d'estourbir les derniers coyotes, alors que l'armée vaincue de la Gouvernante battait en retraite, ses soldats détalant à quatre pattes en abandonnant leur uniforme dans leur sillage. La ligne de crête méridionale de la clairière se consumait encore et un grand nuage de fumée flottait sur les ruines de l'ancienne cité. Prue entendit quelqu'un s'approcher ; c'était la Doyenne des Mystiques.

– Voyons voir, dit-elle de sa voix posée. (Elle s'agenouilla auprès de Brendan et examina la plaie

sous le cataplasme.) Hmm... Hémorragie, chair à vif... Il risque l'infection. (Elle souleva le Roi par l'épaule et scruta son dos.) Un orifice de sortie... La balle est passée au travers. Tant mieux.

Elle déchira une longue bande d'étoffe dans la manche de sa tunique et la replia pour la plaquer sur la blessure. La douleur qu'elle provoqua fut si intense que Brendan revint à lui et écarquilla ses yeux injectés de sang. Il s'agrippa l'épaule. Iphigenia le maintint à terre.

– Tout doux, Roi. Vous êtes bien blessé. Ce n'est pas trop grave, mais vous n'auriez sans doute pas dû jouer les archers.

On entendit une cavalcade de bruits de pas sur les marches. Curtis, flanqué de plusieurs guérilleros, gravissait l'escalier.

– Prue ! s'exclama-t-il. Prue ! Tu devineras jamais ce qui s'est passé. C'est tellement... (Il s'interrompit d'un coup et sourit jusqu'aux oreilles en découvrant le bébé dans les bras de son amie.) Mac... tu l'as récupéré !

– Ouais, dit-elle, radieuse. Il est bel et bien là.

Il allait l'étreindre, mais remarqua le corps étendu du Roi des Bandits.

– Brendan ! Comment il va ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Tout en pansant l'épaule du monarque avec son morceau d'étoffe, Iphigenia répondit en hochant la tête :

– Il va s'en remettre. Il devra peut-être garder le lit quelque temps... Certes, il n'est pas prêt d'attaquer une diligence, mais il guérira assez tôt. Le plus important, c'est de l'emmener au plus vite aux caravanes. Il y a des gens là-bas qui pourront soigner sa plaie.

Les guérilleros présents accédèrent sur-le-champ à la requête de la Doyenne et hissèrent Brendan en le soutenant par les épaules, puis le conduisirent à la clairière au-dessus de la basilique.

La Mystique s'essuya les mains sur sa tunique, tandis que Curtis s'asseyait sur la dernière marche à côté de Prue, qui contemplait l'enfant dans ses bras. Elle plissait le front comme si elle méditait sur les pièces d'un puzzle difficile à réaliser.

– Pou-ou ! babillait Mac.

– J'en reviens pas, reprit Curtis. On a réussi.

Il tendit les bras vers l'enfant et Prue le lui confia en souriant. Il fit sauter Mac sur ses genoux et le bébé se mit à hurler de joie.

Prue se tourna vers Iphigenia.

– C'était incroyable, lui dit-elle. Vraiment incroyable. Si vous n'aviez pas convaincu les branches d'arbre de se courber pour récupérer mon frère... qui sait ce qui aurait pu se passer ?

La Doyenne hocha la tête d'un air songeur.

– En effet, répondit-elle en se trémoussant un peu. Mais je ne leur ai rien demandé, ajouta-t-elle.

Prue la dévisagea, interloquée.

– Ça ne m'a pas traversé l'esprit, à dire vrai. J'étais distraite à ce moment-là, comme la Gouvernante, par l'arrivée du Roi des Bandits. Quant aux arbres... il semble qu'ils aient agi de leur propre chef... Ce qui est très étrange, poursuivit la Mystique. À moins que... qu'ils n'aient répondu à la demande de quelqu'un d'autre. (Elle regarda Prue avec intensité.) Mais c'est hautement... hautement improbable.

Prue baissa timidement les yeux vers ses tenniss.

– Au fait, qu'est-ce qui est arrivé à la Douairière ? intervint Curtis en montrant la clairière jonchée de lierre dans leur dos, où il n'y avait plus la moindre trace du corps d'Alexandra, comme si elle s'était volatilisée.

– Elle fait désormais partie du lierre, mon cher petit, répondit la Mystique. Un destin que ce bébé

aura évité de justesse.

– Ça signifie que... enfin, vous voyez... qu'elle est morte ? s'enquit Prue.

Iphigenia secoua la tête.

– Oh non. Pas morte. Elle est même bien vivante. Mais immobilisée. Elle... euh... (La Doyenne cherchait le mot idoine.) Elle a simplement changé d'aspect. La moindre de ses molécules a été absorbée par cette plante, qui est désormais retournée à sa léthargie. Elle est totalement immobilisée. (Iphigenia regarda au loin, l'air pensif.) Maintenant que tu y fais allusion, je suppose qu'il doit exister un moyen de... Tiens donc ! Regardez qui vient nous voir, les enfants !

En bas de l'escalier, un contingent de l'armée aviaire s'était rassemblé. Le plus grand oiseau d'entre eux, un aigle royal, s'avança en gravissant les premières marches.

– Y a-t-il une Prue McKeel parmi vous ? demanda le rapace.

Prue leva la tête.

– C'est moi !

L'aigle s'inclina profondément.

– Je m'appelle Devrim. Je suis le général suppléant de l'infanterie aviaire. J'ai cru comprendre que vous aviez volé, il y a deux jours, sur le dos d'un aigle semblable à moi.

– En effet, admit-elle. On nous a abattus d'une flèche. Il n'a pas survécu.

– C'est bien ce que nous craignons, déclara l'aigle avec flegme.

Prue eut un pincement au cœur et bredouilla des excuses, en songeant à toutes les calamités qu'elle avait apportées à ces pauvres animaux ! Mais avant qu'elle ne puisse s'exprimer à voix haute, Iphigenia devina ce qu'elle ressentait et prit la parole à sa place.

– Mon bon général, dit la Doyenne, comment avez-vous eu vent de nos... problèmes ?

– Par un moineau, répondit l'aigle. Un jeune moineau du nom d'Enver. Il portait un intérêt particulier à cette jeune Étrangère et a demandé des nouvelles aux oiseaux de Wildwood, afin de connaître les progrès de la jeune fille dans ses démarches. Lorsque l'armée de la Douairière s'est rassemblée et mise à marcher vers le sud, la nouvelle s'est vite répandue. Nous savions dès lors que nous devions intervenir. Hélas... (Le général donna des coups de bec pensifs au creux de son aile, comme un homme se gratterait la barbe.) Nous ne sommes pas en grand nombre. Les persécutions qui sévissent à South Wood ont grandement diminué nos effectifs.

La Doyenne des Mystiques hocha alors la tête.

– Dans ce cas, dit-elle, peut-être que notre mission n'est pas complètement terminée. (Elle se tourna vers Prue et Curtis, et se releva en glissant les mains au creux de leurs bras.) Aidez-moi à descendre ces marches, mes petits. J'ai une idée que j'aimerais suggérer à ce brave général. J'ai l'intention de remettre un peu d'ordre dans certaines affaires. Nous disposons d'une armée, après tout.



CHAPITRE 28

Le soulèvement de Wildwood

Une bourrasque chassa les feuilles mortes déchiquetées en les faisant tourbillonner sur la terre battue de la Longue route. Les arbres changeaient de jour en jour. Un nouvel automne atteignait son apogée. Bientôt, l'hiver arriverait avec son lot d'averses lugubres et ses chutes de neige épisodiques. Les habitants de South Wood s'affairaient à remplir leur garde-manger avec les surplus de la récolte de l'été qu'ils avaient mis en conserve, de même qu'ils surveillaient le bois de chauffage que leur progéniture rechignait à empiler au sec en tas bien nets dans des remises, loin des murs de leur maison, où les bestioles pouvaient entrer.

Les deux vigiles se tenaient de chaque côté du grand portail en bois, appuyés sur leur fusil. Ils montaient la garde depuis plus de cinq heures et attendaient déjà la relève du soir. Le soleil déclinait dans le ciel, et un crépuscule précoce s'annonçait. Les premières odeurs de cuisine en provenance des maisons voisines fit gronder leurs estomacs respectifs. À l'unisson. Si bien qu'ils éclatèrent de rire.

Un bruit résonna au loin. Une sorte de fracas métallique. Quelque chose s'approchait sur la Longue route.

Ils se raidirent. L'heure de pointe était passée et les voyageurs se faisaient assez rares, comme toujours en fin de journée. Dès lors que les dernières expéditions de marchandises avaient franchi les grilles de South Wood, la Longue route était le plus souvent déserte.

Le fracas métallique s'amplifia. Les gardiens échangèrent un regard et se redressèrent pour scruter la vaste chaussée. Ça ressemblait certes à un bruit de ferraille, comme le cliquetis d'une chaîne ou...

Un vélo.

Il surgit au détour d'un virage, oscillant sous le poids de ses passagers. Sur le guidon était juché un jeune garçon à la tignasse noire frisée, vêtu d'une tenue militaire crasseuse et dépenaillée. À mesure

que la bicyclette s'approchait, les vigiles virent pédaler une jeune fille aux cheveux bruns coupés court ; une petite remorque rouge bringuebalait derrière le vélo, avec à son bord un bébé chauve emmitouflé dans des couvertures.



Le vélo s'arrêta en dérapant devant le portail et le garçon sauta à terre. Il sortit une fronde de sa poche qu'il se mit à faire tourner d'un geste désinvolte. La fille descendit de sa selle, mit la béquille et, après avoir jeté un coup d'œil sur le bébé, se tourna vers les deux gardiens.

– Laissez-nous passer, déclara-t-elle.

Le vigile posté à gauche s'esclaffa en dévisageant l'étrange trio.

– Ah ouais ? En quel honneur ? demanda-t-il.

– On est venus libérer le Prince Hibou et les citoyens de la Principauté aviaire de la prison de South Wood, répondit-elle comme si ça coulait de source. Oh... et puis on veut aussi éjecter Lars Svik et ses petits

camarades. (Elle réfléchit un instant, avant d'ajouter :) De manière pacifique, si possible.

Les gardiens la dévisageaient, bouche bée.

Le garçon à la fronde intervint :

– Bon alors ? Vous allez nous ouvrir ?

Le vigile de droite tenta de comprendre ce qui se passait.

– Je... enfin... nous... vous devez être... Je veux dire, NON ! Mais de quoi vous parlez au juste ?

– C'est un coup d'État, reprit la fille. Alors, si vous vouliez bien ouvrir ces grilles, on apprécierait beaucoup.

Le gardien bafouilla de plus belle :

– Mais... m'enfin... voyons, petite. Vous deux... et avec quelle armée, d'abord ?

– Celle-ci répondit la fille en souriant.

Derrière les enfants, au détour d'un virage, une multitude d'oiseaux, d'humains et d'animaux s'avançaient vers le grand portail.



En temps voulu, l'histoire retiendrait l'événement sous le nom du **Coup d'État en vélo**. Il serait consigné dans les annales comme un renversement politique parfaitement pacifique, l'armée de South Wood étant déjà en conflit avec les forces tentaculaires du BREDS, la funeste police secrète du gouvernement. Quand les armées combinées de l'infanterie aviaire et des guérilleros de Wildwood arpentèrent les rues de South Wood, ils furent accueillis à bras ouverts, citoyens et soldats marchant sur leurs brisées en direction de la Résidence Pittock. Lorsque tout le monde arriva enfin aux portes de l'auguste bâtisse, les principaux acteurs de l'administration Svik avaient fui dans les bois environnants, pour trouver refuge dans quelque ravin humide, ou bien étaient tombés à genoux sur le

sol en marbre du hall d'entrée, en implorant la pitié.

Ce fut alors que les insurgés firent part de leur première exigence : qu'on leur remette les clés de la Prison de South Wood. Les personnalités officielles les leur tendirent sans opposer la moindre résistance. Les révolutionnaires montèrent ensuite à bord du train à vapeur qui menait à la maison d'arrêt, ce qui leur offrit un répit des plus opportuns puisqu'ils avaient passé le plus clair des douze dernières heures à effectuer une marche exténuante à travers la moitié du pays. Lorsqu'ils arrivèrent devant l'enceinte de la prison, on ouvrit les grilles en grand et un formidable tourbillon de plumes multicolores jaillit d'entre les murs pour s'envoler dans le ciel, tandis que les oiseaux emprisonnés de la Principauté aviaire recouvraient leur liberté.

À en croire les archives, le dernier volatile à quitter la prison n'était autre qu'un imposant hibou, Prince héritier des Aviaires, que les chefs de file de la révolution accueillirent par de chaleureuses étreintes. Ensemble, ils regagnèrent la Résidence Pittock afin d'y poser les jalons d'une nouvelle ère pour le Bois.



– Ne bouge pas, dit Prue, son crayon de couleur en suspens au-dessus de la page de son carnet de croquis.

Enver lui lança un regard oblique.

– T'en as encore pour longtemps ? parvint-il à articuler en entrouvrant à peine son bec.

Il déplaça ses petites griffes sur la balustrade du balcon, en essayant de trouver une pose plus confortable.

– J'ai presque fini, répondit Prue en traçant un filet de couleur rouille. (Le duvet de la queue de l'oiseau était terminé.) Voilà ! conclut-elle.

Elle posa le crayon et tendit le carnet à bout de bras, de sorte que les traits de couleur se fondent pour former les rayures du plumage du moineau.

Libéré de sa posture figée, Enver fit un bond pour jeter un coup d'œil.

– Très joli, dit-il.

Prue inscrivit le nom du volatile en lettres capitales sous le dessin. Puis elle ajouta plus bas les mots *Melospiza melodia* de sa plus belle écriture.

– Bruant chanteur, expliqua-t-elle.

Enver gazouilla en signe d'approbation.

– Je ne fais pas mieux que M. Sibley dans son guide, observa-t-elle. Et il n'a même pas eu l'avantage de pouvoir parler aux sujets qu'il a dessinés. Mais ça fera l'affaire.

Enver, qui ne tenait plus en place, partit à tire-d'aile et se mit à virevolter au-dessus des tourelles de la Résidence Pittock. Prue le regarda évoluer dans le ciel gris anthracite.

Une ligne d'arbres touffus se dessinait à l'horizon sous la trajectoire vertigineuse du moineau : des érables jaune d'or et des sapins vert sombre. Par-delà ce manteau de verdure, elle savait qu'il y avait Portland. Sa ville. De ce poste d'observation, songea-t-elle, Portland évoquait une contrée étrange et magique... contrairement à l'univers où elle se trouvait à présent, avec ses majestueux bosquets d'arbres gigantesques et sa population animée, dont les membres vaquaient à leurs occupations dans une coexistence paisible avec le monde alentour. Le réseau de voies express de Portland, encombrées de voitures et de camions, tout ce béton et ce métal... tout cela lui paraissait bien plus

exotique désormais.

Prue s'arracha à ses pensées en se disant qu'un long trajet en vélo l'attendait. Elle referma son carnet de croquis et ramassa ses crayons de couleur, puis glissa le tout dans sa sacoche. Il faisait frais ; l'automne était bel et bien là. On le respirait partout.

Une porte s'ouvrit derrière elle, et Prue se tourna en découvrant le Prince Hibou et Brendan en pleine discussion, qui traversaient le salon du premier étage et venaient vers elle. Brendan avait le bras en écharpe, mais semblait se déplacer sans trop de difficultés. Il avait fait toute une histoire la veille, quand les infirmières de la Résidence avaient insisté pour qu'il prenne un bain ; les couloirs résonnaient encore de ses rugissements de protestation. On lui avait nettoyé ses vêtements et dégrassé la peau, si bien que Prue reconnaissait à peine le bandit déguenillé qu'elle avait rencontré la première fois dans la forêt.

– Comment se passent les négociations ? demanda-t-elle alors que Brendan et le hibou s'approchaient de la balustrade.

– Cela ne fait pas l'ombre d'un doute que la procédure sera longue et ardue, répondit le hibou. Tant d'espèces se sont vues exclues sans ménagement par les règles du droit Svik qu'il faut prévoir des indemnités. Les dignitaires coyotes sont attendus aujourd'hui. Le fait de les inclure dans le processus va forcément susciter la controverse. Les bandits et les fermiers de North Wood sont déjà en conflit ; quelques-uns de mes subalternes aviaires ont organisé une grève surprise pour exiger que soient dédommagées les familles des oiseaux ayant été emprisonnés. Heureusement, le déjeuner est arrivé tôt et on a pu les ramener à la table en leur promettant des pignons de pin cueillis de frais. (Il soupira.) Une chose est sûre : la fondation d'un gouvernement n'est jamais aisée. Malgré les petites querelles, un sentiment d'optimisme se dégage toutefois de l'atmosphère ambiante et nous parviendrons à une solution avec le temps, une solution qui satisfera aux droits et aux besoins de tous les citoyens du Bois.

Brendan se massa le pansement de son épaule.

– C'est pas facile, pardi, admit-il en se dandinant sur le sol en brique du balcon. Mais plus tôt on arrivera à un accord, mieux ce sera. Toute ces dalles me font mal aux pieds. J'ai hâte de rejoindre les bois, mon repaire et mon peuple.

– Je suis certaine que vous parviendrez à un accord, dit Prue. Vous en êtes tous capables.

– Vous auriez votre place parmi nous, vous savez, reprit le hibou en arquant un sourcil duveteux. En qualité d'ambassadrice, peut-être. D'émissaire des Mystiques ? Ce titre vous plairait-il ?

– Merci, Prince Hibou, mais je dois vraiment rentrer. Mes parents... je parie qu'ils s'arrachent les cheveux en se demandant ce qui a bien pu m'arriver. Mac a besoin de les retrouver. Et moi aussi.

Le rapace hocha la tête, compréhensif.

– Eh bien, comme vous le savez, vous serez toujours la bienvenue, quand vous le souhaitez.

– Et ce p'tit gars, il est où en c'moment ? demanda Brendan. Ton frère, je veux dire.

Comme si sa simple évocation le faisait mystérieusement apparaître, Penny la bonne surgit par les portes-fenêtres du salon. Elle était un peu courbée et tenait les mains tendues de Mac en l'aidant à franchir debout le seuil du balcon.

– Ce p'tit marchera bientôt ! s'exclama Penny, radieuse. Il commence vraiment à attraper l'coup, ma foi !

Prue s'avança et prit Mac dans ses bras.

– Merci de l'avoir surveillé, Penny. J'avais juste besoin d'un petit moment pour me préparer.

La domestique exécuta une petite révérence.

– J' imagine que vous allez partir alors, dit-elle. C'était un honneur d'avoir rencontrée,



mam'zelle McKeel.

– Pour moi aussi, Penny. Merci de votre aide.

La bonne tourna les talons pour s'en aller, mais poussa un cri quand une silhouette déboula dans le salon en manquant la renverser lorsqu'elle franchit la porte.

– Curtis ! s'exclama Prue. Fais attention quand même !

Vêtu d'un uniforme flambant neuf, Curtis s'inclina maladroitement.

– Désolé, dit-il avant de se tourner vers les autres. Hibou ! Brendan ! Vous voilà enfin ! s'exclama-t-il en se ruant sur le balcon. Vous devriez revenir... Salut, Prue ! C'est un peu la pagaille. Les oiseaux sont perchés sur le lustre et refusent d'en descendre tant que le

contingent de South Wood n'aura pas accepté de démanteler tous les postes de contrôle. Ceux de North Wood se disputent encore avec les bandits à propos de l'amnistie sur les importations de bière au coquelicot, que les bandits ont refusée. Et Sterling brandit son sécateur en menaçant de couper les boutons de pantalon de tous les bandits qui ne sont pas d'accord.

– Tsst... Tsst... C'est pas joli, joli, tout ça, commenta Septimus en faisant claquer sa langue.

Perché sur l'épaule de Curtis, il rongea une médaille qu'on lui avait remise pour sa bravoure. La surface argentée était couverte de minuscules morsures.

Le hibou et le Roi des Bandits échangèrent un regard dépité et tous deux se tournèrent pour s'en aller.

– Au revoir, Prue, dit le hibou en secouant la tête. Peut-être que vous serez mieux lotie dans le Monde extérieur.

Brendan tendit son bras valide et étreignit longuement Prue et Mac.

– À la prochaine, l'Étrangère, lança-t-il en reculant. (Puis il sortit de sa poche une petite pièce métallique étincelante qu'on avait visiblement martelée. Il la lui glissa dans la paume.) Si d'aventure tu t'retrouvés dans Wildwood et qu'tu t'fais arrêter par des bandits, montre-leur ça, dit-il.

Prue retourna la pièce de métal. Au dos étaient gravés les mots suivants : LAISSEZ-PASSER ÉTABLI PAR DÉCRET DU ROI DES BANDITS.

Brendan lui fit un clin d'œil et s'en alla.

Curtis allait regagner la table des négociations avec les deux autres, mais le hibou l'arrêta.

– Restez ici, dit-il. Nous nous débrouillerons entre nous. Votre amie s'en va. Vous souhaitez peut-être passer quelques instants avec elle, avant son départ. (Il fit signe à Septimus.) Venez, le rat. On ne sait jamais... peut-être que nous aurons besoin du point de vue d'un rongeur. Laissons-les tranquilles un moment.

Sensible à la moindre flatterie, Septimus bondit à terre.

– Bye, Prue ! lança-t-il.

Elle lui fit un petit signe de tête et le regarda détalé dans la Résidence. Le hibou et le Bandit lui emboîtèrent le pas et disparurent derrière les portes-fenêtres.

Curtis, le visage décomposé, se tourna vers Prue.

– Alors c’est vrai ? Déjà ?

– Ouais, dit-elle. Faut que je ramène Mac. Et, pour ne rien te cacher, mon lit me manque, mes amies me manquent. Même mes parents me manquent... incroyable, hein ? Ce sera sympa de rentrer chez moi.

Une brise se leva, qui parcourut le parc bien entretenu de la Résidence en faisant virevolter des feuilles mortes au-dessus des jardinets en contrebas.

– T’es sûr que tu veux pas venir avec moi ? demanda Prue.

Curtis hocha la tête.

– Ouais, dit-il. Il y a une tonne de boulot ici. Tout un gouvernement à mettre en place. Comme j’ai passé du temps avec l’armée coyote, ils disent que je pourrai drôlement les aider quand les ambassadeurs coyotes vont se pointer. (Il s’interrompit et regarda les arbres au loin.) En plus, j’ai prêté serment, Prue. Je suis un bandit maintenant. Un vrai bandit de Wildwood. Je peux pas revenir là-dessus. Là-bas sur la Longue route, avant qu’on se retrouve, j’avais la possibilité de m’en aller. Mais on a besoin de moi ici, Prue. C’est chez moi, maintenant.

Un silence s’établit, que le bébé dans les bras de Prue remplit par ses babillages. Prue dévisagea son ami Curtis en se demandant si elle-même avait autant changé que lui.

– OK, prononça-t-elle enfin. Je comprends. (Elle regarda le ciel, où le voile gris nuageux commençait à miroiter sous le soleil qui entamait son ascension.) Tu m’accompagnes jusqu’à mon vélo ? suggéra-t-elle.

– Bien sûr.

Ils traversèrent les interminables couloirs de la Résidence, puis descendirent le grand escalier qui menait au hall d’entrée et franchirent la porte donnant sur la propriété. Ils marchaient sans dire un mot, chacun plongé dans ses pensées. La bicyclette de Prue était posée contre la balustrade de la véranda. Curtis l’aida à installer les couvertures pour Mac. Le petit retrouva avec plaisir un petit cheval sculpté en bois qu’on lui avait offert et qu’il avait laissé dans la remorque rouge.

– Bon, allez... reprit Curtis. Je vais t’accompagner jusqu’à l’embranchement de la Longue route.

– Sinon, qu’est-ce que tu vas faire, maintenant ? s’enquit Prue comme ils cheminaient paresseusement sur l’allée sinueuse de la Résidence.

– J’en sais trop rien, avoua-t-il. Une fois que tout ça sera terminé, j’imagine que les bandits comme moi qui n’y sont pas déjà retournés rentreront au campement. Il y a de quoi faire. On a subi de grosses pertes en effectif dans cette guerre. Va falloir que je m’habitue à dormir à la belle étoile, remarque.

– Je suis sûre que tout va bien se passer pour toi.

Juste au-delà du tournant, au milieu de l’allée, il restait une seule roulotte bigarrée. Un lapin blanc était allongé sous l’essieu avant et martelait la ferraille à l’aide d’une clé à molette. Une femme en tunique de toile se tenait au-dessus de lui et lui marmonnait des instructions.

– Iphigenia ! s’écria Prue comme ils s’approchaient d’elle.

La Mystique se tourna et lui fit signe. Son visage semblait à la fois perplexe et contrarié.

– Vous partez ? questionna Curtis. Ils n’ont pas besoin de vous aux réunions ?

Iphigenia fit un geste désinvolte de la main.

– Bah... Qui a besoin d’une vieille toquée comme moi ? Les discussions qui n’en finissent plus, ce n’est pas ma tasse de thé. Et puis, il y a des participants plus jeunes que moi qui peuvent défendre nos intérêts. Toutefois, je n’irai nulle part tant que ce satané essieu ne sera pas réparé. (Elle lorgna Prue.) Je suppose que tu t’en vas, n’est-ce pas, petite sang-mêlé ?

– Oui, dit Prue. Je rentre chez moi. Et vous ? Vous rentrez directement à North Wood ?

– Oui... disons que je finirai par y arriver. L’Arbre du Conseil a besoin qu’on s’occupe de lui.

J'imagine qu'il aura beaucoup de choses à raconter après l'aventure que nous venons de vivre. (Elle posa les mains sur ses hanches et leva le menton, comme pour humer l'atmosphère.) Mais je crois bien que je vais prendre mon temps, ajouta-t-elle. Même si les circonstances n'étaient guère idéales, j'ai eu beaucoup de plaisir à retrouver le Bosquet des Anciens. Voilà des années que je n'y avais pas mis les pieds. Il existe tant de belles choses à découvrir dans le Bois... les chutes à la source de Rocking-chair Creek, le panorama depuis le sommet du Pic de la Cathédrale. Le Prince héritier a eu la gentillesse de m'inviter à séjourner parmi les Aviaires, à titre privé. Je pense que cela va beaucoup me plaire. Ensuite... Qui sait ? Peut-être que je trouverai mon chemin jusqu'à l'Arbre de l'Ossuaire, afin de rendre visite aux sépultures de mes défunts prédécesseurs, ces Mystiques ancestraux qui auront accompli le voyage avant moi. Et après ? Un bon bain chaud et une tasse de thé dans ma douillette petite maison. J'aurai ainsi eu mon content d'aventures.

– Eh bien, bonne chance, lui souhaita Prue. Ça m'a l'air d'un fabuleux voyage.

– Au revoir, Prue, dit Iphigenia en lui tendant les bras.

Prue abaissa la béquille de son vélo et s'avança vers la Doyenne des Mystiques pour l'étreindre. Ses longs cheveux gris caressèrent la joue de Prue, qui fut baignée d'un riche parfum de lavande.

– J'ignore si je vous reverrai un jour, déclara Prue, un sanglot dans la voix.

La Mystique lui tapota le dos.

– Mais si, mais si... dit-elle.

Tout en s'éloignant de la caravane, Prue et Curtis reprirent leur chemin. Lorsqu'ils parvinrent à l'embranchement de la Longue route, Curtis se tourna vers Prue en lui tendant la main.

– OK, dit-il. On va tâcher d'éviter les violons. Au revoir, Prue.

Prue prit un air faussement sérieux en répliquant :

– Au revoir, Curtis. Soldat coyote, bandit, puis révolutionnaire.

Ils se serrèrent fermement la main.

Puis le menton de Curtis se mit à trembler.

– Oh, allez... fit Prue en écartant les bras.

Debout au milieu de l'allée, non loin de la circulation incessante, les deux amis partagèrent une longue étreinte. Au bout d'un petit moment, Curtis recula et s'essuya le nez du revers de son uniforme.

– Regarde ce que t'as fait, dit-il. Ma tenue flambant neuve, pleine de morve sur la manche. (Il regarda Prue, les yeux noyés de larmes.) À bientôt, Prue.

Sans dire un mot, Prue se tourna et poussa son vélo sur le bord de la Longue route. Elle planta un baiser sur la joue de Mac, vérifia l'attache de la remorque ; tout allait bien. Elle passa la jambe par-dessus le cadre, s'assit sur la selle et posa les pieds sur les pédales. L'instant d'après, elle s'éloignait en roulant.

– Hé ! Prue ! lui cria soudain Curtis.

Elle donna un coup de frein pour ralentir et regarda par-dessus son épaule.

– Si jamais j'ai besoin de toi, hurla-t-il pour couvrir le bruit des véhicules, je viendrai te chercher, OK ?

– OK ! répondit Prue en se remettant à rouler.

– Parce qu'on est partenaires !

– Qu'est-ce que tu dis ?

Il y avait tant de vacarme qu'elle l'entendait à peine.

– ON EST PARTENAIRES ! s'époumona Curtis.

Prue sourit jusqu'aux oreilles.

– OK ! lui cria-t-elle comme la Longue route formait un coude, alors que Curtis disparaissait

derrière elle.

Elle roula un certain temps, en zigzaguant dans les embouteillages, avant d'arriver aux grilles du mur d'enceinte. À son approche, les gardiens lui ouvrirent le portail et la saluèrent avec fierté quand elle passa sous le porche voûté. La Longue route s'étirait au loin dans la brume. Debout sur les pédales, elle prit de la vitesse et sentit l'air frais lui fouetter les joues. Son frère gazouillait joyeusement dans la remorque et brandissait son cheval en bois, comme si celui-ci fendait la bise au-dessus de la chaussée.

– On rentre chez nous, Mac !



Lorsqu'ils arrivèrent à la maison de St. Johns, Prue et Mac vécurent un accueil totalement délirant. Sa mère faillit lui broyer les os tellement elle la serra fort dans ses bras, tandis que son père récupéra Mac dans la remorque en le faisant sauter en l'air, pour la plus grande joie du bébé. L'échange de câlins et de bisous s'attarda tellement que les parents ne savaient plus lequel des enfants ils avaient le plus embrassé. Sous l'œil perplexe de Prue, ses parents eux-mêmes s'étreignirent longtemps, comme si c'étaient eux qui avaient disparu. L'après-midi s'écoula, puis vint le soir, et la fête ne cessa pas pour autant. Le père de Prue s'improvisa disc-jockey et passa tous ses vieux disques de rock préférés, tandis que sa mère dansait dans le salon, ne sachant jamais quel enfant choisir pour partenaire. À la fin, elle dansa avec les deux et tous les trois firent une sorte de farandole débridée dans la maison, le visage écarlate et débordant de bonheur.

Prue retrouva son petit monde et sa vie normale. Au collège, on justifia son absence d'une semaine par une maladie soudaine et prolongée. Si bien que ses amies l'accueillirent dans le hall avec bienveillance.

– La varicelle, expliqua Prue quand on lui posa trop de questions.

Une copine lui fit remarquer qu'elle l'avait déjà eue, parce que c'était elle-même qui l'avait collée à Prue.

– Ben... j'imagine que je l'ai attrapée une deuxième fois alors, dit Prue dans un haussement d'épaules.

Les semaines passèrent. Halloween aussi, qui se distingua cette année-là par une pluie torrentielle obligeant tout le monde à choisir un déguisement adapté. Après la succession d'averses, le mois de novembre se distingua par un été indien inhabituel, et la famille McKeel choisit un samedi particulièrement clément pour se rendre dans l'une des fermes de l'île Sauvie afin d'acheter quelques citrouilles pour les desserts prévus à Thanksgiving. Prue se promena dans la pommeraie qui jouxtait le marché agricole, pendant que ses parents faisaient leurs emplettes, en se disputant pour savoir lequel des deux avait l'œil le plus aguerri pour choisir les courges. Mac, qui marchait désormais tout seul, trottnait entre les tables de pique-nique qui parsemaient le verger.

Un groupe de gens qui regagnaient leur voiture au parking attira l'attention de Prue. C'était un couple d'âge moyen avec leurs deux filles. Prue reconnut aussitôt les Mehlberg, la famille éplorée de Curtis.

Sans s'en rendre compte, elle marchait déjà dans leur direction.

– Monsieur Mehlberg... s'entendit-elle prononcer. Madame Mehlberg...

Le couple leva la tête. Les deux filles, une plus âgée, l'autre plus jeune que Prue, la dévisagèrent.

– Oui ? dit la dame.

Comme Prue s'approchait, elle vit une tristesse infinie sur le visage de la femme. À vrai dire, le chagrin semblait planer sur la famille entière comme un gros nuage sombre. Prue posa la main sur le bras de Mme Mehlberg.

– J'étais une amie de Curtis, déclara-t-elle.

Le visage de la femme s'illumina.

– Au collègue ? Comment t'appelles-tu ?

– Prue McKeel. Je le connais... enfin, je l'ai bien connu, je veux dire. Je... je vous présente toutes mes condoléances.

Le visage de la femme recouvra sa pâleur.

– Merci, ma chérie. C'est très gentil à toi.

Prue se mordit la lèvre tout en réfléchissant. Finalement, elle ajouta :

– Je tenais juste à ce que vous sachiez que... Eh bien, je crois qu'il est dans un monde meilleur. Et... je pense qu'il y est heureux. Très heureux.

La famille Mehlberg fixa Prue un petit moment avant que le père ne réponde.

– Merci, dit-il. C'est aussi ce que nous croyons. C'était très agréable de faire ta connaissance, Prue McKeel.

À ces mots, il ouvrit la portière de son véhicule et se mit au volant. Le reste de la famille s'y installa. Seule une des filles, la cadette, marqua un temps d'arrêt avant de monter, et plissa les yeux en dévisageant Prue.

– Envoie-lui le bonjour, dit-elle avant de s'asseoir sur la banquette arrière.

Un peu désarçonnée, Prue répondit :

– Euh... OK.

Puis elle regarda la voiture s'éloigner du parking et rejoindre la route.

Lorsqu'ils rentrèrent chez eux, le coffre de celle des McKeel débordait de toutes les variétés et tailles de courges, si bien qu'ils durent faire plusieurs voyages pour apporter leur butin dans la cuisine. Il se faisait tard et Mac, qui avait mangé une coupelle de purée de bananes et d'avocats à la ferme, était fatigué et grognon. La mère de Prue s'énervait.

– Hé, dit-elle, tu veux bien mettre au lit ce gamin grincheux ? On doit attaquer ces tartes si on veut qu'elles soient prêtes cette semaine.

– Bien sûr, répondit Prue, qui émergeait à peine de l'impression étrange que lui avait laissé sa rencontre avec les Mehlberg.

Elle prit Mac dans ses bras et l'emmena dans la cuisine pour que ses parents lui souhaitent bonne nuit. Une fois qu'il eut sa dose de câlins et de bisous, Prue l'emmena à l'étage en ignorant ses pleurnicheries, puis le mit en pyjama. Elle l'installa ensuite dans son berceau, à côté de sa chouette en peluche. Elle claqua un bisou sur son front duveteux, puis regagna la porte en éteignant les lumières au passage.

– Bonne nuit, Macky.

Elle n'avait pas parcouru la moitié du couloir qu'il se remettait à pleurnicher.

– Pou-ou-ou ! Pou-ou-ou !

Prue s'arrêta net et soupira en levant les yeux au ciel. Elle fit demi-tour et passa la tête dans l'embrasure de la porte.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

Mac babilla quelque chose en guise de réponse.

– T'arrives pas à dormir ? T'es pas fatigué ? C'est quoi le problème ?

Nouveau babillement.

– Tu veux une histoire, c’est ça ?

Mac sourit jusqu’aux oreilles.

– Pou-ou !

Prue céda.

– OK, dit-elle en s’approchant du berceau pour reprendre Mac dans ses bras. Mais rien qu’une seule alors.

Et tous deux, le frère et la sœur, s’installèrent dans le rocking-chair posé dans un coin de la chambre. Mac se pelotonna au creux du bras de Prue, qui regarda par la fenêtre, comme si elle y trouvait l’inspiration pour son histoire.

– Il était une fois, commença-t-elle d’une voix paisible, un petit garçon et sa grande sœur. (Elle réfléchit un peu avant d’enchaîner.) Mais avant eux, il y avait un homme et une femme, qui vivaient tous deux ici, à St. Johns, et qui voulaient à tout prix fonder une famille. Mais pour avoir des enfants, ils durent passer un marché avec une méchante reine qui vivait dans un bois loin d’ici.

Mac était sous le charme et souriait aux anges.

– Le marché, c’était qu’au bout d’un certain temps, la méchante reine viendrait récupérer le deuxième enfant, le petit garçon, pour l’emmener avec elle dans le royaume de la forêt. Et un jour, c’est ce qu’elle a fait. Mais la sœur du petit garçon ne l’a pas supporté, alors elle a pris son vélo... et s’est lancée à sa recherche... dans l’immense forêt sombre et touffue...



À la mémoire de Ruth Friedman



Titre original : The Wildwood Chronicles

© 2011, Unadoptable Books LLC

Tous droits réservés.

Première publication par Balzer + Bray, une maison d'édition de HarperCollins.

© Illustrations de couverture © Carson Ellis

© Design de couverture © Carson Ellis et Sarah Hoy

© Photo auteurs : © Autumn de Wilde

© Éditions Michel Lafon, 2012, pour la traduction française,
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

ISBN 978-2-749-91924-9

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales